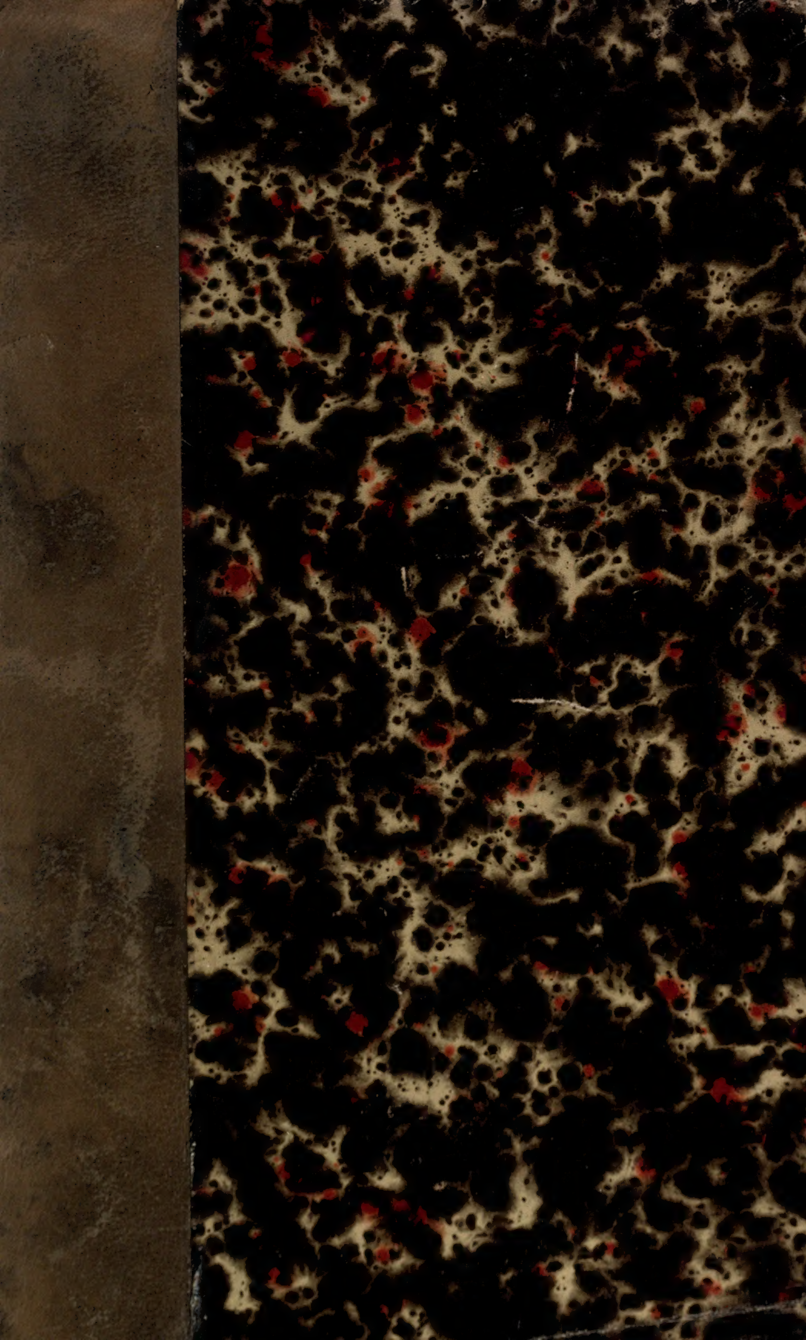
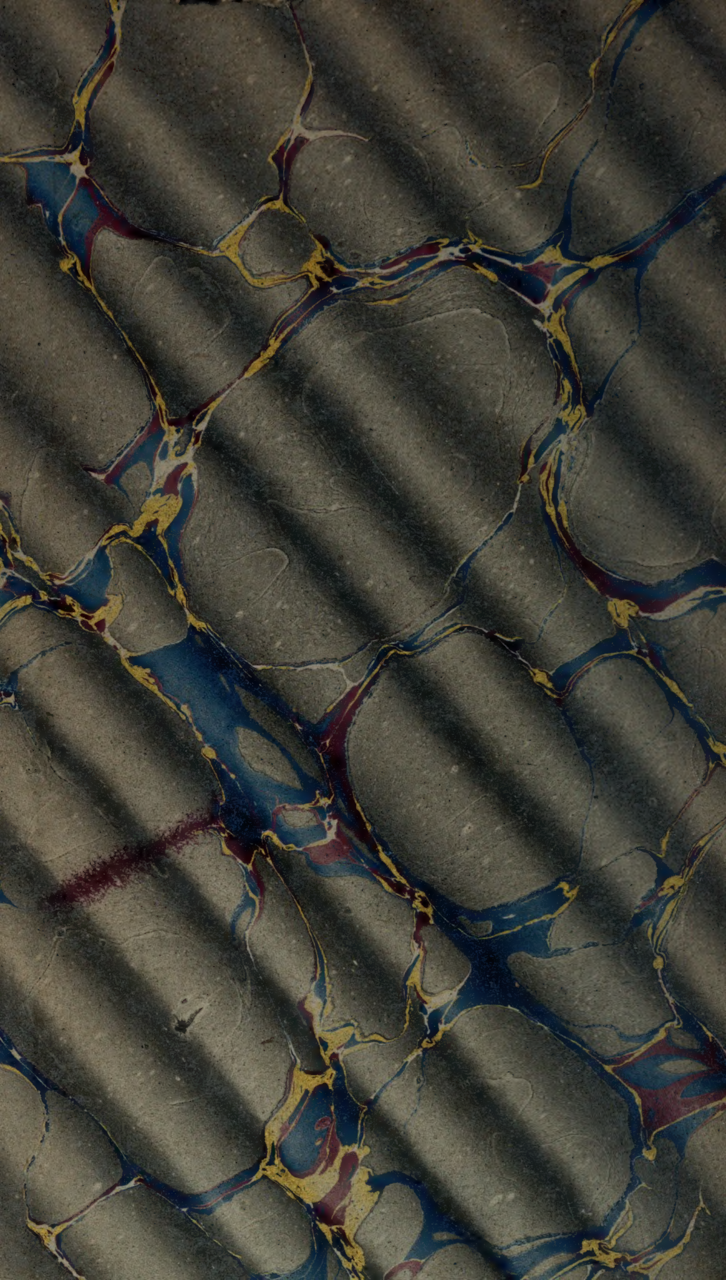
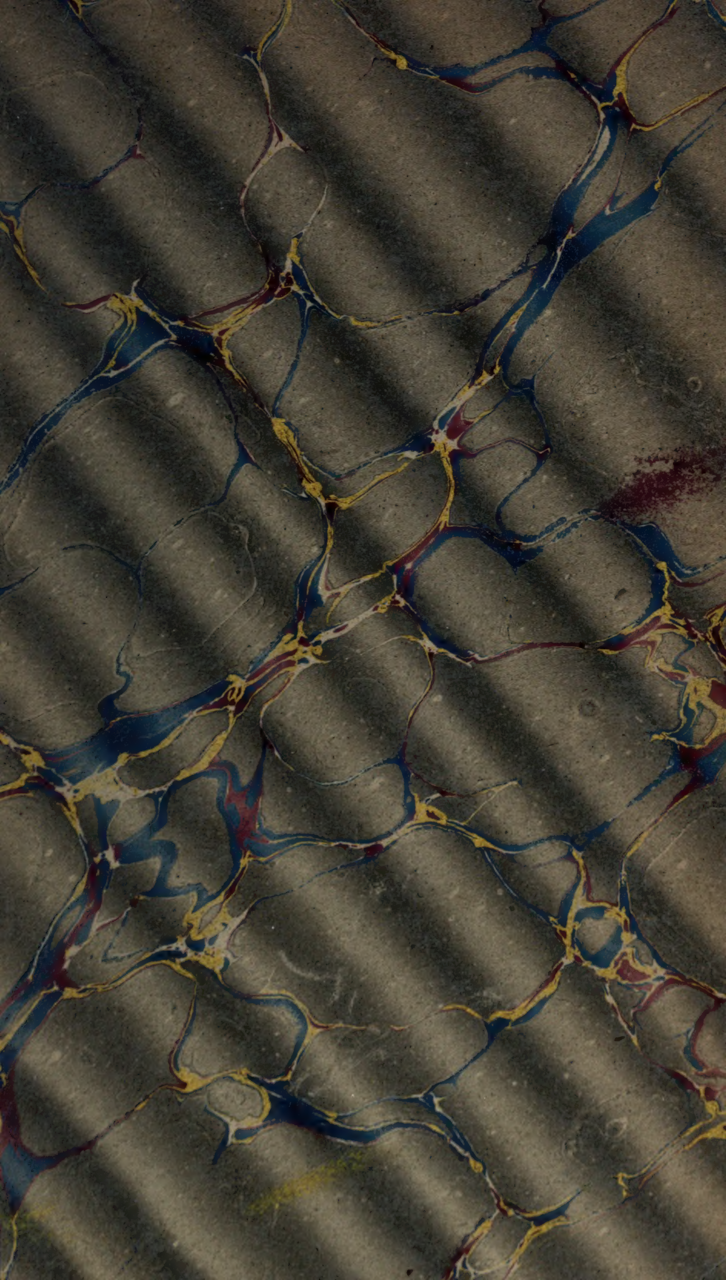






GAMBETTA

PAR

GAMBETTA

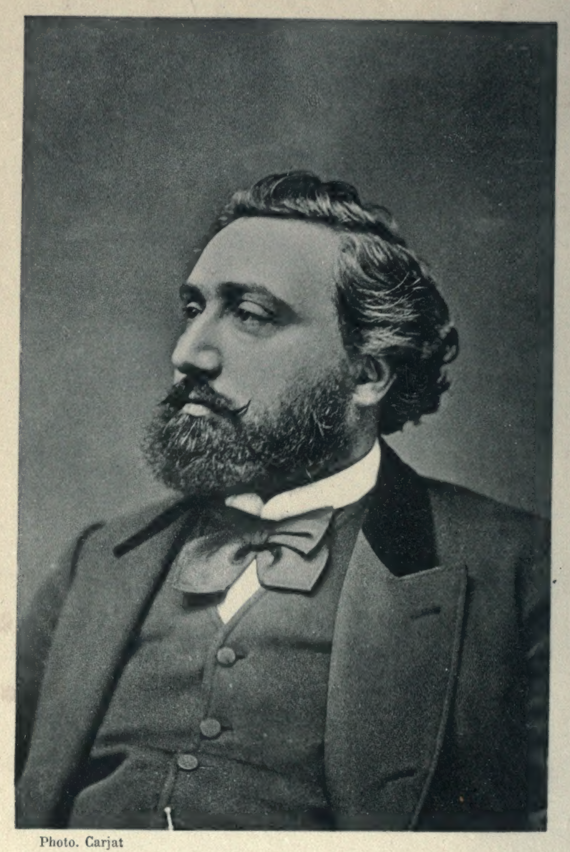


Photo. Carjat

GAMBETTA en 1870

GAMBETTA

PAR

GAMBETTA

Lettres Intimes et Souvenirs de Famille

PUBLIÉS PAR

P.-B. GHEUSI

... Je ne regrette rien, n'ayant jamais agi que dans l'intérêt supérieur de mon parti : le jour de la justice viendra tôt ou tard. S'il ne se lève qu'après ma mort, je n'en aurai nulle rancune ; j'ai confiance dans l'histoire : quand c'est d'elle seule qu'on attend le jugement suprême, les diffamations, les calomnies passent sans vous offenser.

GAMBETTA (*1882*).



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

Published April 1909


LIBRARY
JUL 27 1964
UNIVERSITY OF TORONTO

A Léon JOUINOT-GAMBETTA

CHEF D'ESCADRONS DE CAVALERIE

AU NEVEU DE L'ORGANISATEUR DE LA DÉFENSE NATIONALE,
AU SOLDAT DE L'OUED-HERMEL ET DE SÉGOU,
AU BLESSÉ DE L'ADRAR ET D'ATAR,
AU COMMANDANT DES CHARGES DE BENI-OUZIEN
ET DE BOU-DENIB.

Je rends et je dédie ces feuillets d'histoire.

P. B. G.

I

L'ENFANCE DE GAMBETTA

À sa sœur

MADAME BÉNÉDETTA LÉRIS-GAMBETTA

...A dix ans, en 1824, le père de Gambetta fit le voyage du Chili, comme mousse, à bord d'un voilier de la Rivière de Gênes : le navire avait pour officier Garibaldi et pour passager l'abbé Mastaï, qui devait devenir le pape Pie IX...

(*Page 5.*)

GAMBETTA PAR GAMBETTA

I

L'ENFANCE DE GAMBETTA

La famille paternelle de Léon Gambetta est originaire du petit village de Celle-Ligure, à l'embouchure du Chiage, sur la Rivière de Gênes, à deux lieues dans le nord-est de Savone. Le grand-père du tribun et sa nombreuse parenté furent les sujets de la France impériale quand elle débordait hors de ses frontières naturelles. Marins de père en fils, comme tous les habitants d'une côte qui donnait au monde des navigateurs bien avant d'être le berceau de Christophe Colomb, les Gambetta de Celle-Ligure se livraient, de temps immémorial, au petit cabotage de port en port, le long du littoral qui avait toujours attiré les commerçants de la Phénicie antique et trop souvent subi les incursions des pirates barbaresques.

Sur des tartanes de faible tonnage, les derniers descendants des Ligures latins exportaient dans la patrie de leur prédilection les produits de la Rivière de Gênes, les huiles fines, les pâtes alimentaires et jusqu'à ces poteries communes que les matelots italiotes et provençaux ont, durant des siècles, dispersées sur toutes les rives méditerranéennes, depuis les plaines de la Troade, où leurs débris mystifient parfois les archéologues, jusqu'aux ports océaniens du Maroc et du Portugal.

Le grand-père de Gambetta apportait à Cette les marchandises de toute la Corniche gênoise; de là, par le canal du Languedoc, il gagnait Toulouse et Bordeaux, remontant, explorant les affluents de la Garonne jusqu'aux marchés nouveaux qu'il cherchait à l'aventure, au gré sinueux des rivières et des hâlages lents le long des berges. Ce fut ainsi, en 1818, que Baptiste Gambetta arriva à Cahors avec sa pacotille. La paisible capitale du Quercy lui plut; elle fut même si accueillante au Ligurien brouillé avec le golfe du Lion — il venait d'engloutir les bateaux de son cousin Nicole — qu'il s'installa à Cahors avec ses trois fils, Paul, Michel, Joseph, et avec sa femme Benedetta Galleano.

Le reste de sa parenté gênoise, les Collarera, les Gheusi, s'établissaient à Toulouse, d'où leurs barques ont fait la navette, durant quarante ans, entre l'étang de Thau et le Bazacle toulousain. J'ai même vu, tout enfant, leurs dernières péniches, immobilisées de périlleuse vieillesse, pourrir encore dans un recoin du Port-Garaud, sinon en quelque havre herbeux de l'Allée-des-Demoiselles; le père de Gambetta ne manquait jamais de rendre visite, quand il passait par Toulouse, à « l'oncle Augustin », à la « tante Gentille » de nos premiers contes de fées, singulièrement assaisonnés d'épices marines et d'histoires de corsaires sarrasins; car il y avait, certainement, dans les veines de ces explorateurs, — les derniers manœuvriers de la petite marine à voiles, — quelques gouttes de sang arabe issues de croisières aux îles grecques, oubliées dans la nuit des temps.

Baptiste Gambetta ouvrit, à Cahors, un commerce de faïence et d'épicerie, dans une modeste boutique de la place du Marché; mais il ne manquait pas d'aller, à intervalles irréguliers, passer quelques semaines au foyer natal, où il avait conservé une installation, sorte d'entrepôt de ravitaillement qu'il devait, avant sa mort, transformer en suprême asile de ses derniers jours. Ses enfants faisaient avec lui ces voyages; mais ils demeuraient déjà mieux attachés au Quercy qu'à la Rivière de Gênes, où ils espaçaient peu à peu leurs visites. Le père exigea, pourtant, selon une tradition de famille, que son dernier fils, Joseph, né le 24 septembre 1814,

fit ce que l'on appelait alors « le tour du monde » des jeunes marins. A dix ans, en 1824, l'enfant s'engageait comme mousse à bord d'un des voiliers construits sur les chantiers réputés de la Rivière. Il fit ainsi le voyage du Chili; et l'on ne peut se défendre d'une émotion un peu mystérieuse en constatant que le navire, sur lequel voguait celui qui devait être le père de Léon Gambetta, comptait, parmi ses officiers, Garibaldi, et avait pour passager l'abbé Mastaï, qui devait devenir le pape Pie IX. Le naufrage de ce vaisseau eût un peu changé les destins du vieux monde!

Quand Baptiste Gambetta se sentit vieillir, il regagna l'Italie, emmenant avec lui Paul, son fils aîné. Les cadets, Michel et Joseph, lui succédèrent à Cahors, où ils s'installèrent ensemble, rue du Lycée. Dès que leurs affaires eurent réussi, les deux frères se séparèrent: chacun s'établit pour son compte; et, le 25 juillet 1837, Joseph Gambetta épousait Marie-Magdeleine-Orazie Massabie, fille d'un pharmacien originaire de Molières, en Tarn-et-Garonne. Il installa alors son magasin sur la place de la Cathédrale, dans la maison Bessières, à l'enseigne du « Bazar Génois ».

Jean-Baptiste Gambetta mourut à Celle-Ligure, sa ville natale, en 1841, après avoir fait son testament, le 27 septembre, entre les mains de Biagio Pescetto, son notaire. Il laissait trois fils et deux filles : Paul, Michel et Joseph; Véronique, mariée à Antoine Molinari, et Thérèse, mariée à Sébastien Ghezzi, tous nés à Celle-Ligure; Paul et Thérèse y ont fait souche d'une famille nombreuse qui possède d'importants immeubles dans la bourgade.

A Cahors, Michel, séparé de Joseph, se spécialisait plutôt dans le commerce de la poterie. Son frère, très estimé pour sa droiture et sa loyauté, ne brillait point par des qualités vives; son intelligence, son sens réfléchi ne frappaient guère ses voisins. Son fils, comme on le verra par ses lettres, l'aima profondément; mais il sembla tenir surtout de sa mère les dons expansifs et charmants de sa nature.

Léon Gambetta naquit le 2 avril 1838, à huit heures du soir, au deuxième étage d'une maison de la rue du Lycée. Son acte de naissance est rédigé en ces termes :

« Du 3 avril 1838, à une heure du soir, acte de naissance de Léon-Michel, enfant du sexe masculin, né le jour d'*hier*, à huit heures du soir, fils de Joseph-Nicolas Gambetta, marchand, âgé de vingt-quatre ans ; et de Magdeleine Massabie, âgée de vingt-trois ans ; mariés, demeurant à Cahors, place Royale, sur la déclaration qui nous a été faite par la sage-femme, Catherine Bouyssou, qui a elle-même présenté l'enfant.

« Témoins : Pierre Vallet, militaire retraité, âgé de quarante-six ans, et Martin Combelle, ex-militaire, âgé de trente-six ans, domiciliés en cette ville ; constaté suivant la loi par nous, Jean-Michel-Louis-Auguste Berton, adjoint, officier de l'état civil de la commune de Cahors ; la déclarante et les témoins ont signé avec nous le présent, après lecture faite.

« *Signé :* Joseph Gambetta, père, Catherine Bouyssou, Vallet, Combelle, et Berton, adjoint. »

Les témoins de cet acte de naissance étaient deux sergents de ville, les premiers assistants venus, appelés dans le vestibule de la mairie pour en remplir l'office.

Plus tard, quand la célébrité spontanée du jeune tribun commença à faire, autour de lui, éclore des légendes, quand des conteurs s'ingénièrent, dans les journaux allemands, à prouver qu'il était le propre parent de Napoléon III, afin de mieux expliquer sans doute la rudesse de ses attaques contre l'Empire et contre l'Empereur, on invoqua le témoignage de ses voisins à Cahors pour environner sa naissance de prodiges populaires. La seule anecdote caractérisée, partiellement authentique d'ailleurs, dont les premiers biographes purent retrouver et identifier les sources, raconte l'aventure de sa mère avec une somnambule. Il y a toujours, dans le Midi et en Orient, une voyante autour des berceaux devenus célèbres ; ce sont les génies et les fées de la crédulité moderne. Celle qui prophétisa la grandeur de Gambetta, avant même sa naissance, fut connue d'une foule de Cadurciennes, qui en ont vanté la clairvoyance « extra-lucide ». Un familier de Gambetta a fixé pour nous le récit merveilleux ; c'est un document qui a sa saveur.

«... En septembre 1837, écrit notre témoin, vivait à Cahors une tireuse de cartes, fort bien vue du préfet d'alors, M. B. de la C. Elle se nommait modestement Nanette; mais on l'appelait la Nivernaise. On vantait dans toute la contrée sa merveilleuse faculté de deviner l'avenir et on venait la consulter de dix lieues à la ronde. Un jour, quelques jeunes femmes, dont la curiosité se trouvait vivement excitée, résolurent de se faire tirer les cartes par la sibylle en vogue. Elles imaginèrent une ruse, organisèrent un petit complot dans le but de s'assurer de la réelle perspicacité de la devineresse. La jeune épouse de Joseph Gambetta, mère en espérance, retira de son doigt son alliance et demanda, en rougissant, si elle se marierait bientôt. Mais Nanette n'était point facile à tromper. Elle répondit à la questionneuse qu'il ne fallait point cacher son anneau de mariage et lui affirma qu'elle aurait, six mois plus tard, un garçon qui deviendrait illustre et, peu de temps après, une fille... »

Cette prophétie se réalisa. Joseph Gambetta avait eu, avant Léon, un premier enfant, qui ne vécut pas. Il eut, dans la suite, une fille, Benedetta, qui devait épouser un ingénieur des arts et manufactures, M. Jouinot, mort en 1871, pendant le siège de Paris. De ce mariage est né Léon Jouinot-Gambetta, aujourd'hui chef d'escadrons de cavalerie, à Marseille. La sœur de Léon Gambetta s'est remariée, en 1876, avec un de ses compatriotes, M. Alexandre Léris, inspecteur du service des finances, dont elle a eu deux fils.

A quatre ans, le petit Gambetta fut mis à l'école, chez les Pères du Sacré-Cœur de Picpus, dans l'établissement des « Petits-Carmes » ; ses premiers professeurs y furent le P. Tussier, fusillé à Paris, par la Commune, en 1871, et le P. Maigret, qui est mort vicaire apostolique dans un archipel d'Océanie. C'est aux « Petits-Carmes » de Cahors que Gambetta apprit à lire; sa première enfance n'offrit, à cet égard, rien de particulier. Vers l'âge de huit ans, il faillit être emporté par une péritonite, qui, négligemment soignée, amena un rétrécissement de l'intestin : ainsi que l'autopsie le démontra, ce fut l'une des premières causes de sa mort.

En 1847, Joseph Gambetta fit entrer son fils au petit sémi-

naire de Montfaucon, près du village de Labastide-Murat, où naquit le roi de Naples. Fournisseur de l'économat de cet établissement, le père de Gambetta avait obtenu de l'abbé Bonhomme, supérieur du séminaire, des conditions très avantageuses pour faire, à bon marché, l'éducation de son fils.

Déjà, à neuf ans, Léon Gambetta manie plus volontiers la parole que la plume : ses récits, ses improvisations et même ses harangues à ses condisciples annoncent un orateur politique; ses lettres, en revanche, sont d'un enfant affectueux et d'un écolier encore sans éclat. Il termine, le 20 janvier 1848, un billet à son père par ce cri précocement républicain :

— « Vive Cavagnac (*sic*) ! A bas Bonaparte ! »

Et, le 30 décembre, le tribun de dix ans, souhaitant à ses parents une bonne année, leur fait part de son opinion sur le futur Empereur, qu'il blasonne déjà d'une légende excessivement passionnée :

— « Il paraît que Napoléon est nommé, leur dit-il, quoiqu'il soit bête comme une autruche et qu'il parle un français prussien, hottentot et hongrois. Et même, s'il y a un homme, à la Chambre, — la Chambre est déjà, pour cet enfant, la tribune retentissante du pays ! — qui entende toutes ces langues, il sera en peine de comprendre deux mots d'un discours de Napoléon ! »

Turbulent, espiègle, toujours médiocrement noté en conduite, Léon brillait néanmoins par des qualités que son premier maître, l'abbé Auferin, reconnaissait plus tard dans une lettre amicale :

— « Il avait, dit-il, le travail facile et l'esprit plus ouvert qu'on ne l'a, d'ordinaire, à dix ans; aussi était-il capable, tout en y consacrant moins de temps et en prenant moins de peine, de fournir une œuvre supérieure à celle de ses camarades. Il l'emportait surtout dans les compositions d'histoire et de version latine. D'un esprit fin, délié et observateur, il était également prompt à saisir les travers et les ridicules de ses condisciples et savait les faire ressortir d'une manière piquante. Gai et malin, mais pas



LE MAGASIN DU PÈRE DE GAMBETTA, A CAHORS, PLACE DE LA CATHÉDRALE. (Page 5.)

méchant et, au fond, très bon garçon, il ne cherchait pas à froisser, mais uniquement à faire rire. »

Son supérieur, au dernier examen trimestriel de huitième, notait sévèrement l'élève Gambetta : tenue et propreté négligées; conduite assez bonne, mais toujours bien légère; application inconstante ; devoirs peu soignés; des assez bien un peu partout et un flamboyant très bien, un seul, en histoire. Résultats au palmarès : premier prix de lecture et premier accessit d'histoire. Toujours la supériorité de la parole et du récit sur les études écrites!

En septième (1848-49), Léon fait des progrès marqués ; il est plus régulier, mieux appliqué; premier en histoire et géographie, il se classe en très bon rang pour la version latine et les leçons orales. L'histoire sainte influence fortement son style :

— « Je te vois, écrit-il à son père, enlever dans tes bras la douce Benedetta et verser des larmes de joie sur elle comme le patriarche Jacob sur Benjamin ; comme lui, tu as loin de toi ton second Joseph ; mais ce n'est pas dans une captivité que je gémis comme Joseph, mais sous la règle la plus douce du monde. Oh! quand arrivera « le jour tant désiré des vacances!... » Vivent Joseph Gambetta et maman! Vive Cavaignac!... Ainsi finit mon pauvre discours; sans doute, il est bien patras (*sic*); mais mon cœur, vous le savez, parle plus éloquemment qu'aucune harangue de Cicéron. »

Il obtient, en fin d'année, le premier prix de lecture et les meilleurs accessits de version latine, d'histoire, de géographie et d'écriture. Ses lettres transcrivent les anecdotes qu'il détaillait déjà avec tant de verve ; on y pressent une sorte de prédilection pour les récits de haut goût qu'il devait, plus tard, rencontrer dans Rabelais, l'un de ses auteurs favoris.

— « Un jour, écrit-il à son père, Voltaire dînait en compagnie ; on sait qu'il aimait à tourner en ridicule certains passages de l'Écriture Sainte. On avait apporté des huîtres. Voltaire, qui les aimait, en mangea en grande quantité. Il dit alors : « J'ai mangé autant d'huîtres que Samson a tué

de Philistins. » On sourit. Un abbé, qui était par là, dit alors : « Et vous les avez mangées avec la même mâchoire peut-être ?... » Parce que, cher papa, tu sais que Samson tua mille Philistins avec une mâchoire d'âne. Une autre fois, Perron, un de ses amis, le convia à dîner avec lui : le lendemain matin, il va chez lui le chercher et ne le trouve pas. Alors, il prend de la craie et met : « Cochon ! » sur la porte du cabinet de Voltaire. Après midi, Voltaire arrive chez lui et voit cela. Il ne dit rien ; il s'en va sur la place publique et voit Perron, qui lui dit : « Je suis venu chez toi et tu n'y étais pas. — Oui, lui dit Voltaire, j'ai vu ton nom sur la porte de mon cabinet. »

Et l'on devine de quel éclat de rire sonore le précoce bon vivant couronnait son conte joyeux.

Ce fut pendant les vacances de 1849 qu'arriva l'accident fameux, — longtemps commenté d'absurdes légendes, — qui amena la perte de l'œil droit de Léon Gambetta. La blessure, mal guérie, devait retarder la rentrée de l'écolier à Montfaucon, troubler ses études et le contraindre même à redoubler sa classe de sixième. Ceux qui ont raconté que l'enfant s'était volontairement crevé l'œil d'un coup de canif, pour obliger sa famille à le retirer du séminaire, en haine précoce des prêtres, se sont fait les échos d'une invention ridicule.

Un de ses camarades d'enfance et de jeunesse a écrit, pour sa famille, le récit exact de l'accident et de ses suites :

« Voici, explique-t-il, comment l'accident est arrivé. Gambetta passait ses vacances à Cahors, auprès de son père. A côté de la boutique paternelle, le coutelier Galtié avait son échoppe. L'enfant était constamment dans cet atelier. Un jour qu'un ouvrier perçait un trou dans le manche d'un couteau, avec un foret d'acier mis en mouvement au moyen d'une sorte d'archet, la tige d'acier cassa net et l'un des fragments frappa l'œil droit de l'enfant. Gambetta fut borgne désormais. Nous l'avons tous connu au collège, avec l'œil protubérant, recouvert d'une pellicule blanchâtre qui lui donnait un faux air de Cyclope. Ses camarades l'appelaient Coclès. Il est demeuré ainsi jusqu'en 1867. Il y eut alors à

craindre, par suite de l'inflammation et du glaucome de l'œil droit, que l'œil gauche ne fût compromis. Sur le conseil de son camarade et ami, le Dr Fieuzal, Gambetta, alors étudiant, s'adressa au Dr Wecker, l'oculiste réputé, qui procéda à l'ablation de l'œil malade et le remplaça par un œil de verre. »

Un billet de l'enfant à sa mère montre que, dès le début, les plus graves complications menacèrent l'œil demeuré sain; le coup de poing fortuit d'un camarade de jeu aggrava même, un jour, la blessure inguérissable.

Montfaucon, le 14 décembre 1849.

Chère maman, je t'écris que je me porte bien. Je n'ai pas encore souffert des engelures ; mais l'œil malade pendant les vacances m'a fait furieusement mal. Cependant, ce matin, quand je suis allé à l'étude, j'ai voulu fermer l'œil gauche et je pouvais à peine voir. Pendant la nuit peut-être quelque accident m'est arrivé ; du moins, je ne l'ai pas senti. Mais quand je suis allé me coucher j'y voyais comme auparavant. Je languis beaucoup plus que les autres années. Je ne sais si ça vient de ce que je suis venu un mois après la rentrée. Toulza se porte bien ainsi que tout le monde. Je voudrais et je désire que tu ailles comme moi. Bien des compliments à tout le quartier.

Je vous embrasse. Votre cher et affectueux fils,

Léon Gambetta.

La longue, l'interminable convalescence de notre blessé l'assagit à son vif regret. La dernière espièglerie de sa turbulence brûla en effigie Louis-Bonaparte. Depuis quelques mois, il amassait dans une soupente les vieux déchets de cahiers et de livres, les débris de menuiserie, tout le combustible qu'il pouvait se procurer. Un soir, il en bourra un



LA MAISON NATALE DE GAMBETTA, RUE DU LYCÉE, A CAHORS. (Page 5.)

vieux pantalon, le surmonta d'une veste pleine de paille et d'un chapeau à moustaches ; puis, la nuit venue, il transporta le mannequin au milieu de la cour, y mit le feu, et dirigea, autour de ce grossier sosie du prince, la danse sauvage de tous ses camarades en les haranguant avec violence. On faillit le mettre à la porte du séminaire ; si son père n'eût pas été l'un des fournisseurs les plus estimés de la maison, les notes sans éclat du petit révolutionnaire ne l'auraient pas sauvé du châtiment.

Mais le voici plus sage, désormais ; forcé d'être moins agité au cours des récréations, il ne subit pas sa mauvaise fortune sans quelque mélancolie.

Montfaucon, le 23 mai 1850.

Chers parents, il y a un siècle que je ne vous ai point écrit, que je n'ai pas répondu à ces lettres qui m'ont causé un si doux plaisir. Que je suis négligent ! Dieu ! quelle légèreté ! En fut-il de plus grande ? Non : le journal des étourdis peut m'être montré. J'ouvre, je cherche ; vaine recherche : non, il n'y en a pas ; mais puisque je suis si coupable, moi, tout léger que je suis, j'espère dans mon bon papa et ma bonne maman. Oui, ils pardonneront à ce PETIT *polisson* de Léon qui ne leur a pas donné de ses nouvelles pendant un mois !

Je vais vous redire mes succès, mes rêves d'abord : on a composé une fois en thème. J'ai éprouvé un petit échec ; c'est celui d'avoir été quatrième. Vous saurez que j'ai formé la résolution de travailler à corps perdu : oui, je serai premier ou je n'y pourrai rien. Voilà ce que j'ai dit à mon adversaire ; car j'en ai un. Quand je suis premier, il est second ; et quand je suis second, il est premier. C'est ce qui s'est passé pour les notes du trimestre : il était second le premier trimestre, moi j'étais premier. Cette

fois-ci, il a été premier, moi j'ai été second, comme vous l'avez vu. Si vous désirez savoir les prix que j'ai, les voici :

Le prix d'excellence, il l'a de six points ; moi, je l'ai aussi. La géographie, deuxième prix. L'histoire, premier prix. La grammaire française, deuxième prix. La version, premier prix. Le thème, premier accessit ou deuxième prix. Grammaire grecque, deuxième prix.

Les voilà tous, voilà tous ceux qu'il y a dans la classe. Hé bien, ceux dont je n'ai que le second, comme géographie, grammaire française, etc. je veux faire en sorte d'avoir le premier. Chère maman, c'est à toi que je veux porter mes couronnes, ainsi qu'à papa, afin que, béni par le père et la mère, je prospère toujours ; car Dieu, Jéhovah, l'Éternel l'a dit : quiconque son père et sa mère adorera passera sa vie heureusement et longuement...

Je meurs de nostalgie, de ce mal qui vous consume, vous ronge le cœur, la nostalgie, mal affreux ! Car nostalgie veut dire regret du pays où on a laissé ce qu'on a de plus cher : et quoi de plus cher à mon cœur qu'un père, une mère, une tante, une sœur, un ami comme M. Sisco[1].

Montfaucon, le 24 mai 1850.

Chère maman, je fais réponse à l'aimable missive que tu as bien voulu m'écrire. Je t'annonce que je m'ennuie diablement et qu'il me tarde de voir le sol natal ; car, enfin, c'est embêtant : vous êtes là, planté au milieu de vingt-trois élèves, pour la plupart gaillards que vous ne pouvez pas suivre ; vous êtes là comme un lièvre au milieu

[1] Le lieutenant d'infanterie Sisco, à qui Gambetta dédiera plus tard sa thèse d'avocat en signe d'affection.

d'une meute de chiens. Ce qu'il y a de moins amusant pour moi, c'est que je suis le lièvre. Enfin, au bout du compte, je sèche mes larmes stériles et me mêle à la conversation. Quant à languir, quand je pense à mon père, à ma mère, à ma sœur, à Tata, à M. Jacques..., alors, la mélancolie me saisit; quand je me rappelle que j'y suis par la volonté de ma mère et de mon père, je me calme. Au moment où je t'écris, je suis dans une furieuse langueur. Pour surcroît de misères, on sonne : il me faut aller souper et j'ai passé la moitié de l'étude à bouder. Mais enfin je vous annonce que je commence à prendre un peu de force à mon œil, qui, hélas ! en a bien besoin... Que Dieu vous accorde une vie longue et pleine de joie! Enfin, je vous embrasse tous... et buvez le café à ma santé.

Chère maman, cher papa,
Ton dévoué fils jusqu'à la mort,

Léon Gambetta.

8 juillet 1850.

Cher papa, je réponds à ta missive du 2 courant, où tu dis que je t'ai causé une grande peine et où tu demandes si j'ai perdu la boule pour te parler de la sorte du métier de marinier. Mais je ne veux pas te causer de la peine ; cependant, que dirais-tu si un père s'opposait à la vocation de son fils ? Qu'en penses-tu ? Puis, on ne meurt que quand on doit mourir ; car, enfin, on peut échapper aux plus grands dangers pour périr dans la plus simple des choses. Ainsi on ne meurt ni plus tôt ni plus tard. Tu dis que tu as souffert dans cette carrière ; je n'ignore pas ce qu'on souffre dans ce rude métier, tellement qu'on blanchit

avant l'âge. Tu ajoutes que tu veux me faire remarquer mon inconstance en disant que je t'ai dit que je me sentais né pour vendre du poivre et de la cassonade. Mais l'un n'empêche pas l'autre. Ainsi, j'ai douze ans ; on peut vendre du poivre et de la cassonade ; plus tard, on a le temps de voir d'où vient le vent. Ainsi, papa, rien ne s'y oppose que toi ; je pense que tu ne voulais faire de moi qu'un marchand ; eh ! bien, fais-en un matelot : toute carrière est honorable.

Ainsi, papa, sans t'irriter, je fais ces réflexions en t'écrivant. Cher papa, tu as la tendre bonté de t'informer comment va mon œil ; il ne me fait pas de mal ; je vois du blanc et du noir, voilà tout ; malheureusement, quant à ce que tu appelles les folies de Jean-Bart, permets-moi, mon cher papa, de te le dire : je n'en suis pas revenu.

Je t'embrasse, chère maman ; un baiser sur les joues vermeilles de ma sœur. Je vous embrasse tous, Tata, maman, Joseph Gambetta, Benedetta.

Salut et fraternité. Votre fils dévoué jusqu'à la mort,

LÉON GAMBETTA.

Sans l'accident chez le coutelier Galtié, on voit qu'une vocation héréditaire eût peut-être entraîné l'enfant vers le métier de marin ; son père, qui n'entendait pas de cette oreille, l'ayant rabroué vertement, l'excellent Léon s'humilie aussitôt et renonce à ses rêves.

Montfaucon, le 18 juillet 1850.

Cher papa, je fais réponse à ta missive du 17 courant. Je t'assure que je suis revenu de mes folles prétentions.

Ainsi, cher, dépose la juste colère que tu avais contre moi. Oh! que j'étais fou! Puisque je reviens de mes idées à la Jean-Bart, je veux que tu me pardonnes les pensées irréfléchies; car, positivement, je n'avais pas tout pesé, en effet; je veux abandonner le métier idéal que je m'étais formé : tout ce qui luit n'est pas or. Ainsi, cher papa, veuille me pardonner ces folles idées; oui, je l'espère, tu me laisseras à la tête d'un brillant commerce et j'espère que tu me pardonneras, puisque je ne veux plus nourrir cette idée. Oui, je comprends que sur cent mille il y en a peu qui se sauvent. Ainsi, je l'abjure; car si elle doit causer ta peine, j'aimerais mieux mourir moi-même. Oui, cher papa, plutôt mourir que de te donner de la douleur; je confesse que je suis dans l'erreur. Mais à tout péché miséricorde. Ainsi j'ose espérer, hélas! que tu auras encore l'extrême bonté de me pardonner. Cher papa, c'est bâclé : maintenant, je ne penserai plus ni à matelot, ni à diable. Rien de tout cela; mais bien à ce que papa et maman font pour moi, aux privations qu'ils endurent pour moi, privations que jamais, non, jamais, je ne serai capable de vous rendre à la dixième partie. Oui, vous m'êtes tout dévoués, ainsi qu'à ma sœur. Ainsi, donc, pardonnez-moi, je vous en prie.

J'ose me flatter que vous ne voudrez pas me refuser cette absolution, cher papa et chère maman. C'est plié dedans la sépulture (en parlant comme Lafontaine) et ma pensée est un sarcophage d'où les folles idées ne reviendront jamais! jamais! jamais!

Bien des baisers à ma chère Tata et à ma sœur bien-aimée, Bénédetta Gambetta : je suis très content de cette altesse sérénissime. M. Philippe, M. Jacques, papa, maman, tous, prenez le café dimanche en l'honneur de ce

que j'ai abjuré les erreurs. Maintenant, je vous embrasse tous.

Votre fils dévoué,

GAMBETTA.

Après les vacances de 1850, les professeurs de l'enfant s'opposèrent à son entrée en cinquième. Il avait, trop souffrant de son œil malade, abrégé son séjour à Montfaucon, manqué ses compositions générales et compromis les résultats de son année scolaire. La décision des maîtres humilia l'émulation de l'élève; mais elle stimula aussi son amour-propre et il put, l'année suivante, après une excellente sixième, franchir la cinquième et entrer, au lycée de Cahors, dans la classe de quatrième. Mais, au premier moment, la résignation lui fut dure.

Montfaucon, le 10 novembre 1850.

Chère maman et cher papa, je t'annonce plein de chagrin qu'on a décidé que je dois descendre en sixième, comme je n'ai pas rempli mon cours l'année dernière et que l'on ne voulait pas que je demeurasse dans les derniers. J'ai protesté, mais en vain; enfin, me voilà en sixième avec mon ancien professeur, M. Auferin. Après tout, je serai beaucoup plus fort, parce que je repasserai mieux l'élément grec et tout le reste. M. Bonhomme et M. Gratacap m'ont dit que je ne pouvais pas tenir en cinquième. J'en suis, cher papa, on ne peut plus malheureux, et si tu ne le veux pas, ça dépend de toi : ou des derniers en cinquième, ou des forts en sixième; voilà, cher papa, ce qui m'afflige et me désespère. J'en pleure de rage. Sans doute, il y en a d'autres qui doivent descendre; mais il y en a trois ou quatre qui devraient répéter. On les y laisse parce qu'ils sont incapables de rien faire et

seraient aussi bien derniers en sixième qu'en cinquième. Maintenant, regarde, choisis pour voir si tu veux, cher papa, que je demeure en cinquième ou que je descende en sixième. Cher papa, je formerais mieux ma langue latine et en cinquième je serais fort, l'année prochaine. Pour la sixième, l'année dernière, je n'en ai pas fait ; car venir à la fin de l'année, c'est venir quand l'ouvrage est terminé. Enfin, cher papa, quittons ce sujet : j'en pleure...

Comme toujours, ce fut la mère de Gambetta qui lui annonça la bonne décision du père et réconforta l'enfant désolé.

Montfaucon, le 21 novembre 1850.

Chère maman, je fais réponse à ta chère lettre du 19 courant qui m'a causé une grande joie. Tu me demanderas sans doute pourquoi je n'ai pas écrit plus tôt : voici la raison. C'est que je ne voulais pas écrire sans des places de second à la main. Aussi, je t'annonce, chère maman, que j'ai été second en version, second en thème latin, et que j'aspire à être premier à la prochaine fois. Mon professeur, M. Auferin, est au comble de la joie de voir que je fais tant de progrès dans le thème où toujours j'étais des derniers. Je pense que vous n'en serez pas moins contents que lui. J'ai reçu aussi avec plaisir la lettre du brave M. Sisco. Je t'assure, chère maman, que ça lui fera du plaisir de voir que j'ai eu une bonne place, et que sur vingt-six j'ai été second...

Au ton un peu solennel des lettres qui vont suivre on reconnaît les progrès de cet écolier de douze ans ; déjà, sous l'enflure du style, éclate la bonté expansive de son cœur.

Montfaucon, le 29 décembre 1850.

Cher papa, chère maman, il n'y a pas longtemps que je vous ai écrit ; mais ce n'était qu'une lettre pour raconter des événements futiles. Ici, c'est une année mourante et une autre sortant du néant. Des compliments, hélas ! je ne sais pas les faire. Le plus grand, le plus profond, le plus sublime des compliments qu'on peut faire à un père, à une mère qu'on chérit, ce sont trois mots : je vous aime ! En effet, personne n'a épuisé ce que renferme cette proposition, si courte qu'elle soit ; des volumes entiers ne suffiraient pas pour rendre la force de ces trois mots prononcés d'un cœur aimant. Or, qui peut mieux qu'un père, qu'une mère chérie, comprendre le sens, la force, la profondeur et la sublimité de ces paroles ? Personne, non, personne mieux qu'eux. Car, dans le cœur d'une mère se trouve toute la tendresse qu'on pourrait imaginer et surtout dans le cœur d'une mère comme la mienne. Et le cœur d'un père, quel est celui qui, parmi tous les hommes qui se flattent de chérir leur fils plus que personne ne le fait, quel est celui, dis-je, qui a plus de tendresse pour son fils que n'en a le mien pour moi ? J'interroge mon cœur, et il me répond : Aucun, aucun ! L'année 1850 disparaît et le Temps, de sa faulx impitoyable l'a déjà lancée dans l'éternité, tandis que le brillant 1851 nous apparaît couronné de roses, surtout à nous, pauvres enfants qui ne connaissons pas les vicissitudes humaines, ni l'inconstance de la fortune. Faisons des vœux pour que l'année 1851 demeure dans la mémoire des hommes par la paix dont elle sera ornée, qui sera (nous devons l'espérer) illustrée par la présidence de Cavaignac. Il faut maintenant que je suive la forme des salutations ordinaires.

J'espère que Dieu vous protégera, vous comblera de ses dons, vous donnera une bonne santé, et vous conservera à mon amour afin que, comme un jeune roseau battu par les vents, je trouve sous l'aile paternelle et maternelle comme un chêne pour me mettre à couvert de la fureur de l'aquilon et que je plie, mais ne rompe pas. Oui, voilà les vœux que vous fait un fils qui vous aime, qui ne cessera jamais de vous aimer. Cher père, chère mère, je désire que non seulement Dieu vous accorde ces vœux, mais encore tous ceux que vous pourrez former. Je vous souhaite (il faut y venir) la bonne année : que tous les biens du ciel descendent sur vous! Et toi, chère Tata, toi qui as soigné mon enfance et qui la soignes encore, non, tu ne seras jamais effacée de mon cœur. Toujours, toujours chérie, tu vivras dans mon cœur et cela, ce n'est point sur les lèvres que sont articulées ces paroles; c'est du fond du cœur, oui, du centre des sensations affectueuses pour ceux à qui on s'intéresse. Aussi, chère Tata, je te souhaite bonne année, je te souhaite la santé, je désire d'un désir ardent que Dieu te conserve à ma tendresse; oui, chère tante, j'espère qu'il le fera. Chère Tata, je te répéterai ce que j'ai mis au commencement de la lettre : mon amour pour toi, chère Tata, se dit en trois mots : je t'aime! Et là dedans est renfermé tout ce que le cœur d'un fils peut contenir pour une seconde mère. Adieu donc ; le temps presse. Je t'embrasse du fond de mon cœur, désirant de toute la force de mes sentiments le faire en réalité. Mais l'espoir, l'espérance, le rêve soutiennent dans la faiblesse. Adieu, bonne année!

Et toi, sœur chérie, toi sur qui doit reposer tout mon amour, l'amour du frère pour sa sœur, j'espère que tu me feras deux mots de lettre, chère Benedetta. Si tu savais

combien je t'aime ! Je sais que tu m'aimes aussi, oui, je t'aime ; et comment, pourquoi ne t'aimerais-je pas ?

Ça, c'est clair ; il est vrai que, quand nous sommes ensemble, nous nous disputons. Mais je te dirai en bon philosophe : *qui amat castigat*. D'ailleurs, voici la traduction : celui qui aime châtie. Mais je ne veux pas user de cette maxime, et cet animal de philosophe, tu seras d'accord avec moi qu'il fallait qu'il mit : *qui amat parcit*, qui veut dire : celui qui aime pardonne. Je finis ma lettre en t'embrassant et te souhaite la bonne année.

N. B. Chers parents, je vous apprends qu'aujourd'hui, 27 décembre, j'ai été premier en version latine...

LÉON GAMBETTA.

Montfaucon, 30 décembre 1850.

Je pense que M. Sisco, lieutenant du centre au 44e de ligne, se porte bien. O M. Sisco ! que je voudrais que *le général Cavaignac monte au pouvoir et qu'il vous nomme capitaine !*

Cette lettre, fort incohérente, se terminait par un dessin : celui du drapeau tricolore, au-dessous duquel le futur organisateur de la résistance nationale avait écrit :

— « Suivons ce drapeau. Vive Cavaignac ! Vive la République ! Vivent les rouges ! à bas les blancs ! »

Montfaucon, 29 janvier 1851.

Cher papa, je me hâte de saisir le moment de répit que j'ai pour t'écrire, m'informer de ta santé, de celle de la famille, enfin pour te donner des nouvelles de la mienne. D'abord : je me porte parfaitement bien ; j'espère que tout

le monde en fait autant et que personne ne prend la liberté, quoique en république, de tomber malade. Puis, j'ai de bonnes places à vous annoncer à tous : deux fois premier en version latine, premier en thème grec, second en grammaire française. Maintenant, il reste la géographie et l'histoire ; nous avons fini les compositions hier. Du moins, si je ne peux pas vous donner les places, j'espère, la prochaine fois que je t'écrirai, cher papa, t'annoncer une place de premier dans ces deux facultés ; car je suis peu honnête : je veux passer avant mes condisciples. Ainsi, j'ai l'espoir que tu seras content de moi...

M. Auferin est ravi de ce que je réussis : il me dit souvent qu'il t'estime, toi et maman, du fond de son cœur ; enfin, il me charge de faire à papa, à maman et à toute la famille bien des compliments de sa part...

Monfaucon, 19 avril 1851.

Cher papa, chère maman, sans doute vous devez être bien fâchés contre moi : quelle inconcevable négligence ! quelle lenteur ! quelle légèreté à vous écrire ! Mais, cependant, j'espère que vous, vos amis et les miens ne croiront pas que je ne les aime plus. Hélas ! on serait tenté de le croire ; mais je vous aime, je vous chéris, je vous chérirai toujours. Oui, c'est une coupable négligence de ma part ; hélas ! je veux m'en corriger et moyennant cette correction que je m'infligerai, j'obtiendrai mon traité de paix ; je crois, j'espère que vous voudrez bien me pardonner. J'ai reçu le papier, l'encre et les plumes. J'en ai été bien content et je vous remercie du soin que vous avez pour nous (ma sœur et moi). Oh ! je suis chagrin : chaque classe, je verse des larmes amères sans

que personne me voie. De ce trimestre, cher papa, j'ai perdu tout espoir d'être premier!... mais il faudra que, le trimestre à venir, je sois le premier ou je me crèverai sur le livre. Oui!

M. Auferin vous présente ses hommages.

L. GAMBETTA.

Au palmarès de Montfaucon, pour l'année 1852, Gambetta figure avec les premiers prix d'histoire ancienne et de version latine, le premier accessit d'excellence et d'autres nominations en thèmes latin et grec, grammaire et géographie.

Une lettre de l'abbé Auferin, qui venait d'être, au séminaire, le professeur de l'enfant, nous dit les raisons réelles de la décision nouvelle de Joseph Gambetta : il retirait Léon de Montfaucon et le faisait admettre, à la rentrée de 1852, au lycée de Cahors, dans la classe de quatrième:

— « J'avais été, écrivit, après la mort de Gambetta, l'abbé Auferin qui a vécu jusqu'en septembre 1903, pendant quatre ans le professeur de Léon, qui venait de refaire sa sixième, lorsque, le jour de la distribution des prix, son père, qui était venu le chercher, me dit qu'il allait retirer son fils du petit séminaire et le mettre au lycée de Cahors pour terminer ses classes. Je ne pus m'empêcher d'exprimer au père combien je trouvais fâcheux le parti qu'il se proposait de prendre et, afin de le détourner de son projet, j'ajoutai que cette détermination était d'autant plus regrettable que son fils était d'une nature telle qu'il pourrait aller très loin dans le bien ou dans le mal, selon le milieu dont il subirait l'influence. Le père me répondit qu'il était fort reconnaissant des bons soins que j'avais donnés à son fils et de la sympathie que je lui témoignais, mais qu'il lui était pénible de ne pas le voir davantage : à Cahors, il jouirait du plaisir de l'avoir près de lui et la mère serait heureuse de pouvoir aller l'embrasser fréquemment. Il me fit remarquer, de plus, qu'il

était négociant, et que le lycée, son client aussi bien que le petit séminaire et lui donnant même plus de profits, lui faisait un grief de ne pas partager ses faveurs en lui confiant son fils, après l'avoir laissé plusieurs années à Montfaucon. Je lui répliquai que tous ces motifs avaient certainement des côtés sérieux, mais que leur valeur était loin d'égaler l'importance de l'avenir moral de son fils. Je vis que j'avais beau dire et que l'intérêt commercial l'emportait sur toutes choses dans l'esprit du père. Je n'essayai donc pas davantage de le convaincre... »

Le bon abbé n'avait pas pénétré les vraies raisons des parents du jeune Léon, la tendresse jalouse de sa mère, qui ne voulait plus d'un exil insupportable pour elle, et, surtout, le libéralisme républicain de Joseph Gambetta, qui préférait affranchir son fils, parvenu au seuil de l'adolescence, des excellents mais tendancieux enseignements du séminaire : il ne voulait pas faire un prêtre de son fils, mais un négociant instruit. Les premiers vers latins de son écolier lui avaient paru admirables, bien qu'il n'entendît rien à la langue de Virgile ; mais il avait de l'oreille et Léon, en adressant à sa mère ses essais lyriques, avait soin d'en scander le rythme et la mesure.

Montfaucon, le 20 juillet 1851.

Déjà, j'ai appris une faculté pour l'année prochaine, la chose la plus difficile qu'on fasse en cinquième, les vers latins. Oui, je sais les faire et je ne te cache rien : pour apprendre cela, ça m'a fait un peu négliger le travail de la classe, celui de la semaine, mais non les compositions. Tiens, maman, je t'en ferai quand tu voudras : tu veux un anapeste, un alcaïque, un hexamètre ? Quel veux-tu ? un hexamètre : tiens :

Le Renard et les Raisins

Quœdam ōp | prēssă fă | mē cēl | sā dē | vītĕ rā | cēmōs
Vūlpēs | pēndēnt | ēs rŏsĕ | ōquĕ cŏ | lōrĕ mĭcāntes|
Vīdēt ĕt | ēxĭlí | ēns to | tīs cō | nātĭbŭs | ūvām|
Sūmĕrĕ | nōn pŏtĭ | us sīc | mūrmŭrăs | īpsă rĕ | cedens
Est nūn | dūm mā | tūra ēst | īnjū | cūn dă să | pori.

Le sens est un renard pressé par la faim, ayant aperçu une vigne et des raisins couleur de rose. Il s'approche, fait un bond et ne peut y atteindre ; alors il se retire en disant ces mots : — Ils ne sont pas encore *mûrs* et trop fades pour mon goût.

Quand je les fis voir, c'était les premiers que je faisais ; on dit que c'était parfait et que je serais très fort, avec le temps, en cette faculté. Que la prédiction se réalise, tant mieux !...

Montfaucon, le 10 août 1851.

Chère maman, je te remercie beaucoup de tes bontés pour moi ; je t'annoncerai que papa est passé à La Bastide et je suis allé le joindre. Je travaille pour les prix ; je t'avouerai même que je néglige un peu trop la classe : si la note trimestrielle pour l'examen n'est pas aussi bonne que les autres fois, je n'en suis la cause qu'en partie.

Mon œil va un peu mieux ; je viens d'être nommé premier en histoire ; j'ai le premier prix dans cette faculté ; mais on va sonner : c'est pendant la récréation que je vous écris, nous n'avons que demi-heure.

Salut. Je t'embrasse. Ton dévoué fils,

Léon Gambetta.

L'entrée de Gambetta au lycée de Cahors, en 1851, fut « une vraie fête », selon l'expression du Dr Clary ; en quelques jours, une popularité irrésistible lui était acquise, non pas pour l'éclat de ses qualités d'élève, mais pour l'ascendant qu'il exerça tout de suite sur ses camarades. En mai 1881, lors de son voyage triomphal, il visitait le vieux lycée où il se heurtait, dans chaque coin, à ses plus chers souvenirs de jeunesse. Et il avouait à ses jeunes auditeurs, qu'il appelait affectueusement ses « condisciples », qu'il ne se proposait pas en modèle à leur laborieuse émulation :

— « Je dois reconnaître, leur disait-il, que je n'ai pas mérité tous les jours d'être donné en exemple à mes jeunes successeurs. J'ai souvent failli à la règle et je m'en repens aujourd'hui, croyez-le bien. »

Il faisait surtout allusion à ses classes de quatrième et de troisième, dont il suivit les cours sans efforts, mais sans grande application. Sa vive intelligence, sa mémoire, sa facilité de travail et, surtout, son instinct inné de bon latiniste, lui assuraient, pourtant, un bon rang. Il s'en contenta jusqu'en seconde et en rhétorique, où son professeur, M. Arnault, un lettré et un humaniste de rare valeur, révéla soudain au jeune Gambetta les ressources hors ligne qui étaient en lui. Ses condisciples d'alors ont gardé le souvenir de ses devoirs d'éloquence ou d'histoire. L'un d'eux, Paul Armand, écrivait, après la mort du tribun :

«... La littérature française et l'histoire étaient la véritable spécialité de notre camarade. Nous avions pour professeur d'histoire M. Anselme, qui, depuis, a occupé une chaire dans un lycée de Paris. Sous sa direction, Gambetta se passionna pour les études historiques. Il faisait, à la bibliothèque municipale, relativement assez riche, de véritables recherches personnelles et arrivait en classe chargé de documents, cherchant à mettre en défaut ce jeune professeur et étonnant ses condisciples par son érudition sur un sujet donné.

« Déjà, au collège, il parlait d'économie politique. Il s'était fait acheter par son père le petit traité de Garnier et, dans nos promenades, il nous écrasait avec ses aphorismes. Notre

professeur de rhétorique, M. Arnault, avait deviné en lui un futur orateur. Un jour, il avait donné à ses élèves, comme sujet à traiter : *Discours d'Étienne Marcel aux Etats Généraux de 1356.* Gambetta, armé de ses études historiques, fit parler le prévôt des marchands en termes tels qu'il excita l'admiration de son professeur. Non seulement M. Arnault lut *in extenso* en pleine classe le discours de Gambetta, mais il le communiqua à ses collègues et ce devoir d'écolier fit le tour du lycée.

« Gambetta était très populaire parmi ses camarades. Il avait sur eux une autorité peu commune. C'était lui qui présidait à tous nos jeux ; c'était lui qui dirigeait nos promenades, les jours de congé. C'était lui qui donnait le ton aux discussions, parlant *de omni re scibili* avec une verve intarissable. D'ailleurs, il était au courant de tout... »

Il se singularisa même par des dispositions exceptionnelles pour l'étude du grec ; plus tard, pendant qu'il faisait son droit à Paris, il se plaisait à suivre, en Sorbonne, les cours de M. Hase, et le savant helléniste discuta plus d'une fois avec lui le sens d'un texte controversé. Quelle obscure réminiscence des périples liguriens aux rives grecques d'autrefois éveillait donc, en ce fils de marins et de corsaires marchands, la langue harmonieuse de Démosthène, dont il apprit par cœur les meilleurs discours ?

Ce n'était point, d'ailleurs, le seul atavisme qui bouillonnât en lui au seuil de sa jeunesse studieuse : comme La Fontaine et Rabelais, il n'épargnait déjà pas aux moines ses attaques obstinées : l'âme populaire italienne lui soufflait confusément les ressentiments des républiques du XVIe siècle contre les milices régulières de la papauté.

M. Arnault ayant, comme devoir, proposé à ses élèves « l'influence bienfaisante des moines sur la civilisation du moyen âge », Gambetta traita son sujet en inversant la proposition ; c'était la première déclaration de guerre du tribun de mai 1877, l'ébauche, malhabile encore, mais déjà convaincue, du fameux cri de ralliement contre le cléricalisme. — « De même, s'écriait-il, que le laboureur courbé sur le mancheron de sa charrue arrache les ronces qui arrêtent la

marche de son attelage, de même il aurait fallu extirper du sol français les moines qui enrayaient la marche du progrès et de la civilisation. »

Pour un élève venu du petit séminaire, il ne faisait guère honneur à son origine. Il était vingt-quatrième (sur trente) et méritait la note *mal*, en application et en progrès pour l'instruction religieuse. Son proviseur, en juillet 1853, le notait ainsi : « Beaucoup de facilité ; bon garçon, mais trop léger. N'a pas les places qu'il pourrait avoir. »

La classe de seconde, qui lui réservait des revanches avec le bon M. Arnault, inscrivit, au palmarès, les prix d'excellence, de version grecque et latine, de narration française, et des accessits de thème grec, de cosmographie et d'histoire à l'actif du jeune Gambetta. Par bonne fortune, M. Arnault était, pendant les vacances, nommé professeur de rhétorique et suivait son élève favori à la tête de la classe où il devait tant briller. Démosthène, l'orateur par excellence, suscitait surtout son enthousiasme ; il avait appris par cœur les *Olynthiennes* et il devait si peu les oublier qu'un soir, le jeune avocat, en villégiature à Lépineau, chez Clément Laurier, récita et traduisit un discours du tribun athénien avec une verve imagée qui fit l'étonnement et l'admiration de Villemain.

Les récits pittoresques de son père, évoquant les souvenirs de ses croisières américaines, avaient développé en Léon Gambetta la passion des voyages. Son rêve était d'aller visiter Celle-Ligure et le pays dont on lui vantait la douceur et la fertile beauté :

— « Quand tu seras bachelier ! » avait solennellement promis son père.

Et le lycéen en rêvait, surtout quand on avait des nouvelles de là-bas. A la veille d'un départ de son oncle Michel pour la Rivière, il écrivait à sa grand'mère paternelle, Benedetta Gambetta, marraine de sa sœur, demeurée à Celle-Ligure :

Cahors, 8 novembre 1854.

Ma bien chère et bonne maman, c'est transporté de joie et les larmes aux yeux que je t'écris. Ton fils te portera la lettre de ton petit-fils ; ils sont tous deux tes bien chers enfants : éloignés d'âge, l'amour filial les rapproche et, pour tous les deux, tu es une mère toujours aimable et bonne. Une longue route, de vastes pays nous séparent ; mais il n'y a pas de distance pour l'âme d'un fils et le cœur d'une mère. Si le vent d'Italie arrivait jusque dans nos demeures, il nous apporterait tes douces paroles et tu entendrais nos vœux pour ton bonheur.

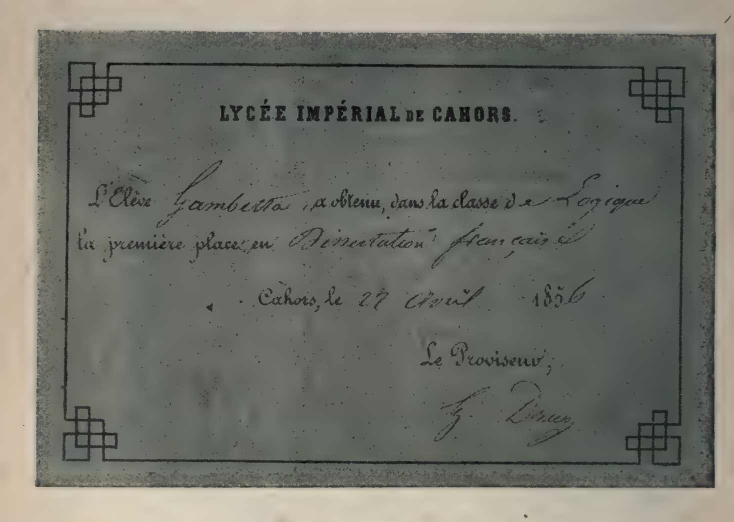
Chère mère, sois bien sûre que le ciel nous réunira un jour ! Tu pourras presser toute ta famille sur ton sein, tes fils, les fils de tes enfants. Radieuse de joie, les années ne pèseront pas sur ton front : notre jeunesse passera dans ton âme et prolongera ta vie. Et console-toi, bonne maman : ce jour n'est plus éloigné !... Encore deux hivers, et tu verras toute une génération autour de ta robe d'aïeule. Alors, tu tressailleras de joie. Cette famille, tu l'aimeras comme elle t'aime, comme elle t'adore. Tu y verras, d'abord, des mères qui seront pour toi de secondes filles, des filles qui reproduiront tes traits et un jeune homme, celui qui t'écrit, et qui, au nom de tous, sollicitera ton amour et ta bénédiction. Donne-la à Michel pour nous ; que Dieu la sanctifie et te conserve encore de nombreux jours à l'amour de tes enfants, grands et petits !

Adieu, chère maman Benedetta, adieu au nom de tous, de ta petite-fille Benedetta, toute fière de porter ton

doux nom ! Mais je me trompe : ce n'est pas adieu que je veux vous dire, c'est au revoir et à bientôt !

LÉON GAMBETTA.

Après la rhétorique, la philosophie, ou, comme on disait alors, la *logique*, termine les études de notre lycéen et les couronne même d'un premier accessit de dissertation française, au concours général des cinq lycées de l'Académie de Toulouse, qui lui décerne enfin le diplôme de bachelier ès lettres.



LYCÉE IMPÉRIAL DE CAHORS.

L'Élève Gambetta a obtenu, dans la classe de Logique la première place en Dissertation française.

Cahors, le 27 Avril 1856

Le Proviseur,

UN DES BULLETINS DE GAMBETTA, AU LYCÉE DE CAHORS.

A la distribution des prix du lycée, un incident fit grand bruit, que les Cadurciens d'alors n'ont jamais oublié : Gambetta fut proclamé titulaire des seconds prix d'excellence, de dissertation latine, de version latine et de dissertation française. Le jeune lauréat du concours académique ne fit

aucune observation sur le second rang qu'on lui attribuait pour trois de ces nominations. Mais il protesta avec énergie contre la seconde place qu'on lui donnait en dissertation française ; il en appelait à ses camarades : c'est avec éclat qu'il avait mérité le premier prix ; on lui fit une ovation tumultueuse et il refusa son second prix de dissertation, ses professeurs ayant, contre toute justice, attribué le premier au fils du préfet du Lot. Le futur tribun voyait là une flatterie au pouvoir contre laquelle il s'éleva avec énergie.

Joseph Gambetta n'avait plus qu'à tenir sa promesse : il allait enfin emmener son fils en Italie. Il faut maintenant laisser la plume et la parole à notre nouveau bachelier ; lui seul peut nous conter le merveilleux voyage et nous dire son enchantement.

Marseille, 7 décembre 1856.

Ma chère maman, il y a huit jours que nous sommes partis de Cahors et nous ne sommes encore qu'à Marseille. Le Midi est si beau qu'on ne s'en séparerait jamais. Ainsi, nous avons visité Montpellier, Lunel, où nous n'avons trouvé aucun parent, et enfin Aigues-Mortes, où nous avons vainement cherché Paul qui était parti depuis deux jours ; j'espère le rencontrer à Nice. A Aigues-Mortes, j'ai vu la mer pour la première fois ; c'est bien le plus magnifique spectacle entre les plus beaux qu'offre la nature. L'immensité des flots devant soi et, de temps à autre, le vent qui forme des montagnes sur la crête desquelles on aperçoit souvent un pêcheur attardé, et le vent qui vous apporte à terre le sel par rafales. Au pied des remparts d'Aigues-Mortes, il y en a des millions de kilos. En revanche, le climat est très mauvais dans ce pays : les moustiques, les brouillards, les fièvres sorties des marécages vous avertissent de partir si vous ne voulez pas y rester à jamais. Aussi sommes-nous partis

aussitôt, avec un mal de cerveau et un coup d'air qui nous a quittés à Nîmes, qui est bien la plus belle ville que nous ayons rencontrée sur notre passage. Nous avons visité les Arènes, gigantesque monument bâti sur deux étages de portiques et garni de gradins en pierre assez vastes pour contenir trente à quarante mille personnes. Mais ce qu'il y a de plus beau, c'est la Maison-Carrée où sont les tombeaux des anciens Romains, avec des mosaïques et un musée de tableaux modernes, qui sont peu nombreux parce qu'ils sont tous des chefs-d'œuvre. Enfin, de Nîmes, nous sommes arrivés à Marseille...

On dirait que nous jouons de malheur pour nos recherches : ni Paul, ni Jouglas ; à Marseille, c'est M. Marcel d'André que nous ne trouvons pas ; en effet, nous sommes allés pour le voir rue Gouffrit ; arrivés là, on nous a appris que depuis six ou sept ans il avait sa manufacture à Blagne. — Ainsi, pas de chance ! mais je m'en console par la vue que j'ai à ma fenêtre : de l'hôtel de Gênes, avec la main je touche presque les mâts des navires du port. C'est une forêt ; on ne voit pas la mer tant il y a de vaisseaux. Quel spectacle ! On voit les matelots travailler en chantant, les uns aborder, les autres s'embarquer ; ceux-ci mettent une voile, ceux-là en carguent une autre ; une animation indicible, un bruit, une confusion incompréhensibles. Des Maures, des Grecs, des Turcs, des Génois, oh ! des Génois, il y en a plus que des Marseillais ! C'est effrayant : on ne voit que Génois, on n'entend parler que génois. Marseille sans la Cannebière (qui est loin d'être aussi jolie qu'on le dit) ne serait qu'une petite Gênes ! Nous avons été avec mon père au calvaire de Sainte-Marie de la Garde qui se trouve sur le haut d'une montagne. Mais rassure-toi : le chemin n'était

pas terrible ; c'était un jardin continuel, des allées garnies de gazon et de fleurs, des labyrinthes, des points de vue magnifiques, la mer, la montagne, Marseille à nos pieds, la Corse dans le lointain, un tableau enchanteur et enivrant qui fait oublier la fatigue du voyage et entrevoir les merveilles de l'Italie...

Je t'embrasse avec tous les miens.

LÉON GAMBETTA.

Nice, 11 septembre 1856.

Ma chère maman, nous voilà en Italie ! Je ne peux pas le croire, et cependant le pays me force à l'avouer. Des champs entiers de roses, d'oliviers, de jasmins, d'orangers, qui font de cette terre de Nice un paradis terrestre. Ce matin, il est tombé une petite pluie qui a parfumé l'air et la campagne ; aussi, rats en campagne aussitôt, et il faut que je doive t'écrire pour ne pas y être déjà ! Pécaïre ! c'est bien le moins que nous t'envoyions un peu du parfum de cette terre privilégiée, à toi qui nous permets d'aller la visiter et qui es pour nous l'ancre préservatrice. Cette ancre est placée là, non pas pour faire une phrase maritime, mais bien pour arriver à te parler de la mer et de Paul, que nous avons enfin atteint à Nice. Après quelques instants d'émotion et des manifestations d'amitié de part et d'autre, il a bien fallu attaquer la grande question des absents, la précieuse ressource des voyageurs ; mais je dois dire à notre louange qu'il n'y en a pas eu un trop grand nombre qui aient eu tort, nous montrant en cela bien généreux ; car nous aurions pu suivre la mode qui, je crois, fait loi aussi bien en Italie qu'en France...

Quant à Antibes, c'est assez agréable : la mer de tous

les côtés, un pays embaumé à quelques heures de Nice, à une heure de Cannes, qui est bien la plus jolie ville du Midi. Nous avons eu le temps de visiter le pays ; car nous y sommes restés deux jours et, sans M. Rigal, de Cannes, probablement nous y serions demeurés à perpétuité ou dans l'alternative de revenir à Cahors. Imagine-toi, chère mère, qu'on nous avait pris pour des Républicains insurgeants et qu'on refusait de nous viser le passeport ! Le consul d'Antibes s'y est refusé complètement. Mais celui de Cannes, sur l'autorité de M. Rigal, s'est soumis et a signé, ce qui nous a permis de passer... et nous sommes partis pour Nice, d'où je t'écris. Nice est fort jolie, sur le bord de la mer, bâtie en fer à cheval, de magnifiques maisons, de superbes promenades, des Anglais *pur sang*, des Français métis et des Italiens mulets, toutes les maisons à vendre ou à louer présentement, des cafés et des chanteurs à toutes les portes. Voilà Nice ; c'est très amusant, mais aussi très coûteux ; les Bretons les ont habitués aux bankes-notes, ce qui fait que nous filons demain pour Gênes et t'envoyons en même temps nos embrassades et nos amitiés ainsi qu'à ma chère sœur et à ma tante, au nom de mon père et de mon oncle Paul ; à ce ajoute prière de démêler les cheveux à la Courte de ma part, avec ou sans râteau, de saluer tout le quartier dont je suis le membre dévoué.

Ton fils,

LÉON GAMBETTA.

Celle, le 16 septembre 1856.

Ma chère maman, j'ai tant de choses à te dire que je ne sais trop par quelle commencer ; aussi vais-je, pour m'en

tirer le mieux possible, suivre l'ordre de notre itinéraire qui se trouve terminé pour le moment.

Nous avons quitté Nice le 12 pour entrer dans un pays où tout est magnifique, ébahissant, excepté les routes, et encore je suis bien sévère ; car je devrais pardonner à l'administration des chemins en faveur des bordures et des allées de ces mêmes routes. Quand on marche sur une route bordée de lauriers-roses, d'orangers en fleurs, d'oliviers chargés de fruits et de jasmins embaumés, on peut bien ne plus faire attention au sol qu'on foule aux pieds pour ouvrir pleinement ses yeux et ses narines au suave spectacle qui leur est offert. Vraiment, ce pays-ci est une terre privilégiée, un paradis terrestre, et en voyant ces routes à moitié frayées dans la montagne, il me semble voir les hommes des premiers âges s'efforçant de faire passer une route au milieu de l'Éden et voulant prouver au monde que tout n'était pas de Dieu dans ce jardin, mais que l'homme y commandait. Si c'est vraiment l'effet que produisent nos routes d'Italie au milieu de si riantes campagnes, il faut bien dire que la trace de l'homme n'est pas victorieuse et que la comparaison la déprécie encore bien davantage. Et, cependant, je suis loin de le blâmer tout à fait ; car il est bien aisé de dire, pour sa défense, qu'il vaut mieux cette mauvaise route que pas du tout (ce dont je conviens) ; mais encore vaudrait-il mieux l'entretenir, ce dont tout le monde conviendra. Mais le chemin de fer approche et ne leur en laissera pas le temps ; d'ici à deux ans, nous irons en vingt-quatre heures à Gênes, et ce sera une « bellessa » comme disent les Italiens, au milieu de cette route que vous savez et sur le bord de la mer qu'on longe toujours de Nice à Gênes. Pour le coup, l'homme sera vainqueur de la distance et des obstacles

de la terre. En même temps il rendra à un pays dans la misère la plus profonde l'animation et le commerce dont on sent partout le vide. Mais ne parlons pas de l'intérieur des villes, du revers de la médaille, des ressources foncières à propos de l'Italie; nous ne trouverions que misère, affreuse pénurie, que mort et que famine; c'est terrible à voir. Aussi dirait-on, pour s'illusionner, pour faire diversion à cette plaie interne, que l'Italie a soif du beau artistique et qu'elle s'y jette à corps perdu; et c'est de ce côté qu'elle est vraiment belle, vraiment grande; le moindre village nous en offre la preuve en nous montrant un clocher, une église splendide qu'on s'imagine située, en la visitant, à Paris ou à Rome; nous avons vu l'église de Celle qui n'est pas un bourg de trois cents âmes et je peux dire que c'est un bijou : le marbre, l'or, le lapis-lazzuli, le pinceau des grands maîtres et le ciseau des sculpteurs ont fait une merveille, un diamant enchâssé dans une forêt d'oliviers. On y monte par de larges gradins en marbre blanc, qui aboutissent à un portique que supportent des colonnes de marbre noir formant bénitier, — de là on pénètre dans l'église que je croyais un chef-d'œuvre, lorsque, étant allé hier à Savone, j'ai vu une basilique qui m'a laissé sans parole tant elle était belle. Tableaux, fresques, colonnes, parvis, tout y était d'une magnificence, d'une somptuosité, d'un art, d'un goût qu'on sent, mais que l'on n'exprime que fort difficilement: Et imagine-toi que les églises vont toujours s'embellisant avec l'importance de la population. Nous irons bientôt voir celle de Gênes qui surpasse, disent les habitants du pays, tout ce que l'imagination peut concevoir de plus riche. Mais je vois que les églises vont me prendre trop de place; aussi je me hâte d'en venir au fait. Nous avons trouvé bonne

maman bien portante, bien fraîche et bien rieuse. C'est la tête de vieille la plus adorable qu'on puisse voir ; des cheveux longs, magnifiques, avec la souplesse de la jeunesse, mais plus blancs que la neige, une peau plus blanche que ses cheveux, le sourire permanent sur deux petites lèvres roses, le tout animé de deux petits yeux noirs encore brillants ; c'est la physionomie la plus agréable et la plus fine de petite vieille que jamais peintre ait possédée dans ses cartons. Je regrette vivement de ne pas connaître le dessin, j'en porterais des épreuves. Nous avons ici la sœur de papa avec deux nièces charmantes, qui commencent à entendre le français et la femme de Paul qui, avec sa fille, chante encore très bien : *Un vieux pêcheur sur les bords de l'Isère*. Papa, lui, va parfaitement ; il est dans l'oxygène jusqu'au cou ; il est, en un mot, en pays de connaissance ; embrassades d'un côté, poignées de main de l'autre, coups de chapeaux ici, sourire là-bas, visite à celui-ci, réception de celui-là, levé à huit, couché à neuf, vingt pipes par jour, quatre repas complets, de temps à autre une promenade de quatre ou cinq kilomètres ; voilà la vie de ce bon petit moine qui serait envié d'un pacha. Aussi il prospère à vue d'œil. Accepte mes très sincères compliments, en même temps que tu te charges de transmettre mes affectueux hommages à Mlle Benedetta, à ma tante, ainsi qu'à l'honorable quartier dont j'ai l'honneur d'être un fragment en voyage. Sur ce, que Dieu nous garde !

Ton affectueux gamin.

Léon Gambetta.

Dis à Benedetta que nous irons la voir à Montauban, en revenant de Paris, où nous serons le 2 ou le 3 octobre.

P. S. J'oubliais de te dire la chose la plus curieuse, la plus étonnante, la plus étourdissante, la plus terrible, la plus étrange et la plus vraie qui soit et puisse être, à savoir que, n'ayant pas d'assiettes à Celle pour manger la soupe, nous sommes allés à Savone, qui est une préfecture, pour en acheter. Nous avons couru tous les marchands et fabricants de ces ustensiles; nous avons trouvé des assiettes plates : mais des assiettes à soupe, néant; enfin, nous avons été obligés d'acheter des saladiers nº 1 pour en tenir lieu, après avoir vu le moment (à cette idée mes cheveux se dressent) où nous serions forcés de nous servir *d'autres ustensiles* moins commodes *mais plus communs*. Ah! la France!

L. G.

Celle, le 29 septembre 1856.

Ma bien chère maman, quand ta lettre nous est parvenue (et il était déjà temps), nous étions dans une des positions les plus intéressantes pour un voyageur tant soit peu gastronome : nous étions devant une table italienne servie à la française, chez notre cousin Giacomo Galleano, qui est bien le plus brave et le plus aimable cousin entre tous les cousins qui jouissent des qualités précitées. Brave à plusieurs titres, et aimable à bien d'autres encore, ce dont se ressent sa conversation et surtout sa cuisine : de très bons plats qu'une dame française, puisqu'elle est de Paris, accommode ou fait accommoder avec d'autant plus d'attention que ça lui rappelle agréablement le pays qu'elle regrette toujours un peu. Nous avons reçu dans cette belle famille un accueil si cordial, si généreux, qui est devenu si amical et si intime, qu'il nous

semble être chez nous, au milieu de vous, de toi, chère maman, que cette dame me rappelle ; car comme toi elle a un petit garçon et une demoiselle qui sont loin d'être aussi grands que ma sœur et moi, mais qui promettent beaucoup. C'est cette bonne famille que mon oncle Michel nous avait peinte sous les plus noires, mais aussi sous les plus fausses couleurs. Giacomo, à son dire, était un homme inabordable ; je le comprends : pour lui ! car il avait le *toupet* d'aller lui réclamer la moitié de son bien en lui réclamant le Figuetto, anecdote dont tu as connaissance.

Autant il est froid et inabordable pour les gens hostiles, autant il est aimable et communicatif pour ses amis. C'est l'homme de mer par excellence ; il a toujours quelque saisissant épisode maritime à vous narrer ; et il conte avec beaucoup de charme, quoique sans un grand luxe de mots. Il nous a constitués maîtres de son château qui est magnifique comme situation, site et agréments intérieurs. C'est une ancienne demeure féodale restaurée, sur la cime d'une montagne des Apennins, au milieu des oliviers et des vignes ; ce château surplombe une profonde vallée, verte toute l'année et qui dans ce moment offre un spectacle ravissant ; les oliviers sont chargés de fruits, et aux branches de cet arbuste se marient de tous côtés les sarments de vignes qui mêlent leurs grappes blanches et brunes aux pendeloques vertes des olives. Les deux montagnes qui forment la vallée sont cultivées en terrasses, dont les faces présentent des prairies émaillées de fleurs, et çà et là un oranger et un citronnier offrent au visiteur fatigué un ombrage, des parfums et des fruits d'or pour apaiser la soif qu'un soleil trop brûlant occasionne souvent. Mais j'ai oublié la topographie du château ; nous disions qu'il domine à gauche une pro-

fonde et riante vallée, au fond de laquelle sont bâties les blanches maisons du village de Celle ; au nord, c'est la mer d'azur qui vient battre les flancs de la montagne et, au couchant, c'est la Rivière de Gênes qu'on aperçoit dans le lointain ; à droite, le tableau est plus varié : c'est un jardin continuel, semé de nombreux villages, Albissola, Savone qui est une grande ville, Fanole, Albenga, et on arrive dans le royaume de Monaco, qui est peut-être le plus charmant pays de la Rivière de Gênes. Au midi, la scène est différente et offre un autre genre de beauté ; on voit un long rideau de hautes montagnes noires, où la neige séjourne toujours ; ce sont les Apennins ; l'espace intermédiaire est rempli par un amas de mamelons, de collines tourmentées par le vent, sans végétation comme sans habitation ; de loin en loin quelques pins rabougris élèvent vers le ciel leurs panaches verdoyants, ressemblant assez à un bataillon en marche lorsque le vent agite leurs cimes. C'est là que Bonaparte a fait ses merveilles, conquis la gloire et l'Italie ; on voit de grandes levées de terres blanches ; la terre est piétinée, ouverte : c'est Montenotte, plus loin est Marengo. Je ne l'ai pas aperçu. Mais à Montenotte, j'y suis allé un matin et j'ai fait ce jour-là mes trente ou trente-six kilomètres ; arrivé sur le lieu du combat, je n'ai vu qu'un grand plateau sur une haute montagne, le sol remué et des levées de terre crayeuse ; un paysan m'a dit que c'était là que Bonaparte avait vaincu le général Colli. On croit, avant de voir ce pays, que Bonaparte est un grand tacticien ; mais quand on a vu le théâtre de la guerre, on se prend à dire : c'était le dieu de la guerre. Mon père n'a pas voulu pousser ses excursions aussi loin ; cependant, nous avons fait une bonne étape sur les hauteurs : douze à quinze

kilomètres ; nous étions un peu fatigués, mais nous avons été amplement récompensés par le coup d'œil : c'était un paysage que je me refuse à peindre parce que de pareils tableaux réclament un pinceau plus habile ; mais là n'étaient que les premiers pas dans les merveilles. Nous sommes allés à Gênes et, pour moi, l'admiration était au comble ; je riais seul, à mon insu, comme les fous. De Celle à Gênes la route est toujours ravissante ; mais, en approchant de Gênes, la campagne se pare de châteaux somptueux, de jardins magnifiques qui ébahissent le passant. Nous en avons vu un où il y avait bien soixante statues de marbre ; mais à Gênes nous attendaient des merveilles que notre cousin Galleano s'est fait une fête de nous montrer. Gênes est la ville des palais ; on voit des bâtiments colossaux tout en marbre, avec des statues à tous les coins et à une hauteur prodigieuse, des places qui ressemblent à des jardins, avec du marbre pour pavé, des jets d'eau, des rocs tapissés de fraises et où viennent sourdre des fontaines. Mais tout cela n'est rien quand on a vu l'église de l'Annonciation. C'est un immense navire renversé, avec un portique de marbre blanc de soixante mètres de haut ; l'intérieur de l'église est vieux, lézardé ; l'herbe y croît et, à juger par les apparences, on n'a point envie d'entrer dedans. Cependant, nous y sommes entrés et nous avons pensé ne plus ressortir. Imagine-toi des voûtes à perte de vue, couvertes d'or, de fresques, de lapis lazzuli, de porphyre ; et si élancées, si hardies qu'on tremble : elles sont jetées sur des piliers de marbre qui semblent des joncs des Indes. L'espace me manque. — La suite à bientôt.

Ton fils dévoué t'embrasse.

Léon Gambetta.

Briançon, le 4 octobre 1856.

Ma bien chère maman, je te disais que l'Annunciata était une merveille de luxe, d'art, de hardiesse et de beauté. Tout cela réuni jette dans l'âme une impression indicible d'atterrement et de petitesse qui compose le sublime. On se promène sans rien dire et sans avoir trop conscience de ce qu'on fait sous les voûtes de marbre de dix-huit chapelles; et quand on revient un peu à soi-même on se surprend à dire : Que c'est beau, que c'est grand! Et voilà tout. La seconde fois qu'on y revient l'impression est la même; mais à la troisième, comme l'esprit de l'homme s'habitue à toutes les sensations, au gigantesque comme à l'infiniment petit, au sublime comme au ridicule, on a la force de compter les chapelles, les pilastres, les coupoles, les fresques, les dons et une petite pensée d'orgueil vous vient à la tête : c'est qu'enfin cet ouvrage si beau, si grand, si étonnant, qui vous fait si petit parce qu'il vous oblige à reconnaître que Dieu est grand, est bien l'ouvrage d'un homme, et alors vous comprenez que la race humaine est reine de la création et que l'homme seul peut franchir l'espace qui sépare l'Œuvre de l'Ouvrier supérieur. Ces réflexions vous viennent tout naturellement et on n'a pas besoin d'une grande philosophie pour s'y abandonner, parce que c'est de sa dignité qu'il s'agit et on apprend en même temps à la conserver, c'est-à-dire qu'on se redit quels sont les principes du droit et du devoir. Mais je vois que je parle métaphysique. Pardonne-moi, chère maman. Je m'empresse de passer à un autre sujet.

Sans contredit, l'église de l'Annonciation est le plus beau monument de Gênes; cependant, on y voit des

palais d'une magnificence presque sans rivale et, quand on demande à qui ces demeures quasi-royales appartiennent, on reste ébahi d'apprendre que c'est un négociant d'huile, d'amadou et autres respectables comestibles et combustibles qui en est le possesseur. Et ce que je te dis là n'est pas rare; mais c'est tout Gênes. En résumé, maintenant que j'ai vu Turin qui est la capitale du royaume sarde, je peux dire que Gênes est la première ville de cette monarchie. Turin est beau, même après Gênes. C'est une ville moderne; aussi est-elle l'expression la plus parfaite de la régularité. C'est la théorie du cordeau mise en pratique. Un grand château qui sert de *Bastille* au milieu d'une vaste place ornée de portiques, voilà le noyau de la ville, le centre du cercle, dont les rues ne sont que des rayons. Du milieu de chaque place on voit les quatre points cardinaux, à travers des rues larges et droites qui forment la croix et qui se reproduisent une douzaine de fois pour former la ville, dont le contour est donné par une belle promenade d'arbres centenaires, au delà desquels se trouvent le Champ de Mars et les fortifications qui sont remarquables.

Les maisons de Turin (car il n'y a pas de palais) sont toutes les mêmes; pas une fenêtre, un balcon de plus à l'une qu'à l'autre; c'est vraiment curieux : on se croirait toujours dans la même rue. Il y a quelques monuments; mais ils sont vieux et lézardés. Le palais du roi est lui-même très antique; c'est un vaste palais tout noir, devant lequel se trouve une grande cour, qui s'ouvre par une vaste grille de fer bronzé. Le portail qui se trouve au milieu de la balustrade est gardé de chaque côté par deux cavaliers de bronze, qui ont au front l'étoile du génie et, en main, l'un le sceptre de la paix, et le second

le clairon de la guerre. Le roi, que nous avons vu avec tous ses ministres, est complètement enlaidi par une paire de moustaches rousses, qui en laideur et grosseur n'ont pas leurs pareilles dans tous les Etats du globe. Le musée est beau comme tous les musées. L'intérieur du Palais Royal riche comme d'habitude; en somme, la ville est plus belle que les monuments. Il n'y a pas d'églises dont on puisse parler après l'Annunciata. Les murs de la ville sont baignés par le Pô qui est plus petit à Turin que le Lot, et par la Dora qui se jette dans le Pô au nord de Turin. Le fleuve devient en cet endroit un peu plus large et a reçu un pont qui est vraiment prodigieux. Il est d'une seule arche et le dessus en est uni comme une glace : c'est le tour de force d'un ingénieur italien, sorti de nos écoles de France. Maintenant que je pense à Gênes et à Turin simultanément, je te dirai que Gênes ressemble à la ville des princes, lorsqu'elle n'est que celle des bourgeois, et Turin à celle des bourgeois quand elle est la demeure des princes et des ministres. L'opposition est très singulière, mais elle est vraie. Après avoir parcouru Turin en tous les sens, nous nous sommes décidés à partir pour Lyon en passant par Grenoble. Le paysage a changé totalement; à trois heures de Turin nous étions au milieu des neiges des Alpes. C'était beau de terreur : une route à pic à travers une vallée magnifique, avec prés, et céréales encore sur pied ; on moissonnait dans la plaine (si on peut appeler cela une plaine), et de tous côtés un triple cordon de montagnes glacées où les corbeaux n'habitaient que vers la moitié. Nous sommes descendus de voiture pour jouir un peu mieux du paysage ; le spectacle était délicieux : des deux côtés de la route, des torrents tombant en cascades, des cabanes

suspendues sur la dent d'un rocher pour servir de refuge au chasseur attardé ; des sapins gigantesques et dépouillés à moitié de leur feuillage, des troncs d'arbres entraînés par des cours d'eau ; çà et là, un Savoyard abattant des noix et un troupeau de vaches paissant de compagnie avec des chèvres sur un pic escarpé mais verdoyant ; et au milieu de toute cette nature, belle à force d'être terrible, la grande route jetée par Napoléon le Grand pour faire passer son armée par le mont Genèvre. Voilà le tableau dont nous avons joui pendant une journée où le soleil nous faisait oublier un peu l'air vif des montagnes et formait un délicieux contraste avec les neiges des Alpes. Enfin nous avons franchi le mont Genèvre, au pied duquel se trouve, dans un plateau d'où tombe la Durance, la ville forte de Briançon. Nous espérions partir tout de suite ; mais nous n'avons pas eu de places et avons été obligés de passer ici la nuit et la journée du 4, ce dont je profite pour t'écrire. La ville ou plutôt le bourg est noir et laid, petit, parce qu'il est resserré entre des forts tellement bien situés et bâtis qu'ils sont imprenables et ferment le passage à une armée de deux cent mille hommes. La ville est grande comme Mercuès ; il y a quatre mille hommes de garnison disséminés dans l'intérieur des forts que nous visiterons ce soir et dont je te donnerai le détail plus tard.

Papa regrette fort Turin où il a fait deux excellents dîners. Pour moi, je suis très content de m'arrêter un peu partout, ce qui fait que je suis philosophe à très bon marché. Nous partons ce soir à cinq heures pour Grenoble, où nous serons dans onze heures, et de là nous mettrons cinq ou six heures pour aller à Lyon où nous resterons une couple de jours, que j'utiliserai pour t'écrire

ainsi qu'à Sisco. Nous allons tous les deux parfaitement; nous t'embrassons ainsi que toute la famille. Bonne maman que nous avons quittée dans les pleurs va aussi très bien. Mes compliments à tout le quartier.

Ton cher fils,

LÉON GAMBETTA, qui t'aime bien.

Le retour à Cahors des deux pèlerins d'Italie posa tout de suite un délicat problème. Qu'allait-on faire du jeune bachelier?

Son père, dont on discutait difficilement les projets, voulait le camper immédiatement derrière le comptoir de sa boutique et l'initier au commerce des denrées coloniales; mais les femmes combattirent ce plan avec une obstination à la fois douce et résolue. Au secours de la mère et de la tante vint le maire de Cahors, M. Achille Bessières, propriétaire de la maison du « bazar génois ». En invoquant les succès précoces du jeune Léon, en faisant luire aux yeux de l'ancien marin un avenir glorieux pour son fils, — car on s'accorda toujours à le considérer, dans son entourage, comme un sujet d'élite, très supérieur à sa condition sociale, — on arriva à vaincre les résistances égoïstes de Joseph Gambetta. Le départ de Léon pour Paris fut irrévocablement décidé: il devait y poursuivre ses études à la Faculté de droit; il acceptait stoïquement toutes les exigences de son père, qui réduisait avec âpreté le chiffre des mensualités de l'étudiant jusqu'à une parcimonie excessive, même en province.

Mais rien ne pouvait effrayer le jeune Léon; toute la famille conspirait, d'ailleurs, pour lui assurer des suppléments variés, quelques louis épargnés en secret, des provisions de bouche, des vêtements, tout ce que les trois femmes pourraient distraire de la rigoureuse surveillance du père, pour qui les chiffres, une fois établis, étaient définitifs.

En janvier 1857, Gambetta quittait Cahors et s'élançait à la conquête de Paris.

II

GAMBETTA ÉTUDIANT

A son Camarade du Quartier-Latin

ALPHONSE PÉPHAU

> Unir la pensée à l'action, comme César, est un prodige. Unir l'énergie de la parole à l'énergie de la volonté, comme Danton, est un miracle : tel est le rare privilège que la nature a départi à Gambetta.
>
> EMILIO CASTELAR.

II

GAMBETTA ÉTUDIANT

Paris, le 22 janvier 1857.

Mon très cher père, si j'ai tant tardé à t'écrire, ce n'est pas que l'envie me manquât, car j'ai bien regretté de te quitter ; j'ai pleuré de te voir si triste et, au moment où je trace ces lignes, un nuage humide passe sur mes yeux. Non, ce n'est pas le cœur qui est coupable de ce retard ; ce sont les circonstances que voici : je ne voulais point t'écrire avant de t'annoncer quelque chose de décisif ou, du moins, de probable.

Parti de Cahors avec une somme assez rondelette, dont j'ai à remercier ta générosité, j'étais sans souci au sujet de mes premiers mois de séjour à Paris. En effet, le voyage m'a coûté en tout 40 à 42 francs et j'avais en arrivant à Paris de 215 à 220 francs avec les pièces que m'avait données ma mère. Or, comme ici je ne dépense que 20 sous par jour ou 22 au plus de nourriture et souvent 25 centimes seulement, que j'ai un logement des plus modiques, avec mes capitaux je pourrai bien marcher largement deux mois et demi, en attendant la place, qui, je crois, n'est pas loin et que je t'annoncerai probable-

ment dans ma prochaine lettre. Je me suis abouché avec Eugène Guilhou, au sujet d'un procureur avoué nommé M. Quatremère, qui demeure près du Louvre et qui je pense voudra bien traiter avec moi. Car je suis loin d'être incliné à la terrible position de maître d'études, que cependant j'accepterais de M. Cain, à cause perdue et n'ayant point d'autre issue. Mais j'espère que le ciel aura pitié de moi et que mon étoile me sera plus favorable. Je suis allé voir Sisco, qui m'a fait une morale bien juste, je n'en disconviens nullement, mais qui est cependant trop sévère ; car, après tout, je ne dépenserai, au préalable, que trois années de ma jeunesse et 250 francs et quelques centimes de mon patrimoine pour étudier la reine des sciences, tenter l'avenir et la fortune. Après quoi, j'aurais toujours la ressource du commerce, et vingt-deux ans, ce qui n'est pas, que je sache, un âge d'exclusion. Je tombe parfaitement d'accord, cher père, avec lui comme avec toi, que c'est l'inconnu, l'incertain, puisque c'est le domaine de l'avenir ; mais, encore une fois, rien ne sera perdu, hasardé parce que j'aurai essayé de soulever un coin du voile pour voir ce que me cache le destin.

Aussi, je t'en prie, cher papa, ne lui écris plus de ces lettres qui m'ont fait pleurer, quand il me les a lues ; au contraire, tranquillise-toi ; considère l'affaire sous ce point de vue et crois toujours à l'amour ardent de ton dévoué fils,

LÉON GAMBETTA.

Mon adresse est : Hôtel du Périgord, place de la Sorbonne, n° 1, pourvu que tu écrives avant le 5 ; car, à partir de cette époque, je vais dans un logement encore à meilleur marché, où tu ne refuseras pas de me faire

passer tes nouvelles et tes avis pour lesquels je serai toujours plein de déférence, en digne fils. Mille baisers[1].

Cahors[2], le 28 janvier 1857.

Mon très cher père, ne voyant pas venir de lettre de Cahors et ne sachant à quoi attribuer ton silence prolongé, je viens te conjurer de ne pas pousser ta colère jusqu'à me priver de tes chères lettres, de tes conseils que je me plairai à suivre.

Sois assez indulgent, cher papa, pour me pardonner un essai, et réponds-moi, je t'en supplie. J'ai besoin de te lire; gronde-moi si tu veux, mais écris-moi. Tu sais que j'ai été quelquefois désobéissant et mauvais caractère; mais je t'ai toujours tant aimé et tu es si bon que tu ne peux vouloir cesser toute correspondance avec ton fils. Aussi, je compte qu'à lettre vue, tu vas m'écrire une bonne lettre et je te connais si bien que je crois déjà que le commencement sera plus sévère que la fin. J'ai donc bon espoir; et ce n'est pas mon père assurément qui le trompera. Mais ne parlons plus de ce qui est sûr, et causons un peu de vous tous, de votre santé, de vos affaires, de l'avenir et surtout du présent. Je t'assure que

[1] Le père de Gambetta avait espéré que Léon, au dernier moment, consentirait à aller faire son droit à Toulouse : Léon, soutenu par sa mère, finit par arracher à son père son consentement pour Paris et rien ne le fit démordre de cette promesse. Aussi, le jour du départ, Joseph Gambetta, qui tenait rigueur à son fils, refusa-t-il de l'accompagner à la diligence de Paris ; sa mère seule, ayant glissé quelque argent dans sa bourse d'étudiant limitée à cent francs par mois, ainsi que l'avait fixé le père, l'accompagna à la voiture, avec sa fille Benedetta, sœur cadette de Léon : elle avait deux ans de moins que lui.

[2] Gambetta date distraitement sa lettre de Cahors, d'où sa pensée ne pouvait se détacher.

le mien, si ce n'était mes livres qui me font tout oublier autour de moi, est assez triste. En effet, une chambre sur les toits et un dîner d'un franc, voilà pour le côté physique et matériel de la journée ; mais le côté intellectuel est plus rempli et plus luxueux : le droit, la législation, l'histoire des peuples sous toutes ses formes, c'est bien, je crois, suffisant pour faire oublier le confortable. C'est dans l'étude vraiment que se réalise cette parole du Christ : — L'homme ne se nourrit pas seulement de pain et de viande, mais de la parole de Dieu, c'est-à-dire de la morale, sous tous ses points de vue. Mais dans une de mes courses pour aller dîner à ce restaurant où nous allions à notre voyage avec toi et où je vais toujours m'asseoir à la place où tu t'asseyais[1], — il est si doux de se rappeler la famille ! — en allant, dis-je, dîner, j'ai fait une singulière rencontre, que je te donnerais en cent pour deviner, si je n'avais hâte de te l'apprendre. Mais qui donc ?... M. Auferin, mon ancien professeur de sixième, qui est à Paris, dans la maison d'un riche qui lui donne, pour faire l'éducation de ses enfants, deux mille francs par an, sans compter l'entretien sous tous les rapports. Tu dois penser si nous avons causé ; il s'est informé de ta santé avec un empressement qui m'a prouvé encore une fois combien mon père avait le don de se faire des amis. Puis nous avons parlé de ma position et peut-être pourrai-je donner des leçons de grec dans cette famille ou une autre. Enfin, nous nous sommes quittés, nous promettant bien de nous visiter ; il doit venir me voir jeudi du courant. Il est ici avec un autre professeur, son insé-

[1] En rentrant d'Italie, Gambetta et son père étaient, au précédent automne, revenus par Briançon, Lyon et Paris. d'où ils avaient enfin regagné Cahors.

parable, avec qui j'étais aussi très bien et qui s'appelle M. Delmas. Je crois que tu le connais ; ils doivent venir ensemble. Voilà déjà deux connaissances très utiles et qui pourront bien me servir ; un peu de patience et qui sait ?... La fortune a de si grands caprices, surtout pour les jeunes gens ! disait le grand Charles-Quint. J'épargne, dans tous les cas, assez sur mes fonds pour attendre jusqu'à fin avril et d'ici là je trouverai un joli poste ; déjà, je pourrais en avoir, mais trop gênants.

Attendons, puisque nous n'aventurons rien ; mais donne-moi encore plus de courage, je t'en supplie, en m'écrivant ; car je ne peux pas me faire à cette idée que tu ne veux pas m'écrire...

Mon adresse, que je te renouvelle, est Hôtel du Périgord, place de la Sorbonne, n° 1, pourvu que tu écrives avant le 5.

LÉON GAMBETTA,
Étudiant en droit.

Paris, le 30 janvier 1857.

Mon très cher père, quoique je t'aie écrit il y a deux jours, je saisis avec empressement l'occasion de Sisco, qui vient vous voir, pour m'entretenir quelques instants avec toi ; car c'est surtout loin du tuteur que l'arbrisseau en sent tout le prix ; moi aussi, je comprends combien est agréable le trésor d'affections qu'on trouve en son père et sa mère et dont on n'apprend toute la richesse et le charme qu'en s'éloignant quelques instants de leur foyer. Tout d'abord, on a les idées uniformes ; c'est la famille sous toutes ses formes qui vient vous assiéger et faire, d'un souvenir si doux, une douleur morale du pré-

sent. On aime jusqu'aux gronderies du coin du feu, le soir, au repas, alors que le feu pétille et que le vent souffle au dehors, et que, pour animer le tableau, le père, rieur et bon, apporte la *chamayo* [1].

Mais ces souvenirs ne vous affaiblissent point ; ils stimulent plus fortement, au contraire, l'ardeur à l'étude, pour se rapprocher le plus tôt possible de ces douces joies de la famille, si peu appréciées quelquefois dans l'enfance, si amèrement regrettées à l'âge mûr.

Ainsi, je vous vois d'ici, avec Sisco et le reste de la famille, — car je l'assimile à un des membres les plus importants, — assis autour d'une joyeuse table, derrière le paravent, déployant la serviette et servant la *menestra* [2], l'un l'arrosant de poivre, l'autre la saupoudrant de fromage, tandis que derrière vous murmure, avec ce grondement si agréable en hiver, un feu moyen âge devant lequel rissole une pièce de volaille, dont veuillent les Dieux m'envoyer le fumet ! A cette fête il ne manquera personne en esprit ; mais la personne sera absente dont on parlera, bien sûr, mais non pas, je vous en conjure, sans boire une coupe de vin préfectoral à sa santé, à mieux que cela : au succès !

Ne vous attristez donc pas, si une tête manque au festin ; j'y suis en esprit ; seulement, je festine à meilleur marché, à dix-huit sous : on m'a diminué de dix centimes, vu mon assiduité, ce qui me produit, net, un bénéfice de trois francs par mois de trente jours et trois francs dix par mois de trente et un ; je pourrai, à la fin du mois, acheter un livre en sus. En attendant, je désirerais fort que tous les

[1] *Chamayo*, le sarment qui fait une si joyeuse flambée dans les âtres de la côte génoise.

[2] *Menestra*, soupe gênoise.

mois fussent plus chauds que celui qui va venir et aussi courts que lui. Il faut l'avouer, sans feu dans une chambre entre ciel et terre, par la bise qui siffle, c'est moins qu'un quart de luxe; mais j'ai ta robe de chambre qui, me rappelant ta bonté, me fait penser que tu es encore là pour m'empêcher de me glacer. Je me mets sur mon lit; sur mes pieds je rabats la couverture, je pose le traversin, et je travaille ainsi tout aussi bien que dans le cabinet de M. de Lamartine.

Sisco te dira s'il y fait réellement chaud, dans ma chambre; mais je m'en soucie : je deviens coriace, je ne suis plus ni frileux, ni gourmand ; nécessité fait loi ; je m'abstiens et plus tard je reprendrai tous ces petits défauts, si possibilité il y a.

En attendant, je t'envoie par ce cher M. Sisco, qui me moralise toujours un peu trop, mille baisers que tu transmettras au reste de la famille; et d'ici je me représente avec bonheur ces quatre têtes respectables, autour desquelles papillonne la bouche folle de Benedetta embrassant tout le monde, croyant par là pouvoir dédommager son frère qui est loin, mais qui ne l'en chérit que plus.

Ton fils dévoué,

Léon Gambetta.

Paris, le 6 février 1857.

Mon excellent père, j'ai reçu ta chère lettre du 31 expiré, que je n'ai pu lire et relire sans être attendri au point de pleurer dans les derniers passages. Oh ! oui, vraiment, l'effusion de l'âme d'un père sur le cœur de son fils est quelque chose de si éloquent et de si sublime qu'on ne peut mieux l'exprimer qu'en consultant son cœur mutuel-

lement. J'ai vu, ce que je savais déjà, que ton bon cœur de père ne pouvait se démentir. J'y ai lu d'une manière plus positive ce que, mieux qu'aucun père, tu veux et sais mettre en pratique, à savoir être le père et l'ami de ton fils. L'ami, c'est-à-dire le conseiller, le directeur, l'indulgence et la vérité. Il est vrai, et je le reconnais avec ton expérience, les faux amis sont nombreux ; mais c'est un besoin tellement impérieux chez la jeunesse de se lier, que, malgré la connaissance, la pierre de touche qu'on acquiert tous les jours, c'est-à-dire l'éternelle répétition de la parole de Socrate : — Rien n'est plus commun que le nom, rien n'est plus rare que la chose, — il n'est pas d'homme qui, en dépit du proverbe et à part soi, n'ait un véritable ami, un homme dont le caractère touche au sien par plusieurs points, dont le cœur est l'écho de son cœur. Chaque membre de la société compte un ou deux amis, vraiment dignes de ce nom, qui lui sont nécessaires pour satisfaire ce besoin de sympathie qui dévore l'âme humaine et qui est sans doute la cause de cette longue recherche. Avant, en effet, de trouver cet ami, on cherche longtemps, on frappe à plusieurs portes, on étudie, on réfléchit, on médite et, au bout de quelques expériences, on s'aperçoit qu'on n'avait pas fait un ami, qu'on n'avait fait qu'une connaissance. Et on se remet en quête de nouveau, jusqu'à ce que l'on ait trouvé un cœur comme le vôtre. Mais toi, tu as compris mieux que toutes les recherches et, pour m'en éviter la peine, tu me proposes d'être ton ami. Oh! Je n'ai garde de refuser si précieuse amitié. Je m'y jette à bras ouverts ; j'y cherche la consolation de ce que j'ai laissé, — le courage pour atteindre ce que j'envisage et j'y trouve consolation, force, espérance, amour à flots...

Paris le 6 février 1857.

. . . .

J'ai, quant à ma nourriture, trouvé quelque chose de mieux et à meilleur marché, passage des Panoramas, n° 7. Il y a un grand établissement, où l'on a une énorme assiette à soupe de bouillon gras pour trois sous et une portion de bouilli, très abondante et très bonne. C'est à ne pas y croire ; le pain compris, six sous. Total, neuf sous. Or, je peux prendre un carafon de vin, quatre sous, et pour treize sous je fais un festin très salubre, très abondant, tout ce qu'il y a de plus engraissant, et j'épargne sept sous par jour, c'est-à-dire dix francs cinquante par mois, ce qui est énorme, et je suis, encore une fois, bien mieux. C'est décidément une bonne trouvaille. Ce n'est qu'un peu loin ; mais j'ai de bonnes jambes : c'est une demi-heure par jour de perdue. Il faut bien cela.

Ce qui ne m'empêche pas de penser quelquefois aux bons repas de famille que tu me dépeins à la fin de ta lettre, en termes si attendrissants. Mais à bon cœur, bon lot ; aide-toi, le ciel t'aidera et mon bon père aussi, qui m'aime tant et que j'embrasse avec l'effusion d'un fils à jamais dévoué. Adieu, cher père.

LÉON GAMBETTA.

P. S. Tu me parles de M. Auferin, qu'il me tarde de revoir, c'est-à-dire qui viendra me voir ; car, dans ce maudit siècle, pas de chapeau, pas de suisse ! Impossible sans Gibus de visiter quelqu'un ; haro sur le baudet !

« Ne pas porter Gibus, quel crime abominable ! »

J'en suis donc réduit, jusqu'à ce que sur le restaurant économique nouveau j'aie bénéficié de dix francs, à attendre qu'il vienne me voir, ce qu'il ne manquera pas de faire ; car il m'aime beaucoup...

J'oubliais en outre, cher père, de te remercier de ta bonne prévoyance de me mettre des timbres-poste, que j'aurai vite employés, mais seulement avec toi, car je t'écrirai si souvent, si souvent que, si un père pouvait trouver trop longues les lettres de son fils, bien sûr, tu serais dans ce cas...

Encore un dernier mot ; je vais me coucher, il est minuit, mon dernier souvenir est pour toi, pour te dire de me répondre à mon nouveau logement : rue Saint-Hyacinthe-Sainte-Rachel, nº 18.

Paris, le 11 février 1857.

Mon excellent père, il est minuit ; je quitte le code Napoléon avec plaisir, puisque c'est pour te répondre et qu'il est si doux de s'entretenir avec le meilleur des pères, et il faut bien le dire, avec le plus sagace. J'ai lu, j'ai réfléchi, j'ai médité, comme les deux lignes que tu ajoutais me le recommandaient dans leur expressive brièveté ; j'ai été une fois de plus convaincu de la haute raison et du jugement solide de mon cousin Galleano ; mais, puisqu'il faut le dire, j'ai mis aussi à nu ce que j'avais entrevu : qu'il est repu, blasé presque de ce monde ; que sa vie a été tellement pleine de péripéties et de tribulations que son cœur s'est desséché et en a pris la force de conviction positiviste. Solides arguments, irréfutables objections, puisque c'est le temps, le passé comme le présent, qui lui dicte le préjugé de l'avenir.



Joseph GAMBETTA
Père de Gambetta

Cependant, qu'il me soit permis d'élever la voix et de tâcher de démontrer qu'il n'y a rien dans ma tentative que de bien projeté, que de bien d'accord avec le sens commun et l'espérance qui est l'aliment de la vie humaine. J'en conviens tout d'abord, pour n'avoir plus à parler de ce délicieux tableau dans ma lettre : la peinture inimitable qu'il me fait d'une main habile sur l'intérieur de la vie de ménage, d'un père plein de sollicitude comme tu l'es, d'une famille aussi chère, aussi prévenante que celle dont le ciel m'a doté, est la partie la plus attachante comme la plus sérieuse de sa lettre. Mais, tout en premier lieu, cette délicieuse patriarchie (qu'il me soit permis d'inventer ce mot) peut se conserver dans tout état et à Dieu ne plaise que je sois privé de ces trésors d'affection et de joie qui sont dus à l'enfant, de la part des auteurs de ses jours.

Oh ! non, si l'avenir est pour moi avantageux, il le sera pour mes parents surtout ; c'est à leurs pieds, sur leur cœur que je déposerai mes couronnes ; c'est eux que je m'attacherai à jamais, eux seuls dont je m'entourerai et ferai ma plus grande compagnie ; cela est possible et dans toute hypothèse c'est ce qui aura lieu. Voilà donc la doctrine de mon cousin, en ce qu'elle avait de plus séduisant, repoussée ; le reste ne sera, je l'espère, qu'un jeu de logique et de raisonnement.

D'abord, je reconnaîtrai et je poserai ce principe que le commerce est la plus féconde des carrières et qu'à vingt-un ans je serai tout aussi propre que je le suis dès à présent à l'embrasser ; cela bien établi, le reste est facile à prouver. Car mes études ne deviennent plus qu'un sujet d'ornement pour l'intelligence, de lumières utiles, je dirai plus, indispensables, qui ne pourront que

m'aider dans la direction et la perfection de mes affaires.

Dès lors, mes études d'un côté deviennent utiles, et de l'autre peuvent m'ouvrir le chemin des honneurs et de la fortune même, si l'avenir me sourit tant soit peu. Il est vrai de dire comme Napoléon III, dans son livre sur l'artillerie, la *force du travail maîtrise les événements et force l'avenir lorsqu'elle a à son service l'intelligence.* Dans les deux cas, donc, je ne hasarde rien, ni famille, ni honneur, ni fortune ; reste le quatrième et dernier point, l'indépendance. Mais c'est bien le chef de l'argumentation adverse le plus facile à détruire. En effet, il n'est pas besoin de jeter longtemps les regards autour de soi pour se convaincre que nul n'est indépendant et que chacun dépend de son voisin, des circonstances, de lui-même, de tout enfin, que nul n'est indépendant, quoique tout le monde soit libre. Car libre, c'est avoir le droit de faire tout ce qui est conforme à la justice. On ne peut donc pas faire de l'indépendance d'une condition une objection sérieuse. On peut dire, et je le reconnais tout le premier, que le commerce a l'apparence de plus de liberté ; et cependant, si on y réfléchit à tête reposée, la main sur la conscience, n'est-ce pas le métier, la profession où on est le plus dépendant, où on a le plus d'opinions, d'idées, de personnes, de caractères, de gens enfin, à respecter, à caresser, si l'on veut se former ou se conserver une clientèle ? Il est vrai qu'en compensation de cette abdication de soi-même, l'on gagne de l'argent ; mais ce n'est là que la juste récompense d'un honnête homme qui, comme toi, cher père, a eu assez de perspicacité, d'intelligence, pour créer une position à tes enfants, position dont je te remercie avec toute l'effusion de cœur dont je suis capable. Je la place au-dessus de tout éloge, parce qu'elle

a été, par tes lumières naturelles, tirée comme du néant : commencée avec rien, elle a, grâce à toi et à ma bonne mère, prospéré au point de faire de moi un *commencement* d'étudiant en droit. A moi de faire le reste, malgré que ton bon cœur m'ait dit dans ta dernière lettre que tu me viendrais en aide, si j'étais sage. Oh ! on devrait dire d'un fils à l'égard de son père : aide-toi, ton père t'aidera ; car le père, c'est la providence, le Dieu de son enfant. Mais j'oublie ma discussion et je me hâte d'y revenir.

J'en étais à l'indépendance, et je disais que dans la tentative que je faisais (car ton bon sens ordinaire a dû deviner déjà que ce n'était qu'un essai) si je parvenais à obtenir (ce que j'espère) une de ces places recherchées où la parole et le savoir attirent considération et respect, je serais le plus libre des hommes, puisque je ne relèverais que d'un seul homme avec lequel je ne serais que très rarement en rapport et d'une manière tout à fait accidentelle, le ministre de la justice ; que, par conséquent, la plus grande liberté d'action et d'opinion me serait permise, ne dérivant tout simplement que du pouvoir central lui-même et non d'une foule de gens inconnus et trop souvent impolis. L'indépendance donc, se comptant par le nombre d'actes de soumission qu'on doit faire, sera beaucoup plus considérable dans ce cas, où je n'aurais à me soumettre qu'à un seul, que dans le cas où j'aurais à me soumettre à une foule indéterminée ; donc il y a avantage, même au point de vue de l'indépendance. C'est ainsi que je crois avoir réfuté les arguments de mon cousin Galleano, qui ne laisse pas d'être très raisonnable, très logique, très expérimenté, très bon et très affectueux autant que désintéressé, mais qui involontairement voit les choses un peu trop en noir, comme tous les hommes

qui, par suite d'une vie trop remplie, ont vieilli avant l'âge, et fait passer dans ses conseils un peu de cette animadversion, de ce dégoût des choses de la vie idéale, qui ne voit que le certain et ne s'est pas placé à ce point de vue que je ne faisais qu'une tentative.

Je suis sûr que tu réfléchiras à ce que je te propose, cher père ; que tu verras et pèseras mes raisons, que tu les communiqueras à maman et à mon oncle, à Sisco si tu veux, et que tu ne refuseras pas dans ta lettre prochaine de renvoyer un baiser à ton fils chéri qui se suspend à ton cou et te prie d'embrasser toute la famille pour lui, c'est-à-dire la jeune et l'aînée.

Léon Gambetta.

Paris, le 17 février 1857.

Mon excellent père, quel plaisir ineffable m'a causé ta douce lettre ! J'ai été attendri à la vue de ta résignation et de ta bonté. Vraiment, quand le cœur parle, le style est bien forcé d'obéir et de monter ainsi à la hauteur des sentiments. Aussi ta lettre était si belle que je l'ai apprise par cœur ; mais les deux premières fois que je l'ai lue, tu me dépeignais avec une image si fine l'ancre de salut qu'en marin paternel tu avais jetée dans la mer de l'avenir, tout enfin avait un tel parfum de ce que les anciens appelaient si bien la piété paternelle, qu'à mon tour la piété filiale me faisait trembler des larmes dans les yeux.

La peinture que tu me mets sous les yeux des fatigues et des veilles qu'occasionneront mes études est bien noire; mais une forte résolution et une ardeur déterminée surmontent les obstacles et arrivent au but promptement. Oui, promptement ; car si je n'y arrive pas ainsi, sois sûr

que je ne te laisserai pas languir au labeur, et sans moi. Tu désespères, dis-tu, de voir le résultat de mes efforts ; oh ! ceci est de la crainte paternelle, mais non de la conviction ; car nul ne sait où nous allons et quelques années peuvent suffire à parfaire une carrière. Au reste, le commerce est là, et si je déserte quelque temps, je ne me départs pas du droit d'y retourner. Car c'est loin d'être par dégoût que je le quitte. Bien insensé serait ce sentiment, à tous les points de vue. Car c'est là le ciment des États, le pouls d'un corps politique quelconque. C'est le commerce qui a mis les peuples en rapport entre eux et les hommes aussi ; d'où il suit que le commerce est une des causes de la législation. Et comme l'a dit un des plus grands jurisconsultes de France en 1799, M. de Portalis, *la boussole a ouvert le monde, le commerce l'a rendu sociable.*

Je m'honorerai toujours d'être commerçant sous quelque forme que cela soit, et préférablement sous celle que ta bonté m'a préparée. Il serait du plus petit des esprits d'en dédaigner l'office ; mais il faut le dire, les petits esprits, je veux dire les gens de basse moralité, abondent, et haussent les épaules au nom d'épicier ; mais par ce motif odieux, que l'expérience, le sens rare de mon cousin Galleano a touché au vif, et ce motif, c'est l'envie entée sur l'orgueil mal compris. Mon cousin Galleano, comme tous les gens qui ont vécu à bride abattue, dirait Mme de Sévigné, qui ont vieilli avant l'âge, connaît les hommes et, terrible effet de cette expérience ! il les méprise ; car c'est toujours le mal qu'ils sont habitués à trouver à la place du bien.

Mais je parle sans répondre à ta lettre et presque sans rien dire. Tu me demandes des détails sur mon genre de

vie et sur mon domicile. C'est avec plaisir que je vais t'ouvrir pour ainsi dire mon intérieur. Il me semblera que je te fais visiter mon logement, qui en réalité n'est pas trop mal, sauf à ne pas te faire asseoir à ma table qui n'est pas trop bien ; mais je m'en contente : fais ce que dois, advienne que pourra. Ainsi, vois-tu, une pièce de quatre mètres carrés, ornée d'une pendule qui n'a jamais marché, d'une commode dont les tiroirs ne s'ouvrent qu'avec l'art de Balitran, un fauteuil autrefois rouge et moëlleux, maintenant incolore et très dur, un lit qui est assez bon, car quand j'y vais j'ai besoin de repos, une cheminée où ce n'est pas moi qui fais pétiller la flamme, car mes moyens ne me le permettent pas ; mais nous avons un assez beau temps pour Paris : puis, l'empereur Napoléon nous chauffe dans sa bibliothèque Sainte-Geneviève de dix heures du matin à onze heures du soir. Et je crois, Dieu me pardonne, que c'est à la barbe de saint Joseph que j'écris cette lettre au meilleur de ses enfants et protégés. J'oublie de te dire que ma chambre est doublée d'un cabinet dit de toilette, où j'en fais fort peu. Elle a aussi un grave défaut pour un monsieur qui, comme le portier d'un hôtel le disait à M. de Lamartine, a un état qui a besoin d'air et de jour. On n'y voit pas trop à midi ; c'est te dire que je n'ai pas les premiers regards du soleil, astre dont Paris est veuf trois cent soixante-cinq jours de l'année. Au demeurant, ma chambre est très bien; très bon marché, chez de braves gens et je soupçonne fort devoir à ce bon M. Sisco d'être logé si somptueusement et à si bon marché. Si somptueusement, diras-tu? Oui, cher père, j'ai oublié de te dire que j'ai une glace et des rideaux rouges aux fenêtres, ce qui ajoute à la clarté de la chambre, dans la même proportion que le petit instru-

ment, dit éteignoir, placé sur la mèche des bougies, ajoute à leur clarté. Ah! que je suis léger! j'oublie de te mentionner une superbe table de nuit, à roulettes; mais il y a un pied qui manque, ce qui me donne l'occasion de résoudre les plus terribles problèmes d'équilibre et me fait suer, ce qui a donc son utilité dans la saison. Vraiment, une table de nuit à trois pieds est un meuble indispensable en hiver : cela vous sert de calorifère. Ce n'est pas tout : au-dessus de la dite table est suspendue, comme la lampe à la voûte du lieu saint, une gravure à la main faite en 1839, le 25 août, à Metz, par un caporal au 3e régiment du génie, 3e bataillon, 7e compagnie, et qui représente une nymphe, dit une inscription mise au bas du dessin; et cette note est indispensable; car cela peut reproduire assez bien un forgeron aviné et étendu sous son vin. Le nez est la partie la plus saillante du dessin; mais quand on vient à réfléchir que c'était un Raphaël du génie qui a dessiné ce dessin, on explique tout naturellement la couleur pourpre du nez par la fréquentation des *canons*. J'ai mis mes lunettes, allumé ma bougie pour transmettre, si faire se pouvait, à la postérité le nom de ce caporal rapin et voici le résultat approximatif de mes investigations : puisse notre siècle ne pas être lacéré plus tard pour l'oubli d'un si grand maître! Il s'appelait, il s'appelait, ah! j'ai besoin de l'épeler : Sébastien Pompeis, ce qui explique encore une fois le *rubrum* des fosses nasales.

Tu vois que ma chambre joint l'instruction à l'ameublement et que je n'ai pas perdu la gaieté dans un verre d'eau de Seine, ce qui me servira de transition pour te parler de mon boire et manger.

Ah! c'est la partie la plus terrible de mon existence; je déjeune très frugalement, oh! tout ce qu'il y a de plus

frugal, à savoir un pain d'un sou ; les dimanches, deux pains d'un sou. Il faut dire aussi que si je m'éveille tôt, à six heures du matin, je me lève tard, à onze heures ou midi, et alors, en vertu d'une opération de la pensée, appelée abstraction ou, en langage de commerce ou d'arithmétique, soustraction, je fais comme si je m'étais éveillé à onze heures ou midi, je bois un verre d'eau et je vais aux cours jusqu'à quatre heures et demie. Cinq, je dîne et ne sais pas si je mange ; mais cela va très bien. Après quoi je donne dix-sept, dix-huit ou vingt sous, je sors, j'achète un sou de pain et je reviens à la Bibliothèque. A onze heures, je mange mon pain d'un sou, mais trempé dans de l'eau. Je ne suis pas encore assez avancé dans le chemin de la sanctification pour le mouiller de la sueur de mon front, vu que l'hiver s'y oppose ; nous verrons en juillet ou avant l'août, foi d'animal. Tu vois que j'ai suivi tes avis : je suis réglé, j'ai de l'ordre, l'ordre de l'étude, car ce n'est que le seul excès que je me permettrais. Tu peux compter sur moi et croire que je ne me causerai, ni te causerai aucun désagrément. Je m'aime et vous aime trop pour cela...

Qu'il me faille quitter la plume, quand il me semble vous voir, sous les deux grands peupliers, regarder au loin la verte campagne ! Je suis tellement à Cahors, en ce moment-ci, que je respire les émanations embaumées de la rive, et néglige d'ouvrir ma fenêtre à un pâle rayon de soleil, qui vient se jouer pour mourir et que je voudrais pouvoir enfourcher pour venir vous voir. Mais je me hâte d'aller en jouir, non sans vous envier toutefois vos feux réchauffants.

Adieu et bonheur à tous.

GAMBETTA.

Paris, le 22 février 1857.

Mon excellent père, je m'ennuie ; il est deux heures de l'après-midi ; c'est dimanche, la bibliothèque est fermée, je n'ai personne à voir, je prends une feuille de papier et je vais me procurer le plus doux des plaisirs : je vais m'entretenir un instant avec toi, avec mon père et avec tous ; car je désirerais que ma lettre tombât au milieu de vous assis autour de la table du mardi-gras ; il me semblerait alors être avec vous.

Qui sait ? Peut-être serai-je assez heureux pour cela et bien plus, quelque idée me vient à la tête et me dit qu'il se pourrait bien qu'il y eût des parents ou des amis invités. A eux aussi, salut et amitié.

Mais si tu communiques ma lettre à quelqu'un, comme je vais te dire quelque chose de grave et qui a besoin de secret, que ce ne soit que dans la famille ; car j'y tiens. J'arrive à ce que je veux te dire. Tu dois penser, cher père, qu'au milieu de toutes ces lectures, de tous ces écrits, on peut, on doit utiliser ses travaux et, entre toutes les choses qu'on observe, il en est qu'on remarque plus spécialement : il arrive tout naturellement que c'est presque toujours au même ordre d'idées que cette cueillette littéraire s'applique. Or voici ce que j'ai entrepris, moi, ton fils, de cueillir dans le champ de la science.

Il y a un livre immense dans cette idée et, avant, je veux te dire comment elle m'est venue. Un soir, j'étais dans mon lit, je pensais à l'avenir et je tâchais d'y bâtir, avec les éléments du passé, des châteaux *non d'Espagne*. Je pensai que mon idée avait suffi pour rendre les hommes les uns riches, les autres célèbres, et que cette

idée, qui par elle-même ne semblait rien, s'agrandissait sous leur réflexion, s'élargissait sous leur plume et acquérait des proportions gigantesques, qui leur attiraient l'admiration et la fortune. Or, en pensant ainsi, je vins à penser que parmi toutes les sources de richesse, le commerce avait été de tout temps la plus féconde. Mon esprit s'arrêta sur ce mot : commerce, et tout à coup une idée me vint, c'est que personne ne s'était jamais avisé de faire l'histoire du commerce pour tous les peuples de la terre, depuis la création jusqu'à nos jours. Heureux d'avoir trouvé cette idée, je continuai à réfléchir sur son exécution et voici ce que je pensai.

Il serait excellent, magnifique, de faire un livre sur le commerce de tous les peuples, à toutes les époques, où on analyserait toutes les causes commerciales de prospérité ou de décadence ; de l'analyse de ces causes, on déduirait les principes conservateurs du commerce. Cet œuvre serait immense ; car il toucherait à toutes les connaissances humaines, histoire, philosophie, morale, politique, législation, économie sociale ; tout serait un sujet d'observation et ce serait un superbe piédestal pour une nouvelle exposition. Il faut convenir que c'est prodigieux, que c'est difficile : mais si je pouvais, je serais heureux ; plus que ça : je serais riche. Pense : tous les peuples commercent, communiquent, et il n'y a pas un seul ouvrage qui réunisse l'histoire et les règles diverses de ces communications. Puis on terminerait en développant le progrès, quoique cependant je crois qu'on pourrait démontrer qu'ici comme partout l'humanité roule dans le même cercle, allant incessamment à travers des rayons qui s'appellent des siècles, du centre à ses extrémités. Et cette pensée du cercle de l'humanité démontrée par

l'histoire, dont je t'avais parlé quelquefois, juge comme j'ai été heureux de la voir érigée en système par le plus brillant génie de l'Italie, l'historien Vico, le philosophe qui à chaque pas vous fait observer : *questo ricorso delle cose umane*, dans lequel nous tournons. Ah! je l'avais deviné moi aussi avant de lire son livre *Scienza nuova*. Aussi, je l'ai dévoré; quoiqu'en italien, j'ai tout compris comme du français. Mais pour en revenir, telle est l'entreprise à laquelle je voudrais mettre la main, et il faut commencer de bonne heure ; car, avant d'avoir compulsé l'histoire de tous les peuples, l'histoire intime, animale presque, il faut du temps. Mais quel bel ouvrage! Si j'étais assez fort, ah ! je serais bien heureux, heureux pour moi, pour toi, pour nous tous ! En attendant, je te fais part de mes projets ; car, à qui mieux qu'à un père un fils peut-il ouvrir son âme, tout son cœur ? Il me semble que j'ai la tête déchargée d'un lourd fardeau depuis que je t'ai confié ce secret. A deux, la charge est moins lourde. Mais ce n'est pas tout ; et puisque je suis en cours de confidence, je veux aller jusqu'au bout. J'ai résolu de faire d'une pierre deux coups et en même temps que je puiserai aux sources mêmes des documents sur le commerce, je retirerai des notes sur l'éducation politique et morale des hommes en général, des princes en particulier. Ceci serait moins sérieux, un petit bouquin de deux cents à trois cents pages, et qui pourrait me faire beaucoup de bien pour tout ce que je voudrais faire, si je le menais à bien. Je saurais à qui le dédier et alors le chemin serait aisé. Mais, en attendant, je quitte un peu l'ambition tracassière pour causer du saint amour de la famille qui donne tant de courage contre la médiocrité.

Je serais si content de faire de nous tous une riche

famille, de ma sœur surtout, qui, je pense, doit se porter bien et rire encore beaucoup, en se promenant le long des bords, *plus ou moins fleuris*, du Lot. Ma chère mère, ma bonne tante doivent aussi être dans la meilleure santé. Toi, je suis content de te voir habitué à la marche : je crois que ta vie en sera allongée de beaucoup plus. Rien ne maintient le corps comme la marche modérée. Tous les médecins l'attestent. On conçoit que l'activité, le jeu maintient les organes dans leur souplesse, les empêche de se carier, de s'affaiblir, les muscles se retrempent ; le grand air assainit tout le corps et la goutte, le rhumatisme sont bannis à jamais...

Paris, le 4 mars 1857.

Mon très cher père, j'ai reçu ta dernière lettre qui, comme toutes celles qui viennent de toi, me met la joie au cœur ; mais celle-ci, plus qu'aucune autre, me l'a mise dans l'esprit. J'ai vu avec plaisir tout ton cœur de père se développer sur ta lettre, ta confiance en moi, malgré les rudes leçons de chaque jour. Sans doute, comme tu l'observes avec ta justesse ordinaire, les hommes sont souverainement ridicules puisqu'ils ne veulent écouter que la voix de l'homme qui leur est connu et qu'avec ce genre de procéder, il deviendrait impossible de remplacer les vides du monde littéraire. Mais ils sont bien forcés cependant d'abandonner le plus souvent ce système ; car les esprits d'élite sont chargés de leur faire connaître les productions dignes de connaissance et sont, pour ainsi dire, les rédacteurs du journal des inconnus. Mais, comme tu le dis, espoir et ordre, secondés de courage, mènent toujours à bon port. En outre, le mien est

toujours derrière moi : au premier souffle de la tempête, je tournerai la voile et rentrerai dans la rade. Toi, mon bon ingénieur, tu as eu la prévoyance de me ménager un abri. Ainsi, comme tu me le dis dans cette belle langue d'Italie, la langue des dieux par excellence : Avanti ! avanti !

J'ai toujours le cœur en palpitation quand je lis tes lettres. Cette douceur paternelle me pénètre et m'invite à la joie des larmes. Ainsi, quelle touchante attention que ta montre, qui me sera un perpétuel encouragement à bien faire, et un exemple que tu as bien fait. Sans doute, je le comprends mieux que personne, tu as besoin de te libérer de ton argent et je tiens à honneur de ne recevoir de subside de la maison que tout autant que cela devra être insensible aux affaires, à ce bel édifice commercial, fruit de tes sueurs, de ton économie, de ton habileté surtout. Et ce que je dis ici de tes efforts, faits pour me créer une position, me rappelle les efforts qu'a dû s'imposer ma bonne mère. Dans son exemple je saurai puiser de l'énergie pour moi-même.

Au reste, je ne crains guère pour l'avenir ; Sisco est là, pour qui je n'ai pas de point d'honneur, car il est presque de la famille. Et il met tant de tact naturel à faire ce qu'il fait qu'on ne peut s'en formaliser. J'ai sa visite assez fréquemment ; je vais dîner chez lui régulièrement tous les dimanches, et les jeudis si je veux. Mais ce n'est là que la moindre partie de sa bonté envers moi et si je ne lui avais pas promis de ne rien dire ou plutôt si je n'avais pas su combien il mettait d'art à me rendre service, je te l'aurais déjà écrit.

Mais j'oubliais de te remercier de ta bonne prévoyance des timbres-poste. En effet, j'étais arrivé à mon dernier :

tu comptes très bien, et je suis heureux de ne les dépenser qu'à ton service.

Depuis que tu me l'as recommandé et que tu m'as fait renouveler par M. Sisco cette recommandation, je ne travaille plus la nuit : je dors et m'en trouverai bien mieux. D'autant qu'aujourd'hui je suis parfaitement au courant des études et j'ai du temps de reste pour travailler d'autres parties qui pourront m'être utiles dans le temps. Je dois avoir une disposition innée pour l'italien ; car je le comprends parfaitement sans l'avoir jamais étudié.

Aussitôt que Galleano m'aura écrit, je tâcherai de lui répondre quelques phrases en italien. Tu ne ferais même pas mal de m'envoyer son adresse et de me dire si je dois lui affranchir la lettre.

Tant mieux que tes jambes se portent très bien ! C'est la base du corps humain : il est important de la maintenir valide et on voit généralement trop les marins pécher de ce côté. Je te félicite d'avoir eu la force de surmonter cette difficulté de la marche ; ta vie en sera prolongée et bien plus agréable. Sur ce, mes amitiés et embrassades. Ton fils dévoué,

LÉON.

N. B. — Mille baisers à Bénedetta.

Paris, le 25 mars 1857.

Mon très cher père, l'assentiment d'un père, en général, est la base la plus solide qu'un jeune homme doive exiger pour l'édification de son avenir ; mais lorsqu'à cet assentiment se joint une qualité plus précieuse encore, le pressentiment de l'avenir, développé par la tendresse et l'espérance, la valeur en est multipliée d'autant. Aussi je

ne pourrais trop dire le contentement de mon cœur, de te voir adhérer à mes études, d'autant plus qu'elles ne sont que le jeu d'un joueur qui ne hasarde que les as. S'il perd la partie, la prévoyance lui a ménagé un abri sûr et heureux. Je suis le joueur et tu es la prévoyance. Aussi n'est-ce qu'une justice stricte, lorsque je puis saisir une occasion singulière de te manifester la mémoire du cœur; je serais heureux aussi d'y assimiler mon cousin Giacomino Galleano, dont j'ai, grâce à toi, l'adresse et à qui j'écrirai sous peu. Je te donnerai acte de ma missive et de sa réponse. Ce sera comme une scène de sympathie. Je me ferai évidemment écrire en italien, pour lequel j'ai conçu le plus vif amour, depuis que j'ai lu Alfieri, que je l'ai surtout entendu expliquer, louer ou blâmer par un professeur du Collège de France. Ah ! il t'aurait fait plaisir. Tu aurais été aussi heureux à la vue de toute cette jeunesse qui battait des mains et manifestait l'enthousiasme le plus profond et le plus vrai pour l'Italie. J'étais à côté de Montanelli, un ancien dictateur de Rome en 1848. Il était cinq heures du soir et le soleil, qui se couchait, pénétrait encore à travers les vitres de l'enceinte où se tenaient debout et assis quatre ou cinq cents jeunes hommes. Un homme parlait; sa figure méridionale était le type parfait de l'orateur : ses yeux brillants et noirs allaient, au fond de l'âme, chercher l'adhésion de l'auditeur. Sa bouche était entr'ouverte quand elle ne parlait pas, et lorsque la parole en sortait, c'était du feu qui semblait brûler le canal qui l'apportait. Cette tête expressive était couverte de cheveux bien blancs et bien longs, qui roulaient leurs anneaux luisants aux derniers rayons du pâle couchant. La scène était digne du pinceau de Raphaël. On expliquait une tragédie d'Alfieri : Brutus assassinant César, « una

tragedia di liberta », comme l'appelait Alfieri, qui fut le premier écrivain politique de son pays qu'il appelait aux armes et à l'unité ; la nation ne l'écouta pas. Elle resta ce qu'elle était, ce qu'elle est encore aujourd'hui, une belle femme aux mains de tyrans barbares et féroces. Le cours allait finir quand le professeur s'écria : « Messieurs, malgré que ce que je vais vous dire ne soit pas du domaine de la littérature, je ne puis cependant résister à un cri du cœur qui m'ordonne de l'annoncer tout haut. Les œuvres d'Alfieri furent impuissantes à ramener la liberté et l'union sur la terre italienne. Le soleil de Rome et de Naples continua à n'éclairer que des esclaves. Aujourd'hui, la tyrannie a augmenté. Alfieri a bien fait de mourir. Ah ! messieurs, écriez-vous avec moi : — O Italie, à toi nos regrets, nos sympathies et nos espérances ! »

Tout l'auditoire se leva et il se fit un silence d'une minute ; on était attendri et fortement ému. Le silence était de l'admiration. Alors Montanelli s'écria : « Questa voce notita sia, e d'un gran cuore ! » Rappelés à nous-mêmes, tout le monde applaudit et le professeur sortit au milieu des acclamations de toute cette jeunesse. Je jugeai que l'Italie et la France étaient deux sœurs qu'un maître féroce avait brutalement séparées et désunies. Ce maître, c'était l'ambition, le despotisme fait homme, on sait avec qui.

Je me propose d'écrire cela à Galleano : je suis sûr que cela lui fera plaisir. Je serai content si j'ai levé quelques-unes de ses haines contre la France...

Je te prierai de faire apprendre par cœur à ma sœur, chaque matin, jamais le soir, une page de vers ou de prose, qu'elle te récitera. Il y a à cet exercice une foule d'avantages. D'abord, cela développera étonnamment sa

mémoire, qui est le plus précieux instrument de l'humanité.

Cela ornera son esprit, qui est très propre à cette culture, car je le crois très gracieux. Enfin, cela lui formera le style et l'orthographe et en même temps lui permettra de se redire de temps en temps, sur les bords de l'eau ou sur le haut des montagnes, les vers de quelques poètes. Je t'en prie, au nom de mon amitié et toi, au nom de toi-même qui m'as mis le premier dans le cœur l'amour de l'histoire, des vers, de l'étude, en un mot. J'ai clairement souvenance que, quand j'étais encore enfant, c'était toi qui répondais à mes demandes, me conseillais d'apprendre les faits historiques ou les morceaux des écrivains, parce que tu te faisais un plaisir de me les faire redire, en nous promenant. C'est un délicieux souvenir que j'aime à déguster comme le gourmet aime à savourer un vin riche, enseveli au fond d'une bouteille sableuse.

Ton fils chéri,

Léon Gambetta.

Paris, le 6 avril 1857.

Mon bien cher père, j'ai vu hier M. Capré, qui m'a remis ta lettre, ta montre et la somme que tu m'avais destinée. De ces trois biens, le plus précieux n'est pas l'argent ; le caractère moral du don est bien au-dessus de la valeur et jamais je n'ai mieux analysé le labyrinthe de douces affections qui peut s'établir entre un père et son fils ! Tu m'as envoyé ta montre ! c'est-à-dire tout une mine de souvenirs, d'enseignements, de conseils et de ressources ; en la portant sur moi, c'est un des compagnons de ta jeunesse qui me raconte tes douloureux efforts

et m'aiguillonne à me montrer digne de mon père ! C'est un bouclier aussi ; car elle m'avertit de ce que je dois faire ; elle me dit, elle me crie de son petit timbre argentin : noblesse oblige ! La noblesse du courage, de la lutte, du devoir et de l'honnêteté ; et à ces conseils, à ces encouragements, elle donne par sa présence même une espérance, un exemple puissant de ce que peut l'intelligence de l'homme fort et constant aux prises avec les rigueurs de la destinée. Enfin, c'est toi plus près de moi. Quand je considère son cadran sur lequel se meut lentement mais sans retard l'aiguille d'acier, je pense à ton amitié et à ta protection aussi constante, aussi vigilante que l'heure. En vérité, rien n'était capable de me faire plus de plaisir ; c'est pour moi un musée de famille que j'interroge et qui en me rappelant le passé me fait inévitablement penser à l'avenir. L'avenir ! Le temps, c'est de l'argent, disent les Américains, qui sont le peuple du monde qui tiennent le plus de la nature des horloges. Sois sûr aussi qu'elle ne m'abandonnera pas, bien plus, qu'elle ne se trouvera pas, la pauvrette ! en pays étranger : elle n'aura fait que changer d'étage et non de maison ; elle sera descendue au rez-de-chaussée ; mais elle sera toujours sur le même cœur.

Je te remercierais de l'envoi en numéraire que tu m'as fait, si tu ne savais toute ma gratitude et si tu ne savais aussi que c'était de l'eau vive sur une langue altérée. Précisément, il fallait que je prisse une inscription, le huit courant ; tu vois que tu contribueras par bonté d'âme parternelle à faire mon bonheur, dont je te suis à jamais reconnaissant. Je vais, comme tu me le renouvelles, écrire à Galleano ; cependant, dusses-tu me taxer d'excès de compliment, je dois bien te dire que j'ai trouvé à son

sujet, dans ta lettre, une remarque de la plus grande profondeur. Je cite : « Il a acquis son expérience dans le grand monde, *et comme là on ne dit pas la vérité,* il *pourrait se tromper.* » Tu laisses par la force de l'habitude échapper de ces phrases ; cela démontre chez toi la plus haute observation, passée à l'état chronique ; mais pour moi, qui fais métier, pour ainsi dire, de rechercher ce qui a été bien dit et bien fait par les hommes, je suis bien forcé de cueillir, quand je les trouve sur mon chemin, des traits d'observation comme celui que j'ai cité plus haut. Cela pourrait se trouver très bien à sa place dans la bouche d'un moraliste. Probablement il en aurait plus d'orgueil que toi ; mais à qui la faute ?...

Je n'ai pas vu l'Italie au printemps ; je ne l'ai vue qu'au moment le plus favorable. Ce n'était pas l'été, ce n'était plus l'automne, pas encore l'hiver, et cela ressemblait un peu à toutes ces saisons confondues. La mer était houleuse, le ciel de plomb ; la campagne se dépouillait ; les Alpes se couronnaient de neige et cependant le tableau était pénétrant de richesse et de poésie. Mais, au printemps, quand la mer n'est ni calme comme un lac, ni terrible et effrayante comme la tempête, mais qu'elle se mutine doucement, que ses vagues capricieuses bondissent en désordre comme un troupeau de moutons sur une prairie fauchée le matin, alors que le ciel est tantôt rouge, tantôt bleu, que la campagne se parfume de toutes les senteurs de la végétation, que les orangers fleurissent, les jasmins, les fruitiers bourgeonnent, que tout s'égaye et rajeunit, le tableau doit être d'un lyrisme sans borne et ne peut recevoir un cadre que de la main de Dieu ou d'un homme divin, comme Raphaël ou l'Albane !

Espérons qu'à ces chaudes haleines, notre bonne mère sentira réchauffer son sang et retardera encore quelques années d'aller s'asseoir dans un autre paradis. Voilà mon vœu; le tien est peut-être plus ardent, sans être plus sincère : la mort l'a peut-être oubliée, laissons la jouir de cet oubli et allons la visiter souvent ; les vivants font revivre, dit un poète allemand...

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 28 avril 1857.

Mon bon père, j'ai reçu ta lettre du 21 avril qui s'est croisée avec celle que t'apportait M. Bousquet. J'ai eu la douce consolation de m'entretenir avec trois hommes vénérés de mon cœur : j'ai d'abord lu ta lettre, qui m'a apporté un baume précieux ; car j'ai su que ta douleur[1] s'était changée en résignation, que tu avais vu que la vie n'est qu'un tombeau et un acheminement vers la gloire sans fin. Je ne sais, mais il me semble que je suis moins affligé ; la réflexion est le salut de l'âme. Puis, il est un consolateur puissant encore : c'est l'ami qui pleure avec vous. « Voulez-vous arrêter les larmes ? disait un poète. Faites-les couler. » Les pleurs sont amers et la satiété en est prompte. Aussi quelle joie et quelle tristesse en même temps à la lecture de ces lettres de Galleano et de M. Roscoano, qui disaient tout en si peu de mots.

Je savais qu'elle devait avoir quitté la vie avec le calme d'une reine qui dit à ses serviteurs tout en larmes : il est peu difficile de mourir ! J'ai été heureux de la fête funèbre

[1] La grand'mère de Léon Gambetta venait de mourir à Celle-Ligure.

qu'on lui a faite : j'ai béni la contrée dans mon âme et *Celle* sera pour moi un anneau de plus de cette chaîne d'affection qui me lie à l'Italie.

Je vois que tu as envoyé à Galleano la lettre que je t'avais écrite. Sans doute, tu as bien fait ; cependant, elle ne portait pas un cachet assez méritant pour lui faire passer la frontière : quand je t'écris, mon père, c'est au courant de mon cœur ; peu m'importe l'Académie ; je pense et je ne parle plus : je dessine, je peins, je laisse couler mon âme, sans attention de la toile. L'incorrection même me plait ; j'aime à être sans suite : c'est plus aimant et plus naïf. Je me garderais de retoucher les lettres que je t'écris : elles sentiraient l'apprêt. Aussi as-tu été un peu téméraire d'envoyer à Galleano des lettres qui peuvent être incorrectes. Non pas que pour lui j'en sois à redouter la censure d'un grammairien, loin de là : son cœur ne s'arrêtera pas aux expressions et son intelligence devinera sans effort que c'est là la première jetée de l'âme. La vie ne se met pas dans des formes géométriques, et l'amour c'est la vie. Je t'écris donc pour vivre et non pas pour faire de la rhétorique. Je me raille des gens indiscrets qui viendraient à les lire ; elles ne sont pas du reste à faire honte au plus austère des grammairiens ; et je le répète, vive le cœur et foin de la grammaire ! La douleur et la poésie ne peuvent pas ressembler à un procès-verbal.

Cahors doit ouvrir l'œil aux rayons du printemps et je connais peu d'alentours aussi pittoresques. J'en ai conservé le plus frais souvenir : et il me semble parfois que j'erre à ton bras sur ces monts dépouillés.

Courage ! Ce temps reviendra ; Dieu est grand et l'avenir lui obéit. Prions et espérons.

J'attends une lettre de ma sœur ; le mois s'est écoulé ;

tu m'en parles peu ou point ; ni de maman qui doit cependant me regretter un tantinet, ainsi que ma tante.

Et votre jardin s'embellit-il des pâquerettes printanières ? Les rosiers ouvrent-ils leurs boutons empourprés ? Les orangers et les verveines embaument-ils vos chambres ? La serre est-elle parée de fleurs ? La treille commence-t-elle à bourgeonner ? Le cerisier et l'abricotier font-ils espérer à Bénedetta deux ou trois braves coups de dent ? Les poiriers ont-ils leurs corbeilles de fleurs blanches ? Le basilic montre-t-il sa petite tête verdoyante, que l'impitoyable cuisinière s'apprête à trancher et à plonger dans la menestra aux yeux d'or ? Tout renaît-il, tout sourit-il ? Êtes-vous heureux ou pleurez-vous encore ? Essuyez vos larmes : nous avons une sainte qui nous protège ; il est temps d'être heureux !

Donne-moi des détails sur tout cet intérieur ; cette poésie domestique, venue, à travers la France, des rives du Lot, me pénètrera et me fera aimer de plus en plus le père qui me l'écrit et la bonne famille qu'il me peint.

Ainsi donc, cher père, tu vois que je compte avec toi comme avec un écrivain mercenaire. Je te dis avec presque de l'autorité : — Écris, écris ! Ah ! c'est que j'ai des titres pour cela. D'abord, ton cœur, le mien, la distance, le plaisir réciproque et une embrassade filiale pour terminer par une vive récompense. Ton fils dévoué,

Léon Gambetta.

P. S. — Ta montre va comme l'horloge de la Bourse ; j'ai l'heure à la seconde ; elle a singulièrement corrigé ses anciennes habitudes. J'ai souvenance qu'au collège, elle faisait aisément une heure de chemin dans trois quarts

d'heure de temps, ou bien elle mettait deux heures à faire une heure de temps.

Le luminaire est cher et je vais au lit à la lueur du gaz qui est juste au-dessus de ma fenêtre et me procure ainsi un falot gouvernemental, d'une économie incomparable.

Paris, le 23 mai 1857.

Mon très cher père, je ne peux pas demeurer plus longtemps sans t'écrire, sans commercer avec toi par le chemin du papier et de la plume.

Je t'écris par un beau soleil de printemps, qui inonde ma chambre de ses teintes brillantes; je le vois, et je le salue. Il est le père de la nature, il vient tous les jours répandre sa lumière sur les bons et les injustes, il est l'expression de la complète bonté, sans en posséder le moindre élément; il est l'œil de Dieu ouvert sur la création qu'il féconde. Il y a une comparaison curieuse et pleine de charmes entre un père et le Soleil, ces deux rois de deux mondes, l'un ayant pour trône la matière, le second pour temple le cœur. Le père de famille a l'affection pour jardin; il y féconde tout et ses regards sont les plus beaux ornements et les plus douces joies des habitants. J'aime ainsi à me perdre dans un de ces rayons d'or qui dansent dans ma chambre; je le suis : peu à peu j'entre en lui, et je songe que ce soleil vous éclaire, t'éclaire toi aussi à Cahors, que peut-être il a attiré ton attention et qu'il te semble y voir trembler un fantôme de poussière qui n'est autre que ton Léon. Je suis heureux alors et il me semble que mon cœur est à côté du tien et qu'ils nagent tous deux dans cette lumière suave, dégagés de leurs liens corporels. Je suis en toi et tu es avec moi. Oh! que je voudrais que

ce rêve durât longtemps ; mais ma paupière se fatigue à fixer ce rayon de diamant et le papier m'oblige à changer de sujet.

Quand j'aurai passé mes examens de droit, j'ai l'intention, pendant les vacances, de gagner quelque argent pour cet hiver et d'entrer chez un imprimeur pour deux ou trois mois, comme correcteur d'épreuves grecques ; j'ai déjà fait quelques démarches pour cela et je compte que cela ne me fera pas défaut. Les conditions sont quelque peu rudes ; mais il faut toujours une épine pour savourer la rose : j'aurai dix heures de travail par jour et six francs pour la même séance ; et même, si on se perfectionnait, il y aurait dix francs. Qu'en penses-tu ? Je ne serais pas fâché d'avoir ton avis là-dessus. Je n'en ai parlé à personne, même pas à Sisco qui se fait une fête de m'avoir chez lui ces vacances. — Mais je préfère gagner mes habits d'hiver.

J'attendais une de tes lettres ; je crois que je ne tarderai pas à en recevoir : aussi je me conseille la patience. — Au reste, toujours même vie et même santé. Je suis très content, malgré une vague incertitude quelquefois de l'avenir ; mais le courage revient vite et avec lui l'espérance, ce bienfait que Dieu envoie à l'homme, dit Voltaire.

La campagne doit être belle maintenant à Cahors ; les vignes doivent bourgeonner, les blés se balancer et jaunir, les montagnes, nues et noires l'hiver, se couvrir de verdure, comme la pelouse d'un parc, et le Lot serpenter autour de ses eaux rouges et vertes. Iras-tu prendre des bains, cette année-ci ? Je t'y engage fort. C'est de cette nouvelle habitude d'aller nager que date ta rénovation ; car assurément tu es dans une période de rajeunissement.

Il va sans dire que Sisco te fait toutes ses amitiés. Il

doit avoir du reste répondu à ta lettre. Il est exact, surtout avec toi. Il a Bazancourt, histoire de la guerre d'Orient, et se propose de te l'envoyer. Je suis en train de le parcourir : en un quart d'heure j'en ai dévoré plus que lui en deux semaines ; ce n'est pas étonnant : ce livre est bien écrit, il y a des pensées assez neuves ; mais c'est une adulation insupportable à nos armes et à notre empereur que je suis loin d'approuver. Ah ! c'est curieux, Paris ! Je t'en dirai bien long là-dessus quand je te reverrai, à pouvoir mettre mes lèvres sur les tiennes. Ton fils et ami,

LÉON GAMBETTA.

Paris, 9 juin 1857.

Mon cher père, je me hâte de répondre à ta chère lettre. J'y ai vu une fois de plus ton affection, cette amitié d'homme et de père. Je suis heureux d'avoir trouvé en mes parents des amis et des pareils, des égaux et non des despotes impérieux et irrationnels comme j'en vois assez souvent dans le monde : despotes aujourd'hui, les pères français gâtent leurs enfants le lendemain.

Je suis assez content que tu connaisses mes dispositions au travail par la voie de mes amis ; mais ne crois pas cependant qu'il ne me reste quelques moments pour observer et réfléchir à ce qui viendra. Le jour approche. A chaque instant, nous dansons sur un volcan. En 1848, la Révolution a passé par-dessus les Alpes, de France en Italie, et elle est montée ! Aujourd'hui, elle viendra d'au delà les monts et sera reine et maîtresse. J'ai écrit hier à Galleano, je suis heureux ; l'époque de la rénovation approche.

L'Italie est en mal d'enfant, la France se réveille à la vie politique : l'aube se lève, attendons le jour.

Je voudrais voir dans l'avenir. Il doit être si beau ! Ah ! mon père, félicite-toi, nous verrons de bien belles choses. Le temps est proche. Pour peu que le système actuel aille encore deux ans de son branle, il aura épuisé toute sa force d'action et, ruiné par les moyens d'existence, les coups d'État, il succombera sous les premiers coups du peuple. Que de grandes questions à agiter, que de théories nouvelles et nécessaires, que de nobles projets, que de vastes entreprises, que de glorieuses réussites ! Car nous ne pouvons pas ne pas réussir : nos idées sont les filles du passé douloureux et, grosses de l'avenir progressif, elles doivent mettre au jour le bonheur de l'humanité. Mais l'étude doit les mûrir, l'éducation les répandre, les hommes les vulgariser et tous les respecter et les mettre en honneur. Que le monde devienne une grande école mutuelle, où l'homme sera l'instituteur de l'homme, où les idées de caste, d'égoïsme, d'ambition, de cupidité, d'indifférence, de haine, soient chassées pour faire place au cosmopolitisme, à l'amour, au désintéressement, à l'égalité, à l'enthousiasme et à la charité !...

Une seule science, l'économie politique ; un seul autel, l'humanité ; un seul principe, l'ordre ; une seule société, le monde !

Magnifique programme que le génie est impuissant à remplir : il ne peut que tracer la route ; la liberté et l'enthousiasme doivent faire le reste.

La liberté qui, placée au centre du monde moral, ne peut être abordée qu'en passant par une seule large avenue, — le progrès.

Mais tu vas sourire, peut-être : je suis trop impé-

tueux, c'est vrai; mais le peuple souffre tant qu'on peut bien pardonner un instant d'enthousiasme à mon bon cœur.

Je te parlais tout à l'heure de l'économie politique; j'ai fait à ce cours une singulière rencontre. Depuis le commencement de l'année, j'occupais la même place, à côté du même voisin. Nous étions à ce cours, qui se fait au Collège de France, une douzaine d'auditeurs à peu près. Il n'y avait que des hommes âgés; j'étais le seul jeune homme.

Mon voisin était un homme de cinquante à soixante ans, maigre, le port distingué, la tête intelligente, une barbe mêlée de fils d'argent; dernièrement, ce monsieur m'interrogea sur un point d'économie politique. Je vis aussitôt qu'il n'y avait que quelques mois qu'il étudiait cette science. Je lui expliquai tout au long la théorie; il me remercia et, après avoir causé longuement, il me demanda qui j'étais et ce que je faisais à Paris. Je déclinai mon nom et ma profession. A ce nom de Gambetta, je vis sa physionomie s'adoucir; il me demanda des nouvelles de toute ma famille et me dit qu'il s'appelait Larroque, ancien recteur à Cahors.

A bientôt; je t'embrasse.

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 10 juin 1857.

Mon très cher père, j'ai à répondre à une de tes aimables lettres, entre toutes les plus aimables : je n'y ai, en effet, répondu qu'à moitié. J'ai eu à m'acquitter d'une commission auprès de MM. Alexandre père et fils. Je te dirai, cher père, que j'ai jugé à propos, avant de prendre les

devants dans cette affaire, de consulter le chef de musique de la garde impériale à ce sujet, par l'entremise de Sisco, qui se trouve toujours prêt à s'utiliser. Cet excellent musicien m'a dit que les orgues et harmoniums d'Alexandre étaient ce qu'il y avait de mieux comme instrument restreint, — et qu'à peine on avait fait l'essai d'un harmonium de cent francs, on sentait le besoin d'en posséder un plus grand. Je lui ai ensuite demandé s'il croyait que cet instrument pût remplacer le piano et permettre la musique, la faciliter. A cela il m'a répondu que pour un musicien déjà complet l'orgue et l'harmonium tenaient lieu de piano, mais que, pour des commençants, des demoiselles surtout, il était regrettable de ne pas les mettre, dès le commencement de leurs études musicales, au piano.

J'ai réfléchi depuis et j'ai compris qu'il valait évidemment mieux un piano qu'un harmonium. Mais j'ai vu aussi que la différence de prix était considérable et alors je me suis dit que je t'écrirais pour te demander si tu n'aimerais pas autant attendre quelque temps pour voir si on pourrait trouver un piano d'occasion, à la fois bon et élégant, comme cela peut se rencontrer souvent à Paris. — Après quoi, s'il était impossible d'en trouver, ce qui n'est pas probable, nous nous rejetterions sur l'orgue ; mais je crois qu'on peut en trouver un, que nous ferions vérifier par le maître de musique de la garde, et qui joint au bon marché serait une étude plus facile et plus étendue.

Tu réfléchiras aussi à ton tour et tu m'écriras en conséquence. Je te vois d'ici, lui ayant trouvé une place dans ta chambre, sur le mur à gauche en entrant, à côté du manteau de la cheminée, sous lequel je te vois assis,

après souper, savourant un cigare pendant que Bénedetta te chantera une barcarole vénitienne :

Andare sull mare
Con Vergina santa

et autres ariettes qui te rapporteront comme un parfum de la mer italienne, à travers les touches du piano...

J'oubliais la faveur que tu m'avais faite. J'oubliais ? Oh ! non ! Je n'oubliais pas. J'omettais que mon père m'avait appelé vers lui. Je vais donc revenir te voir, m'enivrer d'air, de soleil, de fleurs, de poésie, de toi, de maman, de vous tous enfin. Bain salutaire de la famille d'où l'on sort vigoureux et rajeuni. J'ai déjà fait le tour de l'eau plus de mille fois à ton bras, par l'imagination. Je t'ai déjà dit tout ce que je sais, tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai retenu, tout ce que j'ai pensé, penserai et ferai. Oh ! quelle joie ! Il me faut le cœur de mon père pour la recevoir, comme une urne immense, capable de contenir l'Océan. Adrien Bousquet m'a écrit et m'a dit que tu rejouais du flageollet. J'en suis enchanté. Je lui ai, je crois, manifesté des craintes au sujet de la gamme.

Mais que t'importe à toi, la gamme ? Le rossignol connaît-il la musique ? Le vent, la tempête, l'écho, la nature entière n'ont ni diapason, ni règles de plain-chant et tout cela est harmonieux, vrai, attachant, parce que l'art n'y est nulle part et que le sentiment et Dieu y sont partout. Chaque homme a en soi une musique indicible et divine, que l'âme seule entend, lyre cachée dont les cordes sont les fibres du cœur et les clefs les vérités de la raison. L'homme pur seul est musicien selon cette musique. Et s'il est un homme pur, c'est toi, pur comme père de famille, pur comme citoyen, pur au nom de tout, en tout

et partout. Sois joyeux donc, ô mon père : chante et fais peu de souci des gammes et des croches ; l'art, c'est le pantalon, c'est la crinoline, le chapeau noir ; la nature, c'est l'homme, la femme, la tête avec les yeux et les traits faits pour regarder le ciel en face, comme le but du voyage sur cette terre. Mais l'espace va me manquer. Je te quitte et je reviens à mon code civil que je persiste à ne pas appeler code Napoléon, et je suis toujours plus désireux de vous embrasser tous.

Ton fils,

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 23 juin 1857.

Mon très cher père, ... Quercy me servira de transition pour passer à un autre ordre d'idées ; je veux parler des élections de notre pays. La popularité de Cavaignac a-t-elle complètement trépassé ? A Paris, il y a eu une majorité satisfaisante et, s'il était permis de ne pas faire de fausses additions, je crois fort que le nombre eût été plus considérable ; mais la politique actuelle se moque bien de la *scienza di abacco*.

J'espère cependant qu'à Cahors Cavaignac aura eu l'avantage sur le candidat du gouvernement et voici comme je raisonne.

Cahors est une ville assez nettement partagée en politique : légitimistes et démocrates s'y divisent le territoire. Dès lors, ils auraient dû s'accorder tous pour ne voir en Cavaignac qu'un drapeau d'opposition et pas du tout une couleur de parti.

Il y a eu une grande animation à Paris ; et vraiment je l'ai bien reconnu, le cœur de la France ! Quelle agitation !

La vie politique, cette vie dont les pulsations sont indivisibles et si fortes, avait été rendue à un million d'hommes ; on discutait, on se conseillait, on haranguait, on affichait, on parlait pour, on parlait contre ; c'était comme une commotion électrique qui aurait ressuscité les morts d'avant 89.

Et l'opposition n'a pas triomphé ; mais ses rangs se retirent sans désordre ; la minorité a été assez imposante pour préjuger que, le jour où ce bataillon carré n'aura plus à vaincre tant d'égoïsme, le champ de la lutte lui restera.

Mais ce qui m'a fait le plus réfléchir, c'est la hardiesse de cet homme : oser faire appel à l'élément le plus redoutable, oser se placer en face d'un principe, pour le violer peut-être et reprendre d'une main ce qu'il donnait de l'autre ! Le malheureux ! Ses yeux ont perdu leur vivacité, sa tête est en vertige ; mais il ne sait donc pas que l'opposition en France se dit à la première heure, qu'à la seconde elle mord et se bat et que la seconde heure expire à peine que le triomphe est complet.

Placez une civilisation corrompue, un état de choses arbitraire et faux en face d'un principe vrai et universel, et ce ne sera qu'une affaire de déglutition. Il est monté au faîte du mal, par ce soi-disant échelon du suffrage universel : il est destiné à tomber quand on changera l'échelle de place. Mais que lui aura importé ? N'aura-t-il pas souffert dix ans quand, dix ans, on l'aura cru heureux, ce qui, à mon avis, est le plus terrible des supplices ! Mais aux grands criminels les grandes tortures.

Crois-y, aie de l'espoir dans la France et l'Italie ; car tu as le cœur sur les deux pays et les Alpes ne sont rien

pour ta sympathie : des frères de l'autre côté, des enfants de celui-ci.

Dio el grande.

Je t'embrasse.

Ton fils,

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 30 juin 1857.

Vous ne pouvez pas être malades ; je l'aurais ressenti ; et puis le soleil de nos pays est si bienfaisant, si large, si doré qu'il vivifie et fait les vieillards rajeunis. Je ne peux donc attribuer le silence qu'à l'atmosphère, qu'à ce *dolce far niente, tanta bella cosa con sole di paese ;* oui, je mets tout cela sur le compte du ciel qui n'en peut mais ; c'est l'habitude des gens heureux : si quelque chose ne leur réussit pas, c'est le ciel qui en est cause. Mieux vaut encore s'emporter, croit-on, contre les astres que contre soi-même. L'amour-propre le réclame et on ne peut qu'y gagner.

Il ne pleut plus à Paris : M. Médard, le saint et le patron du caoutchouc, s'est décidé à cacher son urne, tarie sans doute ; et nous avons pour le moment un soleil africain, 49 ou 50 degrés ; à Paris, les transitions de température sont phénomènes inconnus ; du froid au torride, d'un pôle à l'autre, telles sont les alternatives de l'année : c'est bien le climat le plus fantasque que la boîte de Pandore ait livré aux humains...

Je suis pour le moment parfaitement remis de ma fièvre : j'ai fait couper mes cheveux, façon Mérovée ou Clodion, ce qui m'incommodait fort et était probablement la cause de ma fièvre ; je compte les jours et ce sera avec

plaisir que j'arriverai à l'échéance. Je suppute si je passerai par Limoges ou Bordeaux : quel est le plus économique ? Je prendrai des renseignements. Sisco viendra probablement me rejoindre, après le camp de Satory, au mois de novembre, fin octobre. Ils vont encore guerroyer, *ad majorem dei gloriam ;* quelle drôle de bête noire que la gloire ! Il n'est pas deux hommes qui s'entendent sur le sens de ce mot. On n'a jamais pu savoir ce que c'était que la gloire en dernière analyse, signe évident qu'elle n'existe que dans les cerveaux malades.

Si j'étais malade, je voudrais guérir ; aussi, je déteste les incurables. Et il y en a à discrétion, des incurables, au moins trois millions en France seulement, le pays du monde le plus arriéré, après l'Océanie.

J'aurais cru que M. Achille Bessière se serait porté pour le Corps législatif. Il aurait dû le faire. Avec les idées actuelles, je crois qu'il eût été le seul homme capable de représenter dignement notre département, qui semble mettre à honneur d'avoir des représentants de valeur négative. A peine si on peut les nommer sans rire des lèvres et des épaules. Ce pauvre Lot ! Il sera donc toujours aussi bien loti !...

Paris, le 17 juillet 1857.

Mon cher père, je reviens de l'enterrement de Béranger, le seul homme qui restait à enterrer en France. Dès le matin, le préfet de police avait affiché une circulaire pour défendre aux personnes *désireuses de bruit et de désordre* de s'y rendre. Aussi, il n'y avait pas d'homme pour porter le drap ; quatre ou cinq voitures et rien dedans ; et tout cela environné d'un triple rang de janissaires, cavaliers,

fantassins, et le tout assaisonné de sergents de ville. En somme, il me semblait voir passer un convoi de poudre dans un camp ennemi.

Il y avait des régiments campés à toutes les larges artères de Paris. Toutes forces déployées, il n'y a rien eu ; sans cela, il y aurait eu beaucoup de... Mais, chut ! Les mouches sont partout. J'étais là et le diable ne m'aurait pas fait desserrer les dents. Je ne disais rien, comme tu peux le penser. Mais pas un des amis de Béranger, nul homme de valeur n'a voulu se rendre à sa dernière tombe ; car il est honteux de réglementer la mort.

J'ai reçu le louis de cinq francs. Esprit puissamment mercantile, je te reconnais bien là et je te remercie. C'est ton bénéfice et je suis fier de ma position quand je vois autour de moi tant d'étudiants, plus ou moins riches, mais qui doivent leurs fortunes à l'usure et à l'infamie.

Je suis à l'avant-veille de mes examens, qui sont toujours ennuyeux, car ils sont toujours absurdes ; mais c'est un pont indispensable.

Je partirai aussitôt que j'aurai passé mes examens et que tu m'auras envoyé les fonds nécessaires et un supplément pour acheter quelques éléments de costume.

Je te prie de dire à M. Barancy que j'ai trouvé Jean Jouglas, caporal au 91e de ligne, mon ami quoique troupier, campé sur le boulevard Beaumarchais, pour protéger l'Empire contre les œuvres de Béranger.

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 22 juillet 1857.

Mon cher père, je me hâte de répondre à ta bonne lettre de ce matin où j'ai trouvé le nécessaire pour mon

voyage et le reste de mes frais. Je suis, en effet, en état de déroute ; j'ai besoin de rentrer au cœur de ma famille ; j'ai passé trop de temps sans les coups de brosse et d'aiguille de ma tante : mes souliers sont les mêmes que ceux que j'ai emportés de Cahors : le soin méticuleux de chaque jour et le cirage Jacquard rivalisent pour leur conservation. Je compte gagner quelques sous à la fin de ce mois qui me permettront de me payer une paire de vernis pour Cahors. Enfin, ce n'est pas là que je m'arrête et je n'ai pas assez d'expressions pour te remercier de ta bonté. Espérons en Dieu, qui te récompensera dans tes affaires, en attendant que je puisse le faire moi-même ; car sois sûr que j'y arriverai un jour. Ces vacances, j'aurai l'ineffable plaisir de dérouler dans ta conversation un coin de l'avenir..

Je crois que Galleano n'a pas reçu nos lettres ; car j'ai vu des étudiants piémontais ici, qui ont eu leur correspondance interrompue pendant *un mois*. Au reste, son caractère, sa prudence, tout m'empêche de croire qu'il se serait laissé aller ; sans doute, le motif serait louable ; mais lui mieux que personne a compris que le jour n'est pas encore venu.

Tu as compris toujours la noble fierté, celle qui fait les honnêtes hommes ; tu ne veux pas payer des intérêts et puis tu veux que personne ne se doute de ma situation à Paris : tu as raison. Je t'assure qu'on est loin de la connaître ; on me croit le fils de Rothschild II.

Je te remercie de tes bonnes intentions et je suis désespéré d'être obligé d'y recourir ; car j'aurais tenu à quelque point d'honneur de ne plus te faire dépenser un liard pour mes études. Mais la nécessité, pas plus que ton cœur, n'a de lois !

Je passe mon examen le 31 courant, à huit heures et demie. Je t'écrirai d'ici là, et, le jour même, le résultat. Aie confiance : il sera bon. Sisco me charge de te dire bien des choses. Ils iront au camp; mais il viendra au mois d'octobre. Il est bien fatigué du service et il aspire ardemment à la retraite ; je lui souhaite de la prendre sous ce gouvernement; car, autrement...

Paris, le 1er août 1857.

Mon cher père, j'ai été reçu hier à mon examen de droit : comme je l'espérais, j'ai eu une brillante issue de fin d'année. Je compte, cependant, qu'à l'aide d'un travail plus méthodique, je passerai encore plus brillamment l'an prochain.

J'ai été reçu avec trois blanches, c'est-à-dire trois très bien; il n'y a que trois examinateurs pour notre examen.

J'ai hâte d'arriver et de venir vous embrasser tous. Le 8 ou le 9, je serai à Cahors et, alors, commenceront les longues conversations où je pourrai te dire tout ce qui n'entre pas dans le papier...

Léon Gambetta fut toujours très optimiste; nous négligeons de noter les billets où il demandait à son père d'augmenter un peu ses maigres subsides : pour un louis de cinq francs, ou une somme plus ronde, même pour une réponse négative, il remerciait les siens en termes affectueux.

Satisfait de son examen, où il pensait avoir obtenu trois boules blanches, il reçut à Cahors le bulletin officiel de situation scolaire où ne lui étaient définitivement attribuées qu'une blanche et deux rouges; cette légère désillusion ne l'empêcha pas de passer d'excellentes vacances et de rentrer à Paris, vers la mi-novembre, avec une confiance nouvelle, que justifièrent très vite sa popularité parmi la jeunesse des

Écoles et ses précoces succès oratoires au Quartier Latin. En même temps, il redoublait d'efforts pour assurer ses ressources et alléger au plus vite les sacrifices des siens. Sa première lettre à son père prouve combien, déjà, le jeune étudiant était sociable, d'abord facile et prompt à se lier spontanément.

Paris, le 20 novembre.

Mon cher père, j'attendais d'être à mes affaires pour t'écrire à la reposée. Je suis parti très tard de Châteauroux, le 14 au soir, et je suis arrivé le 15, au matin, à Paris, chez mon ami Pélissié. Il est très difficile de trouver des logements ; heureusement que Pélissié y avait pourvu ; mais le mien n'est pas encore libre et je ne l'occuperai que dans quelques jours. En attendant, je fais comme si j'en avais un, vu que celui de Pélissié est devenu le mien.

J'ai pris mon inscription, après quelques tribulations, vu l'affluence excessive des étudiants en droit.

J'ai pris Ganiayré à Orléans, et il m'est arrivé une singulière aventure. Arrivé à la gare de Paris, je reconnais mes effets, je l'engage à en faire autant et je vais chercher une voiture pour nous deux ; la voiture trouvée, je fais charger ma malle et j'attends Ganiayré. Au bout de vingt minutes, je le vois venir tout seul et monter dans la voiture. Le cocher était déjà en marche, quand je dis à Ganiayré : — Et ta malle ? — Ma malle, me répondit-il, je l'ai donnée à un homme pour la porter. — J'arrête, je descends avec lui : il avait *oublié* d'accompagner sa malle et on l'avait chargée, Dieu sait où ! — Dans cette recherche, je le perdis et, au bout d'une heure, ne le voyant pas venir, je fus forcé de partir. Depuis, je ne l'ai plus revu, ni entendu parler de lui et de sa malle. Dieu

veuille qu'il l'ait retrouvée et qu'il ne se soit pas perdu lui-même !...

En venant en chemin de fer, j'ai joint, à Châteauroux, deux messieurs, dont l'un avait l'air d'avoir de vingt-cinq à vingt-six ans, bel homme et d'opulentes manières. Après une heure de conversation, nous étions au mieux. A Orléans nous dînions ensemble ; à Paris de même ; j'ai couché deux jours chez lui : il m'a fait faire la connaissance d'un de ses cousins, bon vieux de soixante-cinq ans, très riche et très gourmet, mais avec le *sel* le plus fin. Après quelques jours passés dans d'excellentes conditions, il est parti hier, me faisant promettre d'aller le voir dans ses terres aux vacances. Il a laissé ici son frère, qui va devenir un de mes intimes. Je n'ai su qu'hier à qui j'avais affaire : il m'a remis sa carte que j'ai gardée pour m'en servir au besoin. Il s'appelle Chassériau, de Barbezieux.

Tu auras la bonté de m'écrire à Paris, rue Soufflot, 5...

Paris, le 27 novembre 1857,

Mon cher père, je t'écris assis aux côtés de mon ami Pélissié que je suis allé voir chez son notaire, à quelques lieues du quartier Latin. Tu reconnaîtras aisément à la qualité du papier que je suis sur le bureau d'un homme d'affaires ; il n'y a qu'un notaire pour vous fournir du papyrus de cette espèce. C'est une classe à mettre un liard en quatre fractions, pour multiplier les dépenses et les recettes.

Bref, je suis en tournée et je profite de ce moment pour t'écrire. A quoi pourrais-je consacrer, avec plus de plaisir, un libre instant ? Tu es si bon pour moi que je suis

criminel de ne pas t'écrire tous les jours; mais tu sais si c'est mon cœur ou ma plume qu'il faut accuser de nonchalance. Non, j'aime trop pour le dire; car l'exprimer, c'est l'affaiblir.

Mon ami Pélissié, vu ses nouvelles occupations, abandonne son domicile. Heureusement j'en ai trouvé un autre, chez mon ami Darnal, qui a été rappelé pour un mois chez lui par son père malade...

Ma nouvelle adresse est rue Mazarine, 46...

Paris, le 3 décembre 1857.

Mon cher père, je suis marri de ton silence : je ne sais où donner de la tête. Seul et sans nouvelles, je me fais une foule d'hypothèses, de terreurs et de colères. Je t'avais donné plusieurs adresses; je vais de l'une à l'autre; mais... rien nulle part. Je t'en prie, brise ce silence, explique-moi ce retard, mais réponds-moi toujours. J'ai peur quand je pense qu'il y a vingt jours que je n'ai rien vu de toi, ni écrit, ni visage. Je crois aux tourments de l'exil quand je me considère, quand je vois comme l'âme est agitée, le cœur triste lorsqu'il est loin de ceux qu'il aime.

Je n'ai rien de bien fixe encore : comme je te l'ai dit, je ne suis que dans une chambre d'ami absent. Au reste, je n'aurai rien perdu pour attendre; car j'en ai trouvé une au plus bas prix, dans une bonne condition pour l'étude et un excellent quartier, tout près du Luxembourg. — Je suis dans la même maison que Giraud, Miran et Tachard. Rue de Tournon, n° 7[1]. Tu peux donc encore, si tu veux,

[1] Il logeait, nous dit un de ses camarades d'alors, dans une petite chambre, au plus haut étage de l'hôtel du Sénat, à l'entrée

m'écrire à cette adresse ; l'important pour moi est une réponse.

Paris, le 14 décembre 1857.

Mon cher père, je réponds à ta chère lettre dont j'ai lu le contenu avec le plaisir le plus vif. Oui, tu travailles trop et depuis trop longtemps tu sens le besoin de te reposer, et moi celui de te procurer le repos. Quand donc pourrai-je avec mon travail te tramer des jours heureux ? Je serai heureux quand je pourrai te voir, le soir, dans ta ferme, au milieu de ta famille, causant du passé, bénissant Dieu du présent et répétant les triomphes de la probité et du travail. Car tu sais nos projets : plus que jamais, je désire que tu te retires en Italie, dans cette campagne de nos pères, fertilisant le sol si productif et si peu cultivé. Il te faut des satisfactions, des joies de famille dans ta retraite ; nous serons peut-être les bienfaiteurs de ce pays et tu y trouveras les douceurs de l'aisance et de la bonhomie. Mais, pour cela, il me faut travailler, travailler

de la rue de Tournon. Ce fut l'époque où il commença à fréquenter le café Voltaire, en face de l'Odéon : une salle du premier étage était réservée à Gambetta et à ses amis : il y dirigeait des causeries étincelantes, avec une verve toute rabelaisienne ; car Rabelais était devenu son auteur favori et il le commentait jusque dans la rue, avec une incroyable variété. Très vigoureux, très brave, le jeune orateur provoquait parfois des pugilats turbulents où l'on redoutait sa force ; il lui est arrivé, à cette époque, de casser des tables de marbre d'un coup de poing ; mais l'état de ses finances lui interdisait de multiplier cet exploit de luxe. Il ne le renouvela qu'une fois, quand il eût gagné de quoi s'offrir cette fantaisie d'athlète à l'écarté qu'il prétendait jouer supérieurement. Malgré cette turbulence expansive, les journées de Gambetta n'en étaient pas moins remplies d'un énorme et multiple labeur : les cours de l'École de droit et de la Sorbonne, les audiences du Palais, les discours improvisés, partout où l'on « parlait » sur la rive gauche, n'arrivaient pas à user sa formidable activité.

beaucoup, et il y a de ces moments de doute, d'abattement où on se prend à regretter; mais plus on songe à la famille, à ce qu'on se doit, au monde, le courage revient et on se courbe de nouveau sur les livres, fortifié qu'on est par l'orgueil et l'espérance.

Il est bien dur de commencer sa fortune, et la saison où nous nous trouvons est un sujet de lamentation, l'hiver! Mais tu connais ma gaieté; j'ai froid et je ris des vents qui se battent dans ma chambre; la joie, voilà l'eau bénite qui me sert à chasser le diable des mauvaises pensées. — Mon feu est pauvre comme moi; il me jette, le soir, un regard bien petit, bien froid et je cours dans mon lit me réchauffer par le sommeil et les rêves de fortune et d'avenir. Si mes jours sont quelquefois tristes, mes rêves sont si beaux que le lever du soleil me fait croire toujours au futur et chasse le passé de ma mémoire.

Enfin, me voilà remis au travail; cela demande bien du soin et des recherches. Je te le dirai plus tard. — Voilà Noël qui approche, puis le jour de l'an; mes désirs s'avivent, il me tarde de mettre quelques années derrière mes pas pour me rapprocher du but. Enfin, crois à mes efforts comme je crois à ton dévouement. Rappelle-toi que je n'ai pas besoin que tu me l'écrives pour me le montrer...

Paris, le 28 décembre 1857.

Mon bon père, il y a trop longtemps que je ne t'ai pas écrit, pour n'en être pas triste. Mais les journées sont si courtes, le temps fuit avec tant de rapidité que je ne sais si c'est moi, ma négligence ou le destin que je dois accuser. Bref, dans ces ténèbres, je crois que le meilleur fil pour en sortir, c'est encore de commencer ma lettre.

J'ai vu M. Decormi, qui m'a accueilli avec une réelle sympathie. Dieu sait si nous avons parlé de Cahors, de vous tous et des connaissances communes ! Il a changé, à ce qu'a dit du moins Sisco, — car, pour moi, je ne crois pas l'avoir jamais vu avant, — il est tout blanc et jouit de ce volumineux abdomen qui semble être l'apanage des vieux capitaines sur le point de la retraite. Il est venu à Paris, comme je te le disais, pour chercher à passer commandant ; mais, las ! les cadres sont pleins, l'armée est trop nombreuse et puis il est si vieux qu'on fera comme s'il n'existait plus. Cependant, il paraît que nul ne le mérite plus que lui ; mais bast ! C'est bien du mérite qu'il s'agit ! Son âge le perdra.

Rien aux puissants du jour ne révéla son nom,
Et seule, quand il pleut tant de croix dans l'ornière,
La rose de Cahors brille à sa boutonnière.

Voilà l'éternel jeu de cette illusion humaine, qu'on appelle la justice. Mais l'homme probe, qui a le juste orgueil de sa probité, doit-il baser sa satisfaction sur les rémunérations des gouvernements ? Sa conscience et l'estime de ses amis ne doivent-elles pas être les seules palmes qu'il envie ? — Cependant, il est bien peu de natures assez fortes pour se faire une telle philosophie. Pour moi, elle ne me serait pas, ce me semble, difficile ; car tu me l'as apprise de trop bonne heure. — Les leçons du foyer domestique sont les meilleurs soutiens de l'avenir et, sur ce point, ma fortune ne me laisse rien à désirer.

Mais ces idées m'égarent loin du but de ma lettre ; je reviens à mes chats. Et après tout, est-ce bien vrai qu'en causant de ma famille et des leçons que j'y ai reçues, je m'éloigne de mon but ? Non ; du moins, je ne le crois pas ;

et voici comme. Ce que je veux faire rentre précisément dans le programme de cette éducation du cœur que j'ai reçue avec plus de largesse et de prodigalité que pas un. Car, quels sont les arts, quelles sont les sciences que, dans votre position, toi et ma noble mère, vous ne m'avez pas donnés ? Quels sont les efforts que vous n'avez point faits ? — En présence de tant d'abnégation et d'amour, ai-je toujours été méritant ? Assurément non ; mais l'avenir me dédommagera. Aussi, toutes les fois que cet horizon s'approche, que l'étape diminue, je prends à tâche de venir suspendre à vos cous la même guirlande d'espérances et de baisers, en vous répétant cet éternel refrain : — Je vous aime à la folie, en 1858 comme avant, pendant et après !

Léon Gambetta.

Paris, le 7 janvier 1858.

Mon très cher père, je t'ai déjà écrit plusieurs lettres, dans lesquelles la précipitation que j'apporte à les *pleuvoir* m'a fait oublier, comme souvent, l'indispensable au profit du frivole. J'ai constamment négligé de t'accuser réception de mes livres, que j'ai reçus en parfait état, et que j'ai colloqués en bon lieu. J'ai déjà, avec la caisse, fait pétiller mon feu ; je la plaignais, cette pauvre boite, venue de si loin, clouée avec tant de soin, me rappelant de si bons souvenirs ; mais le froid a plus d'éloquence que toutes les élégies du monde ; et je n'ai pu résister au plaisir de voir la flamme lécher les pierres blanches de mon foyer, peu habitué à tant de magnificence. — Je me suis chauffé un peu, pas beaucoup ; j'ai lu, pendant que ces planchettes brûlaient de cette flamme claire et bleue du sapin

du Midi ; puis, je me suis rapproché de nouveau, j'ai attisé la flamme : il y a eu un second incendie dans mon âtre et peu à peu les lueurs sont devenues moins vives : des cendres noirâtres ont remplacé le bois blanc ; tout s'est éteint et je suis allé me coucher, un peu triste, faisant une foule de réflexions, jusqu'à ce que le sommeil soit venu m'arracher aux méditations noires et répandre sur ma couche cet essaim de songes dorés qui, comme les oiseaux du printemps, viennent me chanter le renouveau et l'avenir.

Le lendemain, je me suis éveillé ; les cendres étaient devenues blanches ; j'ai fouillé le foyer, et je n'ai retrouvé que quelques clous : purifiés par le feu, ils m'ont fait penser aux caractères bien trempés, qui se fortifient dans la lutte et l'adversité et qui, un jour ou l'autre, atteignent le clocher !

Voilà ce que c'est que de nous ; il en faut si peu : un fétu, une paille nous arrête dans le chemin de la vie ; et pourtant, si une montagne nous fait obstacle, c'est sans prêter attention que l'homme la franchit, s'il ne la perce pas.

Sur cette dernière pensée, je pris mes livres et j'allai au cours : le froid que je trouvai dans la rue me rendit tout entier aux réalités de cette vie ; je me mis au pas gymnastique et, en quelques minutes, je pus me féliciter de n'avoir pas trouvé ma Bérésina dans la rue Soufflot, sans les honneurs de la guerre. C'est à peine si tu peux t'imaginer le froid moscovite qui règne à Paris ; la Seine et les pièces d'eau de toute la capitale sont des chemins unis, où de grands nigauds, qu'on appelle des Parisiens, viennent chercher l'occasion de se fouler un bras, de se briser une jambe, le tout pour le grand agrément du

public qui, à ce qu'il paraît, aime d'une égale affection et patins et pantins. A côté de ces gens qui cherchent à se tuer par amour ardent pour la glace, il faut placer ceux qui veulent se geler du froid de la mort par recherche du chaud. Ainsi, par exemple, hier, le curé de Saint-Sulpice ayant fait chauffer à l'excès le calorifère, le calorifère a éclaté, a tué cinq personnes et blessé douze très gravement. Voilà des coups de l'hiver ! Et l'été donc ? Je n'en parle pas ; j'aime mieux l'attendre et ne pas en médire d'avance...

Paris, le 17 janvier 1858.

... Je le sais, il faut de la persistance, de l'ordre, toujours de l'ordre ; comme tu le dis fort bien, je le sens, j'ai besoin d'en acquérir davantage ; mais l'expérience de tous les jours m'en apportera une plus forte dose, et le temps viendra où je pourrai en avoir presque une aussi grande somme que toi.

Ta lettre au reste est pour moi le meilleur régal d'étrennes. J'éprouve tant de plaisir à te voir me promettre le bonheur, à la condition de travailler ! Que les autres aient de l'or et des chevaux à donner à leurs fils, ils ne peuvent bien souvent leur donner que ces viles satisfactions. Toi, au contraire, ces paroles d'or et de vie tu me les prodigues, et ce sont cependant les plus rares trésors de la famille.

Aujourd'hui que la famille s'en va, qu'on n'y croit plus, qu'on la continue sans la comprendre, qu'on parle de la supprimer comme une énigme sans utilité, je suis plus riche de mes parents que tant d'autres de leurs revenus.

Et après tout, si nous n'avons pas tous les conforts de

la vie, ces luxueuses satisfactions de la vie dorée, nous avons la probité et l'espérance. Tu as toujours fait plus qu'honneur à tes affaires et mon nom n'est pas, comme celui de tel gentilhomme biseauté, ma terreur et mon remords.

Tu me parles de quelques sous pour regarnir mon escarcelle, dont l'étisie est le moindre des défauts : je les prendrai avec reconnaissance parce qu'ils me viennent de tes sueurs et qu'ils me feront grand bien. Mais je suis devenu tellement rieur, que je ne me surprends jamais à désirer que tu sois plus riche. Je suis plus content ainsi, et j'ai des mouvements d'orgueil en pensant à ce que *j'aurais été* sans toi, à ce que je suis, et à ce que je pourrai être. — A la garde de Dieu !...

Je ne te parlerai que très peu de la grande affaire, quoique ce soir-là, par extraordinaire, j'étais à prendre un peu de récréation sur les boulevards.

Un de mes amis nommé Duca Dandolo, *uno Milanese*, me priait en marchant de lui développer la théorie du Code pénal sur la tentative d'assassinat. Pendant que nous parlions avec beaucoup de calme de cette matière, à deux pas de nous on se livrait à la pratique sur une grande échelle. Nous entendons quelques détonations violentes, qui font abaisser le gaz sur les boulevards, puis des cris, et la foule qui se précipite dans la rue Lepelletier. Ce soir-là, représentation extraordinaire : la Ristori, des Italiens, jouait à l'Opéra français et, l'Empereur devant s'y rendre, on avait illuminé les abords du théâtre. Toutes les lumières ont été éteintes à un moment donné, et au milieu de cette obscurité ont été lancées et sont tombées sur la voiture de l'Empereur trois ou quatre bombes creuses, qui étaient ainsi faites : corps rond,

environné d'une couche de verre, sur laquelle se trouvent des pointes, lesquelles pointes au moindre contact rentrent dans l'intérieur, font mouvoir un piston qui vient frapper sur du mercure fulminant, et la bombe éclate, lançant autour d'elle des myriades de chevrotines et de balles. On ignore si ces bombes ont été lancées d'une maison ou du milieu de la foule : elles sont tombées avec une précision effrayante et sans qu'on puisse expliquer leur projection.

La voiture de l'Empereur a été brisée, et ce n'est probablement qu'à sa solidité que les personnes qu'elle contenait doivent la vie. Un des chevaux a été broyé. On raconte qu'un inconnu s'est jeté à la bride des chevaux et les a arrêtés net, pour donner le temps de jeter la bombe. Broyé par les pieds des chevaux, sabré par les lanciers, cet homme a été emporté : ce n'était plus qu'un amas dégouttant de chair, de sang et d'os meurtris. — Le général Roquet qui se trouvait sur le devant de la voiture a été blessé à la nuque assez grièvement ; l'Empereur n'a dû la vie qu'à son sang-froid ; car, en descendant de voiture, il s'est baissé pour voir si ce n'était pas une mine qui éclatait, et alors, dans cette position, son chapeau a été transpercé d'outre en outre. Il eût été droit, il était mort. L'Impératrice a eu un petit éclat un peu au-dessus du temporal gauche, et sa robe souillée de sang. Il y a eu cent dix personnes blessées et beaucoup de morts ou qui en périront. L'Empereur a été, il faut le reconnaître, d'un grand sang-froid — et j'ai entendu dire qu'au moment de l'accident, comme la princesse Mathilde arrivait dans son carrosse, le comte Bacciochi lui offrait son bras pour descendre ; la princesse refusait, et l'Empereur de dire avec son air minutieux : « Comment voulez-vous qu'elle

descende ? Vous n'abaissez pas le marche-pied. » Il est entré à l'Opéra, où la représentation a eu lieu comme à l'ordinaire ; seulement, l'Impératrice troublée a, dit-on, failli se trouver mal. — On a fait des arrestations et plusieurs sont déjà convaincus, assure-t-on toujours.

Paris, le 2 février 1858.

Mon excellent père, ma dernière lettre, comme tu l'as vu, était pleine de détails émouvants : elle allait comme la parole d'un méridional, fougueuse et un peu légère, le long de ce terrible chemin qu'on appelle la politique, si plein de fondrières, si semé de dangers. Puis, elle s'arrêta court, devant un obstacle, comme un cheval peureux devant un abîme. Cet obstacle, c'était la voix de la prudence qui me disait de couper en deux mon récit. Quand on parle et quand on écrit, la fièvre vous prend dans un délai donné, et alors on va se flanquer la tête sur des piques, ce qui peut bien être une belle fin, mais très peu une bonne fin. Bref, je me suis arrêté pour le plus puissant des motifs : la peur, que des écrivains plus habiles coloreraient du nom d'astuce. Aujourd'hui, je vais continuer. Apparemment, aujourd'hui, je dois être plus courageux et, si nous étions en été, j'affirmerais que nous entrons sous la constellation du lion. Mais, chut ! Pas d'astrologie, surtout judiciaire.

Donc voici : le terrible drame qui s'est accompli le 14 janvier, sous la marquise de l'Opéra, ne paraît pas avoir eu plus de quatre acteurs, avec un premier rôle. Les quatre acteurs se nomment Pierri, Da Sylvia, Rudio, Gomez ; le chef de file est le comte Orsini. Que les auteurs de la gigantesque pièce dont le dénouement est

le sujet de bien des rêves, soient des exilés, Ledru ou Mazzini, des Français et des Italiens, feuilles éparses de la démocratie, nul doute à cet égard. La périodicité de ces tentatives, la profondeur, l'habileté, le secret de ces entreprises attestent la main puissante de Mazzini. Où est, en Europe ou dans le monde entier, le simple particulier qui ne serait pas Mazzini et qui oserait jouer avec la tête des rois et des empereurs? Seul, il peut lutter contre toutes les polices et les baïonnettes ; serpent et lion, il sait glisser pour dévorer à propos ; l'histoire était impuissante jusqu'à aujourd'hui à nous offrir le tableau saisissant d'un homme en apparence proscrit de partout, assez fort pour frapper les plus forts. Cela est donc hors de doute. Mazzini est le redoutable auteur de ce drame au fulminate de mercure ; mais comment établir sa complicité ; voilà où échoue toute la science de nos légistes ; comment démontrer par de belles et sérieuses raisons au monde convaincu que le bras qui a lancé les bombes est à Londres ou à Bruxelles ? Tout le monde en est persuadé, c'est bien ; mais la justice ne se contente pas de si peu ; elle veut des preuves, et on en manque. Les accusés sont d'un mutisme à faire rougir un sourd-muet de naissance. Ils sont résolus à mourir, et comme ils savent qu'un aveu n'est pas un élément d'innocence, mais tout au contraire un acte d'accusation, ils se taisent. Ce ne sont pas là du reste des accusés ordinaires ; meurtriers par conviction, égarés par de faux principes, j'en dois convenir, ils sont pénétrés peut-être de leurs droits, ils se croient des Brutus et ils feront comme le frère d'Harmodius qui avala sa langue de peur qu'elle ne le trahît ! Ils seraient peut-être de nobles caractères, et ils se feront un point de gloire de mourir comme des Templiers ! On

parle tant de Brutus, en Italie, qu'ils pourraient bien se croire des martyrs et non des meurtriers. La logique chez l'homme est si différente, d'après l'élection du principe, que la canonisation chez un tel peut marcher de front avec sa guillottinade. — Oui, il sera difficile de les condamner à mort; car on n'a rien dit de bien concluant; mais ce qu'il y a de singulier, c'est ce qu'il sera impossible d'impliquer Londres et Bruxelles dans l'accusation : on tirera bien des inductions, on désignera bien des indices, on rapportera bien des anecdotes, des demi-mots, des révélations, et cependant la lumière ne se fera pas! C'est qu'il faut un terrible poids dans le plateau du despotisme, de la force, même dans son juste droit, pour mettre en tare ce que le sentiment d'humanité des peuples appelle l'innocence. La postérité, qui jugera en dernier ressort le procès, ne s'occupera pas de l'avis des journaux de l'époque, organes plus ou moins officiels de l'opinion, mais prononcera d'après les éléments du procès la condamnation de tous les coupables ou l'infamie éternelle des juges.

Qu'il nous souvienne des juges de Louis XI et de ceux de Richelieu; ceux-là sont peut-être excusés par l'ignorance et la cruauté de leurs siècles, deux sœurs à l'œil louche, à la main sanglante, qui ne devraient pas marcher l'une sans l'autre, et dès lors ne devraient pas trouver place dans les annales du XIX[e] siècle, l'époque des lumières, je n'ose pas dire de la philanthropie... Et cependant, nous étions en 1830, même en 1848. — Quelle barrière sanglante devant moi! Écriteau fatal que je n'ose, que je ne peux lire, — j'ai les yeux pleins de larmes. — Entendez-vous la note lugubre? C'est toute une élite de jeunesse qui râle sur le trottoir, les cheveux dans la boue,

la bouche souillée de poudre et de sang français, — 1852 !

Un voile sur ces brumes rougies, un voile de deuil bien épais, un crêpe de plomb et passons. L'Empereur est donc resté d'un sang-froid étonnant, pendant et après l'affaire. — Après, c'est là le comble ; car, en présence du danger, le sang-froid peut être encore de la peur à la centième puissance ; mais après... alors que l'homme a échappé, qu'il est là, sauf, mesurant de l'œil l'abîme où il a failli rouler, que son artère peut battre à l'aise, que son cerveau, que sa poitrine redoublent de rapidité pour vivre, il faut avoir une âme à mettre comme métalloïde nouveau sur les nomenclatures de chimie pour ne pas s'affaisser vingt minutes !

Tu connais les félicitations enthousiastes qu'il a reçues, ses visites avec sa femme aux blessés, ses parades, ses excursions multipliées à dessein pour se montrer. Tu as lu les détails des journaux sur les accusés ; je n'en sais pas davantage ; et je n'ai qu'à ajouter qu'Orsini est encore plus fortement trempé que Bonaparte ; Orsini sortirait du troisième dessous de l'enfer ; Bonaparte n'est jamais sorti que de Ham : si on l'avait mis dans les donjons de Mantoue, il est à parier qu'il y serait encore. Ce n'est pas lui qui serait sorti d'un cachot gardé à vue, aurait fait un saut de quatre-vingt dix pieds à l'aide d'une corde trop courte, se serait brisé un genou et, malgré cette chute épouvantable, aurait traversé le lac de Mantoue à la nage. Auprès d'escapades de cette force, Latude n'est qu'un bien petit garçon : il a mis trente ans pour percer une cloison de vingt pieds. Orsini dans trente jours descella une fenêtre à triple barre de fer, à vingt pieds au-dessous du sol, et trouva le moyen de sortir par

où le jour se refusait à entrer. S'il était permis d'élever un Panthéon pour les scélérats, je m'inscrirais pour une couronne d'admiration en ex-voto.

Le procès ne se jugera pas encore ; aussitôt commencé, je te tiendrai au courant ; tu as lu sans doute le discours de l'Empereur au Corps législatif ; il est bien dans son genre, il ne laisse rien à désirer. Après cette lecture, bien bon celui qui conserve une larme de regret : la partie, c'est-à-dire la première manche, est bien perdue ; en piquet, cela s'appelle être capot ; en politique, les façons sont plus lestes entre beaux joueurs ; cela s'appelle un prêté pour un rendu.

A quand le rendu ? Je ne suis pas Montaigne ; mais comme lui je pourrais dire : — Que sais-je ? — Il est vrai que je ne sais rien ; mais si j'ai, comme disent les vieux bourgeois, mes idées là-dessus et si le temps n'était pas mal choisi pour faire le prophète, au risque d'être un peu Cassandre, je ferais des prédictions. Mais je crains les mouches d'hiver ; cela enrhume, comme disait ce vieux Béranger. Que diable vais-je parler politique !... Mieux vaut parler de nous, nous dire si l'hiver est toujours rude, si les oiseaux ne commencent pas à revenir, si une rose ne hasarde pas un timide rubis au détour de notre jardinet, si le rhume fait tousser vos chères poitrines, si le feu est toujours cette chamaya pétillante avec ses larges langues sur le corps de l'homme noir du foyer, si ma sœur est toujours pâlotte, si maman rit quelque peu, sans avoir l'œil humide de l'absence de Léon, si tes cheveux sont plus longs, ton menton toujours frais et les mains de ma chère tante toujours sur tous vos fronts gercés. Un baiser essuyé par un baiser pour moi qui suis ton dévoué fils...

Paris, le 8 février 1858.

Mon excellent père, il fait un soleil splendide : je voudrais bien monter sur un de ces rayons pour dissiper vos rhumes. Le ciel est d'un bleu italien, ce qui en France, à Paris surtout, est plus merveilleux que la glace en Italie, le pays rebelle aux frimas de nos contrées. Hier, je parlais dans une belle société de mon voyage en Italie ; j'étais un peu inspiré, je retraçais avec feu nos impressions suaves de ce beau tourisme ; tu te mêlais à cette description et on me félicita d'avoir un si bon père, une si belle patrie, et on fut même un peu flatteur en m'*avouant* que j'avais une belle façon de le dire. Entre nous je me permets de te le dire parce que, du père au fils, l'amour-propre serait plus un vice qu'une qualité. La modestie est un manteau qu'on ne doit mettre que dans les salons et devant les oreilles d'un public vaniteux...

Paris, le 17 février 1858.

... Nous avons ici le père G.... On prétend que le fils va obtenir un consulat de l'empereur. Pauvres richards ! Ils sont toujours à demander ; on dirait que la fortune ne leur sert qu'à tendre une plus riche sébile, et voilà tout.

O mon Dieu ! donnez-moi l'aisance, cette douce fée du logis domestique ; que je puisse donner à mon père le soleil d'Italie pour ses vieux jours, à ma mère repos et agréments ; là se bornent tous mes vœux. Oui ! un coin de terre dans cette belle Italie[1], où nous puissions nous

[1] Le pays de Nice, où Joseph Gambetta rêva toujours de vieillir et où il devait, en effet, terminer sa vie, était encore une province

aimer tout le jour, et nous le dire par mille petits services, à l'ombre de ces pins, sur cette bruyère fauve, où naissent de si odorants champignons, devant cette mer d'émeraude, qui nous rappelle par son immensité combien la vie est courte et combien la famille doit servir à dorer le chemin.

Ce sont là de bien faibles projets et cependant que d'obstacles, pour la ruine desquels il faut encore un lustre de travail et d'efforts ! Mais à cœur résolu l'impossible est un vain mot. Je te remercie, bon père, des économies que tu m'envoies ; j'en avais un rude besoin : les solennités du carnaval, les rigueurs de l'hiver, les nécessités de toutes sortes m'ont mis bien bas et c'est avec le soupir de la reconnaissance que je reçois et que je chasse le regret de ne pas en voir davantage. Mais qu'importe ! Un peu plus, un peu moins d'or nous fait-il plus heureux, plus savant, plus jeune ou plus robuste ? Hélas ! bien souvent il contribue à notre malheur, à l'ignorance, à nous vieillir quand il ne nous tue pas...

C'est après-demain que s'ouvrent les débats sur Orsini et ses compagnons. Les places sont prises ; cependant, s'il y en a une de reste, je l'occuperai et tu peux compter sur des détails. Quelle belle scène, quelle arène et quels lutteurs ! D'un côté, Chaix-d'Est-Ange au banc de l'accusation ; et, de l'autre, cette école de défenseurs : Jules Favre à qui son impétuosité permet de tout dire, Crémieux qui n'a pas d'égal pour frapper l'adversaire au défaut de la cuirasse, M. Mathieu qui est si insinuant que, tout jeune, on le prendrait pour un vieillard

d'Italie, il ne faut pas l'oublier. Ce ne fut que deux ans après que cette terre devint française.

de l'antique Grèce; enfin le bâtonnier de l'ordre, Liouville, le doyen des avocats et le père des jeunes stagiaires. Je prépare mon cœur, mes oreilles et ma mémoire depuis huit jours. O avenir! quand pourrai-je préparer ma parole?...

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 28 avril 1858.

Mon bon père, encore un mois qui fuit, une pierre qui disparaît de ma route! Qu'il en passe encore vingt-cinq ou trente comme celle-là et mon chemin sera parcouru : je commencerai à fonder pour mon propre compte. Le mois de mai s'ouvre sous les plus riants auspices : des fleurs, du soleil, de magnifiques bourgeons, dans le lointain l'abondante récolte, et peut-être une bonne reprise des affaires. Pour vous autres, à Cahors, ces affaires doivent déjà marcher bien; cette exposition régionale doit amener les gens en nombre, des consommateurs; et s'il y a des acheteurs à Cahors, tu seras des vendeurs, grâce au ciel.

Aujourd'hui, je vais revenir sur le soir dans mon quartier pour reprendre les livres et ma robe de chambre, enveloppe toute paternelle que je ne troquerai que contre ma première toge d'avocat, et encore avec quelque larme dans les yeux. Elle me sert, elle m'aura si moelleusement servi! Quand je songe à ce jour de la séparation, il me prend une folle idée de lui obtenir une place au Louvre, au milieu des manteaux de pourpre et de lis de nos souverains, les Bourbons et les Napoléon défunts...

Paris, le 2 mai 1858.

... Sisco a passé condamnation sur ton impossibilité d'écrire ; il en est tout contrit, tu le connais : il se passe avec peine de tes lettres ; mais il sait très bien comprendre la situation, et cela ne l'empêche nullement de t'écrire et de causer toujours de toi et de notre voyage. Aussi nous avons formé le projet d'écrire à Tata de nous tenir le journal de Cahors, dans ton empêchement ; cela nous occupe beaucoup et nous distrait en même temps. Mais je vais le perdre, lui ; car il ira à Versailles le 15 de ce mois ; j'irai le voir moins souvent : le voyage sera cher ; mais aussi quel charme d'aller à la campagne, dans ces riches plaines de Versailles, sous ces grands bois, à l'ombre de ces gigantesques palais du Grand Roi ! Oh ! je vais t'écrire de longues lettres ; je veux que tu te promènes avec moi dans les sentiers fleuris où errent sur le soir les ombres de Montespan et de la Vallière ; je te tiendrai presque par la main devant toutes ces grandes toiles du Musée, les Salvator Rosa et les Tintoret ; je te dirai les visites de Voltaire à Versailles, Voltaire qui semblait y précéder de quelques jours le peuple de Paris, avec sa gaieté terrible et ses instincts de lion. Tu verras tout cela de Cahors, et les eaux, les grandes eaux, ces fleuves de main d'homme, qui jaillissent, écument, se croisent et tombent sur le marbre et le bronze, le tout en plein soleil qui répand sur cette scène son écharpe aux mille couleurs. Ce que c'est que la vie ! A Cahors, tu t'occuperas de Versailles et nous, au milieu de toutes ces merveilles, nous rêverons de Cahors ; nous regretterons peut-être son paysage pauvre, triste, tourmenté, mais qui cache, entre

deux flancs de montagnes, la maison où vivent des têtes plus chères que le jour.

Encore quatre mois et nous serons au pied de ces collines, alors chargées de vendangeurs ; et puis, la récolte cueillie, l'automne passé, nous reprendrons cette route aride de Paris, pour recommencer l'œuvre entreprise, pour préparer l'édifice de l'avenir. En attendant, courage et amitié, je te salue, je t'embrasse, je te prie d'en faire autant à toute la famille, surtout ma bonne mère ; je vous embrasse tous.

Léon Gambetta,
Etudiant en droit.

P. S. — Je crois que les Cossé sont partis ; l'un d'eux a été assez bon pour m'offrir de l'argent : je lui ai dit que je le remerciais beaucoup, mais que j'en avais *plus qu'il ne m'en fallait*. Quel mensonge ! ! !

Paris, le 27 mai 1858.

Mon bon père... un petit voyage comme celui que j'ai fait hier, à l'exposition des fleurs, te guérirait complètement, toi qui aimes tant ces jolies petites créatures de Dieu et du soleil. Nous en parlions avec Sisco ; il faudra bien que tu finisses par venir nous voir. Paris te déplait : il y a, dis-tu, trop de bruit, de poussière, de boue et de passants. D'accord. Eh bien ! tu ne viendras pas à Paris : tu resteras à Versailles, dans ce Nice de la France ; tu te promèneras dans les jardins de douze à quinze cents orangers séculaires, avec des étangs devant toi, qui te feront croire que tu es à Nice pour de bon. Sisco a un grand appartement : il te logera chez lui et te fera voir

toutes les splendeurs de ce séjour. Il est là pour deux ans et tu ne les laisseras pas écouler sans y venir passer huit jours à la belle saison. Cette vue te raccommoderait avec l'art français, que tu as souvent bien raison de trouver défectueux. — Tu es artiste de naturel ; tu ne sais pas, tu devines. — Puis il y a de bien belles choses à Paris, que nous n'avons point vues et qui te raviraient d'extase ; les Italiens du Louvre, seuls, te feraient rester huit jours de plus...

Paris, 15 juin 1858.

Mon bon père, voilà bien longtemps que je ne t'ai écrit : je crois que c'est l'insupportable chaleur qui en est cause et puis un peu les occupations du terrible examen qui approche. Tout cela ensemble, joint à un peu d'étourderie dont je me confesse à toi seul, fait que tu chômes de ma correspondance. Seulement, il ne s'agit pas de te donner de mes nouvelles sans jamais recevoir des tiennes, sinon par toi, du moins par quelque membre de la famille qui n'aurait pas tout à fait une si forte antipathie que toi pour la plume. Tu ne saurais dire, en effet, combien on souffre quelquefois de l'absence de lettres. On travaille et on se dit au milieu de l'étude : — Que font-ils ? à quoi pensent-ils ? Il y a tant de jours, de mois, que je n'ai eu de leurs nouvelles ! Et alors on se remet plein de tristesse au travail. On a remarqué une fois de plus qu'on était seul, qu'on a une famille aimée et qu'on vous sèvre de lettres. Heureusement, je ne suis pas aussi seul qu'il me le semble dans les moments de découragement ; voilà le chemin de fer ; je pars et arrive à Versailles ; là, je vous trouve tous, toi, ma sœur, ma tante, ma mère, dans Sisco.

C'est le mystère de l'amitié; Sisco est l'instrument le plus fidèle : il est à cinq cordes comme notre famille, et c'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui vibre et me charme. Hier, je languissais, je montais en chemin de fer, j'arrivais à l'improviste : il ne m'attendait pas, que dis-je ? il m'attend toujours... lui. Aussitôt, il s'habille ; il faisait un temps d'une chaleur inouïe; nous allons visiter le parc, et nous voilà partis, au bras l'un de l'autre, sous les sombres allées, nous arrêtant au pied d'un groupe de Coustou ou de Coysevox, causant et riant. en attendant l'heure du dîner. Elle a sonné à la pendule du Grand-Roi, et nous sommes allés nous asseoir devant une table splendide; positivement, je te regrettais. Mais il faudra, comme je te disais dans ma dernière lettre, que tu viennes à Versailles quelques jours, aussi peu que tu le voudras, et aussi longtemps que tu le pourras...

J'y compte pour l'an prochain ; au reste, nous en causerons ces vacances plus au long.

Paris, le 19 août 1858.
2 h. 11 minutes.

Mon cher père, ma bonne mère, j'ai enfin franchi le redoutable pas, mais avec un *succès* qui a dépassé mes espérances[1]. J'ai été reçu avec le maximum de blanches; impossible de pouvoir en obtenir davantage. Notez que j'étais d'une série terrible, onzième de ma série, c'est-à-dire dans une position désavantageuse, des professeurs magnifiques. Après mon examen, qui, sans vanité, a été fort brillant, M. Vernet est venu me féliciter avec la plus

[1] Gambetta obtint, à ces premiers examens du baccalauréat en droit, trois boules blanches et une rouge.

grande cordialité ; je l'ai beaucoup remercié ; mais je l'avais mérité : aussi, je vais bien me reposer. J'ai les yeux un peu fatigués.

Quant à l'affaire de M. Caix, je ne peux y aller que demain : mon examen m'en avait empêché jusqu'à ce jour : je vous écrirai aussitôt la réponse et mon départ.

Adieu, je suis ivre de joie, je vous embrasse tous et je vais voir Sisco qui m'attend. Votre fils,

Léon.

Paris, le 17 novembre 1858.

Mon cher père, il fait un temps épouvantable ; depuis notre arrivée il n'a pas discontinué de pleuvoir et Paris avec la pluie est bien moins navigable que la mer d'Afrique en hiver. Je n'ai donc pu faire tes commissions qu'à la dernière extrémité ; donc, je t'envoie un peu tard et mes nouvelles et le résultat de mes courses à travers la boue des rues...

Je ne suis pas encore totalement installé ; je me promets de travailler comme je ne l'ai jamais tant fait : passer de bons examens, faire une belle thèse et arriver rapidement à ce doctorat, le commencement, la première pierre de l'édifice.

En attendant, courage à tous ; je te remercie de l'appui si large que tu me prêtes ; un jour, tu pourras, toi aussi, te reposer de tes fatigues, jouir de la position que tu nous auras faite et avoir un double bonheur, le tien et le nôtre, que nous te devrons.

Je sais que tu fais *tout* ce que tu peux pour moi ; je t'en remercie, et, cependant, j'en souffre ; je serais heureux, si heureux de ne pas te coûter un liard ! Mais que veux-tu ?

Il faut remercier Dieu de ce qui est, en le priant de disposer ce qui sera. Espérons, mais en vrais hommes de cœur, c'est-à-dire en travaillant. Voilà notre mot d'ordre : le travail; un jour, il nous vaudra le repos du triomphe...

Paris, le 7 décembre 1858.

Mon bon père, voilà plusieurs jours que je remets le plaisir de t'écrire : — Ce sera pour demain, dis-je tous les soirs en me couchant. Et le lendemain passe, comme ses devanciers, en véritable locomotive. Le temps nous fuit avec la rapidité d'un songe ; les mois passent comme l'eau au travers d'un crible. Il me semble qu'hier encore j'étais à Cahors, et voilà, dans quelques heures, un mois que je suis de retour à Paris. Quand on pense que le temps est l'étoffe dont la vie est faite !

Il fait toujours un temps intolérable ; il n'a pas encore fait de froid sérieux, mais une pluie !... et avec la pluie une boue à se croire dans les marais Pontins. J'en suis quitte pour me crotter d'abord et me décrotter ensuite, ce qui ne m'empêche pas d'être aussi gai et plus riche que le ventru ennuyé qui m'éclabousse en passant, dans un coupé anglais.

J'ai, au reste, passé une bien agréable semaine, depuis le procès Montalembert jusqu'à celui des médecins homœopathes et allopathes, qui se sont dit fraternellement par la bouche de leurs avocats, Mes Ollivier et Andral, les plus méchantes paroles et les plus sanglantes ironies, deux jours durant ; puis le ministère public, *Sallantini*, qui est venu broder sur le tout, en véritable brave homme, frappant de côté et de front, riant de toutes ses dents, amusant l'auditoire et finissant par conclure à ce que l'on

renvoie les plaideurs dos à dos. Ce que la cour fera probablement à huitaine, jour du prononcé du jugement.

L'Empereur et l'Impératrice sont de retour à Paris : c'est-à-dire que les fêtes et les illuminations recommencent en attendant l'empereur de Russie qui, dit-on, viendra faire sa visite cet hiver. Nous sommes en 1815 renversé. C'est une parodie politique d'une pièce qui a eu un certain succès, il y a quarante-trois ans. — Vivent nos amis, les ennemis ! Mais le monde est ainsi fait : à l'action succède la réaction. — Mais je m'oublie à deviser et l'heure du cours approche.

Adieu donc et à bientôt ; embrasse ma mère, ma sœur et ma tante ; souviens-toi que je travaillerai toujours et serai à jamais ton dévoué fils.

Léon Gambetta,
rue de Tournon, 7.

Paris, le 17 décembre 1858.

... Dis à M. Bessières de me faire inscrire sur les listes du tirage au sort, conformément à l'art. 9 du code Napoléon, modifié par l'art. 1 § 2 de la loi du 22-23 mars 1849.

Voilà donc tout : me faire inscrire sur la liste des conscrits ; malheureusement, je serai éliminé[1] ; mais la loi ne distingue pas et je dois jouir de l'exception qu'elle fait en faveur de l'enfant né en France d'un étranger, né lui-même en pays étranger, surtout lorsque cet enfant a mis la main au sac sans exciper de son extranéité, sans dire : — Vous ne pouvez pas me faire tirer au sort : je ne suis pas des vôtres !

[1] Puisqu'il était borgne.

Il faut placer ici le commencement, l'origine des troubles qui devaient tant affaiblir la santé de Léon Gambetta. On vient de voir que son père lui reprochait parfois son désordre. Il était, en effet, désordonné jusqu'à l'incurie, surtout en ce qui concernait les soins matériels de sa vie même. S'il avait, tout enfant, mieux traité son œil malade, jamais peut-être il n'eût tant souffert, jusqu'à l'énucléation devenue, plus tard, indispensable. Ce fut à vingt ans, dans l'hiver de 1858-1859, qu'il fut frappé d'un accident grave, surtout dans ses suites; son insouciance habituelle ne fit qu'en rire. Malgré le traitement tardif de son camarade Clary et du docteur Langlebert, ce fut désormais à la gorge que le prirent les retours tenaces du mal, assourdissant cet admirable organe, dont la puissance, l'éclat irrésistible et la sonorité se voilèrent souvent, par la faute de cette indifférence juvénile, trop accoutumée à négliger les précautions et l'hygiène élémentaires.

Dix ans après, le mal l'ayant repris, devait le mettre dans le plus fâcheux état.

— « Relhié, conte P. Arnault, son camarade d'enfance, craignit même qu'il ne pût plus parler de longtemps. Une cure au bord du lac de Genève et une vie calme pendant les vacances de 1869 le remirent bien; mais sa voix s'en est toujours ressentie et n'a plus eu cette infatigable puissance que nous lui avions tant connue; le fâcheux enrouement l'a voilée plus d'une fois et je suis convaincu que ce mal a ruiné cette santé, jadis héroïque, et n'a pas été étranger à sa mort fatale et prématurée. »

C'était, d'ailleurs, le temps où sa popularité foudroyante allait le mettre à la tête de la jeunesse des Écoles. Ceux qui l'ont approché dans cette période tumultueuse de sa vie ne l'ont plus oublié jamais.

Léon Cladel écrivit plus tard, en ces termes violemment colorés, le souvenir qu'il gardait de lui :

— « ... Il arriva comme une trombe à Paris, et je le vois encore avec sa crinière léonine, son œil désorbité qui lui pendait sanglant sur la joue, et je l'entends encore rugir ses apostrophes enflammées contre le César de contrebande

auquel il devait en quelque sorte succéder. Oui, certes, en dépit de ses habits trop larges et mal coupés par quelque tailleur rural, il avait vraiment bel air ; et je me souviens qu'un jour le poète Gustave Mathieu, l'ayant rencontré tout débraillé par la ville, vint à nous en s'écriant, encore assourdi de ses grondements de fauve : « Il y a, mes enfants, « un tonnerre nouveau. Tant pis pour M. Veto ! Mirabeau est « ressuscité ! »

« Dame ! une telle assertion nous plût et nous l'admîmes. Souvent, en applaudissant cet âpre méridional, qui nous gueulait les harangues volcaniques de l'aîné des Riquetti à l'Assemblée nationale, et surtout celles de Danton à la Convention avec un assaisonnement inouï de foutre, de bougre et de nom de Dieu, nous sentîmes passer en nos reins le grand frisson des fièvres civiques d'un autre âge, et nous tous, jeunes gens, écœurés par la platitude générale, nous nous dîmes que l'Hercule de la République et le Tombeur de l'Empire avait enfin surgi... »

Paris, le 17 janvier 1859.

Mon bon père, voilà bien longtemps que je ne t'ai écrit ; mais ne me le reproche pas trop, quoique je sois un peu digne de reproche. Je suis fort occupé. Les études sont chargées et je me sens tellement bien disposé que j'oublie un peu trop les aimables exilés de Cahors à travers le droit romain...

Je n'ai pas encore passé mes examens, et pour cause ; je suis sans doute prêt à les passer. Mais comme, actuellement, il y a un concours pour une chaire de droit à Paris, je suis occupé presque toute la journée à suivre les examens ; et puis, je ne suis pas pressé : je veux passer le meilleur examen possible, et je compte te satisfaire complètement.

Sisco va toujours à ravir. Il n'a même pris aucun

rhume, ce qui est fort extraordinaire avec le temps qu'il fait ; je n'ai pas eu le même bonheur : j'ai un rhume de cheval anglais...

Parlons d'autre chose, de l'Italie par exemple ; mais non : il vaut mieux ne pas en parler, laissons-la faire. Qui sait ? Peut-être sera-t-elle libre pour le jour de l'an 1860.

Nous sommes revenus à la paix ; la Bourse reprend. Il y aura des faillites considérables ce mois-ci ; voilà ce que les craintes de guerre auront produit de plus réel.

Paris, 19 février 1859.

... J'ai un singulier reproche à me faire au sujet de mon examen, un reproche qui ressemble presque à un compliment ; mais je te le dis à toi, parce qu'avec son père, l'orgueil ou la modestie sont également ridicules : la vérité seule doit parler. Or, voici ce qui m'arrive : à force de travailler, de tourner et de retourner les matières de mon examen, je suis allé trop bas, et *je le sais trop,* ce qui fait que je suis entraîné à creuser tous les jours un peu plus et ce qui retarde le moment où je devrais l'avoir passé. Heureusement que ce ne sera pas là du temps perdu, puisque c'est la moitié de ma besogne pour le doctorat que j'aurai faite, ce qui me facilitera les opérations de l'an prochain. Mais n'importe : il est temps que je mette un terme à mes hésitations. Je vais donc le repasser tout, superficiellement, rapidement ; puis je me présenterai. Quant au résultat, je suis content de pouvoir *te dire* de dormir tranquille[1]...

[1] Gambetta passa son premier examen de licence en droit le 3 mars 1859, et fut brillamment admis, avec trois boules blanches et une rouge.

La chronique de Cahors continue d'être toujours fertile en désastres financiers; on sent que ce pays-là aura toujours la fièvre de l'argent et qu'il faut qu'il arrive à la fortune par toutes sortes de moyens. O mon père, combien je suis fier de toi, quand je pense que l'éducation, la vie que je mène, le rang que je tiendrai un jour dans la société, je te devrai tout, mais que je pourrai passer la tête haute sous les portes les plus opulentes, et me dire : — « Mon père ne me laissa qu'une aisance médiocre; mais elle avait la vertu, la probité pour glorieuse source. » Et jusqu'à mon dernier soupir je t'associerai avec ma mère dans mes actions de grâce pour ce bien inestimable de la réputation que tu m'auras transmise sans tache.

Je t'apprendrai qu'on parle beaucoup de la venue de Gavini à la préfecture de police; j'ai tout un plan en poche si cela arrivait.

Enfin mes relations s'étendent; on n'arrive que par les *connaissances :* je suis désormais sûr de plaider aussitôt avocat et pour une bonne clientèle. Oh ! comme je vais travailler! J'ai fait dernièrement la connaissance du neveu du maréchal Vaillant; on ne sait pas, mais il serait bien fin si je ne le forçais, un jour ou l'autre, à me faire voir monsieur *son oncle*...

Paris, le 17 mars 1859.

Mon bon père, il faut bien que, moi aussi, je tienne ma place aujourd'hui au foyer de la famille : il faut bien que je t'embrasse et vienne te porter les bonnes paroles que le fils doit à son père qui l'a fait tout ce qu'il est, tout ce qu'il sera ! Plus qu'aucun autre membre de la famille,

mon cœur doit ressentir de la gratitude, puisque je suis celui qui ai coûté le plus de sacrifices et d'efforts. Mais nous nous aimons tous trop pour pouvoir nous aimer davantage. Ne sommes-nous pas à nous-mêmes amis et connaissances, joie et peine, passé et avenir ? La famille, création adorable, dont on ne sent toute la sainte tendresse que lorsqu'on en est loin, quand on se prend à regretter les caresses de la mère, les graves conseils du père !

Parfois, le cœur vole vers ces êtres chéris dont on est le sang et les os, s'y attache et ne veut plus revenir. Il se prend à crier à l'esprit et à l'ambition : — Allez ! moi je reste au coin du feu, entre ma mère que j'adore, un vrai père, le ciel sur la terre, le bonheur à trois ! Et jamais ces idées ne me viennent plus vivaces, plus attirantes qu'à l'époque de la fête, quand Paris attristé de pluies torrentielles, de boue, de grêle vous fait désagréablement souvenir de la belle province, où la nature reprend son manteau de verdure et de fleurs, où le soleil a fondu les neiges, diapré la campagne et donné aux visages des hommes ce brillant particulier de la belle saison ! Mais, à côté de ces rêves de fils, il y a les aspirations de l'homme ; et si le cœur vient déposer son grain d'encens, son offrande d'amour aux pieds du chef de la famille, le cerveau résiste et crie : — Et l'avenir ?... L'imagination se réveille, l'espérance vous touche de son aile, et vous vous dites : Mes bons parents, père dévoué, mère tendre, aimez-moi bien ; soyez sûrs que je vous adore et pardonnez-moi si ma destinée n'a pas voulu que je vive à vos genoux. Que Dieu ne nous fît-il opulents ? Je n'aurais jamais voulu vous quitter d'un pas ; toujours et tout à vous, j'eusse été sans ambition, sans souci : l'amour filial m'eût tenu lieu de tout.

Mais le sort en décida autrement. Il vous fit pauvres : vos luttes vous donnèrent l'aisance de l'honnêteté ; à moi de suivre l'étoile, et de monter à côté des riches et des heureux de ce monde.

Mais dans cette arène qui s'ouvre, j'aurai toujours pour me soutenir et me guider l'image de mon père sous les yeux, le souvenir de ma mère ; ce sera là mon drapeau. Et chaque année, je serai si heureux de pouvoir dire à mon père adoré : — Tiens, vieux père : ma journée t'appartient ; le 19 mars est ton domaine, je te le consacre ; je fais fête parce que c'est ta fête. Et ce jour-là, nous irons tous prendre le soleil, en famille ; qui sait si ce ne sera pas le soleil d'Italie ; — le beau soleil de l'Italie ressuscitée ?...

En attendant, je t'envoie toute mon âme dans cette lettre. Je te serre, toi et toute la famille, dans une même étreinte.

Ton fils,

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 6 avril 1859.

Mon bon père, je comprends que tu as dû être fort étonné de voir M. Bessières revenir sans m'avoir vu. Comme je tiens à faire la part de tout, je t'envoie une lettre d'excuses pour lui, que tu me feras le plaisir de lui remettre : avec les gens puissants on doit toujours courber la tête ; mais attendons la fin.

Je commence par te dire, à toi, mon père, ce que tu sais fort bien : moi, Léon, ton fils, je sais trop ce qu'est

[1] M. Bessières, maire de Cahors, et protecteur de la famille de Joseph Gambetta.

pour nous M. Bessières et les services qu'il nous rend et qu'il peut nous rendre, pour avoir voulu commettre une impolitesse à son égard. Tu es trop fin pour ne pas savoir que je suis trop politique pour me conduire aussi maladroitement. Si je ne suis pas allé voir M. Bessières, c'est le résultat des circonstances.

M. Bessières, à son arrivée, vient remettre une lettre à Giraud et une à moi, dans le même hôtel ; mais il dépose la lettre toute seule dans ma case, et dans la case de Giraud met une lettre et sa carte de visite, avec son adresse. M. Bessières n'ayant pas déposé de carte pour moi, je n'ai pas cru devoir y aller ; je lui ai envoyé mes remerciements par Giraud, pour avoir bien voulu porter ta lettre. Enfin, pendant qu'il est resté à Paris, les jeunes gens sont allés le voir et ne m'ont appris en rien qu'il m'eût demandé. J'aurais voulu lui remettre une lettre pour vous tous ; mais quand je n'ai pas vu qu'il manifestât l'idée de me voir, j'ai craint de le gêner et je n'y suis pas allé. M. Bessières est venu, dit-on, à l'hôtel avant son départ, la veille, et j'ai été bien fâché de ne pas m'y trouver ; mais je ne pouvais le voir le lendemain, puisque je l'aurais trouvé parti. Au reste, je n'ai su qu'il était venu qu'un jour et demi après ; il n'avait rien laissé, ni nom, ni billet ; il était difficile que j'en fusse instruit plus tôt.

Ainsi, M. Bessières, quoique fort bon garçon, très serviable, charmant, n'a pas eu à se plaindre de moi, parce que je ne pouvais pas aller à lui sans être invité. Il ne me remet pas sa carte ; il ne me prévient que la veille de son départ : je ne le sais que lorsqu'il n'est plus temps ; il me semble que les torts ne sont pas de mon côté. Mais comme, avec un homme comme celui-là, on doit toujours

avoir tort, je ne tiens à me disculper que pour toi, et toi seul. Tu comprendras, je l'espère, ma légitime fierté. Après çà, et suffisamment satisfait que toi, mon père, tu saches au juste ce qui s'est passé, je ne demande pas mieux que de ménager cet homme qui est, après tout, un brave homme. Aussi, je lui envoie une lettre d'excuses qui le ramènera tout à fait.

J'espère, mon bon père, que tu seras content de mes explications et que tu reconnaîtras que je suis toujours ton digne fils,

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 10 mai 1859.

Il faut espérer que de cette tourmente actuelle il sortira une situation neuve qui appellera les jeunes gens ; les vieux s'écroulent. Une circonstance fort heureuse de l'époque actuelle, c'est que tous les hommes distingués d'aujourd'hui sont vieux ou sur les limites de la vie ; demain, ils seront morts ; après-demain, la place sera aux jeunes, aux ardents et aux ambitieux. Cette campagne d'Italie fera des vides qu'il sera nécessaire de remplir.

L'Empereur part ce soir, dit-on, pour l'Italie ; tout ce qu'il y a de dignitaires à Paris lui a souhaité bon voyage ; ce soir, à onze heures, le tour du peuple ; au sortir du *Te Deum* de Notre-Dame, il y aura sans doute une ovation vraie, car elle partira du cœur. Ces bons Parisiens sont tout flamme pour la guerre, qu'ils croient devoir aboutir à l'indépendance italienne. Dieu veuille qu'ils ne soient pas induits en erreur ! Je t'ai assez dit mes opinions, mes craintes à ce sujet pour n'avoir pas à y revenir. En atten-

dant, l'Italie est en armes et les volontaires font leur devoir : Garibaldi et sa légion ont forcé les lignes autrichiennes et enlevé trois cents prisonniers. Tu verras que ce brave Génois sera encore l'âme de cette guerre et l'ange tutélaire des Italiens.

On avait parlé de l'abandon de Rome par nos troupes ; mais il y a eu contre-ordre : le Saint-Père (que le diable puisse supprimer !) a en apparence renié l'Autriche, *il celasco*.

En France comme en Italie on est fort impatient d'apprendre un engagement, parce que ce sera un bulletin de victoire. Cependant, je crois que nous n'aurons pas de faits d'armes remarquables avant quinze jours. Pour une pareille guerre, la guerre de plaine, on ne peut, on ne doit commencer qu'avec des forces imposantes, et ce ne sera que lorsqu'on aura massé un front de bataille de cent à cent cinquante mille hommes que les opérations sérieuses pourront commencer. Il vaut mieux retarder de quelques jours, pour apprendre un solide résultat ; et je crois que tout se bornerait là, si l'Autriche ne réussissait pas à entraîner l'Allemagne. Si la Confédération germanique se mêlait à la guerre, il n'est pas permis de prévoir où cela s'arrêterait. Mais il est possible que la présence de notre amie la Russie, sur les frontières du Dniéper, empêchera les États allemands de se joindre à l'Autriche...

31 mai 1859.

Je suis accablé de besogne. J'ai tiré au sort la thèse la plus affreuse possible, longue en diable, et la matière la plus horrible du Code, les hypothèques.

Paris, 24 juin 1859.

Paris est dans le calme plat : rien, pas de troupes, pas de fêtes, pas de souverain, pas de théâtre, pas de beaux promeneurs qui vont dans leur château, du soleil rarement, de la pluie, c'est-à-dire de la boue pour toujours, voilà la semaine. Il n'y a rien, si ce n'est dans notre cher barreau où chaque jour une grande et sublime voix se fait entendre : hier, c'était Jules Favre ; aujourd'hui, Berryer et Crémieux dans le procès des coulissiers et des agents de change. Berryer a plaidé comme s'il avait eu vingt ans ; c'était délirant. Ah ! quand me sera-t-il donné de prendre rang dans cette milice de la parole ? Mais patience : les examens sont là, nous allons les passer. Ils sont bien longs, bien amers cependant. Je suis accablé de besogne ; mais aussi le mois d'août me verra avocat. Il me semble que le ciel s'ouvre quand je pense au résultat et que j'entrevois la couronne de Dieu.

Mais il faudra encore travailler toutes les vacances, pour gagner un an, finir rapidement ce doctorat. Je ne pourrai venir qu'au carnaval, l'an prochain. En attendant, pour vous rendre l'absence moins dure, le bon Sisco viendra vous porter mes thèses et mes espérances.

Je prends de la confiance tous les jours ; en un mot, je crois qu'il y a au firmament des destinées une étoile aussi pour moi, qui vous embrasse tous de cœur.

Léon Gambetta.

Paris, le 17 août 1859.

Mon bon père, comme je te l'avais annoncé, j'ai subi hier soir ma composition et aujourd'hui mon quatrième.



Mlle BENEDETTA GAMBETTA
Sœur de Gambetta

Je sors de l'École de droit ; j'ai été reçu et très bien reçu, comme tu pourras le voir d'après ma note[1].

Seulement, tu verras une singularité, — une noire à cause d'une discussion avec le professeur de commerce, que je te raconterai. Ainsi, il ne me manquerait plus que ma thèse ; je n'ai encore rien reçu de la Sorbonne. Si je dois la passer, je le saurai d'ici à quelques jours ; je te l'écrirai en te fixant le jour de mon départ. Je voudrais savoir si Sisco doit partir bientôt. Je l'attendrais s'il devait partir à la fin du mois ; sinon, je partirai le plus tôt possible. Il me tarde d'arriver. J'ai besoin de vous voir, de me reposer un peu...

Août 1859.

Mon bon père, je t'écris de la chambre de Sisco, que je suis allé instruire de mon départ pour demain, mardi, par le train de Bordeaux ; je serai donc à Cahors le lendemain soir, à huit heures et demie ou neuf heures. J'ai avancé mon départ vu l'impossibilité de passer ma thèse, par suite de la mauvaise volonté de ces bureaucrates de la Sorbonne ; enfin, c'est un léger désagrément qui disparaîtra en novembre. Mon oncle doit avoir reçu une lettre de moi, dans laquelle je lui disais que je lui annoncerais mon arrivée. Sois assez bon pour lui communiquer celle-ci : je n'ai pas un moment pour écrire.

Paris, le 27 septembre 1859.

Mon cher père, arrivé ce matin, je me hâte de te donner de mes nouvelles. Nos santés sont, à la rigueur,

[1] Avec deux boules blanches, deux rouges et une noire.

bonnes, d'aucuns disent excellentes. Sisco va beaucoup mieux; mais, à moitié chemin de Cahors, il fut frappé d'un malaise. Aussi, arrivés à Valence, fallût-il filer au plus vite sur Paris...

Paris, le 29 octobre 1859.

... Je promets tous les jours, tous les ans, de ne plus pécher, d'être à l'avenir un fils et un correspondant assidu; mais, malgré toutes ces belles résolutions, la légèreté de l'âge est là qui me distrait. Devrait-on cependant être léger avec son père, sa famille, et ses amis, cette autre famille du cœur?

Hélas! non; et c'est un signe du temps contre l'éducation trop hâtive que nous recevons. A peine sortis de l'enfance, nous savons tout ou à peu près; il ne nous manque qu'une petite chose, grosse comme un monde : le bon sens. Nous vivons d'emprunts, par dictons; nous sommes comme des fleurs artificielles, bien disposées, mais dépourvues de ce parfum, de cet éclat qui est le prestige de la maternité; quoi qu'on fasse, on ne peut aller plus loin que son âge; on peut en dépouiller les vices, ou en conserver tous les défauts. Heureux, dans ce triste état, de trouver des parents assez compatissants pour tout excuser, puisqu'ils sont bien sûrs qu'on les aime!...

Puisqu'il te faut un journal, je t'engage fort à t'abonner à l'*Opinion Nationale*, journal calme, sérieux et fort italien.

Paris, le 11 novembre 1859.

Mon bon père, une chose qui m'a bien satisfait, c'est de voir que tu as adopté l'*Opinion Nationale* comme journal

de tes convictions. J'ai à cela un double intérêt, d'abord de simple opinion démocratique, ensuite parce que je vais faire partie de la rédaction. J'ai dernièrement reçu la visite du rédacteur en chef, chez moi, sans savoir qui pouvait me l'adresser. Il m'a déclaré vouloir m'enrôler et me faire un de ses adeptes. J'ai décliné d'abord mes capacités. Il a insisté, j'ai fini par accepter ; seulement, j'ai demandé quelque temps pour pouvoir me préparer dignement à la lutte.

C'est un journal calme, sérieux, philosophique ; j'ai pensé que tu ne serais pas fâché de me voir là-dedans une noble occupation. D'ici à quelques jours, il y aura un article de moi, sur la question italienne. J'espère que tu en seras content.

Dans quelque temps, cela pourra bien me donner quelque argent. Il faut frapper à toutes les portes quand on a besoin de vivre, et il est heureux de trouver d'aussi belles entrées que celle-ci. Seulement, j'en suis à me demander si je dois ou non signer de mon vrai nom.

Mais c'est là un accessoire ; le principal est toujours le droit ; les cours vont rouvrir d'ici à quelques jours : nous allons nous débarrasser de la thèse et puis commencer ce doctorat, que je me promets de mener aussi rapidement que possible. Enfin, que te dirai-je ? Jamais je n'ai eu plus de confiance en moi, ce qui est un très bon signe d'avenir.

En attendant, ménagez-vous, pensez à moi, croyez que je vous aime toujours à la folie. Seulement, je suis un peu gêné pour faire face à toutes ces dépenses absurdes de thèse, d'impressions, d'inscriptions, qui me ruinent et me désolent. J'attends des élèves qui ne sont pas rentrés ; espérons que cela finira vite...

Paris, le 28 novembre 1859.

Mon bon père, j'ai reçu ta bonne lettre et j'y ai lu une fois de plus l'expression de l'ardente sympathie que tu me portes, du dévouement que tu as pour moi et mon avenir. Je n'aurai de remerciements réellement efficaces et vrais que le jour où je pourrai te récompenser en te faisant une heureuse vieillesse ; mais il faut attendre : les routes sont longues à parcourir ; heureusement que je suis jeune et bon marcheur ; et puis, je commence à voir qu'il y a des gens assez bien inspirés pour vous ouvrir la voie ; ainsi, hier, chez moi, dimanche, où un mal d'oreilles me retenait, j'ai reçu la visite de M. Valette, ce qui est fort rare : un professeur visitant un simple étudiant. En voilà un qui me fera arriver, s'il le peut...

J'ai reçu hier une lettre de mon oncle, très gracieuse ; je lui envoie mon numéro de l'*Opinion nationale*. Je n'écrirai là-dedans d'une manière régulière que dans quelques mois, parce qu'il me faut quelques études préalables. De temps à autre, j'écrirais bien un article ; mais pour une polémique suivie, j'ai encore besoin d'acquérir quelques forces. J'ai donné, il y a quinze jours, un article que je n'ai pas signé, parce que je n'ai pas osé : je n'avais pas encore ton consentement.

Enfin, tu me dis tous les sacrifices que tu t'imposes ; je les connais, mais je m'en désole ; cependant, ton appui m'est indispensable encore quelque temps. Ainsi, je t'avais parlé en vacances d'une conférence ou répétition de doctorat donnée par le professeur de l'école, moyennant cent cinquante francs par an. Ce n'est réellement

pas cher ; je n'ai pu cependant m'inscrire : je ne les avais pas. Tôt ou tard, il faudra les y mettre, et j'aurai perdu quelques leçons. Si tu pouvais me les avancer, ce serait autant de gagné...

Toutes ces demandes me déchirent l'âme ; malheureusement, c'est l'implacable nécessité qui crie et me torture. Enfin, tu jugeras. Songe seulement que je ne ferai jamais de demandes inutiles.

Paris, le 19 janvier 1860.

Mon bon père, enfin je suis au bout de cette thèse[1]. Tu apprécieras toi-même qu'il m'a fallu plus de temps qu'aux gens ordinaires pour faire un pareil travail. Pour moi, il s'agissait de donner un travail complet ; je pense dire avec orgueil que ma thèse l'est. J'ai eu là-dessus assez de témoignages ; je vais la retirer de l'École et te l'envoyer, avec la liste des gens à qui tu devras ou jugeras à propos de la remettre. En attendant, je t'embrasse, te prie d'excuser mes retards, et de gronder mon oncle de n'avoir pas répondu à ma lettre du premier de l'an.

Je vais chez Sisco lui apprendre la bonne nouvelle. Adieu.

Ton fils qui t'aime,

LÉON GAMBETTA.

Les adversaires politiques de Léon Gambetta ont trop laissé dire par leurs polémistes que le jeune tribun fut, au Quartier Latin, un « pilier d'estaminet ». On vient de voir

[1] Gambetta fut reçu, à sa thèse de licence, le 19 janvier 1860, avec deux boules blanches et trois rouges.

quelle existence laborieuse, bien qu'effervescente, mena Gambetta étudiant en droit. Un fait, en dehors de ses succès officiels, suffirait à l'établir : son nom figurait, en 1859, sur le livre d'or des élèves admis à concourir aux prix Beaumont : seuls, les étudiants qui avaient été reçus à tous leurs examens avec majorité de boules blanches — et ils étaient fort peu nombreux, — pouvaient être candidats à ces prix. Gambetta figure parmi eux, avec quatorze boules blanches sur vingt et une. On verra bientôt que ce « modèle d'inconduite », doté d'une pension de *cent francs par mois*, avait, en quatre ans d'études — et de « désordres », affirmèrent ses ennemis, — contracté une dette de... cinq cents francs, qu'il eût soldés sur ses maigres économies si le créancier, son restaurateur, ne l'avait méchamment dénoncé à son père.

Paris, le 25 janvier 1860.

Mon bon père, je suis étonné de n'avoir pas reçu des nouvelles de ma thèse, ni de toi, ni de mon oncle, ni de tous ceux à qui je tiens : on croirait à l'abolition des voies de communication... Sisco va fort bien, a été enchanté de voir son nom en dédicace, et m'en a fait distribuer quelques-unes à son régiment. Il était heureux, et moi aussi, de lui avoir causé ce plaisir. J'ai fort bien passé ; je suis très content de ma thèse. Le président m'a adressé des compliments ; le professeur Brossard qui, l'an dernier, m'avait donné une boule noire à mon dernier examen, s'était mis de mon examen cette fois-ci ; mais, dans une discussion qui s'est élevée entre nous à propos d'une question de droit public, il a été obligé de céder, m'a exprimé ses regrets de l'an dernier et m'a donné une blanche. Désormais, nous serons très bien ensemble et j'en suis fort aise ; car il peut m'être très utile.

J'ai envoyé une thèse à mon oncle ; pas de réponse :

je lui avais écrit une lettre au premier de l'an ; pas de réponse ; je demande des explications.

Je ne sais si vous conspirez pour me priver de vos chères nouvelles ; je proteste et je ne serai content que par une longue lettre de chacun de vous. Je suis bien puni de ne pas vous avoir écrit aussi souvent que je devrais le faire, en fils qui vous aime si légitimement.

Léon Gambetta.

III

GAMBETTA AVOCAT

Au meilleur de ses amis Niçois

DENIS SÉMÉRIA

> L'émotion produite par l'éloquence de maître Gambetta a été telle qu'on a pu, de nouveau, songer — il n'y a pas d'exagération à le dire — à Cicéron et au *Pro Roscio.*
>
> J.-J. Weiss.

III

GAMBETTA AVOCAT

Paris, le 27 février 1860.

La grand'route est devant nous ; il faut la prendre résolument, la tête haute, et lutter. Je suis tout prêt ; mais pour ne pas m'user aux premières difficultés du chemin, j'ai pensé à prendre le plus d'appuis et de guides possible ; ainsi, je t'apprendrai que je suis en instance pour entrer chez Mᵉ Dufaure, le premier avocat de Paris ; il est vrai que je ne gagnerai pas une obole ; mais j'aurai ses conseils, ses lumières, son gigantesque appui ; avec de pareils tuteurs et un peu de soleil, on doit croître et porter de bons et beaux fruits.

J'aurais voulu t'annoncer que cette affaire est réglée ; mais tout n'est pas encore fini : il faut un peu parlementer, être présenté, discuté, disséqué presque. J'espère y être avant un mois.

Ce sera un bien beau jour, père, que celui où je pourrai m'asseoir dans le cabinet du premier jurisconsulte de Paris. Mais, en attendant la réalisation de ce plan, il faut garder le silence.

Je compte pouvoir prêter serment d'ici à la fin du mois. Oh ! qu'il me tarde de plaider! La langue me brûle. *J'ai*

peur d'avoir peur, comme disait Montaigne; c'est le courage des braves. Quand viendra ce beau jour?...

En ce moment-ci, j'ai la fièvre de débuter; je lis, je relis les maîtres de la parole; j'apprends, je vais au théâtre et au Palais, je cherche des leçons et des modèles; ils abondent ici.

Quand serai-je admis à les reproduire? Je ne pense plus qu'à cela. Ma pensée, ma vie est concentrée sur ce point: plaider! Si l'effort n'est pas heureux, si je succombe, je jette la toge et me retire dans le droit romain; je reviens à l'Ecole et, dans cinq ans, je serai professeur. Il m'en coûtera de sacrifier tous mes beaux rêves de barreau, que j'avais caressés avec tant d'amour, d'abandonner le champ de bataille de la parole où je me croyais appelé à vaincre; mais j'aurai toujours cette ressource d'une grosse position apportant avec elle le repos, le calme, l'oisiveté même et la considération à défaut du bruit et de la gloire qui se fait autour de l'Éloquence. Mais espérons que je ne serai pas vaincu et que je pourrai t'envoyer un vrai bulletin de victoire qui te dira :

— L'avenir est à nous, le vent gonfle la voile; où allons-nous? Au faîte!

Tu le vois, et pourquoi te le cacher à toi, mon bon père? L'ambition me dévore; peut-être ne suis-je que le jouet de mon orgueil? Mais, après tout, l'ambition n'est pas un crime. L'orgueil est une force et, avec le travail pour levier et l'éperon du besoin, que ne peut un jeune homme ardent, honnête et qui a toute la vie de son père pour exemple? Aussi, je surabonde de courage et d'amour filial pour toi et pour vous tous que j'embrasse.

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 25 février 1860.

Mon bon père, j'ai reçu ta lettre hier, et je viens de la relire après le travail de la soirée : je prends confiance et repos dans cette lecture. Il me semble que ma petite chambre se déplace et s'agrandit ; je vois autour de moi des objets amis, ton bon Voltaire, tes glaces encore enrubannées de leur papier rose, le navire qui est là, fier écusson, pour dire le passé et nous porter à l'avenir. Je me complais à cette idée, et près du feu où dansent les Chinois des poteries, je découvre toute la famille heureuse, confiante, adorée. Il y a des moments où la mémoire ressemble beaucoup à l'ange gardien de l'homme ; on dirait une bonne fée qui, d'un coup de baguette, déroule sous nos yeux, fatigués de l'étude, les champs, les maisons, les hommes, les choses, jusqu'au ciel de notre pays absent ; car, vois-tu, l'éternel proverbe a raison : il n'est pas bon que l'homme soit seul. Aussi les liens de la famille ne sont pas une vaine expression, un mot sans portée, une futile image ; rien de plus vrai et de plus réel. On est lié à sa famille par des liens de chair vive ; rompez-les, la plaie saigne toujours et on ne la guérit que par le rapprochement, c'est-à-dire en revenant au sein de cette famille. Ce sont là de douces chaînes qu'on voudrait porter toute sa vie. Je n'aurai jamais de plus ardent plaisir que de pouvoir vous voir tous autour de moi pour m'aimer plus près dans les luttes de la vie. Si jamais je peux y suffire, mon luxe à moi, ce sera ma famille, la splendeur et la consolation de ma vie, tous les miens en moi et pour moi. Comme tu me le dis, pour arriver là, il faut de la ténacité, de la persévérance

et pas de précipitation. Je t'écouterai : ton expérience est ici d'accord avec celle de tous les hommes d'étude et de sagesse ; la précipitation gâte tout, disait un sage Romain, et notre empereur écrivait dans l'exil : le temps à moi, tout est possible.

Qui attend, surprend, disait Louis XI. Savoir attendre est la moitié du succès, écrivait Robespierre. Tous ces hommes nous donnent la clef de leur réussite ; faisons comme eux : attendons.

En attendant, répétons le mot d'un autre glorieux César de ce monde : *Laboremus*.

Je reconnais que tu as raison de trouver de la négligence dans le retard apporté à ma thèse ; mais, en somme, il n'y a pas grand mal à tout cela ; j'ai plus approfondi, et deux mois de plus ou de moins ne sont que de bien peu de poids dans toute une carrière. Au reste, c'est la dernière fois. A cause des remaniements de l'Instruction publique, on ne m'a pas encore délivré mon diplôme ; je l'attends cependant avec impatience ; il sera le bienvenu. On me l'a promis pour le mois de mars.

J'ai renoué connaissance avec M. Auferin, mon ancien professeur de Montfaucon, qui est ici dans une grande famille, occupé à faire l'éducation des deux fils. Nous nous visitons. Son maître, le marquis de Charnacé, est un homme fort opulent dont j'espère bien, un jour ou l'autre, faire un échelon pour monter un peu plus haut. Il faut pratiquer l'homme ; ma thèse lui a paru formidable. Il est conseiller à la Cour impériale de Paris. Son fils aîné n'est pas encore bachelier, malheureusement pour moi. Enfin, quand il le sera, j'aurai là une bonne répétition.

M. Auferin me charge de mille amitiés et respectueuses félicitations pour vous...

Embrasse bien ma sœur pour moi, et dis-lui que j'ai en main une petite affaire à son intention. Si elle réussissait, je lui ferais un petit cadeau. Autrefois, du temps des rois et des parlements, les avocats, les procureurs, les juges recevaient toujours des épingles, des pots de vin pour leur dame; comme je ne serai pas marié avant 1895, je les donnerai à ma sœur.

Paris, le 8 mars 1860.

Mon père, sois indulgent et lis : on ne passe pas impunément trois ou quatre ans à Paris ; on finit, avec la plus belle régularité, par faire des fautes qui, pour les jeunes gens, se traduisent par des dettes.

Comme la plupart, j'ai eu mes mauvais moments, mes heures d'entraînement et de folle conduite, et, au bout du terme, j'ai trouvé une dette considérable. Mais comme je connaissais mes ressources et l'étendue déjà trop grande des sacrifices que tu avais accomplis pour moi, je t'avais toujours caché cette plaie, que je voulais guérir moi-même sans aucun secours de toi ; il était juste que j'expiasse seul la faute que j'avais commise.

Aussi, je travaillais depuis quelque temps à ce résultat; mais j'avais compté sans la mauvaise volonté de mon créancier. Après avoir pris la ferme résolution de le payer de mon propre argent, il s'agissait de le faire attendre et, pièce à pièce, j'avais déjà rassemblé deux cents francs, que j'allais lui donner, lorsque j'apprends qu'il vient de t'écrire parce qu'il croyait sans doute être payé par toi sur-le-champ et de toute la somme qu'il te

réclamait, laquelle est exagérée, puisque son compte ne s'élève, de sa propre main, qu'à cinq cent quarante cinq francs. Tu vois que l'acompte que je lui donnais était sérieux et que j'eusse réglé ce que j'appellerai mes erreurs d'étudiant sans que tu en eusses rien appris ; j'avais toujours compté sur sa bonne volonté ; car il me devait beaucoup de ses pensionnaires, et je lui avais fait rentrer quelques sommes qu'il attendrait encore. Mais qui se fie aux hommes se fie au vent ; ils sont plus mobiles et plus méchants. N'importe ! Il aura ce soir les deux cents francs ; je gagnerai le reste le plus tôt possible et tout sera dit. Mais le mal aura été fait : tu auras su qu'en quatre ans j'avais fait cinq cents francs de dettes ! A coup sûr, ce n'est pas une fortune ; mais, pour nous autres, c'est beaucoup ; cependant, mon avenir n'y passera pas, puisque, encore quelques mois d'attente, et tout se serait couvert sans bruit. Tu le vois, je ne sais que me confesser à toi, avouer ce que j'aurais voulu te cacher pour t'épargner de la peine, à toi qui mérites si peu qu'on t'en fasse. Mais ma bonne volonté à réparer mes fautes n'a pu triompher du mauvais sort et prévenir l'empressement de ce maudit homme. Mon inexpérience a été cause que j'ai mal agi : maintenant, devenu plus sensé, je ne désire que réparer les étourderies de la veille. Moi-même je paierai ces folies ; ce ne sera pas très long et je compte être soutenu dans cette tâche par l'idée que mon père sera touché de mon repentir, de mes efforts, et m'accordera ce pardon que j'ambitionne et qui m'est nécessaire pour ne pas me décourager. Je compte sur une bonne lettre de réponse pour me rendre l'énergie et la confiance...

Léon Gambetta,
avocat.

Paris, le 15 mars 1860.

Je songe tout seul à ce silence sévère que tu gardes à mon égard ; les questions viennent m'assaillir et je me demande avec effroi si tu me continues l'amour dont tu m'avais toujours entouré, si tu me vois toujours du même œil, si une faute peut me ravir ton indulgence ? Malgré les apparences noires que ma pensée rencontre dans ton silence prolongé, je ne le crois pas, je ne peux y croire ! Ta dernière lettre (il faut remonter bien haut pour la retrouver !), malgré sa forme austère et le souvenir amer qu'elle m'apportait, était si pleine d'émotion contenue, de conseils salutaires, qu'elle m'avait semblé bonne comme un remède qui guérit malgré sa violence. Elle me retraçait sous de sombres couleurs tes débuts dans la vie, tes efforts, tes doutes, tes tortures, tes sueurs, tes craintes, ta valeur, enfin ton succès, le mauvais génie vaincu et le tien triomphant, ta sévère, mais grande, mais salutaire manière de juger les choses et les hommes, et je me comparais à toi dans ce tableau du passé et du présent, et je doutais de moi-même. Je me disais que je n'eusse, moi, jamais commencé et construit une position, que je ne serais jamais remonté à fleur d'eau et mon étonnement mêlé d'admiration et d'amour faisait croire que tu ne pouvais qu'être indulgent pour moi, si j'avais été moins fort, moins droit, moins valeureux que toi. C'est plutôt la faute de ma génération que la mienne propre : la race qui nous a précédés, et d'où nous sommes issus, était plus vaillante, plus fière que celle d'aujourd'hui. Les anciens doivent donc aux jeunes gens plus de pitié que de colère, de conseils que de blâmes, d'appui et d'amour

que de reproches et de désaffection, Je pense, que dis-je, je suis sûr que tu m'as pardonné ; mais ton silence m'inquiète et m'agite. Réponds-moi avec ton cœur ; ta raison est trop amère quand elle parle toute seule.

Embrasse ma mère, ma sœur et mon excellente tante après laquelle je soupire de vivre ici, pour être plus près de vous en étant près d'elle [1].

Paris, le 17 mars 1860.

Mon bien aimé père, malgré les justes reproches que tu es en droit de m'adresser sur ma conduite et dont j'attends encore l'expression, je n'oublie pas que j'ai un devoir bien doux à remplir : m'associer à la joie de la famille fêtant le joyeux anniversaire de son patron. C'est pour nous tous le baiser de l'avenir que nous nous donnons ce jour-là, le souhait de longue vie, le signe de notre amour mutuel, si profond entre tous les membres de notre famille ; c'est le jour de l'année où il me coûte le plus d'être loin. Il est si bon d'être sur les vieux fauteuils de la maison, ce jour-là : on se rappelle toute son enfance et ces souvenirs vous font remonter jusqu'au berceau. On se surprend alors à folâtrer, comme il y a quinze ans, sur les genoux de son père. Tant il est vrai que le corps se transforme sans que le cœur change.

Et puis, je serais là, et tu me pardonnerais plus vite ;

[1] Joseph Gambetta aurait voulu que Léon, dès sa licence obtenue, rentrât à Cahors et s'y inscrivît au barreau. Sa mère insista énergiquement pour qu'on le laissât à Paris ; mais le père imposa, comme condition, que la tante du jeune avocat, — la *Tata*, — Mlle Jenny Massabie, suivrait Léon à Paris et lui organiserait un foyer de famille pour l'arracher à ce que les bons Cadurciens, premiers auteurs de l'absurde légende, appelaient « la vie d'estaminet ».

car tu verrais que je n'ai agi qu'à la légère et que je suis devenu, depuis cette époque, plus sérieux. Mais ne parlons plus de ce sujet ; l'heure est mal choisie, nous devons tous être à la joie et à l'espoir, la joie de ta fête, l'espoir de te saluer chaque année pendant un demi-siècle.

Au milieu de tous, jeune patriarche, présidant à la fête, pense un peu à moi, bois à ma santé et embrasse pour moi toute la famille, ma sœur, ma mère, mon oncle, ma tante et ma cousine...

Paris, le 7 avril 1860.

Mon bon père, je profite du départ pour Cahors du jeune Edoux pour répondre à ta sévère lettre du 2 courant. Tu m'y retraces avec énergie ce que tu as su faire pour te faire une position et nous donner une modeste aisance, c'est-à-dire par quelle voie de privations et de régulières actions tu es arrivé à percer. Je comprends, malgré ta mauvaise opinion sur mon compte, ce qu'en pareille matière l'expérience donne de poids à tes avis. Aussi tes blâmes, quoique violents, ne m'ont pas été aussi durs venant de toi. Je te l'ai dit : j'ai commis des fautes ; à moi de les réparer. Je n'en demande que l'occasion. Tu dis que tu ne crois guère à mes promesses, parce que je n'ai pas encore prêté serment ; mais si tu savais ce que c'est qu'obtenir une signature d'un ministre, tu verrais qu'il n'y a point de ma faute.

Puis, tu me parles de Me Dufaure : je peux entrer encore chez lui ; mais j'en ai été dissuadé par un vieil homme du Palais, qui m'a dit que les secrétaires étaient nombreux chez Dufaure, ce qui faisait qu'il n'en poussait aucun.

Je voudrais déjà avoir le moyen de me suffire; mais crois-le : on ne dompte pas la fortune du premier coup, et je te jure que je voudrais bien pouvoir vous éviter les sacrifices que vous faites tous les jours...

Paris, le 21 mai 1860.

Mon bon père, j'ai passé mon conseil de revision : à l'heure qu'il est[1], je suis donc définitivement Français, puisque j'ai payé la dette du sang au pays. Malheureusement, mon exemption était assurée : à choisir, j'eusse accepté d'être sept ans sous les drapeaux pour avoir l'usage de mes deux pauvres yeux... Mais la fatalité, qui est toute-puissante en ce monde, a voulu me frapper ; il faut me résigner : la vie est une lutte où la résignation promet, mais n'assure pas les succès. Ne parlons plus de ce triste accident que la revision m'a amèrement rappelé, si toutefois j'avais dû l'oublier. Cependant, en voyant, hier, cette fleur de jeunesse qu'on recueille en France, comme le bois des forêts de l'Etat, pour l'envoyer servir de bûches au foyer de la guerre, je pensais que cette dette, que cet impôt sur la vie humaine était bien absurde. Combien ce dévouement est stérile et ruineux, et peu comparable à celui de ces volontaires italiens qui, aujourd'hui, sous la bannière de Garibaldi, vont, la baïonnette et le cœur en avant, au secours de l'Italie du Sud contre l'oppression et l'absolutisme.

[1] Né en France d'un père étranger, Gambetta avait fait, le 29 octobre 1859, devant M. Bessières, maire de Cahors, la déclaration prescrite par l'art. 9 du Code civil, qui lui assurait la naturalisation et la qualité de Français. Il fut, à la revision, déclaré impropre au service, comme borgne.

On a fait courir le bruit ici que le brave Niçois avait été battu ; mais, ce matin, démenti énergique : c'est lui qui a complètement défait les troupes royales du Bourbon de Naples.

Je t'assure, cher père, que, malgré ma nouvelle qualité de Français électeur et bientôt éligible, je considère la lutte de ces braves gens comme une affaire de famille, une idée de race, une véritable société d'eux à moi. Souhaitons-leur bonne chance ; ils travaillent à faire triompher le droit. Ce dernier mot me rappelle ce que j'ai à te dire : tu peux compter qu'à la fin de l'année je t'arriverai docteur au premier degré. Mais la situation politique s'embrouille tellement que je voudrais avoir déjà tout terminé. Je me trompe fort ou de grandes choses se préparent : la vieille Europe est en travail ; elle va peut-être se réveiller, et nous assisterons bientôt, je l'espère, à la constitution, aux quatre points cardinaux, du vrai principe de nationalité et de démocratie. La question d'Orient se réveille, l'Autriche va tenter un dernier effort, l'Italie est en feu, la France se lèvera peut-être bientôt : lorsque l'orage éclatera, il n'y aura que les arbres vigoureux et forts qui pourront résister, je veux dire les peuples. Attendons, le moment est proche...

Mon cher père, ta dernière et bonne lettre me demandait l'explication de ce mot : docteur au premier degré ; cela signifie que le doctorat est composé de deux degrés, l'un de droit romain, l'autre de droit français. C'est celui de droit romain, de beaucoup le plus long et le plus difficile, que je vais passer, heureusement, il faut l'espérer ; après quoi, je serai docteur au premier degré. Le reste ira tout seul et sera l'affaire de six mois.

Paris, le 27 juin 1860.

... Le temps s'est mis au beau depuis la mort du prince Jérôme. Ce serait à croire qu'il effrayait le soleil et que sa tombe sera le gage d'un splendide été. On va sans doute, lundi, 2 juillet, lui faire de magnifiques funérailles que, grâce à Sisco, je verrai de près. On avait fait courir un bruit qui justifierait assez ce que je t'écrivais dans une de mes dernières lettres au sujet des fonds publics : on avait parlé d'un nouvel emprunt du gouvernement ; et là-dessus toutes les bourses de s'effrayer, à tort ou à raison ; mais on est obligé d'avouer que cette nouvelle eût été terrible si elle eût été vraie ; car elle aurait laissé voir le fond du coffre.

Aussi, ce matin, le *Moniteur officiel* contient deux lignes sèches et sévères pour démentir ce qu'il appelle un faux bruit. Dieu veuille que ce soit là une vérité ; mais nous sommes si habitués à voir se produire le contraire de ce qui est promis par le gouvernement qu'on ne sait plus que craindre et attendre. En attendant, Garibaldi avance toujours à grands pas ; il organise le pays comme un vrai dictateur romain ; seulement, on redoute qu'il ne choisisse pas assez minutieusement ses ministres. C'est là l'écueil de toutes les révolutions.

On me communique à l'instant même une nouvelle de l'*Echo du Parlement*, journal belge qui ne paraît point en France, où on lit qu'un Sicilien payé par le gouvernement a tenté d'empoisonner Garibaldi. Heureusement le coup a avorté ; mais le général est indisposé : espérons que cela ne sera rien.

Je te demanderai si tu as lu le splendide discours de Victor Hugo sur l'expédition sicilienne ?

Voilà le temps qui s'améliore ; on ne peut plus travailler que le matin. Vienne l'heure où je serai prêt à passer l'examen et j'arrive. Sisco me devancera probablement. Je vais dîner ce soir avec lui ; c'est-à-dire qu'il y aura fête ce soir au 1er grenadiers ; nous boirons le bordeaux à votre bonne santé à tous.

2 juillet 1860.

... Je suis allé me faire examiner par M. Valette et le résultat de cette conversation-examen a été que je ne devais pas me présenter encore, vu qu'il s'agit pour moi, du moment que je suis résolu à arriver à l'agrégation, de passer de brillants examens et non d'être reçu à la limite ou même ajourné. Vernet m'a aussi donné ce conseil qu'il a fait déjà suivre au fils aîné de Mme Arnault qui a pourtant une année de plus de droit que moi. Je t'avouerai que je voulais passer quand même. Peut-être avais-je trop présumé de mes forces ; toujours est-il que mon ami M. Valette s'est opposé à ma résolution pour deux motifs : le premier, que je devais savoir mieux et plus sûrement, pour passer un examen qui fît dire de moi que je pourrais devenir un candidat sérieux pour l'agrégation dans trois ans ; le second, qu'on voyait assez souvent les professeurs ajourner à quelques mois un élève de doctorat trop jeune et que, dans son intérêt, on renvoyait à une étude plus approfondie des matières.

J'ai pensé à te communiquer toutes ces réflexions, sachant bien que tu trouverais ce raisonnement fort juste et que tu aurais vite compris que pour arriver à marquer sa trace, il faut passer des examens où on fasse preuve de science et non de bonheur ou de réussite ; enfin, que le

doctorat est une épreuve trop sérieuse, surtout lorsqu'on veut arriver au professorat, pour en faire une question d'examen et de loterie. Pour savoir à fond, pour être sûr de soi, six mois de travail spécial ne m'ont pas suffi ; c'est là l'avis des maîtres ; il faut le suivre puisqu'il est raisonnable et éclairé, d'autant plus qu'il n'y a pas le moindre retard dans l'époque nécessaire pour subir le tout. J'espère que tu adhéreras à tous ces motifs et que tu me répondras courrier par courrier à ce sujet ; je n'attends qu'une bonne lettre de toi pour me mettre en route vers Cahors, où je continuerai à me préparer pour la rentrée.

Paris, le 29 juillet 1860.

Mon cher père, je crois que tu n'as pas lu ma lettre avec l'esprit de conviction que j'y avais apporté. En ne passant pas mon examen de docteur, j'avais la certitude que j'accomplissais un acte très utile à moi-même et à mon avenir ; je ne voulais que préparer un succès plus complet, plus saillant pour l'agrégation. J'avais parcouru, étudié mes matières ; mais je ne les possédais pas à mon gré avec cette entière plénitude du sujet sans laquelle je ne comprends pas une épreuve sérieuse ; et je me suis dit qu'il fallait encore travailler, s'assimiler davantage, en un mot reculer le jour de la lutte pour y apporter plus de forces. Cette résolution, du reste, a été approuvée par des gens fort compétents en matière de droit et qui n'ont vu dans ce retard indispensable qu'une utile et longue préparation. Si j'ai des ennemis, s'il y a des envieux qui voient là-dedans une faiblesse, je les plains ; mais tant que j'aurai pour moi l'opinion des hommes spéciaux en cette matière, je serai tranquille. L'envie n'a jamais im-

pressionné un homme sûr de lui-même. Que si maintenant tu m'opposes l'exemple de B..., je le récuse pour deux motifs : 1° parce que Toulouse n'a jamais été Paris, que les habitudes faciles, indulgentes de la Faculté de province ne sont ignorées de personne, alors que les qualités opposées, la sévérité, la science se trouvent, à l'état excessif peut-être, à la Faculté de Paris ; 2° B... ne sera jamais à mes yeux (je crois parler sans vanité) un sujet de parallèle et de lutte ; je le laisse où il est et ne m'en préoccupe pas davantage.

Et s'il fallait des exemples, je prendrais celui du fils Arnault, à coup sûr autrement intelligent, autrement instruit, autrement habile au travail, et qui, lui aussi, d'après les conseils de Vernet qui dirige ses études, ne passe point encore cette année son premier examen de doctorat ; cependant, il a une année de plus que moi et nul homme sérieux ne blâmera sa résolution ; est-ce qu'on pourrait me blâmer davantage moi-même ?

Il y a encore un autre passage de ta lettre où, d'après des renseignements puisés je ne sais à quelle source, on m'appelle *orateur d'estaminet*. Je ne me fâche pas de cette épithète ; elle n'a en elle-même rien de bien injurieux ; elle est simplement fausse et inventée à plaisir. Il y a trois mois que je ne suis allé au café ; après cela, il y a des gens habiles qui vous voient même où vous n'êtes pas !

Que celui qui me l'a appliquée la regrette ; car on doit toujours se repentir d'une mauvaise action et ton correspondant t'a menti.

En somme, j'ai été effrayé de ta lettre ; j'ai songé à ta colère et à ta douleur quand tu l'as écrite ; mais je te le répète avec calme, avec conviction : je ne trouve

rien de coupable dans ma résolution d'attendre encore quelques mois pour arriver à meilleur port et avec plus d'éclat.

J'espère que tu réfléchiras avec sang-froid à ce que tu dis, que tu pèseras ma résolution, l'avis des hommes spéciaux en cette matière, et que tu reconnaîtras qu'il n'y a que les jaloux, c'est-à-dire les impuissants et les ignorants qui puissent si mal interpréter une conduite et des faits honorables, utiles, puisque leur but est de préparer victorieusement l'avenir...

Paris, le 7 août 1860.

Ma bonne mère, je ne sais quel moyen employer désormais pour obtenir une réponse aux lettres que j'écris à mon père ; aussi, je te prie d'intercéder pour moi et d'obtenir deux ou trois lignes de bonnes paroles. Positivement, il n'a pas su considérer ma position d'assez près et voir qu'il y allait de mon avenir de ne passer qu'avec de bonnes notes. Il devrait bien savoir que j'ai toujours aimé l'étude, que si j'avais pu me présenter, je l'eusse fait avec bonheur, mais que le temps ne m'avait pas suffi pour tout voir ; j'étais loin de croire qu'en lui disant franchement ma situation, il se fâcherait. Eût-il mieux aimé être trompé ? Je suis sûr que non ; cependant, il doit bien savoir qu'en agissant ainsi je n'ai voulu ni l'irriter, ni le blesser : tout ce que je lui ai dit, je le lui ai dit avec conviction et avec affection. Je déplore de le voir si profondément en colère pour un si petit sujet et je ne connais plus d'arguments pour lui prouver que ma conduite n'est pas coupable.

Mais toi-même tu gagneras ma cause ; car ma cause

est excellente, s'il veut bien examiner sans emportement les solides raisons qui m'ont déterminé à attendre...

Paris, le 7 octobre 1860.

Mon bon père, je me reprends à plusieurs fois pour t'écrire cette lettre. J'en ai déchiré plus d'une avant d'envoyer celle-ci, que je jetterai, je le pense, à la poste. Mais je suis au bout de mes arguments pour te supplier, te persuader de m'écrire. Je n'aurais jamais cru que tu puisses, toi si bon, me tenir rigueur si longtemps. Pas une ligne, pas un mot depuis deux ou trois mois ! Tu as donc oublié, ou tu ne t'en souviens que pour augmenter ma peine, que ta lettre est pour moi un baume, un remède, un aiguillon, un soutien ; que, fût-elle pleine de rigueur, elle devient douce par ta signature, que les mots, à cette distance, perdent leur âcreté et ne sont plus que des diamants trempés dans du vinaigre.

Oh ! je te croyais encore plus clément que juste ; tu as été bien sévère : il est temps de devenir miséricordieux, de juger plus doucement les erreurs d'un cœur qui n'a jamais cessé de t'être tout attaché, tout esclave. Je ne peux pas m'habituer à l'idée de croire que ton cœur s'est retiré de moi, que tu douteras à toujours de mon énergie et que, parce que tu m'as vu faible, tu me crois lâche comme tu me l'as dit dans un jour de colère. Je ne veux rien croire de ces terribles idées, de ces noires méditations. Je te crois père, bon père, grand cœur, profonde clémence, malgré tout, malgré toi, malgré moi et mes fautes. Et puis ta rigueur, si excessive qu'elle soit, vient peut-être de l'exagération de l'attachement ; je suis sûr que mon exil t'a coûté ; dis, avoue-le, il te coûte encore,

et tu souffres autant que moi de mon absence, de ma retraite. Oh! je t'en prie, écris-moi, comble la distance, et fais-moi assister dans tes lettres à ces intimes et douces réunions du foyer, où je désirerais si vivement être à tes côtés, avec le bon Sisco et le reste de la famille. Quand je pense qu'il faut jeter un voile sur ce ravissant tableau d'intérieur, laisser là ma joie et mes souvenirs, pour me trouver seul, dans ma chambrette au-dessus des toits, avec moi-même et mes livres, j'ai comme un vertige de regrets.

Je te les envoie avec mes baisers et mes larmes. Adieu.

Ton fils.

LÉON GAMBETTA.

Paris, 9 octobre 1860.

Mon cher père, je ne voulais te répondre qu'en te donnant une bonne nouvelle, preuve de l'énergie que j'avais puisée dans ta lettre; j'ai couru, j'ai sondé tout Paris, je suis allé dans toutes les institutions : je n'ai trouvé rien à faire. Mais la preuve que je ne veux plus travailler par sauts et par bonds, c'est que je veux me procurer une occupation régulière qui m'obligera à travailler heure par heure; tu ne dois plus douter de ton fils : il va commencer à vivre de la vie des hommes faits, à se nourrir du pain des forts, la constance et la suite dans la lutte.

Eh bien, soit déveine, soit conséquence des vacances, je n'ai rien trouvé que des propositions ridicules; j'ai là, sur la table, une douzaine de lettres : ici, on me refuse poliment, là, on me demande des occupations de bonne d'enfant; celui-ci me fait des promesses en l'air, celui-là

me renvoie à la rentrée ; tous me disent comme aux enfants : — Demain !

Ah ! je t'en prie, cher père, ne me décourage pas, toi aussi ; j'ai besoin d'espérance et d'audace, d'espérance surtout ; au début de toutes les carrières il y a des crises, il y a des défaillances, des éclipses. Comme dit Rousseau : « Les fils du peuple qui arrivent commencent, hélas ! par faire le désespoir de leur famille avant d'en être la *consolation !* »

Je n'aspire point aussi haut ; mais j'espère bien qu'avec votre courage à toi et à ma bonne mère, vos sacrifices si durs, si complets ne vous amèneront jamais le désespoir, et que bientôt je pourrai vous apporter la consolation. C'est dans cette seule idée de pouvoir reconnaître vos peines et vos mérites que je puise toute ma force. Il est vrai, comme tous les autres, j'ai eu mes heures d'abattement, d'oubli, mes nuages, mes égarements ; cela tient à ma nature trop méridionale, mélange d'énergie outrée et d'indolence terrible. Mais je triompherai de mon naturel; je me nourrirai moins de projets et je serai, comme tu le désires avec tant de raison, plus positif, plus pratique ; mais, de grâce, donne-moi le temps de respirer ; que la fortune, cette déesse folle de la vie, me regarde un peu et me laisse le pan de sa robe et je jure de ne plus te donner de soucis. Un seul instant de chance, et je serai réellement digne de toi et à jamais assuré contre les vicissitudes de la vie. Veuille le croire ; je me mords les poings de mesurer à mon âge les sacrifices, les sueurs que je vous ai coûtés et de n'avoir encore rien accompli, rien vaincu, rien réalisé. Sois certain que c'est moins la force, le cœur, que l'occasion qui m'ont manqué ! Mon jour n'est pas venu. Il est vrai, je le reconnais avec honte,

j'ai faibli quelquefois, j'ai commis des fautes, de grandes fautes, eu égard aux terribles privations qu'on s'imposait pour moi, au foyer domestique ; mais je les expierai, hélas ! Je les ai déjà expiées en partie par l'exil de ces vacances : mais je veux te forcer de les oublier par ma conduite de l'avenir. Crois-moi : si ma légèreté, mes promesses déçues t'ont rendu incrédule, attends les faits, les actes, la réalisation pour croire. Mais, jusque-là, ne tiens pas rancune à ton malheureux fils, pardonne et conseille, soutiens-moi et espère. Demain, peut-être, le soleil percera la nue et je tiendrai l'occasion à la nuque.

Je n'ai pas, c'est encore vrai, travaillé toujours avec la régularité de la pendule ; mais dans ces accès, ces fièvres de travail que j'ai eues, je te jure, et je ne me trompe point, j'ai dans ces bouffées de fièvre studieuse plus remué d'idées, plus appris, plus consulté et plus retenu que bien d'autres au-dessus de mon âge avec leur travail quotidien, régulier, mais faible et économe. J'ai fait des orgies de travail ; mais le repos qui les suivait, c'était la digestion forcée de ces immenses festins d'idées. J'ai peut-être plus acquis à cette méthode qu'en marchant tous les jours à pas de fourmi. Ceci n'est pas de l'orgueil, c'est ma conviction ; en fait de tempérament, c'est là ma constitution intellectuelle.

Jamais je n'ai plus aimé l'étude et le travail qu'à cette heure-ci ; je ne demande qu'à faire mes preuves ; je t'en conjure, aie la patience d'attendre, de m'aimer jusque-là, comme je t'adore, comme je vous adore tous.

Oh ! de grâce, ne doutez jamais de mon cœur : je peux avoir la main malheureuse, le cerveau léger parfois ; mais le cœur est toujours le même, aimant et dévoué dans tous ses plis, pour le meilleur des pères, la plus sainte

des mères, la plus douce des tantes et la plus caressante des sœurs. Au revoir, tous.

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 24 octobre 1860.

Mon excellent père, voilà huit jours que j'ai reçu ta douce, ta paternelle lettre en un mot, car tu es tout entier dans ces trois pages, avec ton mélange d'entraînante sympathie, d'irrésistible bonté et de fermes conseils, d'avis un peu durs, comme l'expérience. Je l'ai lue, je l'ai méditée et, par moments, il me semblait te voir là, devant mes yeux, avec ta fine lèvre, ton front serein, ton front large et blanc, me dicter les salutaires lois sans cependant me décourager. Le geste réparait, adoucissait le côté épigrammatique de la parole ; je t'écoutais en silence et je me disais que, tout bien pesé, tu avais raison; je fus obligé de convenir, dans mon for intérieur, lorsque l'illusion se fût envolée, que le travail constant, tenace, de tous les jours est le levier le plus sûr de dompter la fortune et d'assouplir les circonstances. Comme la scie dont chaque dent mord le bois, chaque jour augmente la force et pulvérise l'obstacle. Alors, je me promis d'obéir à mon intérêt et à ta voix ; j'aurai sans doute, mon bon père, bien des défaillances à surmonter avant d'arriver à une tâche quotidienne et réglée ; mais la volonté soutenue (car je le serai par toi) arrive toujours au but. Je crois aussi très utile de ne plus se sacrifier à Pierre ou à Paul, tous indifférents, égoïstes, aujourd'hui flatteurs hypocrites, demain traîtres et médisants; enfin, que veux-tu, l'envie, comme dit Molière, est un vice inextirpable. Les envieux mourront, mais jamais l'envie. Il faut en

prendre son parti, en ce monde, choisir les hommes et s'en tenir au choix même médiocre ; car il est dangereux de chercher toujours : plus tard, on peut trouver pire.

Si je n'ai pas répondu sur-le-champ à ta lettre, c'est à de terribles distractions que j'ai dû d'en être empêché.

Ce pauvre Tachard, réduit à l'extrémité, haletant sous les étreintes de la mort, était là, râlant sur le même palier que moi. Je lui devais ma présence et surtout à sa pauvre mère, brisée par cette terrible épreuve. Hélas ! on espérait le sauver. Mais le délire vint, le rhumatisme lui monta au cœur, il se souleva comme pour crier au secours, ouvrit une bouche écumeuse de sang noir et retomba brisé. Il était mort.

Je ne sais si je n'ai pas plaint la mère plus que le fils. C'était affreux de voir cette pauvre vieille mère, devant ce cadavre, se raidissant devant le fait brutal, niant la mort, appelant son fils, laissant échapper les plaintes les plus naïves, pleurant avec un œil tellement brûlant qu'il était devenu pourpre ; enfin, il fallut obéir au destin et le corps est parti avec la mère, par mes soins, pour Montcuq. Ces tristes lignes me remettent en mémoire le reproche de ta lettre : je ne t'avais point parlé de la mort de la mère de Sisco ; je savais que tu l'avais déjà apprise : je voyais d'ici quels navrants souvenirs devaient t'assaillir ; j'hésitai et je ne voulus pas toucher même du bout du doigt la plaie rouverte de peur de la faire saigner. J'aurais dû songer à ta résolution ; mais je ne pensais qu'au souvenir irritant de la mort de cette patriarcale aïeule, dont la silhouette raphaëlesque m'apparaît toutes les fois que je songe à ce pays de fées, l'Italie ; oui, cette Italie, cette grande terre de morts, comme disait Alfieri, nous a aussi éprouvés ;

nous y avons notre ossuaire, que dis-je, notre cœur ; car le cœur sait s'expatrier pour aller se poser aux pieds ou dans la main de l'être qu'on aime. Pauvre douce tête blanche ! Je ne peux me la représenter que le sourire errant sur ses lèvres et une larme, véritable perle d'amour, brillant dans son œil ; s'il nous était donné de la revoir, telle est encore son attitude ; elle doit savoir, là où elle est, combien ses fils et ses petits-enfants lui sont fidèles. Que nos âmes lui soient agréables ! Voilà le véritable bonheur que doivent avoir les élus par delà le temps.

Paris, le 22 novembre 1860.

Ma bonne mère, j'ai ressenti un bien vif plaisir de ta dernière lettre ; j'ai vu que tu commençais à croire à mes résolutions et cette conviction m'a donné un redoublement de courage. Oui, je vais me hâter de passer mon examen et d'arriver. Je ne sais pas encore la date ; mais cela ne saurait tarder. Et puis, j'ai tant soif de vous voir, de vous parler, de vous consoler, de vous bénir et de vous faire part de mes projets, qu'il me semble que le temps, depuis un mois, a mis du plomb à ses ailes, autrefois si rapides. Quelles bonnes soirées nous allons passer au coin du feu, avec mon père à qui j'ai tant à faire oublier, ma bonne sœur que je vois rire d'ici, et Tata, si heureuse et si méritante !...

Paris, le 27 décembre 1860.

Mon bon père, je ne t'ai pas répondu plus tôt parce que j'attendais la réponse du secrétaire de la Faculté avec lequel il s'était élevé quelques difficultés, pour recevoir

jour pour le premier doctorat. Comme tu le verras ci-contre, le 3, à midi, je serai dans la chaire ; il faut espérer que, le 3 au soir, je serai docteur au premier degré et, le 4 au soir, je prendrai le chemin de fer, ce qui me permettra de venir t'embrasser, te souhaiter bonne année nouvelle moi-même.

Il me semble que je ne serai jamais à jeudi ; je suis fatigué d'y penser et le cœur me brûle d'avoir franchi ce pas, surtout quand je songe qu'au bout il y a la récompense d'aller dans sa famille, recevoir les consolations, les indulgences, les avis, les conseils, les caresses dont vous êtes tous si prodigues. J'attends donc et je te prie comme moi de prendre patience, de regarder de loin l'épreuve, et quand jeudi, à table, la pendule marquera midi, tu pourras dire : Léon prend la parole !

L'émotion me vient à la tête rien qu'à le penser ; mais ne crains rien : cela ne durera pas. Songe à ma thèse, que j'ai un peu fait attendre, mais qui m'a si bien réussi ; et espérons qu'il en sera de même pour l'examen. Embrasse toute la famille avant moi; et j'arriverai assez tôt pour trouver le baiser encore chaud...

Gambetta avait commencé ses études de doctorat en vue de l'agrégation, sur les instances de Prosper Vernet, son compatriote, professeur à la Faculté de droit. Il *eut la chance* d'échouer à son premier examen — droit romain — ; dès lors, sa destinée est fixée : il sera avocat et c'est au barreau, où le portent toutes ses aptitudes, ses qualités hors ligne et jusqu'à ses rêves les plus ardents, que Léon Gambetta va se révéler orateur. Sa tante, Mlle Jenny Massabie, le suit à Paris et s'y installe avec lui ; la vie du jeune avocat se régularise. Il sera successivement le secrétaire de Me de Jouy, puis de Me Lachaud ; enfin, grâce à l'amitié de Clément Laurier, Crémieux l'appellera auprès de lui.

Ses occupations absorbantes au Palais ne l'empêcheront pas, d'ailleurs, de s'intéresser de plus en plus aux batailles littéraires et politiques de Paris ; le soir de la première d'*Henriette Maréchal* il s'enrôle sous la direction révolutionnaire du fameux *Pipe-en-Bois*. Son premier client, Buette, contre-maître de Cail, inculpé dans une affaire de société secrète, lui apporte aussi son premier succès à la barre : son nom est, tout de suite, prononcé avec une confiante estime au Palais. Ses camarades parlent de lui avec admiration et lui prédisent un bel avenir. Nous le retrouverons successivement dans les tribunes de la Chambre, collaborateur assidu de la *Cour d'Assises illustrée*, orateur écouté de la conférence Molé, correspondant de l'*Europe*, publiée à Francfort, rédacteur à la *Revue Politique*, fondée par ses amis, Challemel-Lacour et Brisson. Ses labeurs forcenés ne l'empêcheront pas de faire, avec Laurier, les voyages de Londres et d'Orient. Enfin, bien avant l'heure où il ira s'asseoir lui-même au Parlement, son influence électorale au Quartier Latin le jettera, dès 1863, dans la lutte politique, où il combattra avec éclat en faveur de Jules Favre et de Prévost-Paradol.

Ce que furent, durant ces premières années, les travaux, les joies ardentes, les détresses mêmes du jeune avocat, ses lettres aux siens vont nous le dire, avec la belle humeur et la confiance qui ne l'abandonnèrent jamais. La présence de la tante Massabie, son dévouement vraiment maternel expliquent assez l'affection profonde que lui voua Léon Gambetta, jusqu'à sa mort, survenue à Nice, en 1878.

— « C'est elle, nous raconte un ami, qui présida désormais aux destinées du ménage du stagiaire. Avec sa bonne figure de vieille fille, sa démarche légèrement claudicante, elle était comme la mère de Léon, familière avec ses amis, qui, comme lui, l'appelaient « la *Tata* ». Une fois par semaine, Gambetta réunissait à sa table ses amis d'enfance, Péphau, Fieuzal, Cayla, Miran, Edoux, Béral, etc. Il avait prêté son serment d'avocat le 8 juin 1861. »

Paris, le 2 mai 1861.

Mon cher père, je trouve une échappée d'un moment pour t'écrire à la hâte quelques lignes de remerciement et d'information ; de remerciement pour tout ce que tu nous as donné et dont nous sentons à chaque moment le prix à mesure qu'il faut que nous achetions nous-même le peu qui nous est indispensable ; on est volé parce qu'on sent votre nécessité ; néanmoins, j'ai été assez heureux pour acheter deux bons sommiers tout neufs à soixante-six francs, ce qui n'est réellement pas trop cher ; mais je n'ai pu encore acheter des chaises, tant le prix est excessif : en attendant une bonne occasion, nous nous reposons dans le fauteuil. Le chemin de fer a remis les meubles un jour avant notre arrivée ; mais nous n'étions pas là et il les a remportés ! Le retour nous a coûté cinq francs, le menuisier six, l'hôtel nous est revenu assez cher ; ce sont les embarras obligés du début ; mais enfin, grâce à toi et au ciel, nous sommes chez nous [1] et maintenant nous ne dépensons que le strict nécessaire. Nous ne boirons que de l'eau en attendant que tu nous envoies du vin ; car ici il est fort cher et n'est point potable. Mieux vaut s'en passer : de plus heureux que nous n'ont bu que de l'eau pendant dix ans, qui, aujourd'hui, sablent le bordeaux ; il faut les imiter.

Le chemin de fer nous a fait payer sa lettre de voiture 121 fr. 25, alors que le duplicata de Cayla ne portait que 111 fr. 60 ; je voudrais bien savoir s'il n'y a pas moyen de se faire rembourser les dix francs de différence : écris-moi à ce sujet ; tout est arrivé, du reste, en parfait état, et est

[1] 14, rue Vavin.

installé. Ton portrait, placé à l'endroit d'honneur de mon cabinet, est là pour moi comme un enseignement perpétuel de me souvenir de tes leçons et d'imiter tes exemples. Je te supplie de croire, mon bon père, que je vais devenir un homme nouveau, et que j'observerai avec exactitude tes conseils d'ordre et de méthode. Oui, l'ordre, c'est la force dans la vie et je veux prouver par ma carrière que cette force ne me fera pas défaut. Mais j'aime mieux attendre les faits pour te prouver d'une plus évidente manière la reconnaissance que j'ai de tes sacrifices et ma sincère ambition de parvenir.

Je vois tous les jours Vernet qui demeure juste en face, et qui m'a promis de venir, le soir, travailler avec moi. Je me lève de bonne heure ; il m'en coûte quelques efforts ; mais encore huit à dix jours, et cette précieuse précaution deviendra une habitude.

Ma tante n'a pas l'air de languir trop ; elle va et vient dans l'appartement et le travail lui fait oublier les regrets, quoiqu'elle pense trop vivement à votre absence. Je lui serai toujours profondément reconnaissant de la vive marque d'amitié qu'elle m'a donnée en sacrifiant tout son passé pour mon bonheur ; car, je le sais, sa présence me modifiera complètement, et l'étude deviendra pour moi le pain quotidien au lieu d'être comme autrefois un exercice par sauts et par bonds.

Inutile de te dire que Péphau nous a été indispensable. Il m'a chargé de toutes ses amitiés pour vous tous. Sisco viendra nous voir dimanche ; il a été ravi comme un enfant à l'idée de te posséder avec Bénedetta, au mois de septembre. Nous avons été trop accablés d'occupations de toutes sortes, avec Tata : elle n'a encore rien vu ; mais elle a devant elle de quoi réparer le temps perdu...

Paris, le 5 mai 1861.

Je les ai donc ici, ma mère et ma sœur ! Nous nous questionnons à tout instant, nous voudrions pouvoir demander et répondre dans le même temps, tant nous sommes avides d'employer vite et bien le temps que la destinée nous accorde de passer ensemble. Il ne leur manque rien, grâce à toi, bon père, à tous les enfants de ton cœur, ni la santé, ni l'amitié, ni les forces ; on se croirait immortels ; car il ne semble pas que de pareils bonheurs puissent avoir une fin...

Malheureusement, je ne pourrai me donner assez à leurs promenades ; je suis retenu par mes occupations : le dimanche et les soirées leur appartiendront ; mais le devoir passe même avant les légitimes séductions de la famille ; je n'en souffre pas, car je trouve que c'est une partie de la piété filiale que de bâtir une large destinée qui puisse devenir l'appui et l'orgueil de tous les siens.

Quant à ma tante, elle est dans le ravissement ; on dirait qu'elle nage dans un fleuve de miel, et il faudrait créer une langue pour rendre les douces émotions que vous apportent ces délicieux rapprochements de la vie de famille.

Pour moi, tout marche ; je suis en bonne voie ; il faut avancer hardiment dans cette avenue qui par les broussailles et les rochers mène au haut de la montagne de la domination.

Pour aujourd'hui, je ne t'en dis pas davantage ; le temps me fait défaut ; mais je n'ai pu résister au plaisir de te parler un moment, de te dire le plus tôt et le plus vite possible quelle était ma joie, la leur, ce qui manquait à

notre petit paradis, c'est-à-dire la présence du père, sans lequel il n'y a jamais de véritable famille...

Paris, le 24 mai 1861.

Mon cher père, ta bonne lettre nous a trouvés en parfaite santé au retour de Rueil, où nous étions allés passer la journée avec le bon Sisco, qui nous a fait, comme tu le penses, les honneurs de chez lui d'une façon royale ; nous ne l'avons quitté que le soir, à neuf heures. C'est te dire que ma tante a fait connaissance, non seulement avec Paris, mais avec les environs. Rueil, l'appartement de Sisco surtout, sont faits pour en donner une idée charmante : des jardins délicieux pleins d'ombrages, de jolies maisonnettes, voilà tout Rueil. C'est un petit verger aux portes de Paris ; grâce au chemin de fer, ce sera donc, le dimanche, notre parterre favori ; le dîner a été fort gai ; on a parlé de Cahors sur tous les tons... Aussi la nuit est-elle arrivée comme une voleuse, à pas de loup, sans se laisser voir. Il était temps de partir. Deux jours après, ta lettre est arrivée, contenant un petit reproche pour ma tante et aussi pour moi. Celui de ma tante n'était pas tout à fait mérité ; quant au mien, je suis forcé de dire qu'il n'est pas tout à fait juste ; l'*Opinion* est rarement reçue à Paris ; je n'ai trouvé qu'un café sur le boulevard où on la reçoit, et encore est-elle sous-abonnée, de façon qu'il n'y a guère espoir de la voir libre assez vite. Quant à la prendre de première main, je te dirai que c'est soixante-quinze francs par an avec les frais de timbre ; je chercherai encore dans quelques cabinets de lecture : si je pouvais me la procurer en deuxième main, pour vingt-cinq ou trente francs par an, je te le ferais savoir...

Enfin, j'ai une bonne nouvelle certaine à t'apprendre : un des meilleurs avocats de Paris, M. de Jouy, m'a fait demander pour son secrétaire. Je suis allé consulter à ce sujet M. Valette qui m'a dit : « Chez M. de Jouy, vous n'apprendrez pas à parler ; vous n'apprendrez pas du droit : il en sait moins que vous ; mais vous apprendrez les affaires, comment on dirige un procès, comment on fait sa clientèle et comment on l'augmente ; en un mot, vous apprendrez à gagner de l'argent ; puis, vous lui conviendrez : tôt ou tard, — il est veuf, sans enfants, riche, — il peut s'effacer, vous faire plaider et vous êtes lancé. » J'ai répondu à M. de Jouy que j'acceptais. Le mois prochain, j'entre en fonctions ; nous verrons bien...

Tu me parles de mon serment ; je ne l'ai pas encore prêté, cela est vrai ; je compte même, sauf ton opinion contraire, ne le prêter qu'à la fin du mois prochain et voilà pourquoi : outre les cent francs que coûte le serment et le stage, tout avocat est obligé de verser, chaque six mois, une somme de quinze francs pour le semestre courant et, le 1er juillet, quinze autres francs pour l'autre semestre qui s'ouvrirait ; tandis qu'en ne prêtant serment que le 1er juillet, je ne donnerais que les quinze francs du semestre à courir ; c'est donc, pour un mois de retard, quinze francs d'économie. Vois si ma raison te convient ; si tu ne l'approuvais pas, dis-le moi et je prête serment ; mais je crois que tu trouveras bon d'économiser quinze francs.

Nous avons été peinés de savoir que maman avait été grippée aussi gravement et nous te prions de nous dire si elle est complètement rétablie.

J'ai obtenu, d'un de mes amis qui revenait de Bruxelles, la brochure du duc d'Aumale ; mais je ne sais com-

ment faire pour l'envoyer ; je crains l'indiscrétion de la poste...

P. S. — Je te remercie bien sincèrement de ton gracieux envoi, dont le besoin se faisait bien sentir ; car le mauvais vin que nous buvions avec parcimonie nous eût peut-être fait mal à la longue. Nous userons de celui que tu nous envoies avec économie. Quant au tapis dont tu me demandes la mesure, voici : la chambre a trois mètres cinquante-cinq de large et trois mètres quatre-vingt-cinq de long.

Nous avons acheté des chaises fort belles et fort solides pour un bon prix : il fallait bien s'asseoir ! Nous n'avions que le fauteuil ; cela ne pouvait suffire. Elles sont réellement fort convenables, six pour quarante-deux francs. Enfin, la chaise est la partie essentielle d'un homme assis. Je commence à m'asseoir ; plus tard, les clients paieront sans doute.

Paris, le 10 juin 1861.

Mon cher père, je n'ai pas pu répondre plus tôt à ta bonne lettre ; car je voulais en avoir rempli toutes les prescriptions, par exemple le serment. Il a fallu se faire inscrire, faire des visites, aller au greffe ; bref, cela a duré huit à dix jours de recherches et samedi, à onze heures et demie du matin, j'ai prêté serment en audience de la Cour impériale de Paris. M. Jules Favre m'a présenté à la barre. Sisco, à qui je l'avais écrit, est venu dîner avec nous le lendemain dimanche et je lui ai communiqué *une Adresse à la Jeunesse italienne au sujet de la Mort de M. de Cavour*, que j'ai rédigée et fait approuver par les

hommes les plus compétents de Paris. En ce moment, elle se couvre de signatures ; les journaux la reproduisent ; mais j'ai voulu t'en envoyer une pour connaître ton opinion à ce sujet. Tu pourras la revoir dans le *Siècle* d'après-demain.

Je vais commencer à plaider au Conseil de guerre le mois prochain : cela me donnera toujours quelques sous, en attendant que Me de Jouy, plus familiarisé avec moi, me confie des causes. Somme toute, l'avenir commence à se dessiner : il n'y a qu'à marcher ; je te le répète, compte sur moi...

Vraiment, les installations coûtent fort cher et l'argent, même dépensé avec économie, a l'air d'avoir des ailes : le voyage, les ports, les achats, la vie de tous les jours diminuent bien vite notre petit magot.

L'adresse que je t'envoie a été soumise, en lecture particulière, à une commission composée de MM. Bixio (le frère du général Garibaldi), Guéroult, etc.

La Jeunesse de France à la Jeunesse d'Italie.

(Adresse de Léon Gambetta).

Tantæ molis erat romanam condere gentem !
(*Virgile*.)

Frères, le comte de Cavour a cessé de vivre. Que la jeune Italie, que la démocratie européenne entrent dans le deuil et les larmes ! Car si la vie de cet homme est grande et forte, sa fin est sublime : il est mort de patriotisme, mal glorieux et dévorant qui n'a jamais atteint que les grandes âmes.

Or, c'est cette heure des suprêmes douleurs que nous

voulons choisir, nous, la Jeunesse de France, pour vous porter nos regrets les plus amers, nos espérances les plus caressées, nos vœux les plus ardents, et faire comme un écho sympathique et enthousiaste à ces trois cris de la mort : Venise... Rome... France ! révélation de l'avenir, sortie toute-puissante du tombeau.

Oui, l'aveugle destinée vous a cruellement frappés en vous ravissant avant l'heure le puissant ouvrier dont chaque effort ajoutait une assise de plus à l'édifice, désormais indestructible, de la réorganisation nationale. Encore quelques mois de vie — cruel destin ! — et cette main bénie ouvrait à l'Italie ressuscitée les portes du Capitole, étonné de revoir un peuple !

Mais les lâches seuls se laissent abattre et fuient devant l'orage. Un principe est immortel : si l'homme était fragile, l'œuvre subsiste, impérissable, et l'avenir apparaît chargé de promesses assurées.

Certes, ce n'est pas sur cette terre féconde d'Italie que manqueront les intelligences et les volontés pour recueillir et parfaire ce magnifique programme du comte de Cavour ! Sur cette terre d'élection, le génie et l'héroïsme se gagnent et nous avons en vous, Jeunes d'Italie, une foi inébranlable. Ne savons-nous pas, en effet, que vous pensez tous que le plus beau monument à élever à la gloire du grand ministre, c'est de terminer son œuvre, de pratiquer de plus en plus ces principes d'ordre, d'entente mutuelle, d'abnégation et de solidarité civique qu'il a vulgarisés parmi vous ; enfin, de prouver au monde que les nations vraiment dignes de s'appartenir savent arriver à l'indépendance à travers le martyre.

Italiens, continuez de montrer à l'Univers qui vous regarde et vous admire les vertus des deux dernières

années et, alors, les paroles de l'agonie sont prophétiques : « Tout est sauvé ! »

Que la mémoire du grand mort vous soit, dans tous les actes de la vie politique, un enseignement et un aiguillon ; et si jamais des voix hostiles et corruptrices semaient la discorde dans vos rangs, à l'aide de ces misérables municipalismes dont votre lamentable histoire a fait justice, songez à Cavour et restez tous unis autour de Victor-Emmanuel ! Que tout homme qui porte dans son cœur une étincelle de patriotisme ne s'éloigne pas du roi ; c'est là seulement la voie qui mène à Venise ; il n'y en a pas d'autre.

Voilà ce que nous autres, petit-fils de 89, nous avons voulu dire à nos frères d'Italie, issus hier de cette immortelle Révolution qui, seule, doit transfigurer le monde ; car seule la justice fait des miracles. Aussi leur dirons-nous, avec un des nôtres : — Montrez-vous révolutionnaires, c'est-à-dire calmes avant la lutte, dévoués et énergiques au jour de l'étreinte suprême ; montrez-vous peuple, et l'Italie n'est plus en péril ! Les nations qui veulent être grandes doivent, comme les héros, être élevées à l'école du malheur.

L. Gambetta.

Paris, le 19 juin 1861.

Mon cher père, je suis fort content de l'approbation que tu donnes à mon Adresse ; elle a été reproduite par tous les journaux de France et d'Europe : la Jeunesse d'Italie est en train de répondre par une contre-adresse. Dimanche dernier, je suis allé à l'ambassade remettre les signatures que j'avais recueillies : le représentant de

Voilà ce que nous autres petits-fils de 89, nous avons voulu dire à nos frères d'Italie, issus hier de cette Immortelle Révolution qui seule doit transfigurer le monde, car seule la justice fait des miracles. Aussi leur disons-nous avec un des notres : Montrez-vous Révolutionnaires, c'est à dire calmes avant la lutte, dévoués et énergiques au jour de l'Etreinte Suprême ; Montrez-vous Peuple, et l'Italie n'est plus en péril ! Les Nations qui veulent être grandes, doivent, comme les héros, être élevées à l'école du malheur.

L. Gambetta

Consolitoi mon fils
sous le beau ciel de l'Italie
la Terre enfante des Génies.

J. B. Gambetta

AUTOGRAPHE DE GAMBETTA, EN 1861, AVEC UNE ANNOTATION DE SON PÈRE

Victor-Emmanuel m'a admirablement reçu ; il a voulu que je laisse *un exemplaire autographe signé de ma main ;* puis, le soir, il m'a invité à dîner ; c'est là que j'ai senti tout le bonheur d'avoir ce qu'il faut pour se présenter dans le monde. Combien je te remercie au fond de l'âme de m'avoir donné en partant un costume noir complet ! La soirée, où nous n'étions que cinq, vu la mort de M. de Cavour et le service funèbre qui devait avoir lieu le lendemain à la Madeleine, et pour lequel j'ai reçu une invitation de Grapello, auquel, du reste, j'ai bien rendu la monnaie de sa pièce : j'avais donné rendez-vous à trois cents étudiants sur la place de l'Eglise, et, au moment où la voiture du représentant de Victor-Emmanuel passait, les cris de : — Vive Grapello ! vive l'Italie ! vive Victor-Emmanuel ! ont retenti depuis le seuil de l'église jusqu'à l'ambassade. Je me suis réservé d'aller le voir de temps à autre et il m'a répondu gracieusement : — « L'ambassade d'Italie sera toujours ouverte pour vous. »

Le service important qu'il remplit va bientôt cesser, heureusement pour l'Italie ; car le véritable ambassadeur sera M. de Villamarina, aussitôt que l'Empereur aura reconnu le royaume d'Italie. On m'a, du reste, affirmé que lundi dernier, au Conseil des ministres, la reconnaissance avait été votée ; et la cérémonie en l'honneur de M. de Cavour avait la plus haute signification : l'Empereur s'y était fait représenter par le maréchal Vaillant, et il y avait, dans la foule d'élite, les ministres, le président du Corps législatif, les conseillers d'Etat, la presse officielle et officieuse. Bref, une fête officielle. Il n'y avait que les prêtres qui officiaient qui n'avaient pas l'air heureux ; c'était un véritable scandale de voir ces faces haineuses se contraindre en priant pour Cavour.

Tu me demandes des détails sur M. de Jouy ; je ne peux encore te donner que des préjugés : je n'ai pas eu le temps de l'observer et de le juger ; il faut, en pareille matière, savoir être long pour ne pas tomber dans l'erreur.

Je te remercie, sans trouver d'expression qui rende ma gratitude, de tout ce que tu fais pour moi, des sacrifices et des marques de dévouement dont je suis l'objet ; aussi, ne serait-ce que pour te témoigner de la reconnaissance, je devrais passer ma vie à bien faire. Compte que je n'oublierai pas ce sage conseil : tous les jours, *c'est demain*. Ce sont des mots qui, bien compris, des maximes qui, bien suivies, valent des fortunes.

Je n'ai pas encore écrit à M. Dufour parce que je n'étais pas prêt à entrer dans la fabrique où il veut me présenter ; je veux être plus au courant du Palais et de la routine avant d'entrer au Dalloz. Il faut savoir attendre. La précipitation peut être nuisible, — la patience, jamais.

Paris, le 19 juillet 1861.

Où en est ton projet de voyage à Paris ? Je tiendrais d'autant plus à ta venue que, ces vacances, je dois plaider souvent et j'aurais le plaisir de le faire sous tes yeux. Mon patron est désormais mon ami. Je l'ai amené à mes fins ; il m'a dit l'autre jour à sa table, où il faudrait être à tout instant : — Je réponds de vous donner des affaires ; je vous ferai faire un certain nombre de connaissances d'avoués et de conseillers ; bref, je tiens à ce que vous arriviez, et promptement. »

Alors, il est probable que je vais plaider un de ces jours ; j'éprouve, rien que d'y penser, une joie profonde ; l'émotion que cela cause est du bonheur et non de la crainte.

J'ai hâte de recevoir le baptême de la barre, et puis, à la grâce de Dieu! Allons, merci, mon père, et toi, ma bonne mère ; nous sommes en bonne route. Jamais je n'ai eu autant de confiance dans l'avenir et de courage dans le présent.

Maintenant, mon cher père, il faut que je te parle de mes affaires d'intérieur, te dire que, malgré la plus sévère économie, nos ressources sont complètement épuisées ; les avances que tu nous avais faites se sont fondues dans les achats d'objets indispensables, dans les frais de route et les lettres de voitures, le mobilier, la prestation de serment, le stage, les vivres de tous les jours. Enfin, si tu te donnes la peine de compter, tu verras que nous devions être bien gênés pour notre terme du 15 juillet. En outre, nos pâtes sont complètement épuisées : tu vois qu'elles ont duré près de trois mois, ce qui est fort raisonnable. Or, comme la soupe est ma principale nourriture, s'il me fallait acheter le pain, ce serait un trop grand surcroît de dépenses...

Paris, le 25 juillet 1861.

Mon cher père, j'ai été vivement contrarié des nouvelles apportées par ta dernière lettre ; voilà donc une partie de nos rêves écroulés : le magasin ne se vend pas et vous restez captifs ! Je ne pouvais tomber plus désagréablement sur le pavé après avoir caressé longtemps le projet de vous voir entrer dans le repos de la retraite et la tranquillité heureuse de la famille. Mais, enfin, il faut en prendre son parti et attendre! C'est le grand mot de toutes les situations. N'ayant pas vendu, je comprends très bien toutes tes économies nécessaires et je regrette vivement

d'en être, pour une forte part, la plus grande cause ; mais un jour nous réparerons tout cela.

Les affaires vont très bien ; M. de Jouy est enchanté de moi ; il le dit à qui le veut entendre ; je suivrai ses conseils : je crois que j'ai trouvé en cet homme le vrai levier de ma carrière. Il se fait un plaisir de tout me rendre facile.

En attendant d'être arrivé, je te prierai de toujours me soutenir. La vie entière est partagée en deux parties : jusqu'à trente ans les pères soutiennent les leurs dans le chemin, et puis, c'est le tour du fils d'être le bâton de vieillesse du père. Rendre et recevoir, quelle touchante réciprocité !

Sisco est accablé de besogne : à peine s'il peut disposer d'un éclair de temps pour venir nous voir ; je lui envoie tes lettres à mesure qu'elles me parviennent et il les rapporte, ce qui est une occasion de plus de se voir. Je te laisse à deviner la joie de ma tante quand il est là : on dirait qu'elle voit entrer la famille par la porte ; et si on ne parlait pas de ces absents chéris, on se croirait à Cahors. Elle se porte à ravir, fait d'excellentes et longues promenades ; elle visite Paris posément, à petits coups ; elle est en train de déguster la grande cité, comme un vieux vin de haut crû, à la doucette, rubis sur l'ongle.

Paris, 28 juillet 1861.

Mon cher père, j'ai été sincèrement et profondément ému en lisant et relisant ta belle lettre ; ta bonté et ton contentement ont augmenté ma joie d'avoir fait quelque chose qui ait pu te plaire ; la façon dont tu me racontes l'accueil qu'on a fait à l'Adresse, à Cahors, m'a fait un vif

plaisir : j'ai été enthousiasmé de l'approbation de M. Carbonnel que je te prie de remercier vivement pour moi. Ici, à Paris, à la réponse qui nous est parvenue des étudiants d'Italie, j'ai reçu de nouvelles félicitations ; mais la *Gazette de France* était furieuse et elle a pondu un article contre l'Adresse ; j'ai voulu répondre ; mais on m'a dit que depuis longtemps la presse libérale ne répondait plus à la *Gazette de France*, qu'on la laissait sécher et rugir toute seule dans son noble faubourg : cependant, comme j'insistais, Caraguel, du *Charivari*, me promit une riposte pour le lendemain et, en effet, le lendemain, la *Gazette de France* recevait la férule dans le bulletin du *Charivari*.

Quant à tous les envois que tu me prodigues, je te remercie des précautions que tu prends. J'ai reçu les livres, le tapis, le marbre et les tableaux ; je n'ai eu rien à payer pour le marbre et les livres ; mais les tableaux et le tapis m'ont coûté trois francs et un franc de commission, total quatre francs. Je n'ai pu me l'expliquer et je t'envoie la lettre de voiture.

Quant au cognac de M. Valette, les droits sont si élevés que ce ne serait véritablement plus un cadeau ; dès lors, il vaut mieux s'abstenir que de lui faire un présent qui l'induirait en dépense.

Nous n'avons pas encore fini les pâtes que tu nous as remises ; cependant, elles tirent à leur fin, car la menestra compose le fond de notre repas et je m'en trouve fort bien. Nous buvons à peu près un demi-litre de vin par jour, ce qui n'est pas beaucoup par cette chaleur excessive. Je te remercie avec effusion des cent francs que tu as bien voulu m'envoyer : pour faire des économies sur ma robe, je suis en quête de trouver le costumier qui me fera la

robe à meilleur marché : je voudrais avoir de quoi acheter une toque sur les cent francs.

Il est probable que je vais commencer à plaider au conseil de guerre. Cela rapporte toujours quelques maigres sous. Sisco s'en occupe ; c'est te dire s'il y met de l'empressement. Je vais le voir demain, nous passerons la soirée ensemble. Il est accablé de besogne et ne peut trouver un moment dans la semaine pour venir nous voir. Je lui envoie tes lettres par son grenadier[1] qui, lui, vient régulièrement nous faire nos grosses besognes.

J'avais à commander, en qualité de commissaire de la Conférence des avocats, le repas de la fin de l'année ; comme il y avait beaucoup d'argent en caisse, j'ai voulu faire grandement les choses, et je suis allé aux Trois Frères Provençaux, où le fils Lacoste m'a mis en rapport avec son patron ; à eux deux, ils ont rédigé une splendide carte à dîner. Rien n'est indifférent à Paris ; il faut toujours faire du bruit pour se faire remarquer.

Je te prie de remercier M. Traversier de ses bonnes paroles, de les lui rendre de ma part, et de lui dire que M. de Jouy, mon patron, est le neveu de l'ancien littérateur du temps de l'Empire, et que le neveu est aussi brillant, aussi facile avocat que l'oncle était prosateur affecté.

Paris, le 15 janvier 1861.

Mon cher père, je profite de ce jour de fête publique, où le peuple court les rues et les avocats la campagne, pour causer un moment avec toi. La ville est pleine de bruit ; tout cela passe sous mes fenêtres : je suis heureux de n'avoir rien à faire, de fuir un instant ce tumulte de la vie

[1] L'ordonnance du capitaine Sisco.

et de revenir par la pensée dans ce calme intérieur de la famille où la joie semble être faite d'un silence plein d'émotions. Cependant, c'est de mes émotions que je vais t'entretenir : je plaide dans huit jours une affaire pour le compte de mon patron. Jeudi, je débuterai : le cœur me bat, mais c'est de courage et d'audace ; j'ai hâte de subir le baptême de la barre ; je ne serai jamais si heureux ; les premiers pas de la carrière ont une saveur mystérieuse ; il vous semble que le terrain tremble et que la tête vous tourne. Ce vertige ressemble à du bonheur ; mais la raison vient, qui raffermit tout autour de vous et vous partez vers les rives inconnues de l'avenir. Que la fortune me soit favorable !

J'ai vu, entendu depuis trois mois tout ce qu'il y a d'avocats, grands, petits, moyens au Palais ; et je te le dis sans orgueil : mes espérances ont doublé, ma confiance s'est accrue ; je tremblais, il y a six mois, de lutter contre les gloires arrivées ; maintenant, un sentiment me domine qui ressemble beaucoup à de l'audace ; mais c'est le lieu de respecter le mot du Christ paraphrasé par Danton : « Les audacieux et les violents raviront l'empire du monde. »

Mon patron est fort content de moi ; maintenant, je suis sûr de ses résolutions ; il est surchargé d'affaires, et je lui suis indispensable ; d'ici à quelques années, je prendrai sa place, s'il veut qu'il en soit ainsi ; en attendant, il faut attendre et plaider quelques petites affaires, s'aguerrir. Le grand ouvrage est fait, je suis dans la citadelle ; c'est tout au plus une question de temps et j'en deviendrai le maître.

Sisco est en instance auprès de l'Empereur pour obtenir le commandement d'un château impérial ; le colonel a remis sa demande à l'Empereur lui-même, à Vichy, et

tout laisse croire que la réponse du souverain sera favorable. Je le désire de toutes les forces de mon âme.

Ma tante assistera ce soir aux féériques illuminations de Paris et vous en écrira l'impression. Jusque-là, elle me charge de vous transmettre ses ferventes amitiés ; sa santé est ravissante ; la mienne marche de pair, et, malgré la chaleur excessive, nous croyons devoir vous plaindre d'être abandonnés sans glace à la canicule de Cahors...

Paris, le 8 septembre 1861.

Je plaide toutes les semaines, d'office ; comme tous les avocats sont aux champs, ce sont les jeunes gens de bonne volonté qui sont restés à Paris qui font le service des chambres de vacations.

J'ai déjà plaidé trois fois, une fois au civil et deux fois au criminel ; j'ai été heureux au possible ; j'ai eu deux acquittements ; au second surtout, j'étais transporté de joie ; mon patron et plusieurs autres anciens qui étaient là m'ont félicité ! Je suis aux anges et je ne demande qu'à plaider encore pour m'aguerrir complètement ; car ce ne sera que lorsque je serai tout à fait libre et écouté à la barre que je pourrai donner toute ma mesure et, avec l'aide du destin, faire ma marque. Ceci se fera attendre encore quelque temps, mais ce sera court.

Les juges des vacations commencent à m'écouter et à me laisser parler ; les premières fois, on m'interrompait ; maintenant, cela va mieux ; dans un mois, je serai familier et on m'aura noté.

A la rentrée des chambres, je serai prêt à fournir une bonne année de plaidoiries. Je remercie tous les jours mon étoile ; je n'eusse jamais cru aller aussi bien ; et je

suis désormais sûr qu'après avoir plaidé quelque deux ans pour la gloire, ma position sera conquise, et je toucherai, moi aussi, au fruit d'or de la renommée.

En attendant, je lis, j'écris, je compose, j'écoute les maîtres, je travaille à devenir un orateur, et, sur mon âme, si l'énergie, l'envie d'arriver, l'encouragement des anciens et l'ambition nécessaire au début d'une carrière peuvent servir d'éléments de réussite, tu peux avoir confiance : j'atteindrai le but.

Dans ce moment, mon patron est parti ; je dirige son cabinet pendant son absence, je dispose de sa bibliothèque, qui est fort riche, et je fais connaissance avec ses clients, qui sont fort nombreux.

Dernièrement, il a envoyé du gibier à Paris à un de ses parents et il y avait joint une lettre d'invitation pour moi. Cela m'a procuré l'occasion d'entrer dans cette famille, dont le chef est un ancien président du tribunal de Paris.

Je ne sais où tu as trouvé que M. de Jouy était ladre ; il est fort généreux, fort dévoué et va au-devant de ma carrière. Il me donne plus qu'il ne reçoit : en m'attachant à lui, j'épouse sa fortune. Quitte donc cette idée défavorable et confie-toi à l'avenir. Il ne me fera pas plus défaut qu'à toi, dont il s'est servi pour le bonheur de toute notre famille, que j'embrasse par ton intermédiaire.

Ton fils dévoué,

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 6 octobre 1861.

... J'ai, cette semaine, obtenu de très beaux succès ; j'ai été complimenté, félicité de tous côtés ; je suis en bonne voie ; et ce qu'il y a de mieux, c'est que j'ai fini,

surtout hier matin, par être content de moi. Hier, j'ai plaidé comme je le désirais, avec chaleur, sans hésitation, avec conviction. J'ai enlevé un acquittement. Jamais je ne désire plaider autrement ; c'était, à mon avis, le but que je voulais atteindre et on ne se trompe pas soi-même.

Espérons que cela se maintiendra et qu'avec de la persévérance j'arriverai à plaider pour moi-même, après avoir appris, à force de plaider pour les autres et d'office.

C'est une route qu'il faut parcourir avant d'arriver sur les sommets. Mais là comme ailleurs les débuts décident de tout l'avenir, et à la fermeté des premiers pas on juge que les forces ne manqueront pas pour atteindre le but. Je voudrais te communiquer ma confiance afin que comme moi tu aies la patience d'attendre que s'écoulât le temps nécessaire aux débuts.

Donc, courage et espoir !

Paris, le 25 octobre 1861.

... Je travaille constamment, je plaide tous les jours ; chaque journée, j'avance d'un pas ; la dernière a été pour moi une véritable moisson miraculeuse : j'ai eu deux acquittements au tribunal correctionnel ; j'ai fait, samedi dernier, mes débuts à la cour d'assises dans une affaire de fausse monnaie où j'ai eu un véritable succès ; il y avait une foule de vieux maîtres qui m'ont complimenté et, le lendemain, sans être prévenu, j'ai trouvé le compte rendu de mon affaire dans la *Gazette des Tribunaux*, ce qui est une fort belle récompense, surtout pour un débutant ; je te l'envoie, ce soir, par la poste, en même temps que ma lettre.

J'ai eu une singulière observation à faire pendant ces débats de cour d'assises : c'est que, grâce à la longue et vieille connaissance que j'avais des cours d'assises, j'ai eu de suite l'aplomb et la manière de diriger les témoins.

Je me rappelais tous mes souvenirs d'enfance à Cahors, quand je faisais l'école buissonnière au palais de justice de Cahors ; il m'a été, samedi dernier, utile au plus haut degré d'avoir souvent manqué la classe pour aller écouter maître Périé Cléophas ou tout autre. Tant il est vrai de dire qu'il n'y a rien d'inutile, même dans ce qui paraît le plus futile !

Paris, le 31 octobre 1861.

M. de Jouy rentre lundi prochain ; c'est te dire que les travaux vont s'accroître ; mais ne crains rien : je ne suis jamais plus satisfait, plus heureux qu'au milieu des dossiers : il me paraît qu'il sort de tous ces papiers jaunâtres comme un âcre parfum d'intelligence inquiète, qui me monte au cerveau, me donne le délire du travail. Chaque liasse est un adversaire, chaque pièce une arme : il faut briser l'arme, renverser l'ennemi ; rien n'exalte comme la lutte, parce que rien n'est plus suave que le triomphe.

Le triomphe ! C'est là le mot talisman qui chasse le sommeil, avive les forces, multiplie et trempe l'esprit des jeunes gens. La victoire ! rien que ce mot et cette idée, il y en a assez pour vous changer un nain en géant. C'est presque toucher la palme de la main que de la désirer avec tant d'ardeur.

Aussi, ne crains rien : tous les jours nous nous rapprochons du but ; encore quelques années d'exercice, la familiarité nécessaire arrivera par surcroît et alors ! alors !...

J'aime mieux ne rien ajouter et attendre au sein de l'étude. Il sera toujours temps de compter le chemin parcouru et les obstacles de la route.

Je t'avais promis le journal où on racontait mon affaire : je n'ai pu l'obtenir avant aujourd'hui ; je m'empresse de te l'envoyer : on ne rapporte pas le plaidoyer ; mais tu comprendras, d'après l'acte d'accusation, que c'est un succès d'avoir prouvé qu'il n'y avait pas là fabrication de fausse monnaie et de n'avoir obtenu que cinq ans de réclusion. Je te l'envoie pour te prouver que je suis simplement à l'ordre du jour.

... Je vais donc te dire l'état de notre appartement : il est au premier, sur un assez joli étage, bien aéré, avec de grands arbres sur la rue : les pièces sont assez belles et propres ; des cheminées fort convenables. La pièce d'entrée nous sert de salle à manger et d'antichambre ; puis vient notre salon, qui est en même temps mon cabinet, puis la chambre à coucher de ton fils, puis celle de Tata où j'ai mis la commode ; derrière ces quatre pièces règne un long corridor lambrissé et tapissé à neuf, où nous avons mis des porte-manteaux pour les effets ; la cuisine, toute mignonne, est au fond de son corridor et prend l'air sur l'escalier. La cave est assez spacieuse pour deux ou trois barriques de vin ; il y a actuellement les emballages. J'ai voulu les vendre ; mais on m'en a offert un prix ridicule et j'ai préféré les garder pour une meilleure occasion. L'eau nous coûte un sou par jour ; tu vois, tout se vend à Paris ; j'ai acheté deux cruches pour la loger.

La belle paire de vases dont tu nous as fait cadeau fait le plus bel effet sur la cheminée du salon ; malheureusement, celui qui avait un pendentif collé s'est décollé en

route et je te prierai de me dire comment on s'y prend pour le recoller avec de la gomme laque; car le morceau est entier.

Toutes les pièces sont briquetées, ce qui est fort agréable en été; mais il fait froid à Paris et, l'hiver prochain, ce sera peu rassurant; d'ici là, je t'enverrai la mesure pour le tapis. Nous avons passé cinq heures à Bordeaux.

Paris, le 24 novembre 1861.

J'avais à te parler du procès de presse que j'ai plaidé, il y a quinze jours, avec Me Picard, député au Corps législatif, dont j'ai fait la connaissance ce jour-là et, je crois, pour toujours.

On a rendu le jugement il y a quatre jours et nous avons été enchantés du résultat : deux mois de prison et mille francs d'amende.

Mais je ne te détaille rien, parce que je pense qu'on fera imprimer toute l'affaire et qu'alors je pourrai t'en envoyer un exemplaire. Seulement, j'ai été fort content de moi : tout le monde m'a félicité, excepté le président, qui m'a rappelé une fois à l'ordre ; j'ai répliqué assez vivement et l'incident n'a pas eu de suite.

Ce procès m'a fait beaucoup de bien auprès de mes collègues : on s'est beaucoup occupé de moi et on m'a présenté, hier, à dîner, dans une maison, à Émile Ollivier, député de la gauche au Corps législatif, qui, après m'avoir complimenté, m'a offert généreusement son amitié. Je crois que tout va bien. Tout va même pour le mieux...

Quant aux portraits, je te remercie de me les avoir envoyés; on aime avoir autour de soi au moins l'image de ses chères absentes : autant celui de ma mère est net,

vif, réussi, autant celui de Bénedetta est trouble, faux et manqué ; c'est un coulage d'encre noire. Enfin, nous lui en ferons faire un, quand tu l'amèneras à Paris.

Quant à la caisse de pâtes, c'est tout simplement une provision de santé et de plaisir que tu nous as envoyée pour notre hiver ; merci mille fois ! Mais j'ai surtout été sensible à l'envoi du parmesan : chaque repas me rappelle plus vivement l'intérieur de la famille, tant il est vrai que la vie n'est faite que de détails.

Paris, le 2 décembre 1861.

Je viens d'être reçu membre de la plus grande conférence qu'il y ait à Paris, la conférence Molé, où se trouvent réunis les plus grands noms contemporains, depuis le ministre Billaut jusqu'à Jules Favre. Ce n'est qu'une simple réunion d'avocats, mais une véritable assemblée politique, où il y a une gauche, une droite, un centre ; on n'y discute que des projets de loi. C'est là que se sont formés tous les hommes politiques de France ; c'est la véritable école de la tribune. J'ai été reçu sans trop de discussions et j'espère, d'ici à quelque temps, y prononcer quelques discours qui me feront connaître ; je suis assis à la gauche, comme mes convictions l'exigent. Cela m'a coûté trente-quatre francs ; mais c'est peu relativement aux avantages précieux que je compte en retirer. J'ai plaidé à la cour d'assises pour le chef d'une bande de voleurs, qui était six fois récidiviste et en rupture de ban. J'ai eu des éloges du président et j'ai obtenu neuf ans de travaux forcés, ce que tous mes amis ont regardé comme un succès. Je plaide demain dans une grande affaire de contrefaçon qui m'a été passée par un ancien représentant

du peuple à Paris, Me Colfavru, avec qui je me suis lié à Paris ; c'est un intime ami de Favre avec lequel j'ai arrêté de faire plus ample connaissance d'ici à quelques semaines. Il faut que j'arrive à les connaître tous ; je suis déjà en fort bons termes avec Picard et Ollivier, les deux avocats et collègues de Favre au Corps législatif. Mon procès de presse m'a fait le plus grand bien et je compte en avoir un autre sous peu ; on m'a promis de me faire plaider l'affaire d'un journal de Paris, l'*Actualité*, qui vient d'être saisi. Ces affaires politiques ont un double avantage : d'abord elles vous élèvent, vous échauffent et vous permettent d'apporter toutes vos connaissances historiques et politiques dans le débat ; secondement, tous les journaux se font un devoir de vous désigner à l'opinion et, si on ne touche pas d'honoraires, on est au moins payé en publicité ! C'est ce dont je suis le plus avide pour le moment.

J'ai été chargé de rédiger pour M. Berryer, à qui on fait une souscription pour une médaille d'or, un projet d'adresse que nous lui remettrons le 25 courant, la veille du jour où le conseil de l'ordre lui donne un immense banquet, au Louvre, pour fêter sa cinquantième année d'avocat.

Je t'enverrai ces deux pièces en temps et lieu. La première est rédigée en tête de la souscription pour la médaille que veulent lui offrir les jeunes avocats qui ne peuvent être de ce banquet, dont le prix a été fixé à quarante francs ; c'était trop pour nos légères bourses. Je te transcris ces quelques lignes, que j'ai soumises à l'approbation des maîtres et qui ont été approuvées sans discussion :

« SOUSCRIPTION DU JEUNE BARREAU

« L'admiration est une vertu trop juvénile pour en regarder la manifestation comme un privilège; aussi, quand les maîtres de l'Ordre vont saluer dans Berryer un demi-siècle de courage et de probité, de patriotisme et d'éloquence, quatre vertus que les grands cœurs seuls savent accoupler pour en faire les grandes gloires, le jeune barreau revendique comme un devoir pieux d'offrir, à son tour, une marque durable de son culte enthousiaste et profond à celui qui est encore aujourd'hui le prince de la parole, comme il en restera à jamais le chaleureux et désespérant modèle. »

Paris, 10 décembre 1861.

... Vico disait que la vie était un cercle dont les deux extrémités se rejoignent pour faire la mort. Cette triste pensée est le résumé de toute la science humaine sur la vie et la mort. Après tout, les philosophes n'en savent pas là-dessus plus long que les bûcherons et ils sortent de la difficulté de tout expliquer par des images ; il est plus facile de peindre que de prouver. Mais je m'égare ; je m'empresse de revenir au droit chemin, je veux dire aux choses ordinaires, par exemple : la politique. Nous sommes dans un bourbier et Dieu sait comment nos gouvernants vont nous tirer de là ! Le déficit, les bruits de guerre, la rareté des transactions commerciales, le nombre toujours croissant des grandes faillites, les partis qui relèvent la tête et qui se préparent pour les élections prochaines, l'Europe qui s'agite sur son vieux lit et qui veut se lever pour tout changer de place, en voilà

plus qu'il n'en faut pour faire réfléchir les gens sérieux et détraquer toute la machine.

A propos du déficit dans les finances de l'État, permets moi une observation. Te rappelles-tu que, l'an dernier, à cette époque-ci, ou quelques jours plus tard, au mois de janvier, je te disais que les finances de l'État allaient mal, que le déficit se creusait tous les jours, qu'il y avait près de trois milliards d'écart et qu'en dépit de tous les mensonges ministériels nous marchions à la ruine et à la banqueroute ? Tu ne voulais pas me croire ; tu haussais les épaules, tu me disais : — « C'est impossible ! l'Empereur y voit mieux que nous tous ! » Eh bien ! avais-je raison ? L'Empereur y voyait-il si bien et M. Fould l'a-t-il surpris, oui ou non, quand il lui a prouvé qu'il manquait trois milliards pour être à peu près en équilibre ?...

Paris, 30 décembre 1861.

Mon bon père, encore une année qui s'éloigne et va au néant ! Encore un feuillet du livre de la vie que le temps tourne de son doigt impassible ! Comme nous vivons vite et cependant comme nous sommes lents à nous apercevoir de la rapidité de notre existence !

Il y a quelques minutes, avant de prendre la plume, je pensais, au coin du feu ; mon esprit allait à l'aventure et je me faisais de bizarres questions. Je me disais : — A quoi bon ces années ? Pourquoi les hommes ont-ils divisé et mesuré le temps en espaces égaux ? N'eût-il pas mieux valu vivre, pour ainsi dire, d'une seule traite, sans avoir à compter les mois et les années ; descendre la vie comme un grand fleuve, sans secousse, sans temps d'arrêt, à la dérive ? En effet, que serait-il arrivé si l'année n'existait

pas ? On vivrait sans penser à la veille ; l'oubli serait plus facile : on n'aurait pas la mémoire chargée de dates tristes et fâcheuses ; la vie semblerait plus longue et il n'y aurait de mesure du temps que les infirmités et les décadences du corps. Mais cette rêverie ne dura qu'un moment, et la raison me prouva bien vite qu'il était magnifique que l'homme pût connaître le point de la durée auquel il lui était donné d'exister, de dénombrer les siècles passés, d'éclairer à l'aide du calendrier l'histoire et de classer le présent. Enfin, une dernière réflexion me vint, tout à fait juste : — En effet me disais-je, n'est-il pas bien qu'il y ait, entre deux années, un espace, un intervalle qui oblige l'homme à tourner le tête vers le chemin parcouru pour songer à tout ce qu'il a laissé derrière lui, pour que chaque commencement d'année soit sanctifié par l'amitié et le culte de la famille et que le premier soleil de l'année se lève sur un baiser de paix et d'affection universelle ? Et alors, je me mis à écrire, pour toi d'abord, mon cher père, pour te dire combien j'ai de douleur vraie, de regrets sincères de ne pouvoir être dans tes bras à cette date. Mais ces plaisirs de l'imagination, ces joies du cœur ne sont que de fugitives illusions, et le regret reste, quand on regarde son intérieur, et qu'à travers la croisée ridée de givre on n'aperçoit que le ciel gris de Paris, qui grimace comme pour vous dire : — Là-bas, dans le Midi, il y a un ciel, mon frère aimé, qui est encore chaud et visité du soleil !

Mais c'est le destin : il faut dans la lutte de la vie porter l'absence des êtres les plus chers, sous peine d'avoir cette terrible maladie de la nostalgie qui vous brise et vous jette vaincu sur le sol. Je me résigne et j'attends avec courage, mais avec foi, le jour où, tous réunis, nous

nous dirons nos vœux, nos souhaits, sans le secours du papier. Qui sait ? Le jour heureux est peut-être en route ? Grâce à toi, à tes efforts, à tes sacrifices, voilà l'aurore de cette belle journée ; quand le midi sera venu, j'irai te chercher pour te dire, suspendu à ton cou : — Mon père, tu as créé mon bonheur ; je ne peux pas prouver mieux ma reconnaissance qu'en te l'apportant, pour te le faire partager.

Et toi, ma douce mère, que penses-tu de tous ces beaux rêves, que demain peut faire réalité ? Oh ! je te vois d'ici : ton cœur m'est connu ; c'est le livre que j'ai le mieux lu et le plus fidèlement retenu. Tiens, voici ce que tu dis : — J'aurais besoin de repos ; j'y ai droit au nom d'une vie de travail et de mérite ; mais mon fils n'est pas encore dans la route assez loin pour le laisser aller seul ; et alors, je ne suis plus lassée, je ne veux pas me reposer avant l'heure, je veux qu'il arrive et je me dévoue sans arrière-pensée et sans limite à son avenir. Voilà ce que dit ton cœur ; et bien d'autres choses encore.

Et si tu entendais le mien, que dirait-il ? Oh ! longtemps il te parlerait, s'il voulait peindre son amour et sa reconnaissance ; mais un mot suffit : il ne pense jamais à tant de dévouement maternel sans répandre une larme. Il y a des générosités qu'on ne peut payer que de cette façon.

Et toi, ma bonne sœur, rieuse et gaie, bonne et sensible, tu penses, toi aussi, bien souvent, j'en suis sûr, à ton frère, à cet affreux Léon qui ne t'écrit que lorsque l'année va lui arracher la plume des doigts. Tu as bien raison, je suis incorrigible ; mais j'ajoute que je suis bien honteux, bien repentant, et que je voudrais t'écrire tous les mois une longue, bien longue lettre ; mais qu'y faire ? Le temps vous manque, la besogne vous met l'éperon sur les flancs et crie : En avant !

On se révolte, on dit à la besogne : — Mais, ma sœur, que dira-t-elle ? Que pensera-t-elle ? Je ne lui écris plus ! — Que crains-tu ? reprend la besogne, en véritable avocat du diable : ta sœur te connaît et elle a de toi, dans son cœur, les plus belles lettres du monde, qu'elle peut lire tout à son aise !

Et, n'est-ce pas, Bénedetta, que la besogne n'a pas tout à fait tort et que je suis assez bien dans ton cœur pour que tu devines tout ce qui se passe dans le mien, et pour que tu n'aies qu'à ouvrir ton cœur, comme un secrétaire d'or, pour y lire toute ma correspondance intime, c'est-à-dire mon propre cœur ?

Tu ajouteras ce bout de billet à toutes les lettres que je ne t'ai pas écrites, mais que tu as pu lire d'après le procédé plein de sympathie que je t'indique ; et tu excuseras ton bon frère qui t'aime à la folie, te désire mille et mille bonheurs, et n'a qu'un gros regret : c'est de n'avoir à t'envoyer qu'un pâle baiser de frère sur ce papier plus pâle encore.

Et maintenant, vous trois, tout ce que j'ai de plus cher au monde, soyez heureux, aimez-vous, aimez-nous toujours, et recevez comme grêle les vœux, les embrassades et les soupirs d'absence de votre fils et frère, Léon, à qui Paris, pour quelque temps encore, semblera un lieu d'exil tant qu'il ne pourra pas vous y posséder.

Léon Gambetta.

Paris, le 3 janvier 1861.

Mon cher père, je t'accuse réception des quatre coupons que tu m'as envoyés. Nous n'avions plus un liard quand nous les avons reçus.

Aller au siège de la compagnie et se les faire payer était la moindre chose ; mais, ici, le guignon nous attendait :

1° On nous délivre un bon à payer qui réduit chaque coupon Lyon-Méditerranée de 7 fr. 50 à 7 fr. 30, ce qui fait 29 fr. 20 ;

2° Nous serons payés le 8, dans l'après-midi ! Et, d'ici là, nous attendrons le vent !

Vraiment, c'est bien commencer l'année : ce matin, pour me faire raser afin d'aller plaider à la Cour, il m'a fallu emprunter cinq sous !...

Paris, le 8 janvier 1862.

Mon cher père, je viens te remercier de ton empressement à répondre à ma lettre, et je regrette bien de t'avoir causé de la peine ; mais, vois-tu, il y a des moments où le besoin prend le dessus et où la plume vous vient d'elle même sous les doigts : et l'on écrit sans toujours calculer les derniers effets de la lettre. Au reste, mes appréhensions sont calmées : hier, le chemin de fer a bien voulu nous payer nos coupons ; mais, seulement, je t'avertis, au cas où il y aurait des personnes qui t'en donneraient quelquefois en paiement, fais-leur subir une réduction de six sous : on les retient à l'échéance.

Je ne me rends pas compte de cette contradiction entre la valeur portée au dos du coupon et la retenue qu'il y a dans les bureaux ; l'administration a l'air de donner d'une main pour reprendre de l'autre. Oh ! je suis bien de ton avis au sujet de ces grandes et absorbantes compagnies, véritables reines de notre monde : l'État seul ou plutôt la Nation devrait être propriétaire des voies fer-

rées, comme des routes et des fleuves ordinaires ; mais il faut changer l'édifice entier si on touche à cette pierre-là.

Je crois que j'ai une assez bonne nouvelle à t'annoncer : l'Amérique du Nord se serait engagée à rendre les commissaires de l'Amérique du Sud et, par conséquent, la paix ne serait pas troublée de longtemps encore, de ce côté-là du moins. Il y a apparence que la rente va monter, ainsi que les autres bonnes valeurs.

En outre, les paroles de l'Empereur au jour de l'an ont donné un peu de ferme à la Bourse et les fonds ont repris assez sensiblement...

Quant au premier de l'an, il a été fort triste à Paris ; peu d'animation, un temps affreux, et des rhumes en perspective pour les audacieux qui tentent de sortir.

Je suis en ce moment gratifié d'un fort rhume, et j'ignore si je ne serai pas empêché de plaider vendredi, à la première chambre de la Cour, une affaire assez grave dont le bâtonnier m'a spécialement chargé.

Je te dirai, dans les premiers jours de la semaine prochaine, ce qui se sera passé ; je t'avouerai cependant que je suis ému d'avance, moi qui le suis d'ordinaire si peu ; mais, devant un pareil auditoire et en face d'un adversaire comme Me Nicolet, un des premiers avocats du civil, je sens non pas la peur, mais ce vague et étrange sentiment qui vous oppresse, la nuit, dans des chemins inconnus et dans un pays peu sûr.

Mais, d'ici à après-demain, j'ai le temps de me donner du courage, et puis, quand je serai à la barre, je penserai à toi, à vous tous et la fermeté me viendra comme par surcroît...

Paris, le 26 janvier 1862.

... Je crois que la dernière fois que j'ai eu le bonheur (trop rare) de causer avec toi, je te laissais au moment où je t'annonçais que je devais plaider le lendemain une affaire grave à la première chambre de la Cour d'appel. Eh bien, franchement, je n'ai pas été satisfait de moi! La majesté des magistrats, le silence solennel de l'audience et le caractère sévère de l'auditoire m'avaient ému ; j'ai eu bien de la peine à dominer cette première émotion, qui ne s'est, du reste, dissipée qu'à la fin de ma plaidoirie ; ajoute à cela que l'affaire, qui m'avait été spécialement confiée par Jules Favre, était fort mauvaise et que mon adversaire, Me Nicolet, est un des plus grands et redoutables avocats de Paris. Bref, j'ai perdu mon procès, je suis sorti furieux et je me suis fâché avec mes collègues qui voulaient me féliciter.

Mais, quelques jours après, j'ai bien pris ma revanche : tu as pu lire dans les journaux que l'opinion que j'avais plaidée devant la conférence des avocats avait triomphé.

J'avais besoin de me venger, et je t'assure que ma vengeance a été complète : j'ai fort bien plaidé, je m'en rapporte mieux à moi-même qu'aux autres en pareille matière.

J'ai écrasé mon adversaire ; tantôt les rires, tantôt les applaudissements de l'assemblée redoublaient mon ardeur ; et alors j'allais, toujours impitoyable comme le bourreau, détruisant toutes les objections et établissant mon droit sans réplique. Puis, sortant de la cause, j'ai fait voir la sublimité du principe que je défendais, proclamée par l'histoire, et j'ai fini par un rapprochement entre

la France d'aujourd'hui et celle de 89 qui a entraîné toutes les convictions.

M. Jules Favre m'a félicité en termes magnifiques et même exagérés. Cette fois là, je suis sorti heureux ; j'avais tout dit comme je l'avais voulu. Il ne me manquait qu'une chose dans ma joie, ta présence.

Samedi prochain, je replaide encore une autre question et j'espère rester à la même hauteur. Tout va bien ; enfin, voilà l'aurore qui se lève : quand viendra le soleil ?

Aujourd'hui l'Empereur a prononcé le discours d'ouverture des Chambres. Il n'y a qu'un mensonge de la première à la dernière ligne. Et, chose remarquable chez un tel homme, c'est la première fois qu'il parle humblement et que même, dans la dernière phrase, il se défend et même, par Dieu, je crois qu'il prie !

Quant au rapport du ministre des Finances Fould, c'est simplement odieux : on ne veut pas arrêter les dépenses ; on crée de nouveaux impôts. Où allons-nous ? Je n'ose l'envisager de sang-froid.

... Les finances italiennes vont mal et cela m'ennuie : j'espère néanmoins qu'elles se relèveront ; mais je crois qu'il y en a encore pour longtemps, parce que l'horizon a l'air bien noir sur le Pô et l'Adige. Je pense que la lutte éclatera bientôt pour Venise et il y a à craindre que les canons partent tout seuls. Pourvu que le Piémont ne tire pas le premier coup de fusil, tout est sauvé ; le cabinet de Turin doit attirer l'Autriche, la forcer à déclarer la guerre, mais prendre bien des précautions afin de se donner le rôle d'offensé, d'attaqué.

Je tiens de bonne source, et tu le liras dans les journaux d'ici à trois semaines ou un mois, que l'évacuation de Rome par nos troupes était résolue et ordonnée. Le

Pape est intraitable, ou plutôt la réaction catholique, et, malgré la phrase assez niaise du discours d'aujourd'hui à cet égard, tu peux tenir ce que je te dis ici comme certain.

Il va sans dire que c'est confidentiel. J'ai fait depuis un mois une magnifique moisson de belles et utiles connaissances : Arago, Bixio, frère du général, chez lequel je vais passer quelquefois la soirée.

J'espère d'ici à quelques jours être invité chez Jules Favre ; on me l'a promis et j'attends avec impatience. Quand je tiendrai mon homme de près, je ne dis pas ce que j'en espère ; tu le devines...

Ma tante est un vrai miracle de santé, de vivacité et de renaissance ; c'est étrange : si cela dure, quand tu viendras à Paris, elle aura recouvré ses vingt ans. Paris lui est une fontaine de Jouvence ; elle marche dans la vie à reculons.

14 février 1862.

A la dernière conférence, il y a quinze jours, j'ai eu un grand succès ; Favre m'a adressé les plus grands éloges. Mais tout cela n'est rien à côté du succès, du bonheur que j'ai eu lundi dernier. Il y a, une fois par an, réunion des avocats au Palais, par colonnes de quatre-vingts, sous la présidence de deux anciens. Lundi, 10, notre colonne s'est réunie sous la présidence de Me Crémieux et de Me Lachaud. Là, on pose des questions sur les droits et les devoirs des avocats. Or, ce jour-là, j'ai eu les honneurs de la séance ; sur une heure et demie qu'a duré la séance, j'ai parlé à deux reprises pour trancher la question, pendant trois quarts d'heure. Te dire tous les éloges du père Crémieux serait vaniteux et impossible. Enfin, à

la fin de la séance, le père Crémieux (on ne l'appelle que de ce nom) est venu à moi, m'a serré la main et m'a embrassé. Il a voulu savoir mon nom, mon âge, mon pays, m'a fait ses félicitations, m'a prédit les plus beaux horizons du monde et m'a invité à aller le voir régulièrement. J'avais les larmes aux yeux, j'étais ivre de joie, et le soir, quand j'ai dîné avec Tata et Sisco qui était venu nous voir, je te laisse à penser notre bonheur. Il ne nous manque qu'une chose ; mais c'est presque tout dans notre vie : la famille !

25 février 1862.

Je t'envoie, comme échantillon des séances du Sénat, un numéro du *Moniteur* où est rapporté tout au long un magnifique discours du prince Napoléon. C'est d'une énergie, d'un feu, d'un sentiment démocratique parfait. Je t'envoie ce numéro pour te faire remarquer que, pendant les débats des Chambres, le journal le plus intéressant de tous c'est le *Moniteur*, qui donne la reproduction complète de tous les débats, tandis que les autres journaux ne peuvent, vu l'abondance des matières, fournir que des extraits. Tu apprécieras et tu me répondras à ce sujet. Autrement, la politique se noircit tous les jours. On entend de singuliers craquements autour de soi. Qui sait si les temps ne sont pas arrivés, comme disait le Christ ? Toujours est-il que l'esprit public est très préoccupé et que les débats des Chambres, la crise industrielle, la crise financière, l'embarras général du pays assombrissent violemment l'horizon. C'est le cas de jeter la sonde et de découvrir où nous en sommes, où nous allons. A un changement, assurément ; Dieu veuille qu'il soit utile et bon !

D'ici à quelques jours, je t'écrirai si je dois aller plaider, en province. une affaire de presse assez grave. Je n'ai pas reçu de réponse ; mais on me l'a fait espérer.

Paris, le 17 mars 1862.

Mon cher père, quand tu liras ma lettre tu auras déjà reçu les souhaits et les baisers de la famille ; mais il me faut, à moi aussi, ma part de bonheur et de caresses dans cette douce fête d'anniversaire. Par la pensée j'y suis déjà et il me semble par moments que l'illusion va jusqu'à la réalité ! Malheureusement, le rêve se dissipe et je me retrouve avec ma tante au coin du feu, elle occupée à coudre, moi à écrire.

Si j'ai un souhait à t'envoyer, c'est de pouvoir te posséder le plus tôt possible, de pouvoir te conter chaque jour de vive voix mes émotions, mes luttes de la journée et mes succès, comme ceux que j'ai obtenus samedi soir, à la grande conférence des avocats. J'ai été applaudi, enivré, presque porté en triomphe ; jamais je n'ai été si heureux ; toutes ces bouches qui me félicitaient à la fois, toutes ces mains qui cherchaient la mienne, pour me remercier du plaisir que je leur avais procuré, disaient-ils. J'étais fou de joie, et cela dure encore au moment où je t'écris. Je suis dans le ravissement et je t'envoie ce succès, cette joie, comme le plus beau bouquet pour ta fête.

Paris, le 12 avril 1862.

...Que te dirai-je de mes succès ? Ils vont au gré de mes désirs ; hier, j'ai obtenu un acquittement qui m'a été bien agréable. Une pauvre vieille femme était poursuivie pour



GAMBETTA en 1862

(Voir page 209)

avoir causé la mort d'un jeune enfant qui lui avait été confié à garder : son âge avancé, sa misère, son innocence, à laquelle je croyais, m'avaient pénétré pour elle de la plus vive sympathie. Je l'ai défendue avec toute l'ardeur dont je suis capable et j'ai eu le bonheur de la faire acquitter aux applaudissements de l'auditoire, qui était touché jusqu'aux larmes.

Oh ! tu peux le croire, il n'y a pas de somme d'argent qui nous procurât d'aussi douces et d'aussi profondes sensations.

Je te réserve un de ces spectacles pour le jour où je te tiendrai à Paris. En attendant, excuse-moi si je ne t'écris pas plus souvent : je suis accablé de besogne et il ne faut rien moins que la famille pour trouver ou faire trouver une heure. Adieu, embrasse tout le monde pour moi, et à bientôt !

Cholet, le vendredi saint, 1862.

Mon cher père, tu es fort étonné sans doute en ouvrant cette lettre, et ta pensée demande : — Où est-il ? et que fait-il en ce lieu ?

Or, comme j'aime répondre à tout, même à distance, je t'apprendrai que je suis à Cholet, dans le Maine-et-Loire, à trois cents kilomètres de Paris, pour plaider une affaire très grave et très importante devant le tribunal civil de cette ville.

Cholet est une sous-préfecture ; mais c'est un peu plus grand que Cahors. C'est une ville industrielle : l'esprit d'entreprise s'y étant développé a attiré autour des manufactures une population considérable. Je dois à l'amitié de M. Vernet d'avoir la mission de plaider ici l'af-

faire que je te raconterai une autre fois, un débat entre les deux manufactures les plus importantes de la ville : il s'agit de huit cent mille francs.

Je plaide demain à neuf heures du matin ; toute la ville y sera ; le soir, je t'écrirai pour donner des nouvelles. Enfin, je tiens mon champ de bataille ; nous verrons l'adversaire demain. C'est un avocat de la cour d'Angers. Je suis demandeur, je parle le premier et je lui promets une chaude affaire.

A demain ! je t'embrasse et j'ajoute que, si je n'étais pas soutenu par l'espoir du combat, je m'ennuyerais ici ; car Cholet est fort triste.

Paris, le 27 juin 1862.

...Ma situation s'éclaire tous les jours ; je suis au mieux avec ce qu'il y a de personnages influents dans le Palais et dans la politique ; j'ai mes entrées au Corps législatif, dont la session expire aujourd'hui, après un superbe discours de Jules Favre sur le Mexique, qui a été admiré de tous, même des plus entêtés partisans du gouvernement. Jules Favre m'a nommé dans l'affaire politique la plus importante de l'année, une affaire de société secrète : il y a cinquante-quatre accusés. Je plaiderai à côté des noms les plus illustres au Palais, Ollivier, Favre, Arago, Picard. Je ne me tiens pas de joie et je l'en ai remercié avec effusion ; cette affaire vient le 7 juillet, lundi en huit...

Bénedetta continue toujours à visiter Paris et à l'apprécier ; quand tu viendras elle pourra déjà te servir de guide. Elle retient tout, jusqu'aux chemins qu'il faut prendre, et ce sera pour toi un charmant cicerone. Ma tante qui l'accompagne dans ses excursions ne peut guère

suivre son allure ; ma sœur a des jambes à surmener un montagnard et je ne sais guère que toi qui pourrais comme elle n'être jamais fatigué de promenades assez longues pour ressembler à des voyages. Inutile de te dire s'il nous tarde de t'embrasser, de te posséder, de te promener, enfin de t'avoir !

Paris, le 26 juillet 1862.

Voilà à peu près un mois que je ne m'appartiens pas ; cette affaire de société secrète m'a absorbé. Mais aussi, quel triomphe j'ai eu ! Cela tient du délire : j'ai reçu les félicitations, les cartes, les éloges de tout ce qu'il y a au Palais et en ville qui soit libéral. Mais, au Palais surtout, mon succès a été complet. J'ai été embrassé par les vieux maîtres après ma plaidoirie et tous les autres sont venus me presser la main ; j'étais ivre de joie, je ne savais à qui répondre, tant ils étaient tous empressés à la fois ; je les ai remerciés en masse. Quel barreau que le barreau de Paris ! Quelle confraternité ! et surtout comme on se crée vite les sympathies ! Mais venons au procès lui-même. J'ose affirmer que, si tu pouvais lire mon plaidoyer, tu serais content de ton fils ; seulement, il n'y a qu'un petit obstacle à cela : c'est que les journaux n'ont pas *osé* le reproduire. Ce que je te dis là est la vérité pure. En revanche, j'ai eu pour moi deux organes de publicité d'une puissance incomparable : MM. Crémieux et Arago se sont fait un plaisir et un devoir de le répéter à tous les amis, de façon que, dans l'espace d'une semaine, tout ce qui à Paris s'occupe de démocratie et de libéralisme le savait. Dernièrement, dimanche, chez M. Crémieux où j'étais invité, ce bon vieillard me présenta à ses amis et voici

la petite scène qui s'est passée : « — Je vous présente, dit Crémieux, Me Gambetta, le grand succès à l'affaire des cinquante-quatre. » Devant cette terrible apostrophe, je voulus battre en retraite et je dis : — « Comment voulez-vous qu'on vous croie, maître ? Il y avait là quarante avocats et je n'ai eu que le sort de la majorité, le silence ! — Ah ! réplique un monsieur, avec la mémoire de Me Crémieux on se passe fort bien d'un journal, et votre maître, comme vous l'appelez, nous a récité votre plaidoyer, tout entier, hier soir, après l'audience. — Je ne m'étonne plus, ai-je répondu, si vous l'avez trouvé éloquent, reproduit par une telle bouche ! »

A ce moment, Me Crémieux me tire l'oreille en me disant : — « Jaloux ! » avec une finesse de trait incroyable et indicible. Au reste, je t'envoie l'appréciation des divers avocats du procès par le *Progrès de Lyon*, rédigé à Paris. J'espère que tu seras satisfait de ce qu'a écrit l'inconnu de cette feuille. On m'affirme que la *Gironde* et le *Phare de la Loire* ont également parlé de moi ; mais cela m'importe assez peu ; ce que je voulais, c'était le triomphe du Palais, parmi mes confrères et, là, je l'ai eu complet ; aujourd'hui, tout le monde est pour moi.

Je t'enverrai mon plaidoyer le plus tôt possible ; mais le sténographe qui l'a pris ne me l'a pas encore communiqué, et moi, je n'ai que des notes, et pas le discours. On parle, du reste, d'imprimer tout le compte rendu de l'affaire ; en ce cas, je t'enverrais la brochure.

J'ai reçu, ce matin, une lettre de Sisco, qui va très bien, se console de sa retraite par sa retraite elle-même, me donne des nouvelles de toute sa famille et me charge de le rappeler à ton souvenir.

Le bruit des élections prochaines au mois d'octobre

prend consistance ici ; à cet égard, M. Pelletan fait une brochure et, après avoir entendu réciter mon plaidoyer par Arago, il m'a envoyé sa carte en écrivant au dos que, s'il était poursuivi, il ne voulait pas d'autre avocat pour le défendre que Me Gambetta. Tout ce que je te raconte là, ce n'est point par vanité, ni gloriole, mais parce que je sais combien cela doit être doux à ton cœur. Et puis, si tu savais combien cela vous donne du courage, de l'ardeur, de l'intrépidité, que ces succès !

Mais il y a une chose qui a manqué à mon bonheur : viens le plus tôt possible et il ne me manquera rien, d'autant plus que je pourrai te faire assister à un beau plaidoyer, qui sera beau surtout si tu es là...

Voici comment E. Carjat raconte, dans ses Souvenirs, l'histoire du premier portrait qui fut fait de Léon Gambetta :

« Je me rappellerai toujours la matinée d'été — c'était en 1862 — où il vint m'apporter pour la première fois sa tête, comme il disait, dans mon atelier de la rue Laffitte. Il flânait dans le jardin en attendant son tour de pose et cueillait des marguerites qu'il effeuillait comme un simple Némorin. Il en piqua une à sa boutonnière et voulut être portraicturé avec cette décoration végétale. Je ne peux pas regarder ce portrait sans me souvenir aussitôt de sa joie presque gamine en examinant l'épreuve qui le représentait jeune, svelte et sans façon, dans toute la gloire de ses vingt-quatre ans.

— « Je vais faire des conquêtes, grâce à toi, me dit-il. N'oublie pas que, si tu me maries, tu as cent pour cent sur la dot !... » C'est en revoyant ce portrait, dont je lui rapportais quelques exemplaires quatre ans avant sa mort, qu'il s'écria en souriant : — « Ah oui, je le reconnais : le Faust à la marguerite ! Nous avons tous vieilli depuis, mon fils. »

Henri Deloncle a écrit :

— « La photographie charmante de Carjat, faite en 1862,

complète ces explications. Gambetta est vu de profil et je ne sais quelle timidité plane dans son regard réfléchi ; une lueur joyeuse éclaire ses traits... Une marguerite fleurit sa boutonnière ; la barbe est courte et lustrée, les cheveux ondés puissamment, l'oreille grasse et romaine, le cou léger et mobile, et, sur la poche où la main s'enfonce, le pouce carré à l'ongle rude, maniant à plein le drap, tout indique la force consciente et vivace... »

Paris, le 10 août 1862.

Mon cher père, il y a bien des semaines que je tarde à t'écrire ; mais, sincèrement, c'est à peine si je trouve une minute ; désespéré, étouffé de besogne, je ne sais où donner de la tête ; et, avec tout cela, j'ai un petit dérangement de santé ! Je suis fatigué ; j'aurais besoin de repos ; mais je ne peux en prendre encore ; les commencements doivent être continus pour être décisifs. Tu as dû voir dans les journaux que j'avais été nommé secrétaire de la conférence des avocats, ce qui, paraît-il, est un grand point pour moi. Malgré le prix qu'on y attache, j'en fais peu de cas ; ce n'est pas là le vrai côté de la situation ; l'important, c'est de faire connaissance avec les avoués et les hommes d'affaires. Or, voici les vacances ; tous les avocats de quelque renom s'en vont à la campagne et l'on ne sait *par qui* faire plaider les affaires qui sont portées devant la chambre des vacations. Je reste et je suis tout particulièrement désigné pour combler la lacune ; je prends pied, et, tu sais, c'est le fonds commun des ambitieux *d'en avoir bientôt pris quatre*. Je crois que mon ambition est louable : j'en prendrai, pour mon compte, plutôt cinq que quatre. De cette façon, je me procurerai, avec deux mois de sacrifice, une clientèle

qu'il me faudrait peut-être trois ans pour réaliser. Néanmoins, il ne serait pas impossible qu'après avoir fait pendant deux mois cette solide campagne, je ne vinsse me reposer deux autres mois à Cahors, auprès de toi ; ce serait à la fin d'octobre, novembre, et à la première partie de décembre, époque presque vide au Palais.

Je suis très occupé, te disais-je. En effet, figure-toi que je plaide tous les jours, quelquefois deux fois par jour ; puis il faut courir ici, là, voir un tel, écrire forcément à tel autre et puis s'occuper un peu de tout ce qui se passe, pour ne pas rester en dehors, être toujours au courant, ne négliger personne, savoir tout ce qui se dit, s'imprime, se prépare et se fera ; voilà un petit tableau de ce qu'est obligé de faire ton cher fils ; tu dois penser si, à la fin, il n'est pas trop fatigué et, dans ta bonté infinie, l'excuser s'il est quelquefois bien long à te donner de ses nouvelles.

Je t'annoncerai comme consolation de mon retard que le père Crémieux m'a pris en affection particulière et que, s'il pouvait devenir bâtonnier, je serais un homme *sauvé !* Espérons ! A l'heure qu'il est, une heure de l'après-midi, le conseil de l'ordre est en train de voter. Je vais aller voir ce qui est sorti de l'urne : si c'est Crémieux, tu peux compter sur une bonne lettre pour demain ou après-demain.

Pour ma sœur, elle engraisse à vue d'œil, elle mange comme nous trois, elle rit, elle babille, chante, rayonne : elle est superbe de santé et Paris lui vaut tous les bains de mer des rives de France et peut-être d'Italie.

Ma tante n'engraisse pas, mais tient bon ; elle est de bronze et ne se laisse entamer ni par le chaud, ni par le froid ; il n'y a que moi qui suis fatigué ; mais j'espère venir me reposer dans deux mois au milieu de vous,

prendre un bain de vie natale ; en attendant, je vous embrasse pour tous.

L. GAMBETTA.

30 septembre 1862.

... Nous descendons au rez-de-chaussée de la même maison. Le propriétaire fait des concessions de prix et de réparation, qu'il serait bien difficile de retrouver ailleurs : huit cents francs et des changements importants dans les lieux ; j'ai accepté tout de suite et nous changerons vers le 15 octobre.

Ainsi, tu le vois, c'est plus tôt que tu ne pensais qu'il faut revenir nous voir ; nous t'attendons avec impatience ; tu prendras tout ton temps, puisque c'est dans la même maison, et puis je te prouverai, à la façon dont je travaille et noue mes petites affaires, que tu as le droit de compter sur moi...

Paris, le 14 octobre 1862.

Ma bonne mère, hier matin, mon père est arrivé : ma surprise a été fort grande, quand j'ai vu mon oncle. Cela m'a fait bien plaisir et je ne savais pas trop s'il fallait en croire mes yeux ; les deux frères, là, à Paris, rue Vavin, assis à la même table, chez moi ! Cela, pour peu qu'on se reporte en arrière, ressemble beaucoup à un rêve ; mais qu'importe ! c'est un beau rêve.

Mon père a l'air enchanté du nouveau logement ; moi, j'en suis ravi : si je peux meubler un salon avec goût et luxe, je crois que j'aurai avancé beaucoup l'avenir à Paris, où tout se fait, se grossit, se réussit par les connaissances ; il faut avoir au moins une pièce où l'on puisse faire pas-

ser et asseoir n'importe qui, le petit pour l'éblouir, le grand pour lui prouver qu'on est à flot. La moitié de la vie est une bonne comédie, et l'autre moitié ressemble pas mal à un drame ; tout cela, bien uni, fait le succès ou la ruine.

J'ai, dans ce moment-ci, le cœur haut, la tête fraîche ; je suis content. Les vacances vont finir, c'est-à-dire que le mouvement, les affaires vont commencer. Que sera l'année qui va s'ouvrir ? Que sera l'inconnu ? J'aime à aller le voir par moi-même et je sonderai cela de plus près encore ; car il est certain que je serai secrétaire de Me Crémieux, à la rentrée. Cela nous donnera le bon vent dans la voile.

Au moment où mon père a pris la résolution de venir, je devais aller passer huit jours dans le Berry, chez Laurier, où j'aurais rencontré des gens sérieux, peut-être Me Crémieux. Mais j'ai dû ajourner ce voyage à cause de son arrivée : je serai obligé de partir vendredi ou samedi au plus tard. Je t'écrirai de là pour te dire ce qui sera arrivé...

Crémieux annonça lui-même à Gambetta qu'il le prenait pour secrétaire par la lettre suivante, datée de La Forêt, le 16 octobre 1862 :

« Mon cher Gambetta,

« Je vous accepte avec empressement pour mon collaborateur et j'aurai grand plaisir à voir se développer sous mes yeux votre talent, qui sera une de nos gloires dans l'avenir, si le travail opiniâtre se joint chez vous aux dons naturels.

« Seulement, mon cher confrère, vous venez tard près de moi. Je m'étudie, depuis dix ans, à diminuer mon cabinet : mon âge ne me permet plus de me livrer à des luttes journalières ; je choisis les causes quand on me permet de les choisir, et je ne prends que des affaires, importantes, il est

vrai, mais en petit nombre. Il faudra donc que vous voliez de vos propres ailes, tout en vous réfugiant, de temps en temps, sous mon abri.

« J'écris à Laurier, qui sera certainement à Paris avant moi. Concertez-vous avec lui : je sais d'avance qu'il vous accueillera à bras ouverts. Je n'arriverai pas avant le 2, au soir.

« Votre bien dévoué,

« AD. CRÉMIEUX. »

Paris, le 7 novembre 1862.

Ma bonne mère, voilà longtemps que je te dois une lettre ; mais, si j'ai retardé, c'est pour ne te donner que de bonnes, de superbes nouvelles. Mon affaire est décidée : ce bon Laurier a tout mis en œuvre pour me faire arriver ; chez lui, à la campagne, j'ai été choyé et présenté à une infinité de personnes considérables dont la bienveillance m'est désormais acquise ; je suis désigné à l'attention d'un nombre important de gens d'affaires et de gens de poids. Ainsi, il m'a présenté à M. Villemain, de l'Académie française, chez qui je serai reçu tout cet hiver, et dans le salon duquel je trouverai tout ce qu'il y a de grand et de distingué à Paris. Je suis entré chez Crémieux, où j'ai été reçu comme un protégé de vingt ans ; on m'a installé dans le cabinet de M. Crémieux comme un fils de la maison ; je suis aux anges. A mon retour de la campagne, j'ai trouvé une lettre de ce bon M. Crémieux, que je t'envoie pour te faire partager le plaisir qu'elle m'a procuré.

J'ai déjà pris position et le maître illustre qui s'est chargé de moi a bien voulu me manifester tout son contentement pour plusieurs affaires que j'ai déjà traitées. J'espère, d'ici à la fin du mois prochain, avoir un rôle

dans une affaire qui fera bien du bruit; mais je n'ose te préciser rien de plus ; quand je serai tout à fait certain de l'avoir, je te l'écrirai aussitôt.

Cholet, 1er décembre 1862.

Mon cher père, tu dois être étonné de ne rien recevoir de moi; mais j'ai été, tous ces derniers temps, accablé de besogne; j'ai été obligé de partir pour la cour d'Angers, où j'avais une très grosse affaire à plaider, que j'ai arrangée sur les lieux, après quatre jours de séjour dans cette ville; mais ce séjour m'a été des plus agréables parce que j'avais emporté de Paris des lettres de M. Crémieux pour les meilleures familles de la ville : j'ai été reçu comme un vieil ami. Ravi de l'accueil, des personnes et du résultat, je me suis félicité, une fois de plus, d'être attaché à un homme qu'il suffisait d'approcher pour voir tout s'aplanir et devenir facile.

Actuellement, je suis à Cholet, où je plaide demain une jolie affaire commerciale. Tout cela m'a fait gagner quelque argent, et j'en avais bon besoin. C'est égal : je commence à toucher des honoraires; ceux que j'ai reçus sont assez considérables et tout fait prévoir que, si la fortune continue à me sourire, je pourrai bientôt cesser d'être un fardeau pour la famille. Qui sait même si je ne pourrai pas lui être utile ! Je ne désire rien tant que la venue du jour où je pourrai reconnaître les sacrifices qu'elle a faits...

1er janvier 1863.

Ma chère maman, que puis-je te dire à toi, ma douce mère, pour rendre ce que j'ai au fond de l'âme ? Quelle

langue peut traduire et ma reconnaissance et mon amour ? N'es-tu pas la plus courageuse des mères et la plus dévouée des femmes ? Ne dois-je pas être le plus aimant, le plus respectueux et le plus fier des fils d'avoir une telle mère ? — Vrai, je ne puis rien trouver qui te puisse redire et exprimer ce que je ressens ; c'est mon âme, c'est mon cœur qu'il faudrait plier dans cette lettre pour te l'envoyer : seuls, ils pourraient se comprendre et s'expliquer avec toi.

Quant à des vœux, des souhaits, des aspirations, pouvons-nous en faire l'un pour l'autre que nous n'ayons sentis à l'avance dans chacun de nous ? Puis-je te désirer quelque bonheur qui ne soit le mien propre ? Hélas ! non, tout est commun entre nous, ou, pour mieux dire, tout est un. Nous sommes la même personne vue sous deux points de vue différents. Toi m'ayant fait, moi devant prolonger ta vie à force de caresses, de dévouement et de satisfaction. Le repos que tu as tant mérité, je te le ferai un jour, glorieux, joyeux, complet.

Nous ne pouvons nous crier tous deux que ce seul mot : — Courage ! Le but est voisin, attends encore quelque peu, ma douce, ma chère maman ; le sort, nous finirons par l'atteindre ; alors, je pourrai tout mettre à tes pieds, en te disant avec les larmes de la joie et de l'orgueil : « Mère, voici ton œuvre. »

Tu le vois, tous mes vœux sont les tiens ; le fils se perd dans la mère et n'a qu'un regret, mais bien poignant, bien triste, celui de ne pouvoir l'embrasser sur les deux joues à mille reprises. Oh ! les distances, c'est affreux !

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 23 février 1863.

... J'espère que tu viendras de nouveau à ton retour d'Italie, où tu vas sauver des mains des étrangers et des paysans la maison paternelle ; au retour, je t'attends et te promets, cette fois-là, de prendre toutes mes précautions et de tout te sacrifier pour ne pas te laisser un seul instant solitaire.

Seulement, je n'aurai guère le plaisir de te recevoir dans la maison que tu connais et où j'avais fini par m'acclimater si bien que j'éprouve une peine singulière à la quitter. Mais le propriétaire l'a vendue à un tiers et, en tirant la courroie, il faudrait sortir coûte que coûte au mois de juillet prochain. J'en suis vivement contrarié ; encore un déménagement ! Et puis, j'étais déjà connu dans mon quartier, déjà assis, et il faut partir, aller ailleurs. Enfin, c'est une des petites misères de la vie de Paris ; mais, avec le prochain propriétaire, je prendrai mes précautions et je veux un bail de trois, six ou neuf ans. Avec cela, on peut dormir tranquille ; sinon, on est exposé à toutes les fantaisies des propriétaires qui, pour dix francs de plus de loyer, vous congédient.

D'ici au mois de juillet, j'ai le temps de chercher et de trouver un appartement agréable qui remplace celui que j'avais considéré comme devant me loger jusqu'à l'arrivée à la fortune : ce sera une halte de plus à compter.

Que te dirais-je ? Je suis en veine : tout va bien, je travaille ; les affaires viennent lentement, mais elles viennent ; les hommes commencent à m'apercevoir et j'espère bien, d'ici à quelques années, pouvoir, avec un légitime orgueil, venir embrasser les deux êtres à qui je dois tout, mon

père et ma mère, en leur disant : — « Voilà ce que je suis et ce que je vaux ; c'est votre œuvre et je vous la rapporte avec joie. »

Voilà mes espérances, ce qui me soutient à chaque minute et ce qui me fait toujours supporter les petites brouilles qui ne sauraient durer longtemps entre deux cœurs comme celui de mon père et celui de son fils dévoué qui t'embrasse.

L. GAMBETTA.

Paris, le 9 mars 1863.

...La petite querelle intervenue entre nous ne dérive que d'un malentendu. Il n'est pas possible que tu aies pu mettre en doute mon cœur ou mon intelligence et que tu aies pu croire sérieusement à je ne sais quel bruit, qu'on a fait courir, sur mes sentiments et sur mes idées philosophiques. C'est déjà la seconde fois dans ma vie de jeune homme que de faux rapports ont essayé de semer la zizanie entre nous ; il faut mépriser ce que disent les malveillants. Quant aux idées religieuses et à la grande idée de Dieu, je suis trop sensé, en politique comme en morale, pour l'abandonner. Et puis, comme tu l'as remarqué avec beaucoup de justesse toi-même, c'est une des plus précieuses ressources de l'éloquence. Tu peux donc te rassurer de ce côté-là ; j'y suis resté fidèle ; si j'avais été près de toi, il est certain que j'aurais bien vite dissipé tes préoccupations. A l'avenir, je t'en prie, prête plus difficilement l'oreille à des bruits intéressés à me nuire. On s'explique mal de loin, dit le proverbe ; mais le proverbe ne saurait être juste entre un fils et son père ; aussi, je suis bien ferme dans cette conviction : au moment où tu me

lis, toute rancune, toute querelle est apaisée, et tu regrettes comme moi de ne pouvoir sceller la réconciliation dans une embrassade commune. Mais j'espère que tu mettras à profit la première éclaircie pour venir me la porter à Paris ; seulement, ce ne sera plus rue Vavin, mais dans mon nouveau logement, rue Bonaparte, 45, que je te recevrai. En effet, voici que mon propriétaire a vendu et l'on me donne congé ; j'ai trouvé un très beau et très commode logement, dans une belle rue, très proche de M. Crémieux et de Laurier, près du Palais, au cœur de mes occupations. Je l'ai loué, avec bail pour six ans, mille francs par an ; je serai plus voisin de ma clientèle et je compte pouvoir regagner ainsi la différence du loyer ancien avec le nouveau. J'entre dans le nouveau logement le 8 avril 1863. Je t'écrirai d'ici là pour une occasion que je ne laisserai jamais passer jusqu'à la fin de nos jours.

Paris, le 1er avril 1863.

Mon cher père, je profite des vacances de Pâques pour t'écrire une lettre plus détaillée, plus complète que celle que je t'ai envoyée pour ta fête, et à laquelle je ne te cache pas que j'attendais une réponse de ta part ; mais probablement tu es occupé et je sais ce qu'est pour vous la semaine sainte pour ne pas comprendre très bien les motifs de ce retard. Moi-même, malgré les vacances, je suis fort occupé ; les élections qui se préparent à Paris pour le Corps législatif me donnent beaucoup de travail. Tu as pu voir, dans les journaux qui m'ont nommé à cette occasion, que je fais partie des comités qui doivent dresser la liste des candidats futurs. Je commence à me faire place ; mes relations politiques s'étendent tous les

jours ; je suis aujourd'hui en rapport avec tout ce qu'il y a d'hommes influents dans la démocratie. Tout va très bien : il s'agit simplement de marcher avec prudence et, de ce côté, je t'assure que j'ai profité des divers conseils que tu m'as donnés. Sans précautions, sans prévoyance, pas de bonne politique.

Les autres affaires, celles du Palais, ne vont pas mal, quoiqu'elles se soient un peu ralenties ; mais je n'ai pas à me plaindre : j'ai touché quelque argent qui m'a permis d'acheter ce qui me manquait en meubles et en livres. J'ai eu bien des faux-frais, des dépenses à faire, qui m'eussent bien gêné, sans deux ou trois bonnes fortunes qui sont venues me secourir, comme, par exemple, l'affaire de Calvit de Lalbenque qui s'est très bien conduit à mon égard et m'a envoyé cinq cents francs, il y a deux mois. Son procès a été gagné en police correctionnelle ; le voleur de son beau-fils a été condamné à treize mois de prison et je vais terminer cette affaire au civil, aussitôt les délais d'appel expirés. J'ai toutes les bonnes grâces du père Crémieux ; mon ami Laurier m'a procuré une belle affaire qui, d'ici deux mois, fera bien du bruit et dans laquelle j'espère tenir une belle place.

En attendant, notre grande préoccupation actuelle, c'est notre déménagement, qui va nous coûter beaucoup de peine et beaucoup d'argent ; mais, enfin, c'est pour six ans. Péphau, qui se rappelle à ton bon souvenir, nous donnera un bon coup de main.

Paris, le 12 avril 1863.

Mon cher père, j'ai été bien sensible à l'empressement si cordial que tu as mis à me répondre et à m'envoyer

des provisions avec une abondance bien au delà du nécessaire. Je suis aussi bien aise de la nouvelle que tu m'apprends de ton départ pour l'Italie avec ma sœur ; j'aurai ainsi le plaisir de vous recevoir dans mon nouvel établissement de la rue Bonaparte. J'ai, du reste, reçu de tes nouvelles aujourd'hui même par Augustin Reilhé, qu'il m'a été particulièrement sensible de revoir à Paris. Il sort d'ici, après nous avoir longuement entretenu de Cahors et des divers incidents qui s'y sont produits depuis peu...

Paris, le 3 juin 1863.

Ma chère maman, je regrette bien de n'avoir pas été libre plus tôt ; mais les élections générales, dont le succès dépasse d'ailleurs toutes mes espérances, m'ont absorbé, dévoré ; je ne dormais plus, je n'avais plus une minute à moi : tout était aux autres. Le calme se refait et, aussitôt, je t'écris. Hier, Reilhé est parti pour Cahors : il t'apporte la robe que je t'avais annoncée ; porte-la à mon intention ; c'est une robe d'avocat, puisque c'est un honoraire.

Je plaide demain 4, à onze heures, mon affaire du Mexique ; le cœur me bat d'avance ; l'audience sera magnifiquement composée ; je plaide à côté des maîtres et bien des charités sont là, toutes prêtes à mordre si je trébuche ; mais je n'ai plus peur et vive le danger ! Je t'écrirai le résultat.

Paris, le 22 juin 1863.

Mon cher père, ... je t'annonce tout d'abord que je suis ravi : le succès des élections à Paris m'a comblé de joie. J'y ai pris une grande part, je me suis remué et mis en

contact avec tout ce qu'il y a de généreux, de vivant, de scientifique dans le mouvement libéral et démocratique; j'y ai conquis une véritable influence. A l'heure où je t'écris, je suis convaincu que ces trois mois de lutte électorale qui viennent de s'écouler ont plus fait pour mon avenir que trois ans de calme et pacifique étude. Je suis en vedette, on m'observe, on me discute; mais, à côté des critiques, il y a les éloges et les encouragements, et tout me fait croire que la destinée me sourit et me fait un enfant gâté.

Le procès du Mexique est venu fort à propos couronner ce succès et me mettre de plus en plus en lumière. Mon patron, Me Crémieux, me traite en véritable fils adoptif et si, d'ici à un an, il était député (ce qui est dans le domaine des événements probables), ma carrière serait définitivement tracée : la politique et le barreau seraient les deux leviers sur lesquels je serais appuyé pour triompher de tous les obstacles et atteindre toutes les couronnes.

Je vais, d'ici à un mois, plaider une grosse affaire de littérateurs, qui sera un gros événement dans mon existence et d'où peut-être va dépendre mon avenir. Tout Paris s'occupe de ce procès; il y aura une audience superbe, où tout ce qu'il y a de lettrés à Paris se rendra; tous les journaux en parleront. C'est te dire que, malgré l'émotion que me cause une pareille perspective, je brûle de me mesurer avec la critique et l'envie; si je sors triomphant de cette nouvelle mêlée, tout sera dit. J'étudie et je me prépare tous les jours; compte sur moi, espère et tu verras bientôt ce que ton fils peut faire pour être digne de toi et de tes ambitions...

Vassy, le 28 juillet 1863.

Mon cher père, je t'écris du fond de la Lorraine, où je suis venu plaider une affaire électorale pour M. Donnel-Bernardin, candidat de l'opposition contre le baron Lesperut, candidat du gouvernement.

Je plaidais dans la ville même qui avait donné la majorité au candidat de l'opposition, mon client. Toute la ville était là ; j'ai plaidé avec énergie, j'ai été fort content de moi, et tu sais que je me rends rarement ce témoignage ; j'ai enlevé cette population, écrasé l'administration et, en sortant de l'audience, j'ai eu une véritable ovation. Je t'écris, avant de me rendre au banquet que m'offrent les chefs de l'opposition de la ville, pour te mettre de moitié dans mon allégresse.

J'attends ici une dépêche de Bruxelles pour aller plaider un grand procès artistique dans la capitale de la Belgique. J'ai encore des affaires jusqu'à la première semaine de septembre ; mais ma tante est malade de langueur, sa santé m'inquiète et je te l'enverrai dans les premiers jours du mois d'août.

L'avenir se lève enfin ! Il sera radieux.

Strasbourg, le 28 août 1863.

Je suis parti hier à huit heures et demie de Paris ; je suis arrivé ce matin à sept heures un quart à Strasbourg ; j'ai plaidé à neuf heures ; je pars, ce soir, à cinq heures, et je te jette deux mots à la poste.

J'ai bien plaidé pour le public, pas très bien à mes propres yeux ; mais j'ai répliqué avec une véritable éloquence et j'ai été heureux de pouvoir réparer l'insuffi-

sance de ma plaidoirie, qui avait été mauvaise à cause de la fatigue de la nuit et de l'âcreté de mon estomac.

J'irai probablement plaider à Dijon, dans la Côte-d'Or, avant de venir à Cahors; après quoi je vole dans vos bras. Je brûle de vous rejoindre.

Le Blanc (Indre), 9 septembre 1863.

Je suis venu ici plaider une belle affaire civile, que m'avait procurée le beau-père de Laurier.

J'ai d'abord été reçu dans cette famille comme le fils de la maison, choyé et dorloté ; on ne veut que difficilement me laisser rentrer à Paris. Hier, j'ai plaidé mon affaire devant ce qu'il y avait de plus brillant à la ville. J'ai eu un très grand succès d'audience et, le soir, M. Naquet, l'avoué qui m'avait donné l'affaire, a offert un grand dîner dont j'ai été le héros. J'ai cherché à gagner tous ces braves gens et j'y suis, je l'espère, arrivé. Aujourd'hui, la grosse affaire, c'est d'obtenir ma liberté; on veut me retenir jusqu'à lundi avant de me permettre de rentrer à Paris. Je résiste, mais avec mollesse; car la campagne est très belle, les gens aimables et spirituels ; l'occasion peut devenir féconde...

Lépineau, le 5 octobre 1863,

Je suis arrivé ici, chez mon ami Laurier, et, au milieu de la foule brillante qui se presse dans cette délicieuse campagne, j'ai été le plus fêté et le plus caressé des hôtes. Je suis ici comme dans une seconde famille; tout le monde est à mes petits soins : après ma vraie famille, toi si bon, ma mère si douce, je ne peux rêver un intérieur plus sympathique et plus vivement intime. J'y suis

comme dans un milieu de naissance et je voudrais te faire connaître tous ces braves gens, pour doubler tes amis et augmenter de moitié les jouissances de ta vie. Il viendra, le jour où je pourrai te présenter à tous ces amis du cœur, certain que tu trouveras chez eux cette réciprocité de l'âme qui apporte dans la vie les seules joies délicates et sûres que l'homme puisse goûter.

Me Crémieux est ici, jovial, frais, plein de bonne humeur et de belles causeries infinies sur le passé qu'il narre à ravir, sur le présent qu'il critique avec une finesse exquise, sur l'avenir qu'il s'obstine à prédire rose, fécond en merveilles, tout comme s'il n'avait que vingt ans...

Le 8 novembre 1863.

Mon cher père, me voici arrivé et installé à Paris pour un hiver qui s'annonce sous les meilleurs auspices comme affaires et comme relations. J'ai déjà plaidé, avant-hier, une très belle affaire de presse ; seul, sur trois avocats, j'ai obtenu l'acquittement de mon client. La journée a été bonne, l'audience était garnie des plus fines langues de Paris, depuis les rédacteurs du *Figaro* et du *Nain Jaune*, jusqu'aux graves secrétaires de deux académies. J'ai joui d'une grosse heure de verve et d'esprit ; j'ai ravi mes juges et, sans trop de vergogne, ils ont acquitté mon client. Ce petit succès fait son bruit et le tour de Paris ; tu sais que je ne suis pas indulgent pour moi-même et tu peux croire que je ne cherche jamais à me tromper. J'ai été fort aise de moi.

Me Crémieux n'est pas encore de retour ; je ne m'en plains pas trop, car j'en profiterai pour plaider quelques bonnes affaires en plus.

Tout promet que l'année sera fructueuse et que j'aurai le plaisir de venir te trouver à Celle au mois de juin, les mains pleines et la joie au cœur ; car je n'oublie pas notre projet d'aller à Celle pour y choisir un pied-à-terre ; je me fais même une véritable fête de revoir ce pays et d'y participer avec toi au choix d'une maison pour tes vieux jours, où je viendrai te visiter à chaque éclaircie des vacances...

Tu dois avoir reçu déjà deux fois le *Moniteur* qui inaugure la rentrée des Chambres ; j'ai pensé qu'il te serait agréable de voir et de lire de près les débats certainement considérables qui auront lieu sous peu de jours.

J'ai déjà été à l'Assemblée[1] ; la physionomie de la Chambre a bien changé ; il est évident que cette majorité obéissante se relève, se tâte ; elle fait même des ouvertures et des caresses à l'opposition : on se croirait à la veille d'une débâcle. Le discours du trône a été mal accueilli et bien diversement interprété ; les poltrons et les belliqueux réunis y voient la guerre et y sentent la poudre ; les

[1] Ludovic Halévy a raconté :

« ... Je parlais du temps où Gambetta n'était rien. J'avais tort. Gambetta a toujours été quelque chose. C'était en 1862 ou 1863. Gambetta n'avait pas 25 ans ; mais les *Cinq* le traitaient déjà avec une extrême déférence. Ils étaient, au Corps législatif, les représentants de cinq circonscriptions électorales. Gambetta était, par une sorte d'acclamation populaire de toutes les parlotes politiques du quartier Latin, le représentant de la Jeunesse des Écoles. Il était de la Chambre sans en être. Il assistait à toutes les séances et, lorsque Picard ou Jules Favre étaient à la tribune, ils jetaient, de temps en temps, en l'air, à la dérobée, de petits regards du côté de Gambetta, qui leur envoyait des signes d'encouragement et d'approbation.

« Un jour, oui, c'était bien en 1863, Picard devait parler. La salle était comble, archi-comble, et Picard était au désespoir : il n'avait pas de billet pour Gambetta, lequel allait et venait, agité, dans la salle des Pas-Perdus. Pas de place pour Gambetta !.. Que dirait la Jeunesse des Écoles ! Un député de la majorité, M. de Montjoyeux,

calmes et froids politiques disent que c'est la paix à outrance. Tu sais l'opinion que je t'exprimais, il y a un mois ; elle n'a pas varié. Je suis un partisan de la paix ; je crois fermement que l'Empereur ne veut pas faire la guerre, mais n'ose pas dire ouvertement sa pensée devant un pays aussi militaire que la France. Tant pis ! car il alarme inutilement le monde des affaires et tout cela finira par une atroce crise commerciale, que semble annoncer l'élévation du taux de l'escompte à la Banque et l'annonce d'un emprunt du gouvernement.

Paris, le 6 février 1864.

Mon cher père, ma mère veut repartir et, malgré tout le plaisir que j'aurais à la garder encore, il faut se résigner ; car le sacrifice que tu as fait est déjà considérable. Je te suis bien vivement reconnaissant de l'avoir laissée à Paris pendant un mois et de t'être seul chargé de toutes les affaires de la maison. J'espère qu'à ton tour

vint au secours de Picard. Il s'en alla trouver M. de Morny et lui demanda un petit coin pour le jeune ami des Cinq.

— « Il n'y a plus de place que dans ma tribune, répondit M. de Morny. Je vais y faire placer M. Gambetta. On m'a beaucoup parlé de lui : je ne serai pas fâché de le voir ! »

« Et Gambetta fut introduit dans la tribune de M. de Morny, lequel, la lorgnette à la main, examinait le petit avocat du quartier Latin. Après quoi, il agita la sonnette présidentielle et ouvrit la séance. »

Le Dr Cayla nous dit ce souvenir, de la même époque :

— « Au café Procope, nous l'avions surnommé Gambotchi. Son audace tranquille émerveillait ses amis : il ne négligeait aucune occasion de s'initier au fonctionnement du barreau et de la politique. C'est ainsi, qu'un jour, il force la porte de M. Thiers, en son hôtel de la rue Saint-Georges, pour apprendre du vieil homme d'État ce que c'était réellement qu'un budget. Et Thiers, surpris et charmé à à la fois, expliquait au jeune homme, absolument inconnu de lui, le mécanisme compliqué de la machine budgétaire. Telle fut la première entrevue des deux pères de notre République. »

tu viendras aussi me visiter avant de partir pour Celle, où, comme il est convenu, je veux choisir avec toi un joli pied-à-terre, qui fera le pendant de celui que je construis, tous les jours, à Paris ; et nous passerons la plus belle partie de la vie à aller de l'un à l'autre.

Je me sens heureux : j'entends par là que la chance me sourit volontiers : on raconte que Mazarin, avant de prendre un commis ou un secrétaire, demandait, quelle que fût d'ailleurs la réputation de savoir du candidat : — Est-il heureux?

Le bon et rusé cardinal croyait que les qualités les plus fines et les plus rares sont comme une fumée sans le secours de la bonne fortune. Je suis un peu de l'opinion de Mazarin en cette matière et je crois beaucoup au destin. C'est peut-être parce que je n'ai eu qu'à me louer de lui depuis mes débuts : on adore, dit un vieux proverbe, les dieux qui vous sont propices. Tout m'a réussi au delà de mes espérances...

Paris, le 23 février 1864.

Je t'envoie les portraits-cartes de maman, et ton cachet J. G. J'espère que tu seras content. Tu ne me dis pas comment tu as trouvé la photographie de Carjat. Je tiens absolument à avoir ton avis à cet égard ; quand tu viendras, je te ferai faire aussi ton portrait ; mais je veux un chef-d'œuvre...

Rien de nouveau ou plutôt rien de changé à Paris : les uns se préparent à une guerre formidable au printemps ; les autres, convaincus que toute expédition en Europe est une folie, agissent dans les prévisions de la paix. Le printemps aura bien à faire pour mettre tous ces gens-là

d'accord, sans compter les élections de Paris qui continuent à présenter la plus parfaite complication d'amours-propres, jeunes et vieux. Mais tu dois lire assidûment le *Phare de la Loire*, qui contient d'excellentes correspondances de Paris, et, par conséquent, être bien informé.

Août 1864.

Mon cher père, j'ai reçu ta lettre dont la lecture m'a été fort agréable. J'y ai retrouvé toute l'énergie et la dignité de ta nature. Tu peux croire que, sous ce rapport, je suis bien ton fils et que jamais je ne permettrai qu'un impertinent ou un drôle me manque de respect et d'égards. Mirès a été, depuis deux ans, un monstre d'ingratitude envers M. Crémieux et Laurier, auxquels il fait en tous lieux mille avanies ; j'ai été, il y a quinze jours, le témoin d'une scène de violence qui m'a indigné, et j'ai usé de mon bras vigoureux pour venger toutes ces injures à la fois : je l'ai corrigé avec cette précision et cette sévérité que je sais apporter à de pareilles exécutions.

L'année finit très bien ; je plaide souvent et j'ai de jolis succès d'audience ; tout me laisse espérer que l'année prochaine je serai hors de page. En attendant, je t'aurai vu et je puiserai dans tes entretiens une nouvelle force.

Je t'enverrai ma tante avant la fin du mois ; je viendrai la rejoindre en septembre ; je resterai un peu plus que l'an dernier ; cependant, tu dois comprendre que ma vie est trop agitée et que je suis obligé de mener trop d'affaires à la fois pour pouvoir rester loin de Paris aussi longtemps que je le désirerais pour satisfaire la soif de mon cœur. J'espère que Laurier pourra venir me voir à Cahors

et que tu lui feras l'accueil que mérite le meilleur de mes amis.

Je t'enverrai, demain ou après-demain, un journal dans lequel je viens de faire un portrait de notre nouveau bâtonnier, E. Desmaret ; la semaine prochaine, je dois tracer celui de Favre, et j'espère bien que toute cette prose ne sera pas jetée aux buissons. Je n'ai, à travers toutes ces joies, qu'une amertume : c'est l'échec de M. Crémieux, qui n'a pas été nommé bâtonnier. Tu vois qu'on a beau avoir vieilli dans la gloire, les ennemis et les jaloux vous suivent jusqu'à l'apothéose et vous font trébucher sur le seuil du Panthéon. Enfin, il faut se consoler, se raidir et marcher *en avant ;* c'est mon cri de guerre !

Je t'embrasse.

LÉON GAMBETTA.

Lépineau, le 15 octobre 1864.

Mon cher père, encore quinze jours (et j'ai hâte de les voir finir) et je vole à Paris reprendre avec plaisir le train ordinaire de ma vie et de mes travaux. La trop courte visite que j'ai faite à Cahors a retrempé toutes mes forces ; je me sens une énergie double de l'année dernière pour pousser la roue de notre commune fortune ; car, désormais, je ne sépare plus notre avenir ; il faut que nous parvenions tous ensemble au but souhaité, le repos honorable et doux pour toi et ma bonne mère, la réputation, la gloire peut-être pour moi et, partagée par ma tante et ma sœur, l'existence la plus harmonieuse qu'on puisse rêver...

Je t'écrirai la veille ou l'avant-veille de mon départ. Jusque-là, modère la frénésie douce de ma sœur et de

ma tante : il est inutile qu'elles arrivent à Paris avant moi et avant la fin des vacances. Ma concierge m'envoie régulièrement ici tous mes papiers ; je lui réponds et elle exécute avec intelligence les commissions dont je la charge.

Et toi, as-tu vu Garibaldi ? T'a-t-il écrit de nouveau ? Est-il à Paris, et pourrai-je avoir quelques indications pour l'y découvrir, s'il y était encore au moment où j'y arriverai ?

Je serais enchanté de me présenter moi-même ; de cette façon-là on fait toujours mieux les choses, et je serais tout dispos pour y aller avec toi, à Pâques, ou au mois de juillet-août, en allant à Celle, comme je te l'ai si agréablement promis. Sois donc assez bon pour me transmettre des renseignements à cet égard.

Ici, je ne fais pas de politique, de telle sorte que je suis un peu désorienté ; mais je vois tous les jours se réaliser ma prédiction sur la baisse de la rente. Il faut attendre et nous pourrons peut-être, un jour ou l'autre, faire une excellente opération. De retour à Paris, je prendrai l'air de la place et je te mettrai au courant d'une façon exacte...

Paris, 30 mars 1865.

La séance d'hier a été terrible : il y a eu, au sujet du 2 Décembre, une altercation d'une violence extrême entre M. Rouher et Picard ; j'ignore encore ce matin la forme dans laquelle le *Moniteur* reproduira ce grave débat ; mais je crains bien qu'il y ait aujourd'hui même un nouvel assaut, si le compte rendu est inexact ou incomplet ; tu dois avoir déjà lu le discours d'Ollivier, qui est un véritable suicide ; car, perdu pour l'opposition qu'il a

solennellement trahie, il n'est point accepté par le pouvoir autrement que comme un transfuge. Enfin on parle d'une entrevue impériale d'où il pourrait sortir ministre. Je n'y crois pas : si l'Empire le prend, l'Empire est fort entamé.

Le discours de M. Thiers nous a consolé de celui d'Ollivier. Ce spirituel vieillard n'a jamais été ni plus souple, ni plus fort; ç'a été un triomphe de trois heures de parole et Paris n'est plein que du bruit de sa harangue.

Nous filons rapidement vers l'avenir; voilà treize ans que le régime actuel est debout et il en est encore à discuter sa constitution et son origine, comme s'il datait d'hier. C'est là un grave symptôme de mort. Attendre et observer, tout est là.

Après la politique, la température. Depuis la mort de Mathieu de la Drôme, le temps s'est beaucoup amélioré ; nous avons pu renoncer au charbon et au coke, revoir le soleil et faire quelques promenades avec ma sœur, dont je suis toujours ravi. C'est d'ailleurs une impression générale : partout où elle va, on est enchanté d'elle. Ma tante va très bien : elle est fort bien portante et très gaie. Il y a bien, par-ci par-là, quelques minutes de lune; mais je connais son calendrier et je la laisse aller.

Ce 13 avril 1865.

Je suis en très bonne voie; mais j'ai bien besoin de vous tous encore, de tes conseils; car je constate tous les jours combien la prévoyance paternelle t'a rendu la vue claire; maintenant que ma vie se repose et se calme un peu, je sens la raison qui t'a toujours inspiré, les avis que tu m'as prodigués.

Je gagne dans l'esprit de M[e] Crémieux une véritable place de confiance ainsi que dans son cœur; sa femme s'est surtout prise pour moi d'une amitié dévouée et je ne peux plus sortir de chez eux. Je leur suis lié ; j'ai tous les jours un sujet de reconnaissance au destin de me les avoir fait rencontrer. Les entretiens de M[e] Crémieux sont pour moi les enseignements les plus pénétrants que j'aie reçus de ma vie et je fais les vœux les plus ardents pour conserver longtemps encore un maître aussi grand, aussi aimable, aussi généreux. Je suis à l'école d'histoire la plus spirituelle et la plus instructive, puisque c'est de l'histoire parlée par un homme qui l'a vécue...

Paris, le 16 avril 1865.

... Je serais venu moi-même, comme je te l'avais promis, te visiter pendant ces vacances de Pâques ; mais j'ai cru plus opportun d'attendre d'aller plaider à Moissac l'affaire contre le président du tribunal. Je ferai ainsi un meilleur et utile voyage à la fois. Si le temps est redevenu aussi beau dans le Midi qu'à Paris, la campagne doit être déjà superbe et il me sera possible de faire avec toi de belles promenades ; car j'ai repris l'habitude de la marche, comme toi-même.

Nous passerons en revue notre politique : je pourrai te donner, en ce qui me concerne, de bonnes nouvelles et de rassurantes prédictions. Je crois que nous sommes en grande voie de transformation ; les affaires politiques n'empêchent pas les autres et je serais très satisfait si je n'étais pas outrageusement volé par les clients ; ce mois-ci, j'ai été la dupe d'un tas de forbans ; mais c'est la dignité de notre profession de secourir les faibles sans

avoir droit à des rétributions. Je me console en pensant à l'avenir ; mais les temps sont durs et ce mois-ci comptera parmi ceux qui m'ont donné le plus de tracas.

Paris, vendredi 21 avril 1865.

Mon bon père, j'ai hâte de répondre à ta charmante et délicieuse lettre : tu as cru comprendre que j'étais gêné ; et, vite, tu es allé au-devant de mes désirs. Cela me servira pour quelques frais de toilettes pour moi, ma sœur et ma tante ; mais j'ai pris une résolution énergique : c'est de ne plus plaider sans avoir été payé d'avance. Je manquerai bien, de temps à autre, à ma parole ; mais la règle établie et suivie en général me protégera toujours un peu mieux, dans l'avenir, contre ces duperies trop souvent répétées. Je dois aller plaider jeudi à Épernay ; j'ai demandé à être honoré avant de partir, sinon non. Jusqu'ici, pas de réponse ; nous verrons demain. Le temps est très beau ; il me serait agréable de voyager un peu, tout en plaidant le long du chemin. J'ai écrit ce matin à Moissac pour qu'on fixe mon affaire à la seconde quinzaine de mai, ce qui me permettrait de venir vous embrasser à Cahors durant les fêtes agricoles. D'ailleurs, nous n'aurons pas de printemps cette année ; l'été est venu, chaud et déjà terrible ; Paris se dépeuplera de bonne heure, sans compter que notre ennemi (c'est *notre maître* comme disait J. de la Fontaine) s'en va en Algérie passer deux mois, ce qui enlève toujours un certain nombre d'oisifs à la capitale, et des plus bruyants. La politique va bientôt se reposer : les débats, mal dirigés, trop développés, ont lassé l'attention publique et la session sera mauvaise pour le parti libéral. Heureusement que la situation exté-

rieure est grosse d'incidents terribles, en Allemagne, en Italie, en Espagne, aux États-Unis, au Mexique ; il y a, dans tous ces nuages, certainement un grand orage avant la fin de l'année. Et puis on continue à répéter que l'homme *va mal ;* un incident peut survenir, la mort est prompte à frapper : la vie de cet homme est le *fil* qui tient tout ; si le fil casse, où allons-nous ? Question grave qu'on ne résoud jamais que *trois* jours après l'accident...

Pour moi, je suis *infatigable*, comme tu l'apprécieras, de tes propres *jambes*, à la première entrevue.

Paris, le 23 juin 1865.

Tout va bien ; les grèves et les coalitions se passent très bien. Le peuple prend l'habitude de la liberté ; le suffrage universel nous surprendra par sa sagesse avant cinq ans, et qui sait si nous ne serons pas libres avant ?...

Bordeaux, 5 août 1865.

A Clément Laurier, Paris.

Mon cher ami, deux mots. Je suis un peu fatigué. J'ai vu Bordeaux ; mauvaise impression. On croit à tout, sauf à une lutte sérieuse contre Waleski. Seulement, il faut voir la circonscription même de Dax : je pars ce soir, chargé de documents ; je vais tâter le ventre de la mère et voir si l'enfant se présente par les pieds. Et, s'il y a lieu, l'opération césarienne [1] !

[1] Gambetta fut toujours un organisateur électoral incomparable. Camille Pelletan disait de lui :

— ... « L'homme était mêlé à tout, curieux de tout, répandu, tutoyé partout ; on eût cru qu'il semait sa vie à tous les vents : on

Bayonne, le 7 août 1865.

A Clément Laurier, 3, quai Voltaire, Paris.

Mon cher ami, je suis moulu, mais pas content. Ce pays-ci ne vaut pas grand'chose : comme tous les pays pauvres, il ne demande qu'à mendier et à obtenir l'aumône. Il se donne un argentier par l'élection de Waleski ; il n'y manquera pas. Cependant, on aurait pu lutter avantageusement en préparant le terrain de longue main. Il y avait des éléments de succès, une coterie de financiers et de propriétaires qui ne voulaient pas de Waleski, un journal à Dax, dont on aurait pu faire un instrument de propagande, enfin d'anciens hommes politiques qu'on aurait pu réveiller et intéresser à une candidature libérale. L'administration, elle, n'y a pas manqué : elle les a attirés à elle, et ce sont les chefs ralliés qui feront, j'en ai bien peur, le plus bel appoint du triomphe administratif.

Il n'y a rien, rien à faire, qu'à laisser le pouvoir triompher solitairement. Néanmoins, avec une campagne de trois mois, on changerait tout, ce qui suffit à me consoler sur l'avenir.

Pour le présent, et en dehors de toute action électorale, je te dirai que j'ai failli mourir d'une violente attaque de dyssenterie ; j'ai été vingt-quatre heures sans pouvoir sortir de la situation d'Argan... Je me suis traité énergiquement et je suis sur pied maintenant ; mais je n'en

était surpris de découvrir, au milieu de cette existence dévorée, avec cette parole toute en fanfares, le constant labeur de sérieuses études, un don rare d'observation, un génie politique singulièrement fin et calculateur.

vaux guère mieux ; j'ai encore d'affreuses douleurs d'entrailles qui me tiennent dix minutes de suite avec le froid dans les dents. Je ne sais pas si j'irai bientôt à Cahors ; je crains d'y tomber malade : je ne sais pas si je t'ai jamais dit que l'air natal m'était très peu favorable.

Aussitôt libre — et cela touche à sa fin — je rentre à Paris, où il me tarde de te retrouver pour te narrer mon odyssée ; car tu sais que la plume ne favorise nullement ma pauvre mémoire.

D'ici là, je te prierai d'être assez bon pour faire remettre une petite affaire qui vient vendredi, à la cinquième chambre : Mellerio-Jeanti. Le même jour, tu sais qu'à la première il y a l'affaire Raynal ; mais, jeudi, n'oublie pas qu'au tribunal de commerce vient l'affaire Poucel contre Monnier ; si tu ne peux t'y rendre, écris un mot à Marraud pour le prier de donner au tribunal lecture des conclusions. J'espère que le fameux pacte ne s'opposera pas à ce que tu présentes mes hommages à Mme Laurier. Je te serre les deux mains.

P. S. — Écris-moi, si tu veux, à Cahors, chez moi. J'ai changé d'avis.

Cahors, le 14 août 1865.

Mon cher père, c'est bien de Cahors, et du milieu de la chambre que je trace ces lignes ; c'est là, près de maman, à deux heures du matin, que je t'écris et que je réponds à ta dernière lettre que nous venons de lire ensemble.

D'abord, que je t'explique ma présence à Cahors ; je suis depuis dix jours dans le midi de la France, dans le département des Landes, pour sonder le terrain et savoir s'il y aurait lieu à une candidature pour un député de l'oppo-

sition. Rien à faire ; et je rentrais samedi soir tranquillement à Paris, quand l'idée m'est venue d'aller embrasser maman à Cahors et de passer la journée du dimanche avec elle. Je suis arrivé samedi soir, comme une bombe ; tu peux juger de sa stupéfaction. Je repars ce soir pour Paris après l'avoir vue, c'est-à-dire le cœur enivré.

J'ai vu que tu désires rentrer avec ma petite sœur et je t'en félicite ; car maman languit beaucoup de vous deux...

A Clément Laurier, Albemarle Hôtel, Londres.

Paris, 22 août 1865.

Mon cher Clément, j'ai vu, ce matin, ta bonne, charmante, et, à mon regret, trop mélancolique lettre ; tu as été bien gracieux pour moi avant de partir de Paris ; mais je suis un peu bronzé à ton endroit. Voilà ce que c'est de prodiguer les services : on blase son meilleur ami ! Mais, bast ! c'est un petit malheur. Je t'assure que le cœur n'y perd rien et qu'amitié ou reconnaissance, tout cela fait un bloc qu'il est inutile de partager.

Enfin, voyons ! pourquoi es-tu si triste ? As-tu personnellement de pires nouvelles ? Au contraire, l'horizon commence à s'éclairer. Chaque année, tu as ton heure de mélancolie, vers la fin d'août. Cette année-ci, je trouve que tu as plus de motifs que l'an passé ; mais, cependant, je ne peux admettre que tu t'obstines à souffrir ; tu es trop habitué à te dominer, à te maîtriser, pour ne pas guérir encore une fois. Je suis persuadé qu'à l'avenir tu n'auras pas de rechute.

Pour tous ces motifs, je t'engage à abréger ton séjour, au risque de déplaire à tes geôliers. Reviens à Paris et va

te promener en Italie ou en Allemagne ; mais quitte l'Angleterre : c'est le pays du spleen et tu as besoin de gaîté. Quand, diable! redeviendras-tu gai comme autrefois? Je crois que tu peux si tu veux.

Mais assez de sermon pour aujourd'hui. Je vais te donner quelques nouvelles, la maigre ratelée du jour. Après le succès de Waleski, qui a eu réellement trop de voix pour qu'il n'y ait pas eu une forte préparation dans les urnes, on annonce à voix basse et comme une nouvelle de deuil le triomphe de Marsaux à Château-Thierry. Cependant, rien de positif à cet égard.

Les préoccupations du jour, en politique, sont à la décentralisation dont le comité des Varia de Nancy a posé le problème devant l'opinion. Aujourd'hui, un article du jacobin Peyrat, plein de colère contre le parti décentralisateur qu'il appelle le « parti monarchique » ! Nous voilà *monarchiens* sans le savoir !... A d'autres !

L'insurrection de Bucarest paraît être très sérieuse. On craint des complications russes de ce côté, et le prince Couza, qui est reparti précipitamment de Hombourg, pourrait bien avoir perdu sa Valachie à la roulette.

L'Empereur et l'Impératrice sont toujours à Arenenberg, où le parvenu renoue connaissance avec les vieilles commères de la localité. Le *Moniteur Officiel* ne se tient pas de joie, ce matin, pour l'accueil enthousiaste qu'ont fait à l'Empereur ses anciens copains. E viva!

Je crois que la polémique sur les *Deux Sœurs* tire à sa fin. Girardin seul s'obstine à remplir ses colonnes de lettres en prose et en vers de ses admirateurs mâles et femelles. Ce matin, Scholl l'a assez vivement cravaché ; je t'envoie sous ce pli la baguette.

En finissant, je t'annoncerai, à toi, dilettante, que

l'Opéra-Comique monte les *Percherons* avec grand luxe. Ces hors-d'œuvre ne m'empêchent pas de vaquer à tes affaires comme elles le méritent ou plutôt comme tu le mérites...

J'ai dîné hier soir avec Mazal, qui te présente ses amitiés. Je l'ai fait frémir ; car je l'ai fait boire dans le *guindal* que j'avais gagné à la fête de Bellevue, où nous avons été, dimanche, avec le doux Latakié, pendant que tu t'ébattais à Bougival. Tu peux dire à l'honorable esq. Piguard qu'il n'a qu'à se procurer le muid de Gambrinus s'il veut lutter avec nous de capacité. Je t'embrassse. *Totus, totissimus.*

A Clément Laurier, Londres.

Paris, 23 août 1865.

... Je suis en train d'arranger une altercation de Scholl et de Delaage. Je t'enverrai le compte rendu détaillé au prochain courrier.

Bonne nouvelle pour les élections de l'Aisne : Tillancourt est élu contre Marsaux à 3.400 voix de majorité. Il ne faut jamais désespérer de rien.

C'est là, je crois, le dernier incident de la politique pour ces vacances ; car on affirme qu'il a été défendu aux présidents de conseils généraux de *speeker* sur la politique ; mais il y aura certainement des intempérants qui ne pourront tenir leur langue.

Pour le quart d'heure, rien de plus : je mentionne pour mémoire l'échec d'Ollivier au comité de l'Exposition universelle; il s'était porté candidat à la présidence d'une section. Il a été vivement repoussé.

A Clément Laurier, Londres.

Paris, 24 août 1865.

Mauvaise journée. J'ai plaidé aujourd'hui l'affaire Poucel contre Monnier. J'ai même répliqué. J'ai apporté à l'affaire tous les soins qu'elle méritait et j'ai échoué : le tribunal a déclaré dans ses motifs que « si loin qu'eussent porté les accords préliminaires de Poucel avec Monnier sur la cession des brevets, il n'y avait pas eu de contrat définitif » ; que, dès lors, la demande principale et la demande en garantie étaient non recevables. J'ai été surpris que des juges commerciaux aient repoussé comme preuve de contrat une correspondance fort coucluante à mon sens ; et, sur ce point, je serais d'avis d'appeler. Tu décideras à cet égard souverainement.

J'ai une foule de choses à t'annoncer ; mais, en vérité, je ne sais par quel bout commencer. J'ai reçu la visite de Mlle Bianca, du Vaudeville, — tu sais, cette évaporée qui baragouine l'anglais dans les *Deux Sœurs*. Elle était amenée par la *vénérable* mère de B. P... Cette honneste damoiselle a cogneu aultre temps un jouvencelet nommé de L..., qui avait voulu l'épouser — du flanc. Pour reconnaître les bontés de la fillette, mon L... lui a souscrit cent mille francs de billets. La famille voudrait avoir le papier ; la belle résiste ; elle est venue te prier de lui prêter main-forte. Je lui ai conseillé d'attendre qu'on lui fît des propositions (d'argent !) et de t'écrire le nom de l'avoué chargé de lui soutirer le vélin timbré. En attendant, elle m'a laissé en gage ses billets et les lettres du cocodès prodigue. Tu les trouveras au retour pour te désopiler la rate...

Ce 25 août.

J'ai fait le possible, aujourd'hui, pour plaider l'affaire du *Petit Journal.* L'audience a tenu jusqu'à cinq heures et toutes les affaires ont été remises après vacations.

J'ai été occupé, les trois derniers jours, à patrociner pour Scholl, qui a trouvé le moyen d'avoir encore maille à partir avec Delaage. Mardi soir, à Mabille, se promenant au bras d'Aubryet, Scholl a rencontré Delaage et l'a traité de voleur, canaille, escroc !... Delaage s'est sauvé, sous la litanie; mais, le lendemain, à cinq heures du soir, il s'est rendu, escorté de deux acolytes, au perron de Tortoni où Scholl prend régulièrement son bitter. Là, Delaage s'est avancé vers Scholl, en disant : « Quand me paierez-vous ce que vous me devez? »

Tu vois d'ici l'ébahissement de Scholl, qui dit : « Mais c'est vous qui me devez cent cinquante actions; rendez-les moi ! »

Alors, un des suivants de Delaage demanda à Scholl si la scène de la veille, à Mabille, était vraie ; Scholl le certifia et renouvela sa déclaration de vol contre Delaage.

Les deux témoins remirent alors leurs cartes à Scholl qui, le soir, me pria d'aller le représenter..

Tu conçois que mon premier devoir était de distinguer les situations et de poser en principe qu'on ne viderait la question du duel qu'après avoir apuré les comptes. Mais ici se dressèrent d'inextricables difficultés, à raison même de la transaction. Scholl présentait 45.000 francs de billets ; mais il y en avait 12.000 qui ne portaient pas la signature de Delaage : il paraît que ces billets venaient

d'une substitution opérée par Silvestre et Pic, et qu'il avait été parfaitement entendu, lors du compromis, que les billets de Delaage, à l'ordre de Pic, restaient en dehors de ceux que Scholl devait restituer. Il n'y a pas eu moyen de s'entendre là-dessus. J'ai refusé de passer outre et tout en est resté là. Scholl est parti pour Bordeaux. Il attendra que Delaage fasse un acte judiciaire quelconque; mais comme Delaage n'a pas les actions qu'il devait rendre, l'incident préalable ne sera jamais vidé. A ton retour, tu me donneras ton avis sur ce point que, mieux que personne, tu pourras préciser.

Autrement, pas d'autres nouvelles, sauf que l'Empereur est rentré de Suisse avec sa femme. Ils seront, ce soir, à Fontainebleau. Il a failli se tuer à Neufchâtel ; à l'heure qu'il est, tu as déjà lu que la princesse Anna Murat avait une forte contusion à la tête. La gracieuse lectrice de l'Impératrice a eu la gorge abîmée et un bras cassé. Qu'a dû dire la sultane ? — et Ollivier, qui doit l'épouser ?...

Une forte poignée de main à cette brute de Piguard, qui doit piguardiser plus que jamais auprès des youngs-ladies... Mais je vais aller tout dire à la marquise ! Mes amitiés à Thévenard et à M. Mendel. Je m'en vais passer la journée de dimanche à Langres, chez le frère de Spuller. A mon retour, j'espère trouver tes lettres et y répondre. Je t'embrasse.

A Clément Laurier, Londres.

Paris, 1er septembre 1865.

... Je suis enfin rentré de mes pérégrinations à travers la Champagne, en dépit du temps, qui a été affreux... Au

retour, j'ai été attristé par tes courriers de Londres : je trouve que tu te désespères un peu trop et que tu ne réagis pas assez ; mais je n'insiste pas sur ce douloureux chapitre pour ne pas aller contre tes intentions.

J'ai à te remercier de l'empressement que tu as mis à m'expédier nos lettres-patentes et de crédit près de nos seigneurs les avoués. J'espère bien fricoter de ce côté-là la pécune nécessaire à l'arrosement de mes coquins de créanciers. Je n'ai pas osé aller chez Delhomme toucher les cinq louis en question. J'attendais ton retour pour palper ces jaunets. Quant à Millaud, tu traiteras cela d'un coup de plume.

Ici, tout disparaît peu à peu ; le Palais est vide littéralement...

J'ai reçu une lettre et une dépêche télégraphique de G. Crémieux qui s'informe de ton retour ; je l'ai fixé. En dehors, ici, rien de nouveau, si ce n'est que Darimon sera décoré dimanche et qu'E. Ollivier a acheté le journal *le Suffrage Universel*, dont Philis va être rédacteur en chef. Bonne chance, belle Philis !

Il n'est bruit et rumeur que de décentralisation ; on s'injurie en règle. Il y a des Jacobins, des Girondins, des Royalistes, des Feuillants. Voilà les beaux jours revenus. Les partis sont déjà assez forts pour se déchirer : bon symptôme.

Paris, le 29 septembre 1865.

Mon cher père, comme je te le disais, je veux plaider le plus souvent possible et, depuis trois semaines, je suis servi à souhait ; je plaide tous les jours et, souvent, deux fois par jour.

Hier, je suis sorti du Palais à huit heures et demie *du soir* : nous avons plaidé aux bougies. Mais tant mieux ! A force de plaider, on s'affermit, on se familiarise avec le jury et le péril et on arrive à cette tranquillité, cette sûreté de soi-même qui permet seule de donner toute sa mesure.

Aussi c'est dans ce but que je veux me présenter le plus souvent possible à la barre ; et j'ai bien trouvé mon homme avec l'avocat secrétaire du conseil de l'Ordre faisant fonctions de bâtonnier. Il m'envoie toutes les causes d'office qui sont à sa disposition, c'est-à-dire deux par jour. M. de Jouy m'a recommandé à lui, cela a suffi ; je suis allé le voir moi-même pour le remercier et, désormais, c'est un ami.

Je t'envoie la première lettre qu'il m'écrivait avant de me connaître, rien que sur les recommandations de mon patron.

Ainsi, tu le vois, je ne demande pas mieux que de travailler ; je prépare mes armes, je lutte tous les jours pour acquérir des forces pour l'heure des vrais besoins et j'attendrai patiemment qu'elle ait sonné.

Mais tout ce travail préparatoire n'est pas rétribué ; il faut aller sobrement ; mais nous avons du courage et ma bonne tante est là, qui me soutient et me donnerait des forces par son admirable exemple. C'est un véritable trésor ; elle est ma providence et il n'y a qu'elle et moi pour comprendre toute l'étendue de son sacrifice ; mais j'espère que tout s'arrangera mieux un jour.

A Clément Laurier, Lépineau, par Ciron (Indre).

Paris, 6 octobre 1865.

Enfin, voici une bonne lettre et une bonne nouvelle : le malade va bien ! Tu vas guérir bientôt et définitivement ; tu vas renaître puisque tu te ressaisis. Il était temps, en vérité ; mais il n'est certes pas trop tard et je me réjouis profondément en pensant qu'une nouvelle existence va commencer, ou plutôt recommencer pour vous deux. Il n'est pas possible qu'après les tribulations que vous avez traversées vous manquiez de persévérance l'un et l'autre ; aussi suis-je convaincu que votre métamorphose durera.

Je comprends très bien que tu sois affecté par la douleur des grands-parents ; mais je ne saurais trop te louer des résolutions que tu as prises d'être et de rester le maître. Le calme viendra aussi de ce côté, et tout sera harmonisé plus que jamais si chacun reste dans ses attributions de famille.

Le résultat immédiat de cette nouvelle situation, c'est de te rendre à toi-même. Je te retrouve, dans ta lettre, tel que tu étais autrefois, expansif et naturel, alerte et presque joyeux. Encore un peu de ce régime, et le rire va revenir !

Le second résultat, celui auquel il faut tenir le plus inflexiblement, c'est la liberté d'esprit retrouvée, ton appétit au travail revenu, bref ta dynamique intellectuelle restaurée de manière à poursuivre et à agrandir ta carrière. De ce côté-là, une fois sain d'esprit, je n'éprouve que de joyeuses émotions en pensant à ton avenir.

Je te prie de féliciter Mme Laurier de ses excellentes dis-

positions au nom de ses amis dévoués, qui comptent sur sa parfaite persévérance.

J'ai été fort touché d'apprendre que Jeanne s'étoffait. Fais-la beaucoup courir, manger, dormir. Traite-la physiquement. L'esprit va trop vite dans ce petit être. Fais un fourreau d'acier à la bonne épée qu'elle sera. *Le Petit Corbeau* m'a fait sourire aux larmes ; tu l'as dessiné d'un trait luisant et je l'ai vu dans un mot. Embrasse-les toutes deux pour moi avec acharnement.

Et maintenant, les bruits de la ville. Le *Figaro* s'est vu refuser l'estampille pour un merveilleux article de Rochefort sur la mort de Grammont. A propos de Caderousse, Rochefort a fait la plus vive, la plus spirituelle des satires sur la profession de *dernier gentilhomme*. Si tu ne l'as pas à Lépineau, un mot et je te l'envoie ; tu aimes l'esprit et la forme, tu te réjouiras. Je crains bien cependant qu'il ait maille à partir avec les cocodès qui aspirent à la succession du duc-Fashion.

Les journaux du soir annonçaient hier simultanément le mariage de Cléry et de M. de K..., l'un avec sa fiancée, l'autre avec sa maîtresse : *Quis felicior? Neuter fortasse !* C'est avec une nouvelle intensité qu'on marie Mlle B... avec Ollivier. Ce sera là, je le crains bien, le seul portefeuille que recueillera l'homme du Var.

Le choléra fait plus de peur que de mal ; on trouve des gens livides sur les boulevards ; mais jusqu'ici la mort épargne même les poltrons. Elle manque ainsi à tous ses devoirs.

Aux Variétés, on a vivement sifflé une pièce de Dumanoir et Clairville ; au troisième acte, on a retiré la pièce. Le sifflet devient une force : quand sifflera-t-on l'Empire ?... En 1869 ! Il faudrait que cette échéance fût dans toutes les

bouches, comme celle de 1832. On pousserait ainsi l'Empire à une catastrophe ; mais, cette fois, l'opinion serait préparée et la France pourrait être délivrée.

Nous avons des nouvelles de Durand ; elles sont mauvaises : ce pauvre cher ami est bien affaibli. Trop d'activité dans un corps débile l'a usé avant l'heure et je redoute pour lui les pestilences du Nil. A propos du Nil, le bruit court que le testament de Caderousse... est valable, car il aurait date certaine, aurait été fait au Caire et, par conséquent, avant la dernière maladie. Je crois que ce système ne circule que pour préparer une honteuse transaction.

La politique est terne en apparence. Au fond, le drame se prépare. Bismarck complote avec Bonaparte un Piémont germanique et une annexion rhénane. L'évacuation a commencé dans les États romains ; le Pape s'entendra avec Victor-Emmanuel. Le compromis durera quelques années et cela vaut mieux pour la chute définitive de la papauté. Il n'y a plus d'infaillible à présent que la disparition.

Quant aux affaires, elles vont couci couça. Je te remercie de tes préoccupations amicales à mon égard ; je désire bien me tirer de l'ornière avec ton aide, mais sans de perpétuels sacrifices de ta part...

Je te recommande de fuir la solitude : quoique tu la supportes avec un secret plaisir, je crois qu'elle ne te vaut rien, pas plus qu'à notre excellent Henri, à qui j'écris pour le secouer un peu...

La mort visite nos ennemis et nos amis avec une cruelle égalité. Après Girardin, voilà Neftzer frappé dans sa plus vive affection : son fils, âgé de dix-sept ans, vient d'être enlevé en deux jours par une fièvre typhoïde. Nous

l'enterrons ce soir, à quatre heures. Quelle tristesse!... Je te recommande de lire, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre, un effroyable article de Kératry sur la contre-guérilla au Mexique.

Paris, le 16 octobre 1865.

Cher père, j'ai été véritablement enchanté de ta dernière lettre ; je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir, je le crains bien, aller moi-même au milieu de vous ; mais les temps deviennent difficiles : la veine est bonne et se présente bien pour cet hiver ; je suis à un bon poste et je mets à profit les cartes que me passe le destin : j'ai besoin de gagner de l'argent, avant tout, et je me démène comme un diable. Je ne m'accorderai une sortie de Paris qu'après avoir assuré mes échéances d'hiver. A part la privation de vous embrasser, la vie est tolérable ici, en dépit de toutes les criailleries publiques ; le climat est excellent, la santé générale très bonne ; çà et là, quelques imprudents, quelques étrangers paient le tribut aux détestables eaux de la Seine qui, cette année, sont un vrai poison. Aussi l'eau est-elle proscrite chez nous : nous buvons notre délicieux nectar du Lot et nous rions de la maladie.

Et puis, l'hiver va venir ; il nous a presque mis sa carte de visite cornée ce matin ; il faisait vif dans les rues aujourd'hui ; nous allons allumer du feu avant huit jours, monter la lampe et travailler. Je n'ai jamais eu le cœur plus dispos à l'ouvrage, J'ai comme un secret pressentiment que je vais faire une glorieuse campagne.

En attendant, mon cher père, j'ai compté sur toi comme d'habitude pour les approvisionnements, les munitions, comme on dit en style de guerre.

Je n'ai pas besoin d'insister, ni de détailler avec toi ; tu fais ces choses de façon à dépasser toujours mes désirs.

Pour le moment, il n'y a sur la politique que deux grandes rumeurs ; mais elles sont bien graves et toutes deux peuvent être vraies à la fois : la première, c'est que le pape et Victor Emmanuel se seraient entendus, comme je te le prédisais l'an dernier aux vacances, et que, reconnaissant le pouvoir temporel, remplaçant la protection de la France par la garantie piémontaise, le Savoyard, content de ses agrandissements, s'en tiendrait là, sans que Rome fût rendue aux Romains, ni Venise aux Vénitiens. Il n'y a encore que les peuples pour faire bien eux-mêmes leurs affaires : leurs maîtres couronnés les trompent toujours sous prétexte de leur venir en aide. Je t'engage à veiller de ce côté-là au sujet de tes Italiens.

La seconde question serait plus grosse encore, puisqu'il s'agirait de la guerre avec les États-Unis, si notre gouvernement persistait à vouloir envoyer des troupes fraîches au Mexique. Je crois bien que la guerre avec la république américaine serait la fin de l'Empire en quelques années ; aussi, je crois que nul ne sera assez fort ni pour la conseiller ni pour l'entreprendre.

J'étais resté seul à Paris avec cet excellent docteur Fieuzal ; mais les amis rentrent peu à peu. Péphau et Vignaux sont rentrés hier : nous allons bientôt être au complet quand novembre se montrera et nous tâcherons de bien couronner l'an 1865...

Paris, ce 21 novembre 1865.

Mon cher père, je ne pense pas que la brièveté de tes lettres et le silence que tu prolonges un peu trop soient

un signe de mécontentement chez toi ; car j'ignore d'où il pourrait te venir, à moins que tu n'aies quelque rancune de ce que je n'ai pu venir à Cahors, ces vacances ; mais il n'est guère possible que tu me boudes pour ce motif puisque tu sais que je n'ai pas quitté Paris, pour soigner mes affaires, et que, dans une de tes lettres, tu m'encourageais dans ma résolution de donner le plus possible au développement de mes intérêts pendant que la fortune me souriait. Tu n'as pas besoin de mes affirmations pour savoir que je suis aussi touché que vous tous d'être privé de vous voir et de vivre quelques joyeuses semaines de vacances avec vous. Mais, que veux-tu ! la vie dans laquelle je suis lancé est une terrible compagnonne, qui ne vous laisse le temps ni de dormir, ni de respirer ; il faut aller, aller comme un cheval sous l'éperon. Heureux encore ceux qui arrivent ! A ce propos, je t'annoncerai que j'ai perdu cette semaine mon bon et excellent ami, Emmanuel Durand, qui est allé mourir phtisique à Alexandrie d'Égypte. Celui-là était brave, spirituel, rompu à la vie parisienne ; mais son corps était aussi frêle que son esprit était vigoureux ; la lame a usé vite, très vite le fourreau, et il est tombé à mi-chemin. Sa pauvre mère m'a écrit une lettre désespérée à laquelle j'ai répondu en pleurant avec elle ; il n'y a guère de meilleure consolation à donner aux affligés...

Ici, le temps, je parle du temps politique, se rembrunit : malgré les apparences de réduction dans l'armée, je crois que nous allons vers une grosse aventure, la Belgique ou le Rhin ; à la mort du roi Léopold, il y aura une grande manœuvre du muet qui loge aux Tuileries ; mais, auparavant, il rentrera de Rome, peut-être même du Mexique, où les cartes ont l'air de se brouiller ; car on

parle même du retour de Maximilien. Tôt ou tard ce sera la fin; Dieu fasse que nos troupes soient rentrées avant que les Américains nous forcent à partir !

Tu as dû lire dans les journaux que ce vieux « *traditore* » de Dupin était mort ; on parle de Jules Favre pour le remplacer à l'Académie française. Je fais des vœux pour sa canditature : nous aurions une fine satire du défunt et, enfin, un vrai discours académique.

Le choléra est parti absolument ; il n'y a plus que des constipés à Paris ; au demeurant, l'épidémie a été fort bénigne ; il n'y a guère que les pauvres gens, dans les *hôpitaux*, qui aient été cruellement décimés.

Voilà le parlement italien réuni ; le roi a prononcé un discours qui me semble enterrer le présent ministère ; mais il ne peut guère sortir de l'impasse où il se trouve par la convention du 15 septembre. Ce royaume a un gros, un écrasant budget, et les économies lui sont interdites puisqu'il ne peut toucher à l'armée en face des ennemis.

Cependant, à l'aide d'une meilleure assiette des impôts et de l'aliénation des biens ecclésiastiques, je crois qu'ils pourraient se sauver ; mais les *birbi* abondent de l'autre côté des Alpes, et le plus clair de la fortune publique va se perdre dans les poches de MM. les députés, et surtout du nouveau royaume. Plus je vais, plus j'ai des craintes, non pour le roi et la monarchie, mais pour Venise et la vraie nationalité italienne...

Paris, ce 9 mars 1866.

... Comme tu as pu le voir par le *Moniteur*, la situation politique s'aggrave tous les jours ; le gouvernement perd



Mme Joseph GAMBETTA
Mère de Gambetta

de jour en jour du terrain : ce ne sont, de tous côtés, que défections autour de lui ; tous les esprits songent fatalement à sa ruine prochaine et 1869 sera pour l'Empire une date décisive, comme autrefois 1852 pour la République.

En attendant, je redouble d'efforts et d'études pour me préparer à prendre une part active et digne aux événements. Je me tiens au courant de toutes les questions, j'en recherche les origines dans le passé et je consacre tout le temps que le Palais me laisse aux soins de la politique. Ce n'est pas que l'ambition me surexcite outre mesure ; mais je suis porté du côté des affaires politiques par un double sentiment de passion personnelle et d'intérêt général.

Le jour où nous serons réunis, nous pourrons tout à l'aise passer en revue les intérêts de la démocratie française, dont le triomphe est indispensable au succès même de la cause des peuples en Europe ; c'est particulièrement pour l'Italie que je dis ceci ; l'Italie donne un bel exemple de sacrifice pécuniaire depuis dix jours par la souscription nationale que je crois destinée à relever les finances ; mais rien de décisif ne sera arrêté avant que la France ait conquis la liberté ; c'est pour cela que la cause de la liberté française intéresse les opprimés du monde entier...

Ce 20 juillet 1866.

... Nous avons le choléra et, malheureusement, il affecte un caractère plus grave que celui de l'an dernier ; nous qui sommes acclimatés, nous risquons peu ; mais je ne pourrais te voir arriver sans alarme, car je sais que tout débarqué paie un tribut à Paris et je redouterais une affection de quelques jours pour toi. Donc, fais le sacrifice

d'envoyer, ou par intermédiaire ou par la poste, les titres à ton agent ou à un tiers et remets à plus tard ta visite. J'aime mieux aller vous voir à Cahors, où l'air est traditionnellement pur et où vous pourrez nous recevoir sans peur et sans reproche.

Le choléra est assez intense pour empêcher le docteur Fieuzal d'aller au mariage de sa cousine à Albas ; il est obligé de faire face au danger et il reste.

LE TEMPS
JOURNAL POLITIQUE
ET LITTÉRAIRE
—
10, faubourg Montmartre.
—

Paris, le 3 septembre 1866.

Mon cher père, je t'écris deux mots à la hâte pour te dire, avant de me rendre à Lyon où je vais plaider une affaire pour le journal dont tu vois l'en-tête en haut de ma lettre, que j'envoie ma chère et bonne tante devant moi. La chère femme a bien besoin de repos et d'air natal ; le médecin insiste pour qu'elle se rende au plus tôt à Cahors. Je n'ai besoin que de savoir combien vous l'aimez pour être sûr qu'elle sera remise avant peu.

J'ai une belle affaire sur le chantier qui pourra retarder quelque peu mon arrivée ; mais tu sais ce que je t'ai promis : je le tiendrai, pour moi d'abord qui ai grand besoin et furieuse envie de vous embrasser. Donc je viendrai, contre vent et marée, passer un mois à Cahors. Mais cet événement aura lieu tôt ou tard et je crains qu'il ne se produise plus tard que tôt. Mais il faut savoir prendre patience, il faut penser aux charges et aux obligations que j'ai à remplir. J'ai bien et beaucoup travaillé, cette

année-ci ; cependant, l'heure de mes vacances n'a pas sonné. J'ai bien des choses à terminer avant de venir au milieu de vous. Tu peux interroger ma tante sur le travail de géant auquel je me suis livré ; si j'ai réussi, c'est grâce à la fortune qui me sourit tous les jours davantage.

D'ailleurs, tout dans l'avenir se dessine à merveille ; affaires de profession, espérances politiques se colorent d'une teinte rose et dorée qui double mes forces et me fait chaque matin répéter gaiement le cri de guerre des Américains :

— *Go ahead!* En avant !

Octobre 1866.

Mon cher père, je ne sais, en vérité, ce que tu dois penser de moi ; mais je suis bien négligent à ton égard. Si tu savais, si tu te doutais de la vie de chien que je mène, de la fièvre qui me dévore, tu aurais plutôt pitié qu'envie de me blâmer. Je n'ai littéralement pas le temps de souffler : je respire en courant. Je me mords les doigts de penser que je t'ai laissé sans réponse si longtemps. Enfin, je trouve une éclaircie et j'en profite pour te donner de mes nouvelles ; elles sont très satisfaisantes au point de vue physique et moral, Les affaires vont bien, très bien même ; mais l'année est dure pour tout le monde et l'argent rentre péniblement. J'ai bien des clients de bonne volonté qui ne peuvent me satisfaire et que, loin de les tracasser, je suis obligé de consoler.

Ajoute que l'Exposition fait déjà tout renchérir et qu'on ne sait où tout ceci s'arrêtera. La politique va grand train ; la Chambre va rentrer ; la session s'annonce bien sombre, bien menaçante. L'Europe couve un redoutable orage. L'Empire et l'Empereur n'ont plus de point fixe. Les partis.

se recueillent et tout ceci peut éclater avant quelques mois. Où irons-nous ?

Tant pis ! je suis prêt à partir et j'aime encore mieux les tempêtes de la liberté que cet affreux marasme de la servitude des quinze dernières années...

Ce 4 décembre 1866.

Mon cher père, je n'essayerai pas de me disculper auprès de toi du silence que j'ai gardé depuis mon retour à Paris ; tu me connais trop, tu sais maintenant quelle est ma vie, le tourbillon qui m'enveloppe et m'entraîne, pour que j'aie désormais besoin de réclamer ton indulgence pour mes lacunes de correspondance. Je suis réellement enlevé depuis quinze jours ; la politique chauffe à grand feu, les événements se pressent et je crois bien que les grands jours sont proches.

Ce qu'il a fallu revoir de monde, entendre d'histoires, lire de livres, de brochures et de journaux pour reprendre la note parisienne ! Et, broché sur le tout, mon travail, celui qui donne à vivre. J'ai eu un assez fructueux début. J'ai déjà reçu une bonne somme ; mais l'arriéré des vacances était accumulé ; il a fallu beaucoup payer et, de tout ce que j'ai reçu, il ne me reste que la satisfaction d'avoir arrosé quelques créanciers ; mais le vent est bon et je suis sûr que la traversée annuelle sera favorable à nos intérêts ; car tu peux en prendre acte ; ce sont *nos* intérêts communs. Nous n'aurons jamais d'autre but, d'autre visée et d'autre fortune que le but, la visée et la fortune commune. Ce ne sont pas des rêves que nous avons formés, ce sont des projets sérieux, fondés, que la volonté et le travail doivent nécessairement réaliser. Je ne serai

heureux qu'au moment où ce plan sera une réalité ; je désire que cet avenir entrevu t'aide ainsi que ma mère à supporter patiemment les trois ans que nous nous sommes accordés.

Paris, le 26 mai 1867.

Mon cher père, depuis deux mois, voici le premier jour où je reçois la permission d'écrire quelques lignes ; je n'ai pas voulu te mettre au courant de ma situation avant d'avoir des résultats certains à t'annoncer. Je vais tâcher d'être court. J'ai été très malade des deux yeux ; mon œil malade s'était décomposé et exerçait une influence très nuisible sur le bon ; après m'être très sérieusement consulté, grâce à mon excellent ami, le docteur Fieuzal, j'ai été mis en rapport avec un éminent oculiste, le docteur Vecker, qui m'a extirpé l'œil droit et me remettra un œil artificiel, que j'ai déjà essayé et qui me va au point de faire illusion. Je serai donc, à l'avenir, à l'abri de toute maladie et mon œil gauche conservera toute sa force. Mais je suis condamné au repos le plus absolu encore pour un grand mois ; tu dois comprendre qu'en cet état, privé de travail à l'époque la plus laborieuse de l'année, mes ressources s'épuisent rapidement. J'ai à faire face à toutes mes dépenses ordinaires et, à cause de l'Exposition, la vie est hors de prix ; en outre, mon œil artificiel, dont il faut faire un modèle, me coûtera à peu près neuf cents francs ; sans compter un cadeau considérable que je serai dans l'obligation de faire à mon docteur, qui ne veut pas d'argent. Tout cela me fait une position assez critique et j'ai bien besoin qu'on me vienne en aide. En outre, le régime que je suis et qui exclut les pâtes, les légumes secs et ordonne la viande noire et le vin seulement, me

cause un surcroît de dépenses. Tu apprécieras ma situation à merveille et tu verras ce que tu peux faire pour moi.

L'important, c'est que tout a très bien réussi ; ma blessure est en état de parfaite cicatrisation ; dans huit à dix jours, je pourrai mettre mon œil artificiel quelques heures par jour et, dans un mois, je serai guéri complètement et méconnaissable.

Quand ma mère et ma sœur pourront m'embrasser, je serai absolument changé, même pour leurs excellents yeux.

J'ai reçu, pendant ma maladie, la visite sympathique de tous mes amis et j'ai eu un grand soulagement de compter dans Paris, parmi les plus grands personnages, les plus solides amitiés.

Je vous embrasse tous du fond du cœur.

LÉON GAMBETTA.

Lettre de Fieuzal à Joseph Gambetta.

Paris, 11 juin 1867.

Cher monsieur Gambetta, il y a quelque temps déjà que j'avais l'intention de vous écrire pour vous donner des détails précis sur l'opération qu'a dû subir mon excellent ami, votre fils ; mais je n'ai pas voulu le faire avant de pouvoir vous donner les nouvelles les plus rassurantes sur son état.

Léon souffrait depuis longtemps de l'œil qu'il a si malheureusement perdu, il y a une quinzaine d'années et plus ; mais les douleurs n'avaient pas encore le caractère qu'elles avaient pris il y a un mois et demi ; de sorte

que, bien que je fusse persuadé depuis longtemps déjà qu'il faudrait en venir à l'extirpation de l'œil perdu pour conserver à l'autre son intégrité, j'attendais toujours que l'opération, qui n'est pas sans danger par elle-même, fût devenue tout à fait urgente. C'est ce qui est arrivé il y a un mois et demi. Les douleurs de l'œil perdu se transmettaient à l'œil gauche et empêchaient Léon de se livrer sans grands dangers à la lecture, même pour très peu de temps. Comme il est d'une activité dévorante et que je savais bien que je n'obtiendrais pas de lui le repos qui lui était absolument nécessaire pour ne pas devenir aveugle, je n'ai pas hésité à lui faire part de ce que je croyais qu'il y avait à faire et je l'ai conduit immédiatement chez un des meilleurs oculistes de Paris, le docteur Vecker, qui, ayant examiné l'œil, a déclaré qu'il n'y avait pas de temps à perdre et qu'il fallait pratiquer l'extirpation de l'œil.

Léon voulait attendre les vacances de la Pentecôte pour que son travail n'eût pas à en souffrir ; mais M. Vecker ne l'a pas permis et il a bien fait : il est venu, le lendemain, chez Léon, faire l'opération. Il était assisté de trois aides qu'il avait amenés, Péphau, notre ami, qui avait voulu rester là, et moi qui surveillais le pouls pendant que le pauvre Léon était sous l'influence du chloroforme. L'opération a été faite avec une habileté vraiment extraordinaire et M. Vecker lui a donné les soins les plus assidus et aussi les plus affectueux. Votre fils est resté condamné au lit et à la chambre obscure pendant une dizaine de jours ; après quoi, il a été autorisé à passer dans son cabinet, tout en conservant un régime très sévère et grâce auquel l'opération a réussi. Il y a quinze jours qu'il a commencé à sortir avec Péphau qui l'accom-

pagnait chez M. Vecker et, depuis quelque temps déjà, la cicatrice est assez insensible pour qu'on ait pu lui appliquer un œil de verre qu'il remplacera dans une dizaine de jours, je crois, par l'œil définitif. En somme, tout a marché à merveille et nous sommes tous enchantés, Léon le premier, du résultat obtenu. Il a besoin encore au moins d'un mois de repos ; car l'œil sain se fatigue très rapidement et il ne lui est pas encore permis de lire, ni, à plus forte raison, d'écrire, ce qu'il a fait néanmoins quelquefois, mais avec une fatigue extrême. C'est une question de temps et, désormais, il est à l'abri de la crainte de devenir aveugle.

Voilà, cher monsieur, les détails que vous me pardonnerez de ne pas vous avoir donnés avant que tout fût en bon état ; car, il y a quelque temps, il n'eût pas été possible de vous rassurer assez pour vous faire part de cette opération à laquelle vous ne pouviez rien, et j'ai pensé qu'il valait mieux la tenir secrète.

Veuillez agréer, cher monsieur, pour vous et les vôtres, l'assurance des sentiments sincèrement dévoués de votre compatriote.

D[r] Fieuzal.

Mon cher père, je ne pense pas qu'il puisse être convenable, ni agréable pour tous les deux, de garder un pénible silence ; aussi je me décide à te prier de m'écrire pour me donner de tes nouvelles. Je ne crois pas que tu puisses plus longtemps me reprocher de ne t'avoir pas mis au courant de ma maladie ; le motif de cette discrétion ne t'a pas échappé, surtout depuis la lettre du docteur Fieuzal : c'était pour éviter de douloureuses anxiétés

et pour vous annoncer en même temps la maladie et la cure. Je vais, en ce moment-ci, fort bien ; j'ai repris mes affaires ; j'ai bien du mal et des charges ; j'espère m'en tirer avec de l'énergie et de la patience. Mais j'ai besoin, au milieu de mes luttes, de savoir que toute ma famille est avec moi ; cela donne toujours du courage et doit porter bonheur.

Nous avons eu, ces jours derniers, une admirable réunion avec Favre et Berryer ; j'ai été embrassé publiquement par mon chef, J. Favre, devant tous, comme le représentant de la jeunesse ; je t'assure que j'ai versé les meilleures et les plus douces larmes de ma vie. Favre m'a écrit une lettre adorable que je te communiquerai quand nous aurons tout à fait conclu la paix.

Jeudi, 30 mai 1867.

Ma chère mère, je suis fort étonné de ne pas recevoir de lettres et de nouvelles de vous : je ne peux me l'expliquer ; car je ne peux pas supposer que vous m'en vouliez de vous avoir annoncé en même temps ma maladie et ma guérison. J'ai voulu vous éviter les anxiétés de six semaines de souffrances ; si loin, vous eussiez été inutilement tourmentés et j'ai préféré ne vous instruire de la détermination nécessaire à laquelle je m'étais résolu qu'une fois tout achevé.

J'ai besoin de me refaire et je vais aller passer quelque temps à une heure de Paris, chez mon ami le docteur Peyron ; je pense que je recevrai là de tes nouvelles et que tu ne m'en voudras pas plus du silence que j'ai gardé pour ne pas vous inquiéter que de cette fameuse promenade du soir, à Cahors, où tu t'étais si follement fâchée

contre moi qui ne t'avais pas vue. Si je ne savais combien vous êtes prompts à vous emporter, je pourrais mal apprécier ; mais je vous sais bons et je ne me souviens que de vos bontés...

Adrien Hébrard nous racontait, ces jours-ci, comment Gambetta, à cette époque, se rencontra avec Bismarck. C'était, aux environs de l'Opéra, dans une brasserie étroite où l'on buvait d'excellente bière allemande. Il faisait très chaud ; l'Exposition battait son plein : Hébrard et Gambetta, attablés devant deux chopes mousseuses, causaient joyeusement lorsque Bismarck entra, en uniforme ; accompagné d'un aide-de-camp, il revenait, sans doute, de quelque cérémonie officielle : elle l'avait fort altéré, car il demanda et avala, coup sur coup, quatre ou cinq chopes de bière.

Les deux amis le regardaient avec une curiosité qui semblait amuser le colosse : il venait d'écraser l'Autriche à Sadowa et d'annexer le Hanovre, malgré les protestations allemandes elles-mêmes. Distrait, Gambetta avait saisi le verre de son compagnon et il allait le boire par mégarde lorsque Hébrard lui saisit le bras et lui dit en riant :

— « Dis donc !... C'est ma chope que tu vas avaler : est-ce que tu la prends pour le Hanovre ?... »

Et Bismarck, très égayé, rit aux éclats, avec nos deux compères, de cette réflexion qui ne lui avait pas autrement déplu.

*
* *

Les labeurs forcenés de Gambetta au Palais le détournaient de moins en moins de la politique ; il sentait, aux frémissements de l'opposition dont il était l'un des jeunes chefs et au désarroi grandissant des impérialistes, qu'une révolution politique allait jeter bas l'Empire et l'Empereur. Plus assidu que jamais aux séances du Parlement, il semblait y avoir marqué déjà sa place ; parmi les députés, il était célèbre. Beaucoup le traitaient, par avance, en collègue très écouté et suivaient ses avis.

Il ne fallait qu'une circonstance pour faire surgir le jeune tribun en pleine lumière. Elle allait s'offrir à lui, le 14 novembre 1868, dans son plaidoyer pour Delescluze, inculpé d'avoir fomenté l'émeute sur la tombe du député Baudin, tué aux barricades par l'armée du coup d'État, le 2 décembre 1851, — et d'avoir ouvert une souscription pour lui élever un monument.

Déjà, au cours de l'année 1868, Gambetta avait grandi, non seulement à Paris, mais même à Cahors, où les circonstances l'avaient amené à plaider avec Jules Favre. Un de ses familiers d'alors note ici un trait de mœurs provinciales assez caractérisé :

— « Gambetta, nous dit-il, avait prononcé, comme lieutenant de Jules Favre, devant le tribunal de Cahors, une plaidoirie magnifique, qui lui avait valu les ovations enthousiastes de ses concitoyens. Huit jours après, Jules Favre arrivait en personne, au palais, ayant à son bras la sœur de Gambetta qu'il menait l'entendre. Ce fut, aux yeux de tout Cahors, qui, la veille, connaissait peu Léon et était mal disposé à admirer ce fils d'un modeste épicier, la consécration de son talent et de sa situation, le point de départ aussi de celle de sa famille. Avec les préjugés des petites villes, on considérait médiocrement ces petits négociants. La mère de Gambetta n'aurait pas osé « porter chapeau », comme on disait alors. De ce jour, on eût trouvé mauvais qu'elle ne l'eût pas mis et que la mère de Gambetta ne fût pas traitée désormais comme une dame d'un rang élevé. »

A Clément Laurier.

Paris, 12 juin 1868.

Je t'écris à la hâte du Palais-Bourbon, entre deux discussions, d'abord pour calmer tes inquiétudes au sujet de ce pauvre Challemel. Notre ami va mieux ; il n'a pas de fluxion de poitrine, mais une pleurésie sans caractère aigu. Il a besoin de soins attentifs, de repos et de régime.

Il est, à tous ces divers points de vue, en très bonnes mains, et je crois qu'avant peu il nous sera rendu. Et nous en avons un bien pressant besoin : c'est l'aîné même de notre entreprise qui nous fait défaut ; car plus je vais, plus je constate avec dépit que notre excellent Henri est impropre à la direction et à la composition matérielle ou morale de notre œuvre. Il s'irrite, il s'agace, il prend peur; il prend dix fois plus de peine qu'il n'en dépenserait avec quelque sang-froid. Enfin, ce n'est pas un chef.

Malgré tout, notre second numéro, que je t'enverrai demain soir par la poste, sera très varié, très attrayant. Il y a douze articles fort bien tournés, sauf peut-être deux ou trois ; mais le public n'y regarde pas avec les yeux du censeur d'Horace. L'opinion s'est décidée en notre faveur et j'affirme que le succès est certain.

J'ai eu aujourd'hui des détails intéressants sur la Serbie et l'assassinat du prince Michel, fait imprévu, de nature à troubler la paix de l'Europe et à rouvir cette éternelle question d'Orient. Heureusement, je soupçonne qu'il n'y a là aucun élément de politique, ni intrigue russe, ni même autrichienne. Le prince Michel était galant. Il a fait la cour à une belle héritière du pays, l'a compromise, a refusé le mariage. Le père et les frères l'ont assassiné. Et voilà comment cette menace politique et diplomatique n'est qu'un vulgaire drame de la Gaîté.

On a fait courir, hier, dans Paris, probablement pour tirer à 100.000 la *Lanterne* de Rochefort, la mort de ce brave garçon. Informations prises, Rochefort prend des bains froids et cette sinistre nouvelle n'est qu'un bluff.

Un incident des plus graves vient de survenir à la Chambre : le sieur Buisson, rapporteur du budget, a mal interprété les résolutions de ses collègues et, notamment

sur le chapitre des dépenses de guerre, il a essayé dans son travail une conciliation entre le gouvernement et la commission, en opposition formelle avec les volontés exprimées par la majorité de la commission budgétaire; de là, protestations et plaintes. Louvet est à la tête des mécontents. La commission s'est réunie ; on a vivement blâmé le Buisson et on lui a ordonné de recommencer son travail. Au lieu d'un conflit, nous en voilà deux : Targé va passer prophète impeccable et le budget viendra aux calendes grecques.

La loi sur les chemins vicinaux va être votée aujourd'hui même, ainsi que celle sur les chemins de fer des Charentes ; mais les députés ont beau enlever les projets de lois au pas de course, la route est longue et le 15 août les trouvera réunis pour le *Te Deum* impérial. Ils enragent, mais ils votent. Ils jouent sur le velours ; depuis le 15 mai, plus d'argent ! Les Suisses, au moins, se révoltaient...

Le 17 novembre 1868, au lendemain du « Procès Baudin » — c'est ainsi que le peuple, un peu inexactement, appela désormais le procès célèbre qui devait donner à l'Empire un coup de massue mortel, — J.-J. Weiss écrivait dans son enthousiasme :

— « L'émotion produite par l'éloquence de M. Gambetta a été telle qu'on a pu de nouveau songer — il n'y a pas d'exagération à le dire — à Cicéron et au *Pro Roscio !* »

Le soir du procès, aux Tuileries, où le plaidoyer de Léon Gambetta jetait la consternation, comme il faisait, à travers Paris et la France entière, passer un frisson de fièvre et de combat, l'Impératrice, très émue, demandait anxieusement à M. Bédarrides, avocat général à la Cour de cassation :

— « Mais qu'avons-nous donc fait à ce jeune homme ?... »

— « La veille du procès, disait la *Revue politique*, on par-

lait de Sadowa, du Mexique, du Pape. Le lendemain, on ne parla plus que du Deux-Décembre, et dévoilé, flétri dans son origine criminelle, l'Empire était condamné. »

M. Jules Claretie a fixé en ces termes ses souvenirs d'audience :

— « On sentit, lorsque M. Léon Gambetta prit la parole dans ce procès Baudin, que d'une heure à l'autre ce jeune homme, naguère encore employé dans le cabinet de M. Crémieux, allait être célèbre. Le président du tribunal, M. Vivien, regardait, en même temps que le substitut Aulois assis au siège du ministère public, ce robuste avocat, redressant son large torse, rejetant en arrière de son front ses longs cheveux noirs, drus et bien plantés, et fixant sur la Cour son regard étrange...

« Alors, d'une voix fière, vibrante, pleine de douceur et de vigueur, charmante et tonnante tour à tour, M. Léon Gambetta commença la défense de Charles Delescluze, rédacteur en chef du *Réveil*, ce même Delescluze qui devait, plus tard, durant le siège, appeler son défenseur du 14 novembre : *le fin Génois*. La défense, ai-je dit ? Singulière défense ! Ou plutôt, il ne s'agissait point de défense : Gambetta attaquait. C'était à coups de tonnerre contre l'Empire qu'il plaidait la cause de son client, le déporté de Cayenne. C'était en prenant à la gorge les hommes de Décembre qu'il réclamait l'acquittement du proscrit... Et tandis que l'avocat impérial essaie d'arrêter ce flot de lave vengeresse, ces paroles stigmatisantes, ce discours terrible que la France lira demain, Gambetta poursuit sa catilinaire, s'anime, s'exalte, couvre de sa voix sonore la voix de son adversaire, l'anéantit, le *submerge* — le mot est de lui — et, les cheveux épars, la robe en désordre, ses vêtements ouverts, sa cravate enlevée, son col nu, semblable à un autre O'Connell rugissant à la tribune, l'avocat menace, tempête, accuse, écrase et retombe épuisé sur son banc, tandis que des applaudissements éclatent, saluant à la fois la réparation qui commence et le tribun qui s'est révélé. Le lendemain, Léon Gambetta était illustre. »

31 décembre 1868.

Mon cher père, je ne veux pas laisser ouvrir l'année 1869 sans t'écrire et te souhaiter longue vie, heureuse vieillesse ; si la fortune nous a quelque temps tenu rigueur, elle paraît nous sourire aujourd'hui, et vous devez tous savoir que je ne regarderai ses faveurs comme précieuses que si je peux vous les faire partager.

Donc, sans plus de préoccupations et de discussions, embrassons-nous tous, sans arrière-pensée, et ne songeons qu'à nous soutenir mutuellement.

C'est là un souhait nécessaire, et en même temps un souhait facile à réaliser : car il ne dépend que de nous ; et quelle que soit notre prétention particulière d'avoir tort ou raison, nous n'avons qu'à écouter le fond de notre âme pour nous trouver indissolublement unis dans l'amour de la famille.

Donc, je t'embrasse sur les deux joues et t'ordonne de payer ce gage de paix à ma sœur et à ma petite mère.

Vous pensez bien qu'il n'est que juste d'associer ma bonne tante à tout ceci ; car elle a toujours représenté auprès de moi le sacrifice et l'esprit de concorde.

C'est donc bien entendu : nous sommes dans une année nouvelle. Elle se lève souriante, et même glorieuse pour moi ; mais elle m'apporte aussi de terribles épreuves et je sens très clairement que je n'aurai jamais de plus redoutables combats à livrer que ceux qu'elle me prépare.

Mais, grâce à Dieu, je suis prêt à tout, et, confiant dans le génie de la liberté qui m'anime, je vaincrai encore. Seulement, c'est bien le moins, qu'au milieu de la mêlée, je puisse penser et sentir que les miens sont avec moi.

Donc union, amour et prospérité ; voilà les mots et les sentiments que je t'envoie avec mes embrassades.

Ton fils,

LÉON GAMBETTA

Alphonse Daudet raconte ainsi ses souvenirs personnels de 1869 :

— « Gambetta, à la suite de sa plaidoirie au procès Baudin, était en train de passer grand homme. Les anciens du parti républicain, les combattants de 51, les exilés, les *vieilles barbes*, avaient pour le jeune tribun des tendresses paternelles ; les faubourgs attendaient tout de l'*avocat borgne ;* la jeunesse ne jurait que par lui. Je le rencontrais quelquefois : « Il allait être nommé député... Il revenait de faire un grand « discours à Lyon ou à Marseille ! » Toujours agité, sentant la poudre, toujours dans l'excitation d'un lendemain de bataille, parlant haut, serrant fort la main et rejetant en arrière ses cheveux dans un geste plein de décision et d'énergie. Charmant, d'ailleurs, plus que jamais familier et se laissant volontiers arrêter dans son chemin pour causer ou rire : « Déjeuner à Meudon ? répondait-il à un de ses amis qui « l'invitait. Volontiers ! mais un de ces jours, — quand nous « en aurons fini avec l'Empire ! »

Albert Glatigny lui écrivait ce billet :

— « Mon cher maître, vous avez, sans doute, entendu parler de l'affaire de Montparnasse. Un malheureux jeune homme, Edouard Dumont, égaré par de funestes idées, s'est porté à des violences déplorables sur un de ses camarades. Tout le monde l'abandonne maintenant et il a besoin d'une voix énergique pour le défendre. J'ai eu des rapports d'amitié avec lui et je ne saurais voir qu'on l'abandonnât ainsi. Le bruit qui s'est fait autour de vous dernièrement, votre talent, que je connais, et votre bon cœur, égal à votre talent, me font penser à vous. Pourriez-vous lui demander une entrevue et vous charger de sa défense, quand il sera appelé à paraître devant les tribunaux ? Nul mieux que vous ne peut soutenir ce malheureux, dont le plus grand crime

est d'avoir la tête faible. Faites cela, je vous en prie. Agréez, mon cher maître, l'assurance de ma vive admiration. »

« ALBERT GLATIGNY. »

Paris, le 28 février 1869.

Mon cher Clément, je t'adresse mon ami Lavigne, notre ex-collaborateur à la *Revue Politique*, dont nous avions parlé à M. de Camondo pour l'éducation de son fils[1]. Selon tes recommandations, il viendra te trouver pour le mettre en relations avec ton client, et il s'en remet totalement à toi pour les faire aboutir aux conditions que je lui avais transmises.

A Clément Laurier, 17, rue Joubert, Paris.

Cahors, 10 mars 1869.

Tu demandes pourquoi je ne t'écris pas !... C'est que je suis le plus négligent des hommes. Voilà huit jours

1. M. Isaac de Camondo, qui reçut, en effet, les leçons de droit de Lavigne.

Le comte de Camondo nous racontait lui-même, ces jours-ci, sa première rencontre avec Gambetta, en 1869 : c'était à Constantinople, où Gambetta avait accompagné Clément Laurier. La famille de Camondo avait reçu les deux Français avec cette courtoisie fastueuse, qui fut toujours de tradition chez elle ; Gambetta, choyé de tous, s'était fait, en quelque jours, tant d'amis sur le Bosphore, il y avait eu de tels succès de sympathie que le bruit en vint jusqu'aux Tuileries, où les familiers de l'Empereur en prirent ombrage ; et quand les grands financiers, qui venaient d'être, en Orient, les hôtes charmés du jeune adversaire de l'Empire, revinrent à Paris, on leur fit, en haut lieu, discrètement sentir un peu de mauvaise humeur : si elle n'alla pas jusqu'à la froideur, elle n'en marqua pas moins une sorte de bouderie très perceptible, qui est restée présente à la mémoire de l'adolescent d'alors, le futur élève de Lavigne, un de nos plus notoires Parisiens d'aujourd'hui.

pleins que j'ai quitté Paris ; j'ai fait en moyenne deux et trois réunions dans la même journée. Mais tout va bien : si le Nord et le Centre se mettaient au diapason du Midi, nous irions grand train et le but serait touché.

Je suis tout à fait fier des sympathies dont on entoure ton nom, ici, à Bordeaux, à Toulouse. On m'a offert une candidature pour toi à Villefranche-d'Aveyron. Tu penses bien que je présente notre fraternité politique comme un dogme. Me voici à Cahors pour quelques jours. Je suis exténué; le temps est affreux et tu devines que le régime auquel j'ai soumis mon estomac n'est pas fait pour l'améliorer. Aussitôt réparé, je filerai sur Nîmes et Marseille; mais je t'écrirai auparavant. Et puis, il faudra attendre que ma sœur soit mariée, ce qui est fixé, je crois, au 17 ou au 18. J'irai faire d'ici là une tournée à Montauban, Agen et dans mon propre département, et je reviendrai pour la célébration du mariage.

A propos de Montauban, je te dirai que j'ai rencontré ici Adrien Hébrard, du *Temps,* tout à fait triste et déconfit. Sa candidature est à vau-l'eau et l'accueil du suffrage universel a été si rude qu'il va, je crois, se désister.

Et maintenant, parlons de nos affaires : il me semble qu'il se passe du nouveau à Paris. J'ai lu dans les feuilles la candidature Hérold. Nous verrons bien. On m'écrit que Carnot pourrait bien se retirer ; c'est encore trop tôt pour qu'il y ait rien de précis dans cette nouvelle. Quant à toi, vas-y carrément. Organise des réunions, si ce n'est déjà fait. La veille de mon départ, j'ai dîné avec Ténot et j'ai beaucoup causé avec lui; mais, las! le vent a sauté, de ce côté-là. La candidature de Durier contre Ollivier, candidature du *Siècle,* m'a semblé devoir faire renoncer Ténot à toute tentative sur celle de Darimon et, par conséquent,

renverser tous mes projets et combinaisons ; car le *Siècle* ne peut pas avoir deux candidats de sa maison et Durier empêche évidemment Ténot de se porter. Donc, je reprends complètement ma liberté de ce côté. Je l'ai consulté sur ta candidature contre Pagès et sur l'attitude probable du *Siècle ;* il m'a répondu qu'il trouvait ta candidature très utile, que celle de Pagès serait très mollement appuyée et que même, peut-être, si on trouvait un moyen d'entente avec le *Siècle*, elle serait complètement passée sous silence.

J'ignore ce que valent ces déclarations ; mais elles prouvent, tout au moins, que personne n'est bien fixé et que l'action des électeurs, manifestée par des comités, peut s'imposer aux journaux. C'est dans ce sens qu'il faut agir. Tu vois que mon entretien avec Ténot était plutôt négatif qu'encourageant, et c'est pour cela que j'ai pu remettre de te le communiquer plus vite.

Gustave Masure, directeur du *Progrès du Nord*, écrivait, le 26 mars 1869 :

— « Mon cher Gambetta, c'est encore moi qui viens vous demander assistance. J'ai comparu hier devant le juge d'instruction ; il s'agit d'une plainte de d'Havrincourt pour outrage à un député dans l'exercice de ses fonctions. Je vais être assigné ces jours-ci et j'ai lieu de croire à une seconde assignation pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement. Ce sera le prélude des élections.

« Êtes-vous suffisamment rétabli pour venir à Lille ? Si oui, je compte sur vous, d'autant plus que, sans parler du procès, nous avons besoin de vous ici. Si non, dites-le moi franchement ; car je ne veux pas vous exposer à une rechute.

« Je vous enverrai, s'il y a lieu, la pièce du procès. C'est une grosse affaire, à laquelle se rattachent de curieux incidents qui vous fourniraient une admirable attitude vis-à-vis du ministère public. Vous me feriez plaisir en me répon-

dant un mot. Quelle que soit votre réponse, je l'attends avec impatience.

« Je vous embrasse fraternellement.

G. Masure. »

A Clément Laurier.

Avril 1869.

Je ne reçois pas de lettre de toi, et cependant je t'ai bien extraordinairement répondu, pour un paresseux comme moi. Bref, voici ma requête : je désire que tu ailles à Lille, à ma place, plaider une affaire dont je sais que tu tireras un gros parti. Et tu seras reçu avec tous les honneurs suprêmes. J'espère t'y avoir fait des préfaces complètes pour que tu y sois tout à fait fêté et acclamé.

Jette donc le petit mot ci-inclus à la poste et écris toi-même à Masure, si tu le juges convenable, pour pouvoir prendre un jour qui ne dérange pas outre mesure tes autres affaires.

Ah ! mon pauvre, que je suis souffrant ! Voilà seize jours que je n'ai mis le nez dehors et que je tousse à me rompre la cuirasse ; si je n'avais pas les parois solides, j'aurais démoli l'édifice. Et puis, je m'ennuie à périr : mes électeurs de la première m'agacent. Je leur ai répondu que j'acceptais *à condition*. J'use de tous les moyens dilatoires ; mais je vois bien que je vais passer le Rubicon et combattre contre Carnot. Par exemple, je me propose d'organiser une belle campagne ; j'ai ruminé ici un plan d'opérations que je te soumetterai et qui fera quelque bruit à son heure. Ecris-moi et aime-moi...

A Clément Laurier, hôtel des Princes, Madrid.

Cahors, 2 avril 1869.

C'est toujours de ce maudit Cahors, où je menace de rester à perpétuité, attendant un printemps qui se refuse à venir, que je t'écris ma lettre. J'ai reçu un mot de toi, de Marseille, sous le couvert de G. Naquet. Comment se fait-il que tu eusses une lettre au bureau du *Peuple?* Je vais aller prochainement, coûte que coûte, à Marseille. J'y ai une réunion le 11 avril : je me fais un plaisir de t'en prévenir ; car je passerai, de là, dans le Var où si, comme on l'annonce, Lescuyer d'Attainville disparaît pour entrer au Sénat, tes chances deviennent tout à fait sérieuses. Dans tous les cas, quoi qu'il arrive, c'est une excellente détermination que tu as prise d'accepter, parce que c'est un acte de dévouement politique dont on te saura le plus grand gré. Si nous nous trouvions, dans le Var, en face d'un nouveau candidat officiel et d'Ollivier, tu passerais très probablement en faisant une énergique campagne. Les gens de Marseille s'obstinent à affirmer que je peux, que je dois passer, à Marseille, contre *tout le monde.* Je vais voir de mes yeux cette terre promise et je t'enverrai mes impressions de voyage.

Du côté de Paris, j'ai brûlé mes vaisseaux. Je t'annonçais, d'ailleurs, ma résolution dans la dernière lettre que je t'expédiais à Paris et que tu n'as point dû recevoir, car, le même jour, tu m'annonçais ton départ pour Madrid.

Oui, mon cher Clément, *alea jacta est!* Je suis candidat exclusivement dans la première circonscription et, malgré les périls de cette candidature en dehors des journaux et des comités, je compte triompher bien plus facilement que

dans celle de Darimon. Et puis, j'y suis contraint par le respect de ma parole engagée. Les braves gens de la première circonscription ont réalisé toutes les conditions préalables que j'avais exigées. Il ne me reste qu'à m'exécuter et je le fais bien joyeusement.

Mais ceci ouvre une bien autre perspective : à la manière dont tu me parles du *Siècle*, il me paraît possible que tu deviennes *son candidat contre Darimon*. Durier doit te prêter aide et assistance dans cette combinaison ; et, quant à moi, je ne te dis rien à ce sujet, malgré les douloureuses insinuations de ta part relatives à l'affaire Guéroult. Je crois bien que, dans la vie, nous aurons souvent ensemble des controverses d'idées et de nuances ; mais, pour moi comme pour toi, j'affirme qu'il n'y aura jamais de dissidence de cœur. Tu dois être assez sûr que tu es le seul homme sur terre pour qui je sacrifierais tout, pour ne laisser jamais le moindre soupçon entrer dans ton âme.

Et c'est parce que je te sais un cœur égal au mien, et réciproquement éprouvés, que je ne trouve rien que de tout à fait naturel et spontané dans la fraternelle amitié que je t'ai vouée et que rien ne peut rompre. Comment supposer que je peux te mettre en balance avec Ferry ou avec qui que ce soit ?

Je n'ai pas été de l'opinion que tu portes contre Guéroult. Je n'ai pas été d'avis d'accepter cette circonscription ni pour moi, ni pour Brisson, à qui je tiens beaucoup cependant, mais qui m'est presque indifférent, comparé à toi. Le motif de cette opinion, je te l'ai donné souvent. Je le crois de tous les temps, valable aujourd'hui comme hier : la circonscription est très mauvaise ; des hommes comme nous n'y trouveront que les quinze cents voix de

Jouvencel, le ridicule, — et je ne le veux ni pour toi, ni pour moi. Le calcul des probabilités est pour Ferry, comme l'événement le démontrera, encore même que je ne croie pas beaucoup à son succès ; mais c'est certainement le tempérament le plus *adéquat* à celui de la circonscription.

Songe à ce que je te dis sur la succession Darimon, et sitôt rentré à Paris, ce qui doit être prochain, occupe-toi et surtout, comme mon acceptation de la première n'a rien d'officiel, dis-moi si tu veux que j'en prévienne confidentiellement Louis Gourdon, Peyrat et Delesculze. Toi, tu sauras, bien mieux que personne, conclure avec Durier.

Les derniers mots de ta lettre sont insensés. Comment peux-tu croire que j'accepterais un pareil sacrifice ? J'ai la conviction que nous ne serons une force politique que réunis et associés ; mais le premier entré fera pénétrer l'autre. De ceci, moi, je suis sûr et je te le prouverais peut-être, si tu n'étais pas heureux dans le Var et que je le fusse ailleurs.

Paris, 21 avril 1869.

Mon cher père, me voici à Paris depuis deux jours ; j'ai commencé à reprendre langue. J'avais bien jugé la situation, du fond de la province ; tout ira bien et je pense pouvoir obtenir, contre Carnot, un mandat absolument libre, en dehors de toute pression de journaux ou députés. Je sais que la lutte sera difficile ; mais je vais un peu mieux, et le mois des élections sera bientôt passé ; je suis disposé à supporter ces nouvelles fatigues. Le soleil de Marseille m'a donné de véritables forces et je suis bien sûr de ne pas me rendre plus malade d'ici à la fin de mai.

A propos de Marseille, je dois te dire que mes impressions sont tout à fait favorables. Je crois à la possibilité d'un triomphe, si M. Thiers ne vient pas se porter contre moi ; on m'assure ici que les gens de Lille lui ont fait une condition expresse de renoncer à toute candidature à Marseille, s'il voulait être leur candidat, et qu'il a accepté. Alors, j'ai les plus grandes chances, ce qui exigera de moi un nouveau voyage à Marseille, après que j'aurai tout disposé, tout organisé ici, à Paris.

Mais tu penses bien que tous ces déplacements et les frais qui s'accumulent me mettent à sec. Je te serai donc obligé de m'expédier au plus tôt la somme de mille francs sur le prêt dont nous sommes convenus, grâce à ton excellente situation ; je te préviens que je suis pressé et je compte sur ta diligence habituelle.

Je n'ai pu repasser par le Midi et Cahors ; la nécessité de mes affaires au Palais m'a forcé de rentrer directement à toute vapeur à Paris. J'ai dû me priver du plaisir de venir vous embrasser de nouveau à Cahors ; mais le temps approche où nous serons plus libres les uns et les autres et où nous pourrons à notre aise nous réunir en famille...

Paris, le 24 avril 1869.

... Aujourd'hui, la Chambre actuelle termine ses travaux et on pourrait bien procéder aux élections le 16 mai. Dans tous les cas, elles auront lieu, au plus tard, le 23 et le 24, et il me tarde : j'ai hâte d'en finir. Je suis beaucoup mieux en règle avec ma bronchite et mon estomac ; mais je prends une telle fatigue que je n'irai pas longtemps à cette allure.

Si tu veux une fiche de consolation à mes ennuis, je te dirai que tout va bien. Les électeurs de la première circonscription me paraissent de plus en plus résolus à me préférer à Carnot, et j'ai certainement aujourd'hui plus de chances que lui-même. A Marseille, malgré les sympathies que j'ai excitées un peu dans tous les partis, le succès est plus douteux; mais, quoi qu'il arrive, j'aurai une belle minorité. Je n'ose compter sur davantage; car je viens d'apprendre que ce que je redoutais depuis trois mois va se réaliser : M. Thiers se porte dans la même circonscription que moi, contre M. de Lesseps. Nous sommes d'accord et nous pourrons nous entendre ; mais je crains bien qu'il me dépasse de bien des voix; néanmoins, quoique je sois contrarié de son intervention, je me console en pensant qu'il ravira bien plus facilement que moi les négociants conservateurs à M. de Lesseps. Je te tiendrai au courant de la résolution définitive.

Pour le moment, je suis assez satisfait de ma santé et de la tournure de mes affaires. J'apprends avec joie que les préparatifs de ta retraite sont en chantier; il est temps de mettre un terme à cette vie de travail et de privations; dans un mois nous jouirons ensemble du repos et du soleil, au bord de la mer. Aussitôt que tu me feras signe, je t'expédierai le bail. Comment trouves-tu tes acquéreurs ? En es-tu toujours satisfait ?

Paris, le 4 mai 1869.

... Ah ! j'ai hâte d'en finir! Je suis bien fatigué ; je compte les jours sur les doigts ; il me semble que ce scrutin n'arrivera pas. Quand donc nous reposerons-nous au soleil, sur le sable de la mer ? Quand ? — En juin, pour sûr.

Je suis enchanté de voir que tes affaires sont en assez bonne tournure pour te permettre de m'aider seul, sans assistance étrangère. Je t'enverrai ton bail à première demande; mais je suis tout à fait rassuré de t'entendre si bien augurer de ton successeur.

Tu as peut-être vu dans les journaux que j'abandonnais la première circonscription pour la septième, celle de Darimon. C'est une erreur et aussi une calomnie. Je n'ai qu'une parole; j'ai promis aux gens de Belleville; je resterai avec eux contre vents et marées; d'ailleurs, le temps me sourit et j'ai bon espoir.

A Marseille, tout va bien, si bien que M. Thiers est venu se mettre en travers et tâcher de m'avaler; je résiste, je résisterai. J'irai prochainement à Marseille. Je suis désespéré de ne pouvoir t'en dire plus long; mais le diable électoral me talonne, et il faut m'en aller.

J'ai reçu jeudi nos jeunes mariés[1]. Ils sont très bien. Ils s'adorent. Bénédetta est parfaite.

[1] Sa sœur, Bénédetta, mariée à l'ingénieur Jouinot.

IV

GAMBETTA DÉPUTÉ

A GEORGES PALLAIN

Je ne comprends, je ne sollicite, je n'accepte d'autre mandat que le mandat d'une opposition irréconciliable.

(*Profession de foi de* Gambetta).

IV

GAMBETTA DÉPUTÉ

A Clément Laurier.

Marseille, 19 mai 1869.

Je te recommande notre ami de fond, Yves Guyot, rédacteur en chef de l'*Indépendant* de Nîmes. C'est moi qui l'avais envoyé à Nîmes. Les modérés du cru l'ont délogé de la position et l'ont assez habilement, mais fort odieusement, pris au piège.

Tu trouveras certainement le temps de causer avec lui et, si tu peux, de lui rendre prochainement service. C'est un homme absolument sûr, qu'il faut rappeler à Paris, où nous pourrons compter sur son dévouement et son intelligence, supérieurs l'un et l'autre à toute difficulté.

Ici, tout va bien, et si la fortune électorale me sourit, tu peux la regarder comme à nous deux, toujours [1].

[1] Gambetta fut élu à Paris, le 24 mai 1869, par 21.734 voix ; Carnot n'en avait que 9.142. — A Marseille, le premier tour donna 8.663 voix à Gambetta, 4.535 à M. de Lesseps, 3.582 à Thiers et 3.075 à Barthélemy. Le second tour (6 et 7 juin) donna 12.868 voix à Gambetta et 5.066 à M. de Lesseps. Thiers et Barthélemy s'étaient désistés :

Ce 19 juin 1869.

Mon cher père, je ne t'ai pas encore donné des nouvelles de ma santé : elle est couci-couça ; le temps ici est très variable et je suis toutes ses variations comme un baromètre. Je ne guérirai bien qu'au soleil et en plein repos ; mais je ne pourrai guère y aller avant un mois. Mais ce qui me rassure, c'est que je mange de la viande! Je me trouve presque sauvé...

Paris, 1er juillet 1869.

Mon cher père, je t'écris à la hâte, au milieu de mes préparatifs de voyage pour les eaux de Cauterets ; je partirai mardi au plus tard ; j'emmène ma tante pour me soigner, comme elle sait le faire, à ravir.

Je ne peux-t'en dire bien long; seulement envoie-moi, selon ton offre, les derniers mille francs. Je suis bien aise de te voir enfin libre de tout tracas; il n'est que juste que tu goûtes enfin ton repos mérité[1]. J'irai te visiter bien souvent, et tu me le rendras le plus que tu pourras.

Gambetta, élu, opta, comme il l'avait promis, pour Marseille. Mais il était si malade qu'on le crut atteint « de la poitrine » et condamné par les médecins. Il succédait, comme député des Bouches-du-Rhône, à Berryer, mort l'année précédente, après avoir publiquement donné son approbation à la souscription Baudin.

[1] Joseph Gambetta, cette année-là, se retirait avec sa femme à Nice, dans une modeste maison, sur la route de Villefranche. Leur fils ne manqua jamais, tous les ans, de les y visiter et de se reposer auprès d'eux, selon le rêve qu'ils avaient tant caressé, en famille, depuis l'enfance de Léon Gambetta, alors que Nice n'était encore française que de prédilection.

A Clément Laurier.

Juillet 1869.

Je ne t'ai pas encore écrit parce que le diable parlementaire est à mes trousses depuis ton départ, sans compter le démon de la maladie, qui me poursuit plus aigrement que jamais.

Je ne me repens pas, d'ailleurs, de cette négligence; car Paris est si mobile, si changeant depuis quelque temps, qu'il est difficile de fixer une opinion sur ce qui s'y passe. Je vais donc te donner le dernier état de l'opinion.

La Chambre va très bien; gauche ardente et compacte, sauf Raspail. Majorité inquiète, diffuse, menaçante; interpellations très graves contre Rouher. Si le courage des centriers persiste, nous pouvons nous attendre à de beaux jours; mais qui répondra de la bravoure des centriers? Ce n'est ni Duvernoy, ni Ollivier. — Passons et attendons!

Parlons de ton affaire : la première circonscription est en feu. Tu dois avoir appris que Rochefort vient de subir une condamnation à trois ans de prison, dix mille francs d'amende et la privation de ses droits civils et politiques pendant trois ans. Ceci arrangeait singulièrement tes affaires; mais les avocats viennent de découvrir que la privation des droits civils et politiques prononcée pour le délit d'offense envers le souverain ne court qu'*à partir de la peine subie* (art. 86 du Code pénal). Dès lors, Rochefort reste éligible et l'attentat judiciaire dont il vient d'être l'objet ne fait que redoubler les sympathies populaires en sa faveur. Cette situation, si elle se prolonge sans le désis-

tement formel de Rochefort, ne fera que rendre impossible toute candidature rivale. Je ne peux te dissimuler la vérité ; mais, depuis cette dernière phase de l'affaire, il est visible qu'il y aurait imprudence à insister sur ta candidature. Aussi, je suis en train de négocier (sans, d'ailleurs, vouloir rien promettre) l'élection à grande majorité et au premier scrutin, sous condition de démission après le succès. Si cela réussissait, il faudrait t'y donner à corps perdu ; ce serait assurer l'avenir. Je serai bientôt fixé à ce sujet et je t'écrirai ma dernière détermination.

Autre nouvelle : Marc Dufraisse refuse la candidature dans la quatrième circonscription. Picard opte pour Montpellier. Il n'y a pas de candidat sérieux dans cette circonscription ; il y aurait peut-être intérêt à s'en occuper, outre que ta tournure d'esprit, ton caractère, ta compétence en affaires, le tempérament, l'esprit de ces électeurs sont choses adéquates et semblables. Qu'en penses-tu ?

Réfléchis et réponds. Pour moi, je ne peux que te donner des impressions exactes, sous peine de trahir mes devoirs d'ami. La première me paraît, *actuellement*, entraînée, et la quatrième me paraît libre. Juge. Dans tous les cas, je veillerai au grain.

... Je suis ravi de la tournure que prennent les affaires d'Orient et je suis suffisamment édifié sur ta finesse pour être rempli d'espoir. A titre de renseignement, je t'annoncerai que le jeune Hervé, du *Journal de Paris*, est parti, il y a quelques jours, pour Belgrade. *Quid ?*

Je suis toujours très souffrant. Je vais partir pour les eaux d'Ems, après longue délibération de la Faculté [1].

[1] Elle confirmait l'avis du Dr Lacassagne, alors aide-major à l'hôpital militaire de Marseille.

Ems, le 10 juillet 1869.

Mon cher père, enfin remis de mes fatigues et de mes ennuis de toute sorte, je peux t'écrire quelques lignes de ma nouvelle résidence. Je suis à Ems, en Prusse, où m'ont envoyé les médecins de Paris, après un long et mûr examen : on ne m'a pas envoyé à Cauterets, parce qu'il y fait un air trop vif et que les eaux sont trop actives, outre qu'elles sont sulfureuses, et qu'il ne me faut que des eaux très douces et très alcalines. Tu te rappelles, en effet, que mon estomac était pour le moins aussi malade que ma poitrine. Il paraît qu'ici je dois guérir tous mes maux. Je l'espère; les commencements sont assez bons : je dors, je mange assez bien, je digère les eaux avec assez d'aisance.

J'ai reçu, avant mon départ de Paris, le billet de mille francs qui complète la somme que je te dois et que je te rembourserai selon le mode convenu...

Je suis fort bien soigné, mais à des prix qui effrayeraient un banquier. Enfin, je me résigne. Sans compter qu'il m'est arrivé la plus grosse mésaventure qui pût me frapper : j'ai perdu, ou on m'a volé, j'ignore lequel des deux, ma bourse où gîtaient huit cents francs. J'en suis consolé, parce qu'il faut se consoler de tout, surtout de l'irréparable ; mais j'aurai un fort coup de collier à donner en plus pour réparer cette injure de la fortune.

Je n'ai pas emmené ma bonne tante, pour plusieurs raisons ; la première, c'est que j'étais en pays étranger ; la deuxième, parce qu'il m'aurait fallu trop d'argent, près de quarante francs par jour, et que je n'y aurais pas suffi ; la troisième, parce qu'il est bon que quelqu'un garde ma maison. Enfin, je suis accompagné ici par un de mes amis,

médecin des hôpitaux, qui me soigne comme un frère. Je suis bien triste de ne pouvoir être à mon poste ; mais je me console en pensant que j'amasse des forces pour l'hiver. Les médecins m'ont juré de me guérir et je suis parti. Ah ! s'ils allaient se tromper !... Mais je ne veux pas insister sur ces noires pensées. Elles ne seraient pas justes, d'ailleurs ; car, depuis que je suis ici, je vais beaucoup mieux et je commence à espérer.

Maintenant que me voilà libre de tout souci, je t'écrirai plus souvent sur ma santé.

En attendant, ménagez la vôtre à tous deux. Je vous embrasse en même temps.

LÉON GAMBETTA.

Voici mon adresse : L. Gambetta, député, maison Mayence, chez le docteur Busch, à Ems (Prusse).

A Clément Laurier, Constantinople.

Ems, 15 juillet 1869.

C'est du fond de ce petit village nassauvien que je réponds à ta dernière lettre. Comme je te l'annonçais par le dernier courrier, j'ai été obligé de venir faire ici une cure d'eaux minérales. Je désire vivement guérir ; car, si l'état de santé dans lequel je me trouve devait durer, j'aimerais mieux renoncer à la vie, puisqu'il me faudrait, de toute nécessité, renoncer à la politique et traîner dans un coin l'existence d'un infirme. C'est te dire d'un mot de quelle tristesse je suis accablé. N'être pas à son poste et se trouver hors de service avant d'avoir fait campagne, voilà mon cas ! Je ne peux m'y résigner.

Heureusement, j'ai reçu hier une nouvelle consolante : l'Empereur, après l'envoi du message réformiste qu'il a fait lire à la Chambre, a jugé à propos d'accepter la démission de ses ministres, de proroger indéfiniment la Chambre des députés et de convoquer le Sénat pour le 2 août. Avant que le Sénat se soit mis d'accord, ait nommé des commissions, des rapporteurs, publiquement discuté les nouveaux projets, le temps s'écoulera ; les fêtes du 15 août interrompront les travaux. La session des conseils généraux pour toute la France s'ouvre obligatoirement le 25 août. Les députés et les sénateurs s'y rendront nécessairement et on atteindra ainsi le mois de septembre, c'est-à-dire le temps ordinaire des vacances et des vendanges. Je ne vois pas de *réunion efficace* de la Chambre avant la fin d'octobre et je suis ravi de penser que mon oisiveté, même forcée, ne ressemble plus à une désertion.

Ce point de vue purement égoïste ne contrarie d'ailleurs en rien l'intérêt général de notre parti. Rien de plus favorable à nos affaires ne pourrait être rêvé ; le désarroi, l'inquiétude de nos gouvernements s'étalent en pleine lumière. Ce n'est pas un gouvernement qui cède ; c'est un gouvernement qui fuit. Cette prorogation, qui n'est qu'un maladroit coup de tête, irrite l'opinion comme un insolent coup d'Etat. Les réformes qui l'ont précédé sont comme frappées d'impuissance et de nullité. Elles ne satisfont même pas les timides ; elles agacent les parlementaires purs ; elles n'ont aucun sens pour le peuple.

Il est, d'ailleurs, notoire que le pouvoir a perdu le sens du suffrage universel qu'il excellait à caresser et à corrompre, il y a quelques années, à l'aide de théories et de pratiques démocratiques équivoques, mais habiles. Au-

jourd'hui, il tourne le dos à la démocratie même. Autoritaire, il se met à parlementariser. Il est tout à fait décontenancé et marqué pour périr. La Chambre reprendra, d'ici à peu de temps, toute sa prépondérance et nous assisterons, en y aidant, à l'exacte contre-partie du 2 décembre, une Chambre dépossédant le monarque.

Tu penses bien qu'à travers tous ces événements qui se pressent, les réélections partielles, à Paris, sont ajournées à l'extrême limite. Ainsi, tu as tout le temps devant toi. Tu as dû, d'ailleurs, réfléchir à ma dernière lettre. En état, et après la condamnation correctionnelle, Rochefort est un candidat qu'on ne peut combattre parce qu'il devient une grosse protestation, j'en ai l'intime conviction. Je n'ai pas reçu de réponse au sujet de sa démission, qui assurerait nos projets. Les autres circonscriptions sont déjà envahies, mais pas occupées. Je n'aperçois pas encore les candidats décisifs. Picard a enfin opté pour Montpellier et, du coup, Dufaure, Crémieux, Didier ont fait annoncer leur candidature. En voilà trois qui me semblent un peu mûrs.

Enfin, pour te donner comme à moi-même le fin fond de mes opinions, je crois que tout ce qui se passe pourrait bien aboutir à une véritable dissolution de la Chambre et à une réélection générale. Si le mouvement pseudo-libéral, mais très certainement parlementaire, qui emporte l'Empire est conduit par des hommes nouveaux, il faudra changer la majorité actuelle. MM. Buffet et Ollivier, qui seront ministres tôt ou tard, ne peuvent garder, pour les appuyer, une majorité hostile. Ils seront plus sûrs avec une Chambre composée par eux : s'ils sont sages, ils demanderont de nouvelles élections. Je crois cette hypothèse réalisable d'ici à six mois.



GAMBETTA en 1869

Bref, tout est possible ; les conjectures sont infinies. Tu peux ratiociner sur ces données ; mais le plus prudent est d'observer et d'attendre.

J'ai rencontré ici Challemel. Nous avons beaucoup causé ; il évite de parler candidature. J'ai ouvert deux ou trois fois la question : il la ferme ou change de direction. Sa santé me paraît très rétablie et me fait presque envie ; car je tousse et je sue à froid plus que jamais. J'ignore quand ces horribles crises seront terminées ; mais je t'assure que je souffre bien et que n'était l'espoir grandissant d'en finir promptement avec l'Empire, je n'y tiendrais guère...

Je t'embrasse et je vais boire.

LÉON GAMBETTA.

Ems, ce 15 juillet 1869.

Mon cher père, je reçois à l'instant ta bonne et paternelle lettre : j'en suis encore tout ému et je te remercie du fond du cœur de toutes les douces consolations que tu m'envoies. Certainement, tu as bien raison de le dire, la tristesse est le plus lourd de la maladie. Je le sens bien ; je fais tous mes efforts pour la secouer et la chasser. J'y réussis à peine pour quelques minutes ; elle ne tarde pas à me reprendre tout le terrain que je lui dérobe si péniblement. La promenade, le sommeil, la conversation des sots elle-même ne peuvent m'arracher longtemps à cette irritante contradiction qui s'impose à mon esprit : « que j'ai manqué à mon poste à la première journée de la bataille. » Les raisonnements les plus sages ne peuvent rien contre cette amère fatalité. J'ai beau me chapitrer, me démontrer qu'il faut obéir à la force des choses, céder à la nature, rien n'y fait, et le dépit me gagne de plus en

plus comme un flot un instant refoulé qui rompt toute barrière.

Mais, hier, j'ai reçu une bienfaisante nouvelle qui m'a détendu : Bonaparte vient de faire un coup de tête qui ressemble à un coup d'État. Il a prorogé la Chambre ; cela peut durer plus longtemps qu'on ne pense. Je crois que les conséquences de ce qui se passe à Paris depuis huit jours sont incalculables ; aussi je me réserve d'y réfléchir avant de prédire, ce qui ne m'empêche pas d'envoyer tous les jours mes petites observations à mes amis de la gauche et de recevoir ponctuellement leurs réponses. Mais, entre nous, ce rôle d'ermite à la campagne ne me sourit guère et, au point de vue simplement égoïste, je suis ravi de la dissolution momentanée ; j'y trouve une excuse pour mon absence et une réponse à tous mes scrupules.

Mais tout ce bavardage politique te tient moins à cœur que les nouvelles de ma santé. Voici mes impressions personnelles ; je te donnerai plus loin celles des médecins. Comme état général, je me sens un peu mieux ; je mange *très bien,* et je garde tout. J'ai encore beaucoup de gaz, mais sans efforts ; je dors à merveille de huit heures du soir à six heures du matin, d'un trait ; je bois les eaux avec aisance ; je n'ai encore éprouvé aucun des effets fébriles, habituels dès le début. Je marche un peu plus commodément, mais avec beaucoup de transpiration. Cette dernière infirmité me fatigue beaucoup ; au moindre geste, me voilà tout en sueur, une sueur visqueuse et énervante. Les bains, dit-on, doivent me débarrasser de cette atroce faiblesse ; jusqu'ici rien de favorable de ce côté-là. Enfin, je tousse moins fréquemment peut-être ; mais les quintes, quand elles arrivent, sont plus dures : effet premier des

eaux. Pour achever ces tristes détails, il m'est devenu impossible de monter un escalier ou de gravir une pente, si légère qu'elle soit, sans être essoufflé. Ah ! je crois bien que j'ai de l'emphysème, quelque chose comme un commencement d'asthme. Tu vois, je suis en assez mauvais état, mais un peu moins dégoûté de mon être qu'en arrivant. Le climat est, d'ailleurs, fort doux ici, le pays coquet, la société très aimable ; je m'y plairais sans les irruptions du démon politique.

Et que pensent les médecins ?

Réponse : ils jurent de me guérir.

Attendons et espérons. Je t'embrasse ainsi que maman.

Léon Gambetta.

A Clément Laurier.

Ems, 22 juillet 1869.

Je reçois à l'instant deux lettres de toi, l'une venant par Paris, l'autre de Constantinople, directement. J'avais, il y a quelques jours, reçu celle qui contenait la longue théorie de Challemel sur ses intentions de candidat.

Tu penses bien que, dans l'état où je suis, je ne vais pas entreprendre de répondre à toutes les questions contenues dans ces divers documents. Je vais, comme toujours, te dire le fonds et le tréfonds de mes convictions et te donner le conseil que j'estime le plus profitable en conscience.

Je ne crois pas la concurrence de Challemel très redoutable contre toi ; mais s'il faut en juger d'après sa lettre très explicative et son silence, très significatif à ce sujet à Ems, il ira jusqu'au bout, excepté contre Rochefort, dont

il déplore comme moi l'infériorité politique, mais qui, dans les circonstances *pendantes*, et *non* plus tard, lui semble non seulement invincible, mais indiscutable. C'est aussi, et depuis quelque temps, mon opinion, mais non ma résolution. Je n'appuierai *jamais*, quoi qu'il advienne, une pareille candidature; et les motifs abondent qui ordonnent de s'abstenir d'une pareille alliance. Réservons-nous.

D'ailleurs, toutes ces questions sont singulièrement ajournées; ce que je t'écrivais dans une de mes dernières lettres se réalise déjà. La prorogation provisoire s'est transformée en prorogation définitive. On va pérorer au Sénat : nous atteindrons ainsi la fin d'août. Conseils généraux, vendanges, etc. Gagner du temps!... On s'apercevra, au bout de tout cela, qu'on n'a fait qu'en perdre, et dans l'impossibilité où se trouvera un ministère quelconque de compter sur une majorité sérieuse et stable, on prendra la décision que j'ai vu prendre dès le début de la crise, la dissolution et des élections générales. Rien même n'empêche une tentative de coup d'État et des élections à la terreur. Mais nous marchons à la dissolution; tout ce qui se passe l'établit outre mesure. Ce n'est pas seulement la dissolution, c'est la décomposition de l'Empire tout entier; et qu'il y ait ou non un essai de fructidorisation, le prochain appel au suffrage universel nous donnera une énorme et décisive minorité, dont nous serons.

En voyant ainsi s'accumuler et se presser les événements, tu dois bien penser que je n'ambitionne rien tant au monde que d'être avec toi dans le feu, que je ne négligerai rien pour obtenir ce résultat; mais tu manques de confiance en mon amitié et tu ressasses des récriminations absurdes, dont je t'ai dix fois prouvé l'inanité. Tu n'aurais jamais de ta vie été nommé dans la sixième et je t'ai évité

une humiliante défaite; mais je n'insiste pas et jamais je ne reviendrai sur ce sujet.

Quant à te faire une place, non par cette amitié fraternelle dont je suis fier, mais par conviction profonde de tes facultés aussi utiles que brillantes, je n'admets pas de doute à ce sujet; mais je réclame un peu de patience et de crédit. Je ne suis pas encore assez âgé et assez accepté pour prendre des airs de protecteur : le suffrage universel demande et a droit à plus de ménagements et de respect.

Et c'est probablement aussi le plus sûr moyen de réussir que de ne pas le froisser dans ses susceptibilités d'indépendance. Mais je tiens assez à cœur de te voir dans la lutte politique pour que, si mon mal dure encore à la prochaine session, je me fasse un devoir de rendre mon mandat aux électeurs de Marseille, qui ne me l'ont pas confié pour le promener de villes d'eau en stations médicales, et je les prierai de porter sur toi leurs suffrages.

Dans l'affaire d'Esquiros, en effet, quoique le fait qui lui est reproché soit matériellement vrai, il a, depuis 1842, époque de la condamnation dont il s'agit, fait partie de nos Assemblées; il est donc couvert. D'ailleurs, je ne crois pas que la Chambre actuelle oserait s'appuyer sur un pareil motif. Et puis, enfin, je reviens à mon opinion première : les députés actuels se réuniront-ils jamais? — Non.

Ainsi, tu peux être bien assuré qu'à Marseille je me ferai un devoir et un honneur de t'appuyer énergiquement et ce serait pour toi un excellent collège. Je vais écrire à Esquiros, pour savoir au juste de lui où en est son affaire, avec détails, et je te tiendrai au courant.

Ems, le 25 juillet 1869.

Mon cher père, je suis aujourd'hui dans une véritable journée de santé et j'en profite pour te mander quelques nouvelles. Je n'ai pas eu en effet une belle suite dans ma cure : tantôt bien, tantôt médiocrement, quelquefois plus mal ; très variable, voilà le mot de cette situation.

Toutefois, j'ai très bon espoir, ce qui est une amélioration sur mes dernières dispositions. Il y a encore quelques jours j'étais assez maussade et sans confiance dans l'avenir. Les soins du médecin, les assurances de Fieuzal, la douceur du climat et aussi l'influence des bains m'ont calmé. J'ai moins d'humeurs noires ; je finis par m'accoutumer à mon exil de la politique ; et je me soigne avec un scrupule exemplaire d'omettre quelques minutieuses prescriptions du docteur. Je ne suis pas sans quelque orgueil de ma nouvelle conduite : car il m'est si difficile habituellement de me soigner avec de l'esprit de suite, que le seul moyen d'y persévérer, c'est d'en être fier. Je suis d'ailleurs très dorloté dans ce pays-ci : tout le monde me comble d'attentions et de prévenances. J'en suis vraiment confus ; j'ai peine à supporter tout cet empressement, car je redoute toujours de passer pour un vaniteux. Je me dérobe le plus que je peux ; mais je ne suis pas toujours heureux dans mes combinaisons de retraite. Tout ceci a un beau côté, c'est de me rendre le séjour tout à fait agréable et plaisant : je ne m'ennuie plus et je prends au sérieux mon métier de malade intéressant. Il n'y a pas jusqu'au roi de Prusse[1], actuellement à Ems,

[1] Guillaume, qui sera, l'année suivante, sacré empereur d'Allemagne à Versailles.

qui ne s'informe de ma santé; et cependant il n'ignore point la haine que j'ai vouée aux vainqueurs de Sadowa. — Il ne l'ignore pas ? — Je n'en sais trop rien, et je crois bien que je viens d'avoir un véritable accès d'orgueil ; dans tous les cas, si je guéris bientôt, et qu'il me soit donné de parler politique étrangère à notre tribune, je ferai de mon mieux pour qu'il l'apprenne d'une façon durable.

Mais quittons ces sujets interdits par la faculté et parlons affaires. Je trouve que tu tardes bien à quitter Cahors. Où en es-tu de tes règlements de compte ? Espères-tu en avoir bientôt fini et pouvoir goûter au bord de ta vieille nourrice, la mer, le repos dû à ta vie de travail ? Tu ne me dis rien de tes projets et de tes dispositions.

Réponds-moi et fixe-moi à cet égard ; je ne peux te charger spécialement de mes amitiés pour personne ; mais je sais bien que tu sais choisir et que tu donneras de mes nouvelles à ceux qui m'aiment.

Une exception toutefois pour mon cher Edouard [1], qui devrait bien m'écrire sans trop y regarder avec moi. Embrasse maman et reçois mes baisers.

Tout à toi,

LÉON GAMBETTA.

P.-S. — Si tu savais l'allemand, je t'enverrais un bon journal de Coblentz dans lequel on a découvert que, par mon arrière-grand'mère, j'étais le plus proche parent de Napoléon III ; c'est sans doute le motif pour lequel je suis le premier des irréconciliables.

[1] E. Reilhé, ancien maire de Cahors, conseiller général.

A Clément Laurier, Constantinople.

Ems, 28 juillet 1869.

... Je serai tout à fait au comble de mes vœux quand je te verrai appliquer toutes tes belles facultés à la politique. Cette dernière prend, d'ailleurs, assez piteuse tournure ; la gauche a commis une grosse faute qui ne m'a pas permis de garder le silence ; je viens d'adresser aux électeurs de la première une lettre-programme pour dégager ma responsabilité d'une conduite qu'il n'a pas tenu à mes efforts de voir abandonnée.

Le factum est assez long. Je n'en ai pas de copie ; mais je te l'enverrai aussitôt paru dans un journal. Je l'ai adressé au *Siècle*. Je m'attends, d'ailleurs, à du grabuge ; mais j'en ai vu d'autres !

Ma santé est toujours la même. Je vais bien sous tous les rapports ; mais la toux persiste, aussi âpre que jamais. Je crains bien d'arriver au terme de la cure sans résultat et j'ignore ce qu'on fera de moi après. Je m'ennuie, je me résigne, — et j'attends.

Ce 26 juillet 1869.

Mon cher père, j'ai reçu ton excellente lettre, et je suis charmé de voir tes affaires tout à fait en bonne voie de terminaison, tant en ce qui touche ton magasin que ta maison. Le prix définitif ne me paraît pas plus qu'à toi capable de nous donner des craintes ; et je crois les garanties hypothécaires prises suffisantes pour nous préserver de tout funeste accident.

J'estime assez élevé le prix de quatorze mille francs pour

la maison : je crois que tu ferais bien d'accepter, surtout si on te donne un assez bon acompte, ou si on t'offre de véritables garanties. Tu me fixeras sur ce sujet dans ta réponse. Tu m'indiqueras également le jour de ton départ, afin que je puisse directement t'adresser de mes nouvelles.

J'ignore quand je pourrai venir te voir, malgré l'envie qui me possède ; mais je ne sais quand mon traitement sera terminé : puis j'ignore sur quelle destination mes médecins me dirigeront. Fieuzal m'écrivait dans une de ses dernières lettres que le Midi ne me valait encore rien. Mais j'aime à croire qu'il n'y a rien là de définitif : leur secrète pensée, c'est de m'envoyer, en Suisse, respirer l'air des Alpes. J'y suis d'ailleurs plus disposé qu'à rester dans mon étroit vallon allemand.

Je ne sais si c'est l'effet des eaux, du repos ou des conseils fortifiants que je reçois de tous côtés : je vais mieux sous tous les rapports. Je tousse encore beaucoup, le matin, en me levant ; mais un mal enraciné depuis si longtemps ne peut céder devant trois semaines de traitement ; je me résigne gaiement à attendre la fin de ma cure. D'ailleurs, j'ai eu occasion, ces jours-ci, à propos de la conduite si regrettable de la gauche, d'adresser une lettre à mes électeurs, et depuis, ayant le sentiment d'avoir fait mon devoir, je suis tout ragaillardi. Je ne sais pas encore si les journaux l'ont imprimée ; par conséquent, j'ignore l'impression produite et j'attends sans trop d'impatience. Tu voudras bien m'écrire ton avis et celui des autres à cet égard.

Les nouvelles que je reçois de Marseille sont excellentes ; on m'attendait le 9 août. Je ne vais pas pouvoir m'y rendre ; c'est un désespoir. Ah ! quand serai-je guéri ?

Mais voilà que je recommence mes doléances, au lieu de clore ma lettre !...

A Clément Laurier.

Francfort-sur-Mein, 17 août 1869.

Maintenant que je suis sûr que ma lettre te trouvera à Paris, je t'écris pour te remercier de tes dernières lettres et surtout de la proposition tout à fait séduisante que tu me fais de venir passer les vacances avec moi au lac de Genève. J'accepte avec ravissement et j'espère que l'ennui de la compagnie de ton ami malade ne te fera pas regretter cette aimable proposition. D'ailleurs, tu sais supporter l'ennui et, moi, je ne peux supporter la solitude. Aussi, je pense bien que nous passerons de charmantes vacances, une fois réunis.

Je suis parti depuis dimanche d'Ems. Je voyage à toutes petites journées ; car je suis tellement faible que deux ou trois heures de chemin de fer me mettent sur le flanc. Je compte cependant arriver à Vevey samedi soir. Aussitôt, je chercherai une petite et commode installation. Je t'écrirai : je te donnerai tous les renseignements voulus et j'attendrai ta réponse. En outre, le docteur me quittera lundi ou mardi et viendra aussitôt te communiquer le résultat de nos recherches. Je m'efforcerai de te trouver une confortable station; car, toi aussi, tu dois avoir besoin d'un bon repos et d'une salutaire retraite. J'ignore encore si toutes tes fatigues ont amené un favorable résultat. Tes dernières lettres m'ont donné une grande incertitude à cet égard et aussi une violente colère contre les Turcs ; mais je renvoie à nos entretiens le plaisir de t'interroger

sur toutes ces choses. Tu entends bien ! je ne fais plus qu'interroger ; c'est tout ce qu'on me permet. On me traite par le mutisme et je n'y tiens plus. Je t'attends comme une véritable consolation et je serai content de recevoir un mot de toi, qui me dirait au juste quel jour tu auras terminé tes affaires à Paris.

Je pars ce soir pour Darmstadt. Tu pourrais donc m'écrire à Vevey, poste restante.

A Clément Laurier.

Montreux, 6 septembre 1869.

... Je suis enchanté de voir que tu as repris courage et que tu reviens de tes projets de retraite. Et tu agis sagement ; car, évidemment, l'amnistie complète dont Rochefort a été l'objet et le refus par lui de rentrer à Paris ne peuvent qu'avoir heureusement modifié la situation électorale de la première circonscription de Paris. Seulement, tu dois regretter à présent d'avoir imprudemment notifié ton désistement à ton concurrent. Je pense bien que tu l'auras rédigé en termes conventionnels ; mais c'est égal, c'est là une mauvaise querelle sous roche à laquelle il te faut parer.

Je suis assez satisfait d'apprendre par toi que tu as déjà des réunions privées avec les amis de Braleret. Il est indispensable de voir et de toucher le candidat dans de petits conciliabules préparatoires. Je crois qu'en multipliant ces fréquentations tu prépareras heureusement le terrain pour les grandes réunions qui ne sont que les solennités de la période électorale, mais non le moyen réellement efficace, qui est la réunion privée. C'est, d'ail-

leurs, là que tu feras le mieux apparaître tes précieuses facultés. Malgré le ton légèrement aigre de tes lettres, je n'en persiste pas moins, comme au premier jour de l'option, à croire que tu es intrinsèquement le meilleur et le plus nécessaire des candidats. Je me suis toujours exprimé de la sorte, notamment à un dîner chez Flament, le neveu de Carpentier, auquel assistait notre ami Brisson.

Je crois même que les derniers événements accomplis sont de nature à mettre en relief et en action tous tes moyens. Tu as des concurrents ; mais je ne te vois pas de rivaux. Rochefort a une grande popularité ; mais il ne peut se mesurer avec toi et tu acquerras, en vingt jours de période électorale, la notoriété indispensable et rapide de l'élu. Les autres, y compris notre ami Challemel ont moins de talent et encore plus d'obscurité. Il ne s'agit donc pour toi que d'agir prudemment ; mais c'est capital : il ne faut rien violenter. Je suis prêt à écrire à Braleret et à Carpentier toutes les lettres que tu voudras ; mais, en vérité, ce n'est pas de leur concours que tu peux être en peine ; c'est ailleurs que gît la difficulté. Il faudrait réunir, si c'est possible (et il faudrait demander cela à Braleret et à Cartigny), l'ancien comité, te présenter en personne devant lui et dire carrément que tu sollicites les suffrages de la démocratie radicale, que tu demandes donc à être interrogé et examiné par les électeurs de ton opinion.

La question, toute la question est de savoir quel sera le moment opportun pour passer à cet acte décisif. Je suis trop loin pour résoudre un point aussi délicat. Je te prie de communiquer ma lettre à Braleret et de le prier de ma part de prendre des renseignements et de m'écrire ; je lui répondrai aussitôt.

Il va sans dire que la composition du comité est une opération de premier ordre et qu'il faut être bien fixé sur la personnalité de chaque membre. Pour le moment, je ne peux qu'indiquer ceci : après Braleret, l'homme qui peut donner le meilleur avis est Cartigny, qui est son ami.

Une fois fixé sur ce point, il faudrait entrer en relations avec les divers groupes de la circonscription et se livrer à un véritable travail préparatoire et complet de l'élection. Je crois (et j'ai de bonnes indications) aux élections partielles pour la fin de novembre, ce qui n'exclut pas, d'ailleurs, dans mon esprit, l'opinion d'une dissolution générale assez prochaine ; mais, d'ici là, on voudra vérifier le reste des députés, liquider le passé, voter le budget et le contingent de 1870, puis, faire peau neuve et chercher une Chambre parlementaire sous l'Empire libéralisé.

Les élections de Paris seront une manière de sonder l'opinion et c'est pour cela qu'il faudra, au lieu de poser un programme, se contenter de proclamer la dissidence et le conflit entre la République et l'Empire. D'ailleurs, je n'aime pas les protestations vaines ; mais, quelles que soient tes chances, je n'aurai d'autre candidat que toi ; seulement, il faut me laisser ma liberté de vues. Je suis prêt à toutes tes contradictions et tu sais bien que je ne suis tenace que dans la mesure du raisonnable.

Si je ne t'envoie pas de lettres pour Braleret et Carpentier, qui te sont acquis, c'est que cela me semble superflu ; tu peux, d'ailleurs, leur communiquer celle-ci, si tu le crois profitable. Quand je me mettrai en mouvement pour adhérer publiquement à ta candidature, il faut qu'il y ait déjà eu un travail souterrain, qui ait réellement préparé

les voies de ton succès, et que je paraisse surtout obéir aux indications de l'opinion et non pas aux suggestions de l'amitié.

Je pense, au surplus, que tu approuveras ce que je dis là et qu'il est inutile d'y insister. Et maintenant, je t'engage à venir au plus vite ; car, évidemment, il te faudra, cette année, retourner de bonne heure à Paris pour surveiller les mouvements de tes partisans et ceux de tes adversaires. Du reste, la saison est tout à fait favorable et notre installation très agréable. Beau site, exposition de serre chaude, braves gens et pas de bruit, une petite chartreuse au bord du Léman, avec les Alpes Pennines pour fond de tableau. Si, après cela, tu n'arrives point, c'est que Plutus te brûle et que la politique te corrode.

Et le discours de Jérôme ?... Je le trouve tout à fait grave !... Mais il vaut mieux causer qu'écrire. Viens ; tu parleras, j'écouterai ; car telle est la nouvelle consigne : se taire sans murmurer. *Tuus tibi toto corde.*

Montreux, en Suisse.

Mon cher père, j'attendais d'avoir enfin posé le pied pour la dernière fois hors d'un wagon pour t'écrire, te donner des nouvelles et mon adresse.

J'ai quitté Ems le 15 août au matin et j'ai mis à peu près douze jours pour faire deux cent cinquante lieues, obligé de m'arrêter toutes les deux heures de chemin de fer, brisé par la fatigue et la chaleur. Enfin, je suis au terme et vais pouvoir me reposer et attendre dans le calme l'effet curatif des eaux d'Allemagne. Je dois aussi faire une cure de raisins du lac de Genève. Les médecins sont ici d'accord avec les vieilles bonnes femmes pour

prophétiser une guérison merveilleuse. Je me résigne gaiement à attendre, car je me sens beaucoup mieux : je tousse à de bien plus longs intervalles et d'une façon moins aigre et moins douloureuse. Les nuits sont bonnes ; c'est mon estomac qui me tourmente, car j'ai reperdu l'appétit. J'aurais bien besoin de me refaire : j'ai perdu tous mes muscles et ma pauvre peau semble aujourd'hui plus considérable qu'il ne faut pour envelopper ce qui me reste de chair. Mais le bon Fieuzal, qui est venu auprès de moi, qui a tout quitté pour m'accompagner durant ce pénible voyage, se montre très satisfait de mon état et tout à fait rassuré. Il va de nouveau regagner Paris dans deux ou trois jours, aussitôt que Laurier, que j'attends, sera venu me rejoindre. J'ajouterai, pour te faire de ma situation une peinture achevée, que je suis tout au fond du lac de Genève, entre Villeneuve et Montreux, au pied des Alpes, dont je salue tous les matins les neiges éternelles, et quand le soleil les dore, le soir, de son dernier rayon, je me couche ; je n'ai plus de montre, je suis brouillé avec les pendules : les Alpes avec le soleil pour cadran, voilà mon horloge. L'air est doux comme à Sorrente au printemps ; les raisins mûrissent et je commence déjà à y mordre : je t'écrirai bientôt pour t'annoncer les premiers effets.

Je ne veux pas terminer ma lettre sans te remercier cordialement des bonnes paroles que tu m'as envoyées à propos de mon manifeste. Tu sais le prix que j'attache à tes jugements et comme homme et comme père. Ton approbation est pour moi le plus fortifiant des éloges et j'y tiens passionnément. Je compte bien, si je suis guéri en novembre, mériter encore de toi ces applaudissements qui me font tant de bien.

J'ignore où est actuellement maman ; je lui écrirais si je le savais. Va-t-elle te rejoindre ou va-t-elle à Paris ? Je tiendrais à être fixé et je compte sur toi...

Mon adresse :

M. Gambetta, poste restante,
Montreux, canton de Vaud (Suisse).

LÉON GAMBETTA.

A Clément Laurier.

Montreux, 29 septembre 1869.

Tu es un homme heureux, décidément, et je crois que tu peux considérer ton succès comme certain. J'en crois à peine mes yeux. J'ai relu dix fois ta lettre ; comment expliquer ce coup de théâtre ? Il faut se hâter de faire circuler et publier cette bonne lettre de Rochefort et pousser maintenant vivement tes affaires.

Je t'envoie ci-incluses les lettres pour Braleret et pour Lafont ; mais je voudrais recevoir une bonne nouvelle, à savoir que l'ancien comité s'est réuni et que tu es devenu son candidat ; cela ne saurait tarder si tu multiplies les réunions privées et surtout si tu fais une conférence publique. Je tiens cette dernière expérience pour aussi utile qu'urgente ; il faut donc se hâter de l'organiser.

Ici, le temps est tout à fait au beau. Je me porte un peu mieux. Les dernières crises paraissent avoir amené un bon résultat. Aussitôt tes affaires réglées, tu devrais bien venir lamper huit jours de ce soleil. Nous rentrerions de conserve.

A propos de ton discours à Lausanne, as-tu vu la rec-

tification de Montalembert ? As-tu répondu ? Il me semble que la version donnée par le *Rappel* (de beaucoup la meilleure) ne contenait pas la phrase en litige. *Quid ?*

Ecris-moi. Que dit-on à Paris ? Tout le monde coupe donc dans le piège Kératry ? Ah ! le bon billet !... Il faut aller au *Temps* vers quatre heures, pour trouver J. Lafont. Je n'ai pas son adresse.

Ce 1er octobre 1869.

Ma chère maman, c'est à toi personnellement que je veux adresser la réponse que je dois à mon père pour la dernière lettre du 18 septembre. Je suis tout à fait en mesure de calmer tes inquiétudes sur ma santé ; je sens tous les jours revenir mes forces ; j'en suis tout surpris moi-même ; la toux a presque totalement disparu ; je ne la revois guère plus de deux ou trois fois par semaine et encore, très affaiblie. La circulation générale s'est rétablie et je n'ai plus besoin de m'enfouir sous les couvertures pour retrouver un peu de chaleur. J'ai de l'appétit, peut-être un peu trop ; les médecins me recommandent de me modérer sur cet agréable chapitre. Car il faut tout te dire : la bronchite est à peu près disparue, mais la maladie d'estomac que j'avais antérieurement est revenue et ne laisse pas de me fatiguer un peu. Mais je me résigne ; je prends mon mal en patience, d'abord parce qu'il n'est pas dangereux, ensuite parce que c'est la preuve que mes poumons sont débarrassés ; je me prive un peu à table, ce qui n'empêche pas que mes digestions sont toujours difficiles. Ce sera long à guérir, très incommode pour les autres et pour moi ; mais je connais mon sort et le principal est qu'un tel mal ne m'empêchera pas complète-

ment de remplir mon devoir. Ah! il me tarde bien de rentrer en lice et de faire quelque chose. Voilà six grands mois que je paresse et que je me drogue. Ce n'est ni vivre ni mourir et c'est à vous dégoûter de vous-même.

Je compte rentrer à Paris pour les Chambres ; mais il ne faut en rien dire ; car si je ne pouvais pas, je serais bien contrarié qu'on l'eût annoncé. Là, installé dans mon nouvel appartement, je me recueillerai un peu, je ferai mes comptes, je mettrai ordre à mes affaires, et après avoir fait mon devoir à la Chambre, je tâcherai de venir vous embrasser à Nice et de rapporter à mon père ce qu'il m'a envoyé.

Je suis très satisfait de vous savoir au repos et contents de votre nouvelle installation...

A Clément Laurier, Paris.

Montreux, 12 octobre 1869.

Je t'écris pour la dernière fois avant notre rentrée à Paris. Je compte partir demain, mercredi, sinon jeudi au plus tard, et arriver au moins samedi soir. Je ne peux tenir ici plus longtemps ; et puis, je veux être aux réunions annoncées par Ferry dans le *Siècle*. Il serait bien temps de forcer cette gauche à devenir un gouvernement d'opinion publique. C'est là le grief sérieux contre nous (car je ne m'abstrais pas de ces légitimes reproches). Nous n'avons pas su prendre encore la direction, l'hégémonie de l'opinion. C'est le reproche secret, très juste quoique latent et inavoué, que chacun nous fait. En face d'un pouvoir officiel qui agonise, le pays cherche un guide et ne trouve rien. Tiers parti, centre gauche et gauche parais-

sent également impropres à commander et à obéir. Il faut, sous peine des plus graves périls, que cette anarchie ait un terme. Il faut que la gauche se décide, d'ici au 26 octobre, à prendre en mains le gouvernail. Il faut qu'elle apparaisse comme le lendemain visible, rassurant et tout préparé, de ce qui est et de ce qui finit.

Telle est, en substance, l'idée principale qui me domine depuis le mois de juillet, que j'ai établie dans mon manifeste du 27 juillet et que je vais reprendre à mon retour, fort de l'énergie et de la force nouvelle que me donnent les circonstances.

J'ai expédié hier matin à Lavertujon, 8, rue Halévy, un travail sous forme de réponse au désistement de Kératry. Je lui ai donné *commission de te l'apporter* afin que vous en délibériez en commun et que vous cherchiez ensemble s'il est opportun ou s'il est bon. Il va sans dire que tu peux le communiquer à nos amis habituels, Challemel, Henry et Brisson. Tu sais que je n'ai eu, en telle matière, d'autre prétention que de correspondre aux nécessités du jour et au sentiment public. Le reste ne m'est de rien ; c'est dire que vous avez la plus entière liberté.

Je ne t'en dis pas plus long aujourd'hui. Je ne peux cependant clore cette lettre sans te marquer tout l'espoir que j'ai en ton succès définitif. J'ai reçu hier une longue lettre de Braleret, pleine de détails du meilleur augure. Je peux te dire par expérience que Braleret n'est généralement pas optimiste, quelque rassurant qu'il paraisse. Il se remue beaucoup, utilement, il voit juste et l'on peut se rapporter à ses prévisions.

Enchanté également de Lafont ; je n'attendais pas moins de lui. Allons ! tout va bien et Rochefort me semble

perdre du terrain. Son désistement est public et j'ai lu un article du *Gaulois* qui est grave pour lui ; et puis, nous ne sommes pas au bout.

Je sais bien que tu ne réponds jamais directement à une lettre ; mais j'insiste auprès de toi pour savoir pourquoi Quentin ne m'a pas répondu et n'a rien inséré. Un mot à cet égard, que tu pourras m'adresser poste restante, au bureau de Dijon, mais à l'adresse de M[me] Laurier ; car tu supposes bien que c'est incognito que je traverse la ville de Magnin, lequel m'écrit aujourd'hui pour m'inviter à m'arrêter chez lui ; mais je n'en ferai rien...

Mercredi, 13 octobre 1869.

Mon cher père, deux mots à la hâte pour t'annoncer ma rentrée à Paris. Je pars dans une heure ; mais je suis obligé, pour ne pas trop me fatiguer, de rentrer en trois fois à Paris. Je ne serai donc rendu que samedi. Il me tarde ; car la situation est grave.

Si je ne t'ai pas écrit plus tôt, c'est que je suis écrasé de lettres et de besogne.

Donne-moi, de façon que je les trouve à mon entrée à Paris, 12, rue Montaigne, de vos nouvelles à tous.

Je t'embrasse sur les deux joues.

LÉON GAMBETTA.

Ce 12 novembre 1869.

Mon cher père, je suis rentré depuis dimanche à Paris ; j'ai trouvé déjà installées ma tante et ma sœur, qui ne m'ont attendu que douze heures. Notre entrevue a été triste et charmante à la fois. Elles étaient une vive image

des absents, ce qui causait la tristesse, et elles étaient en même temps la plus douce consolation, ce qui ramenait la joie.

Tous nos amis sont déjà venus nous voir.

Je ne saurais te décrire la manière paternelle et touchante dont j'ai été accueilli par M. et Mme Crémieux ; c'est à en pleurer de joie ; le fils de la maison ne serait pas plus fêté. Cependant, la situation est tendue dans l'intérieur du cabinet ; quand tout sera dénoué, je t'écrirai les détails les plus explicites.

En attendant, compte sur moi : sois sûr que l'année qui va s'écouler va être de ma part une année de travail énergique et celle-ci sera décisive. Il faut mettre la dernière main à l'œuvre et te permettre de soigner tranquillement tes reins et tes crampes.

Embrasse ma bonne maman pour moi et pour ta fille, et crois-moi ton fils dévoué.

LÉON GAMBETTA.

Paris, 1er janvier 1870.

Mon cher père, j'ai à peine besoin de te souhaiter une bonne année ; car te voilà parvenu à la réalisation de tes vœux : une bonne retraite, dans un pays charmant, aux portes de ton pays natal, avec la santé la plus robuste et la certitude de jouir pendant de longues années de tous ces biens gagnés à force de mérite et de travail. Tout est bien et tout durera, et, grâce au ciel, amplifiera, grandira.

Pour ma part, j'ai aussi bon espoir : si les forces continuent à me revenir, je réparerai promptement tout le temps perdu. Cependant, je commence à m'impatienter

d'une trop longue inactivité et je sens le besoin de sortir prochainement du silence. Je m'y prépare...

Paris, 17 mars 1870.

Mon bon et cher père, j'éprouve, cette année, une joie toute particulière à te souhaiter ta fête. C'est, en effet, la première fois qu'il m'est donné de te présenter mes souhaits de fils en face de la réalisation de tes projets de retraite. Te voilà entré dans le repos, si justement mérité par une vie de labeur et de dévouement. Quoique jeune et robuste encore, tu as gagné le droit de jouir en paix des jours de douce retraite que ta prévoyance a su si bien préparer. Je suis assuré que tu goûteras longtemps le bonheur de cette nouvelle existence ; car tu as pour cette nouvelle vie les qualités et les ressources de santé et de modération qu'elle comporte.

Je voudrais bien venir près de toi partager, quelques semaines, les joies de ton foyer et de ta retraite ; mais le temps et la nécessité de rester à mon poste s'y opposent : je me résigne à attendre et, en attendant, je suis heureux de penser que tous tes vœux sont satisfaits, que dans quelques jours maman va te revenir et que, de loin comme de près, nos cœurs sont inséparables.

Les débuts de Gambetta, très attendus à la tribune de la Chambre, surpassèrent encore les espérances de ses amis. Le jeune député de Marseille, dont on redoutait la fougue et les violences, s'y révéla, au contraire, comme un orateur de gouvernement ; ses adversaires eux-mêmes, dans leur enthousiasme, en arrivèrent à oublier la doctrine qu'il osait défendre et l'acclamèrent spontanément, avant même d'avoir senti le coup droit qu'il leur portait.

Laissons la parole aux témoins de ce début triomphal.

Cauvière a écrit, dans *la France*, le 6 avril 1870 :

« C'est le vrai début de M. Gambetta, et, loin de demeurer au-dessous des brillantes espérances que ses amis fondaient sur sa jeune réputation, du premier bond, il s'est élevé aux plus hauts sommets de l'éloquence parlementaire. Le discours de M. Gambetta n'a pas duré moins de deux heures ; les opinions qu'il a émises, la doctrine qu'il a défendue n'étaient certes point partagées par la majorité de l'auditoire devant lequel il parlait ; et, cependant, l'attention de la Chambre n'a pas fait défaut une seule minute au jeune orateur. Bien plus, pendant la suspension de séance qui a suivi la première partie de son discours, membres de la Droite et membres de la Gauche confondaient auprès de M. Gambetta leurs témoignages de sympathique bienveillance...

— « Ne vous y trompez pas ! disait-on autour de nous, le parti néo-républicain a trouvé en M. Gambetta mieux qu'un orateur de premier ordre. Il peut saluer en lui son homme d'État, son chef !

« Il est peut-être peu charitable de le remarquer ; mais à voir la froideur qui perçait à travers les applaudissements de certains membres de la Gauche, nous serions tentés de croire que l'horoscope n'a rien de mensonger.

« Le côté défectueux de M. Gambetta, c'est son manque de santé. Il a toutes les qualités de l'orateur, sauf les poumons. Hier, après le magnifique mouvement que lui a inspiré le mot de M. Guizot sur le suffrage universel, il s'est accoudé sur le rebord de la tribune, épuisé, n'ayant plus ni souffle, ni voix. — « Reposez-vous ! reposez-vous ! lui a-t-on crié de tous côtés... » M. Gambetta a fait signe qu'il avait besoin, en effet, de quelques minutes de repos. Il est allé s'asseoir dans le couloir de droite, où l'ont aussitôt rejoint un grand nombre de députés.....

« Au bout de dix minutes, il a pu reprendre son discours, sans que rien dans son attitude décelât le moindre malaise.

« En sa qualité de méridional, M. Gambetta accentue volon-

tiers ses arguments avec des gestes. Emporté par la chaleur de sa discussion, il ne s'est plus douté qu'il avait, à droite, sur le bord de la tribune, un verre rempli de café et, du poing, il l'a jeté sur la tête d'un sténographe qui n'a eu que le temps d'aller, dans les couloirs, cacher sa mésaventure et essuyer son visage ruisselant.

« En toute autre occasion, pareil incident eût provoqué une hilarité interminable. Sous l'influence fascinatrice, en quelque sorte, de l'élégante parole du député de Marseille, c'est à peine si quelques membres s'en sont aperçu. C'est encore un succès, cela ! »

— « L'événement du jour, notait le *Figaro* du 7 avril, est la séance du Corps législatif. Il y a vraiment en France un grand orateur de plus : c'est M. Gambetta. Il a occupé la tribune pendant près de deux heures; et lorqu'il en est descendu, tout le monde reconnaissait en lui un légitime héritier des Mirabeau, des Royer-Collard et des Berryer. »

Le *Journal de Paris* résume ainsi son impression :

« M. Gambetta succède à M. Jérôme David. Pendant une heure et demie, il tient l'Assemblée suspendue à ses lèvres. C'est incontestablement le discours le plus beau, le plus brillant, le plus éloquent, le plus politique qui ait été prononcé depuis longtemps... Accueilli par les applaudissements de la Gauche, il a été écouté religieusement par toute l'Assemblée. Beaucoup de députés de la Droite et du Centre droit vont dans les couloirs féliciter le jeune député de Marseille de son brillant succès. Quelques-uns même expriment à hauté voix le regret qu'ils ont éprouvé que des raisons politiques ne leur aient pas permis de joindre leurs applaudissements à ceux de la Gauche. »

Et *Le Temps* s'écrie, enthousiaste :

« Heureux ceux qui étaient à la séance d'hier! Ils ont assisté à un spectacle tout à fait extraordinaire et ils ont entendu un des plus magnifiques discours qui, depuis longtemps, aient été prononcés à la tribune française.....

« Ce discours magnifique, ce n'est pas celui de M. Jérôme David ; c'est celui de M. Gambetta. Et le spectacle extraordinaire, c'est celui d'un jeune homme, nouveau venu dans une Assemblée de l'Empire, qui, pendant deux heures, procède à la démonstration méthodique et raisonnée de l'excellence du gouvernement républicain, de l'illégitimité de tout autre régime, de son avènement nécessaire, qui se fait religieusement écouter de ceux que le seul mot de République jette d'ordinaire dans des terreurs folles, qui n'est point interrompu au moment de ses plus grandes hardiesses et pour qui ses adversaires n'ont que des regards amis et des visages bienveillants.

« Voilà ce que nous avons vu hier, et c'est à peine si nous pouvons nous persuader aujourd'hui que nous n'avons pas rêvé... »

Nefftzer lui-même décernait, dans le même journal, l'éloge suprême à son jeune ami :

« La journée d'hier, disait-il, n'aura pas été inutile, puisqu'elle a enfin mis dans tout leur jour les admirables dons oratoires et politiques de M. Gambetta. Le jeune député de Marseille a justifié, hier, d'une manière éclatante, la confiance de ses électeurs et les espérances de ses amis. Il s'est révélé orateur politique de premier ordre, non moins habile que puissant, puisqu'il a su se faire écouter avec sympathie d'une Assemblée peu favorable à ses doctrines... »

En même temps, de tous les points de la France, partout où le pouvoir essayait de réprimer l'essor irrésistible de l'idée républicaine, on appelait à l'aide le jeune tribun du parti grandissant, le défenseur victorieux de Delescluze.

Armand Duportal, rédacteur en chef de l'*Émancipation*, lui écrivait, de Toulouse, le 12 mai :

« Mon cher Gambetta,

« Vous connaissez ma condamnation à six mois de prison et cinq mille francs d'amende. J'ai l'intention de faire appel.

Vos occupations de député, votre santé vous permettent-elles de venir plaider pour moi devant la Cour ?

« Je n'ai pas besoin de vous dire combien je le désire. Consultez, je vous en prie, vos forces, et si elles sont à l'unisson de votre amitié pour moi, répondez-moi de suite, pour que j'agisse en conséquence. Vous combleriez de joie nos amis de Toulouse, et tout le Midi, si sympathique, accourrait pour vous entendre.

« Mais s'il me faut renoncer à votre précieuse assistance, ne pourriez-vous, pour me faire gagner du temps, aller voir vous-même Clément Laurier de ma part, et le prier de venir défendre l'*Émancipation* devant la Cour ? Il n'y a pas de temps à perdre ; car les délais d'appel expirent après-demain, et vous savez que l'activité dévorante de nos procureurs généraux ne nous accorde que le temps rigoureusement prescrit par la loi de 1868.

« Permettez-moi d'espérer de vous une réponse aussi prompte que favorable au désir que je vous exprime en commençant.

« Votre tout dévoué,

« ARMAND DUPORTAL. »

Mais la santé de Gambetta, trop profondément ébranlée, le contraignait à décliner ces offres et même à fuir, dans une retraite inconnue, le surmenage inévitable de Paris.

A Clément Laurier.

Lille, 15 juin 1870.

Je suis ici tout à fait bien, isolé, silencieux, et tout à la pâture. Je compte qu'un semblable régime, suivi pendant trois semaines, me mettra en excellentes dispositions pour prendre les eaux ; car je suis bien résolu à me soigner à fond avant de reprendre mes travaux.

As-tu quelque chose dans l'affaire du complot, et quand

viendra le procès ? Je t'engage vivement à y figurer, mais aussi à bien choisir ton dossier, car tu le peux : les élections législatives approchent et, comme je t'ai dit, le mois d'avril 71 ouvrira la période électorale. Il faut déjà se préparer. Où en es-tu pour le conseil général du Var ? Je n'ai pas vu encore les résultats. Il faut veiller sur la circonscription et aussi sur celle d'Aix : un rôle bien rempli dans l'affaire du complot est un nouveau titre que tu ne peux manquer de te créer.

Comment va-t-on chez toi ? Tout le monde est-il en bonne santé ? Moi, je me sens déjà mieux et je suis plein d'espoir, ce qui est le commencement de la guérison...

P. S. — Pour ne pas dévoiler le plus strict incognito (excusez du peu !), il faut m'adresser mes lettres avec cette suscription : à M. Gustave Masure, au *Progrès du Nord*, pour remettre à ***M. Massabie,*** Lille. — Masure me les apporte, et tout est dit.

A Gustave Masure[1].

Août 1870.

Mon cher ami, j'ai été forcé de quitter Paris pour sauver les derniers restes de ma voix et venir me reposer dans

[1] Gustave Masure, journaliste à Lille, sous l'Empire, fonda le *Progrès du Nord* qu'il fut tout d'abord obligé de faire paraître à Bruxelles à cause des opinions républicaines du journal. Dans les nombreux procès politiques qui suivirent la publication du *Progrès du Nord*, Ernest Picard, défenseur de Gustave Masure, se fit un jour suppléer par Léon Gambetta. Les deux hommes se lièrent d'amitié et, au moment du procès Baudin, Gambetta présenta à Lille la défense de Masure. Pendant la guerre, Masure, conseiller municipal à Lille, fut appelé par Gambetta au ministère de l'Intérieur

le silence le plus absolu. Je n'ai donné mon adresse à *personne* au monde afin de pouvoir éviter tout dérangement. J'ai même pris le nom de Massabie, qui est celui de ma mère, afin de ne pas être perpétuellement ennuyé en route. Tout ceci est fort bien pour un début ; mais j'ai besoin néanmoins d'écrire des lettres pressantes et de recevoir quelques réponses, sans cependant trahir le secret de ma retraite.

Alors, j'ai songé à vous pour me couvrir doublement. Je suis censé être aux environs de Lille sous le nom de Massabie, dans une campagne, occupé à me restaurer, et c'est sous votre couvert que je reçois mes lettres ou que je les expédie. Donc, voici mon premier paquet, dont vous voudrez bien affranchir le contenu et le jeter à la boîte de Lille. De même, je vous ferai adresser mes réponses à M. Gustave Masure, pour remettre à Massabie. Mille pardons de tous ces ennuis; mais vous êtes trop gracieux pour ne pas me servir en cette occasion. J'espère bien venir à Lille vous remercier de vive voix. Jusque-là, je vous demande le silence le plus absolu et vous prie de me croire votre sincère et dévoué,

L. GAMBETTA.

Bruxelles. — Hôtel de la Poste.

P. S. — Je vais fort probablement lever l'ancre d'ici pour m'en aller en rase campagne. Je vous préviendrai afin de vous donner ma nouvelle adresse.

(direction du personnel). Il fut, plus tard, député de Lille (1876-1885) et mourut en 1886.

V

GAMBETTA

ET

LA DÉFENSE NATIONALE

Si jamais notre Patrie devait subir une défaite pareille à celle que la France a essuyée à Sedan, je voudrais qu'il nous surgît un homme qui, comme Gambetta, sût nous embraser de l'esprit de résistance poussée à ses dernières limites.

(Général allemand Colmar von der Goltz.)

Malgré la belle défense de notre Démosthène, — qui ne jeta pas son bouclier comme l'autre, à Chéronée, — le vieux Philippe germain a mis dans notre flanc le fer de sa lance.

G. Clemenceau.

« Fou furieux ! » a dit M. Thiers. Ah ! je ne repousse pas le mot. Oui, fou furieux — furieux de patriotisme ! fou de désespoir à l'idée de la France envahie et mutilée !

Ranc.

V

GAMBETTA

ET LA DÉFENSE NATIONALE

Nous entrons maintenant dans la période de la vie publique de Léon Gambetta : ses heures, ses instants de repos dans l'intimité vont devenir très rares; on peut même dire qu'ils seront interdits au « dictateur » de la Défense nationale, improvisé subitement ministre de l'Intérieur et de la Guerre.

Au milieu des désastres de la France, la famille même semble oubliée. Tout le cœur, toute la pensée de Gambetta passent dans ses actes publics, dans les décisions capitales qu'il doit prendre, en présence des foudroyants revers de la patrie.

Les documents officiels de son ministère mettent en lumière le cœur et le génie de celui qui fut l'âme de la résistance nationale aux injonctions de l'envahisseur.

On ne trouve, en effet, à chaque page, à chaque ligne des lettres ou des dépêches privées de Léon Gambetta, qu'un vibrant amour de la France, une frénésie de sacrifice qui subordonnait tout à la Patrie en danger, — tout, même la jeune République pour laquelle le plus grand, le plus pur de ses fondateurs eût cependant donné sa vie.

Inséparables dans son esprit et dans son cœur, la Patrie et la République lui apparaissaient tellement confondues

que tout serviteur loyal de la France méritait, à ses yeux, la confiance absolue de son gouvernement.

Les avis soupçonneux de la politique, qui tend à redouter, même chez le plus honnête adversaire, la possibilité d'une trahison, n'ont jamais ému la foi du fier patriote. Il n'admettait pas que, devant l'ennemi, un Français jusque-là digne d'estime pût être capable d'une défection : malgré les fidélités dynastiques invoquées pour la défendre, elle ne pouvait être, selon lui, que le plus odieux des crimes. L'homme qui se refusait à croire, avec tant de violence indignée, aux premières nouvelles de la capitulation de Metz, n'hésitait pas à confier le commandement de l'armée de la Loire au général d'Aurelles de Paladines, qu'il venait de destituer, à Marseille, pour avoir tout d'abord refusé de reconnaître la République et d'obéir au gouvernement provisoire.

En présence des malheurs effroyables qui fondaient sur la France, cet avocat de trente-deux ans se transforma tout à coup en organisateur de génie. Galvanisant les âmes, triomphant des pires détresses, Gambetta, par le seul ascendant de sa parole et l'audace heureuse de son initiative, devint l'incarnation même de la défense nationale. Pour elle, sa voix prestigieuse fit, en quelque sorte, jaillir du sol français douze corps d'armée, six cent mille hommes, quinze cent mille fusils et quatorze cents canons.

On a retrouvé, dans les papiers d'Esquiros, un croquis de ce que fut la prise de possession du ministre de l'Intérieur improvisé par la chute du régime impérial ; rien de plus poignant, rien de plus grand dans sa simplicité n'a caractérisé les événements de la Révolution :

— « Le soir même du 4 septembre, a écrit Esquiros, je reçus de Léon Gambetta ces quelques mots : « Mon cher Esquiros, venez ; nous avons besoin de vous. »

« L'hôtel du ministère de l'Intérieur était gardé par quelques volontaires en blouse. Au bout d'une longue avenue, dans une cour sombre et déserte, s'élevaient des bâtiments dont toutes les fenêtres étaient éteintes. Une seule lumière brillait devant une grande porte vitrée. Cette porte con-

duisait par un escalier de pierre au cabinet du ministre.

« Gambetta était assis devant une table chargée de papiers et, à la lueur d'une lampe, rédigeait quelques dépèches. Malgré la joie du triomphe, il semblait grave et soucieux. L'entrevue fut très courte : il m'assura que ma présence serait nécessaire à Marseille et proposa de m'y envoyer immédiatement en qualité d'administrateur supérieur. Je demandai un jour pour réfléchir et sortis ; en traversant la cour de l'hôtel, je rencontrai une charrette à bras, dans laquelle étaient une valise et un sac de nuit. C'était le bagage du nouveau ministre venant s'installer dans ces murs silencieux et comme stupéfaits des événements de la journée. »

Dès le premier jour, Gambetta eut tout à organiser, tout à prévoir ; il n'y avait plus rien. Tout avait sombré dans le désastre :

— « Matériel, munitions, cadres, instruction, tout nous manque, écrivait Bourbaki ; nous n'avons que du patriotisme. »

L'armée de Mac-Mahon était prisonnière ; celle de Bazaine, investie dans Metz, allait y capituler ; le siège de Paris devait commencer le 19 septembre pour n'aboutir qu'à la reddition de la capitale.

La République disposait à peine de quelques bataillons ramassés dans l'Est, en toute hâte, par le général Cambriels, de quelques mobiles bretons et d'une division incomplète, venue d'Algérie à Bourges, où le général de La Motterouge en prenait le commandement.

L'organisation civile n'existait pas plus que l'organisation militaire. L'amiral Fourichon allait, le 28 septembre, en compliquer encore l'élaboration en démissionnant pour ne pas admettre la nomination révolutionnaire des commissaires aux armées et la suprématie du pouvoir civil. Ministre de l'Intérieur, Gambetta devenait ainsi ministre de la Guerre et centralisait en ses mains le pouvoir absolu, avec la haute mais écrasante mission de pacifier les partis, de refouler l'envahisseur ou, tout au moins, de lui disputer glorieusement ses victoires, de mâter la réaction contre le régime

nouveau, d'utiliser toutes les bonnes volontés, de ranimer les courages défaillants, de faire enfin passer dans les cœurs des fonctionnaires et des soldats le souffle d'ardent patriotisme qui n'a jamais cessé d'animer le grand orateur et lui permettait de jurer avec orgueil :

— Jamais le désespoir ne s'est approché de mon âme !

Ce que furent les luttes et la surhumaine énergie de Gambetta, ses circulaires confidentielles, ses dépêches personnelles le disent avec éloquence. Tour à tour chef d'État, soldat, intendant et fournisseur universel des équipements et des armes, il dictait ou rédigeait lui-même ses ordres multipliés ; on connaît les informations qu'il envoyait, tous les jours, à ses préfets, pour tenir la France au courant de la marche des ennemis. Elles ont été publiées. Ses amis et les annalistes de bonne foi en ont admiré et loué la confiance superbe qui savait, aux pires revers, opposer l'espérance refleurie sans cesse d'un pays qui se refusait à mourir pour avoir un instant douté de son génie. Ses adversaires y ont vu les exagérations aggravées jusqu'au mensonge de celui qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer, même quand ils l'appelaient le « fou furieux ».

— « Maître absolu de la France pendant les trois mois qu'a duré sa dictature, — écrivait l'un de ses détracteurs, M. Georges d'Heylli, en février 1871, — M. Gambetta a pu, sans contrôle aucun, abuser de son pouvoir pour bouleverser le pays au profit de ses ambitions ; mais, il faut le dire bien vite pour son excuse, avec la patriotique intention de délivrer le sol de la patrie de l'invasion des barbares.

« Aucun moyen n'a semblé mauvais à M. Gambetta pour arriver au but qu'il s'était proposé. Foulant aux pieds les lois de son pays, méconnaissant les usages les plus élémentaires des sociétés civilisées, chassant de leurs sièges les magistrats inamovibles et des salles des conseils généraux les élus du suffrage universel, dirigeant lui-même les opérations de la guerre, faisant et défaisant des généraux, changeant en un moment, au gré de ses caprices ou de ceux de ses conseillers, ses idées, ses plans de conduite et ses projets en apparence les plus fermement arrêtés, discourant

à tout propos sur les sujets les plus divers et les plus opposés, M. Gambetta a dépensé au service de son infatigable activité toutes les ressources de l'esprit le plus vivace, mais en même temps le plus déréglé qui fût jamais. Cet avocat parvenu, possédant au suprême degré une éloquence imagée et persuasive, a parcouru la France entière à la suite des armées que sa verve avait improvisées, voulant tout faire par lui-même, ayant la présomption de croire aux facultés multiples d'un génie qui lui eût permis d'être à la fois orateur, organisateur, chef d'État et général !...

« Eh bien, en dépit de tout cela et, pour ainsi dire, malgré nous, ce caractère incorrect, désordonné, violent, ce personnage, doué des plus grandes qualités qui font l'homme d'État, comme aussi possédant les vices les plus considérables qui le rendent incomplet, *cet homme nous attire ;* il n'est pas antipathique à la foule ; elle subit l'ascendant de sa chaude éloquence, vraiment irrésistible ; elle lui a reproché ses erreurs, mais elle a acclamé son patriotisme. Cette foule qui est, en somme, la grande majorité et la grande maîtresse, a admiré cet homme qui, à lui seul, avait soulevé et armé le pays tout entier et rendu possible, pendant trois mois, la résistance de nos provinces contre l'envahisseur. Aussi, tout en blâmant les moyens excessifs qu'il avait mis en œuvre, cette foule a compris, dans son bon sens, que le but poursuivi était le plus grand et le plus noble qu'un citoyen pût se proposer, et, malgré ses fautes, malgré sa chute, elle a confié, dans plusieurs collèges, le soin de défendre ses destinées à celui qui, au milieu de nos malheurs et de ses propres folies, n'avait jamais désespéré des ressources ni du salut de la patrie. »

Quand on constate que ces lignes d'un historien hostile à Gambetta ont été écrites au lendemain de sa *dictature*, il est facile de comprendre quel ascendant impérieux il a exercé sur la France et quels miracles il eût réalisés par la seule puissance de sa foi, sans les jalousies sournoises de ceux qui eussent dû, au contraire, grandir leur courage, comme le sien, à la hauteur des revers de la patrie.

Michel Chevalier — autre adversaire du tribun, qu'il com-

parait à Danton en l'élevant même au-dessus de lui, — a écrit, le 15 février 1871, dans un article où il se défendait mal d'une admiration irrésistible pour le tribun qu'il voulait détester :

— « Le parti exalté a désormais un chef éloquent, énergique, audacieux, entouré de séides nombreux et ardents : c'est M. Gambetta. Il n'était pas difficile de prévoir, dès le 4 septembre, qu'il serait conduit à prendre ce rôle. On assure qu'il a reçu l'approbation compromettante de Mazzini, et il est incontestable qu'il s'est fait le patron du drapeau rouge. Il est l'enfant chéri des réunions démagogiques. Actuellement, sa rupture avec les girondins du Gouvernement provisoire est un fait consommé dont les conséquences se déroulent. L'Assemblée nationale qui va se réunir sera le théâtre de la lutte dès le premier jour.

« Ce serait s'abuser étrangement que de ne pas considérer la situation comme périlleuse. M. Gambetta est un athlète formidable de bien des manières. Il l'est par une éloquence qui va au cœur des masses et qui certainement grandit par l'exercice et le combat. Il l'est par sa présomption, qu'il prend naïvement et que d'autres prennent complaisamment pour du génie et dans laquelle il puise une assurance sans bornes. Il l'est par un tempérament impérieux qui plaît à ce que Paul-Louis Courrier appelait l'esprit *courtisanesque* des Français. Il l'est par les forces dont il dispose dans les clubs, dans les conseils municipaux que le gouvernement provisoire a laissé falsifier, dans la garde nationale des grandes villes, dans une partie de la presse qui n'est pas la moins lue... »

Il est intéressant de rapprocher, après trente-huit ans d'apaisement et de mises au point successives, cette animosité — trop passionnée pour ne pas être factice — de la sérénité hautaine du grand patriote aux premiers soirs où il connut la défaite, et, surtout, la perfide, l'envieuse aversion de quelques-uns de ses amis politiques que dénoncent, avec un dédain attristé, les admirables pages de Gambetta demeurées encore dans les reliquaires de sa famille.

Dans les lettres intimes qu'il écrivit à son père, confident de toute sa vie publique et privée, palpite son âme intrépide et survit à toutes les épreuves sa ferveur pour la République. Six mois de luttes forcenées avaient épuisé sa vigueur sans abattre sa confiance en l'avenir de la France qu'il ne devait plus cesser de servir, jusqu'à sa mort, de tout son inlassable cœur.

Pourtant, que d'angoisses au cours de ces six mois formidables, les plus lourds de responsabilités et de fatigues qui aient jamais pesé sur les épaules d'un chef national!...

L'un de ses interlocuteurs d'alors nous le disait naguère : à la veille de la capitulation de Metz, qu'il redoutait de toute sa terreur, Gambetta lui avait crié :

— « Metz! Metz! Voilà tout mon souci!... Pourtant, ce peut être le salut ; mais que fera Bazaine? Le Gouvernement de la Défense nationale a commis une faute à son sujet. J'avais proposé de le nommer membre du Gouvernement ; cela ne pouvait avoir aucun inconvénient, bien au contraire ; car, en nous l'attachant, nous le rendions solidaire. J'ai trouvé dans Jules Favre et surtout dans Trochu une opposition infranchissable. J'ai dû céder ; mais, je le répète, c'est une faute. Que va faire Bazaine? »

Et c'était, à chaque heure nouvelle, un nouveau tourment, une anxiété torturante qu'il fallait ainsi dissimuler à tous et faire cesser au plus vite. Ah! certes, Gambetta fut grand, dans ces moments tragiques ; l'un de ses plus clairvoyants ennemis, le général Colmar von der Goltz, le reconnaît lui-même avec solennité :

« ... Gambetta, a-t-il écrit, fut grand comme ministre de la guerre. En France, on l'a surnommé, par dérision, le *Carnot de la défaite*... Il n'en a pas moins été un Carnot. Ses armées auraient vaincu, incontestablement, si elles avaient trouvé leur Bonaparte et si elles avaient eu à combattre les généraux des coalitions. Les attaques ou les soupçons dont l'honneur personnel de Gambetta a pu être parfois l'objet ne méritent pas qu'on s'y arrête. En cela, il a partagé le sort de toutes les grandeurs déchues. Les pygmées piétinent

bravement sur le géant renversé, se vengeant ainsi de n'avoir pas dépassé, pendant si longtemps, la hauteur de ses semelles. Celui qui a seulement aperçu, dans ses traits généreux, la nature de cet homme, se dira qu'il n'était pas fait pour sauver un sac d'or du naufrage de sa patrie.

« Gambetta aurait dû se borner aux fonctions de ministre de la Guerre ; mais ses actes comme général présentent aussi, dans leurs traits généraux, beaucoup de choses dignes d'éloges. L'idée fondamentale de l'opération, les premières dispositions, les préparatifs dénotent non seulement une grande audace, mais aussi de la pénétration stratégique. Cette pénétration se manifeste dans les tentatives faites pour diriger la première armée de la Loire par Montargis sur Fontainebleau ; elle n'est pas moindre dans l'étonnante conversion qui fut opérée après la deuxième défaite d'Orléans, alors qu'avec la première armée de la Loire on en constitue deux nouvelles...

« Peu d'hommes apprécient Gambetta comme il l'a toujours mérité. Il a de tout temps été jugé avec plus d'équité du côté des Allemands, et il ne nous convient vraiment pas, à nous qui sommes du parti vainqueur, de déclamer contre sa personne. Nous rendons justice à ses grandes qualités ; elles sont indéniables, bien que l'ensemble de sa personnalité ne fût pas parfait.

« Ce qu'il a fait, peu d'hommes encore l'avaient fait avant lui, et peu d'hommes après lui atteindront à cette hauteur. Là où il a fallu ici lui donner l'épithète de petit, ce mot n'a été employé que d'une manière relative, en mesurant le dictateur avec la mesure même qu'il s'était donnée en entreprenant une tâche aussi colossale. Celui qui veut porter le monde sur ses épaules doit faire en sorte d'avoir aussi la force d'Atlas ; car, autrement, la foule le traite de pygmée.

« Gambetta dépasse le commun des hommes de plus de la tête. »

Ainsi ont parlé de lui les ennemis qu'il a exaspérés, pourtant, par sa résistance et qui ont, à cause de lui, redouté un instant d'être exterminés si loin de leur pays. D'autres, des Français, ont eu la triste pensée, au nom d'on ne sait quelles

basses rancunes politiques, de lui dénier jusqu'au courage. L'épisode du ballon dans lequel il franchit les lignes prussiennes d'investissement suffirait à attester le contraire. Et voici le témoignage d'un homme qui n'avait pourtant pas ses idées : le marquis de Castellane a écrit :

— ... « Est-il vrai que Gambetta, tandis que le pays tout entier se battait, se tint prudemment au fond de la préfecture de Tours, à l'abri des balles? Le plus ou le moins de bravoure de l'homme importe peu à sa conception politique. Je tiens pourtant à dire, parce que cela révèle le patriotisme qui en marqua le principal caractère, qu'à l'occasion il sut être brave. Le hasard m'avait placé de garde à la gare de Beaugency, le 4 décembre 1870. A nuit close, je vis arriver la locomotive qui amenait le jeune dictateur. Elle me parut semblable à ces gros gibiers éventrés par les chiens qui fuient épouvantés. Elle était littéralement à jour, trouée par les balles que les Allemands avaient dirigées contre elle. Gambetta était demeuré à son poste jusqu'à la dernière minute pour organiser le sauvetage des débris de l'armée d'Orléans. »

D'ailleurs, la guerre, avec ses tueries sanglantes et ses épidémies plus meurtrières encore, n'épargna même pas sa propre famille. Jouinot, le jeune mari de sa sœur Bénedetta, lieutenant de mobiles, mourut pendant le siège de Paris; son fils, Léon, neveu et filleul du tribun, venait de naître; voici la lettre que le ministre, débordé de deuils et de détresse, écrivait à sa sœur pour tenter, au moins, de la consoler :

MINISTÈRE
DE L'INTÉRIEUR
—
CABINET
DU MINISTRE
—

Bordeaux, le 8 janvier 1871.

Ma chère enfant, ma bonne sœur, tu sais aujourd'hui la terrible nouvelle que je devais finir par te faire connaître.

Ce pauvre Gabriel a succombé à l'épidémie qui n'a cessé de régner depuis un an dans Paris, cette maudite petite vérole. Tu as autant de courage que tu avais d'affection pour ton pauvre et malheureux Gabriel. Tu sais si, moi aussi, je l'aimais et combien je tenais à lui aplanir la vie. Le destin n'a pas voulu qu'il survécût aux malheurs de la France et que je puisse lui faire une situation digne de lui. Mais, dans notre commune affliction, il nous reste à tous deux un souvenir, une consolation et un devoir. C'est ton adorable petit Léon, que je regarde tout à fait comme mien. Je ferai tout ce qui sera en moi pour soulager ta douleur et tu me connais trop pour ne pas te reposer sur moi dans tout l'abandon de ton cœur.

Je serai, avec les tiens qui t'entourent, le guide et le tuteur de ton fils et de toi-même. Je sais que le temps seul peut amoindrir ta tristesse ; mais je ne veux pas que tu sois triste sans moi, sans ton frère qui t'aime, t'embrasse et te protégera toujours et en tout temps, dans l'absence comme dans la présence.

Toutes mes caresses et mes exhortations à te montrer courageuse.

Embrasse bien notre cher petit et compte sur ton frère,

LÉON GAMBETTA.

Libéré enfin, le tribun s'inclina devant la capitulation de ses collègues et quitta le pouvoir avec une sérénité fière : il avait concience d'avoir fait son devoir, et même beaucoup plus que son devoir. Les attaques de ses adversaires le laissaient indifférent : il attendait avec confiance le jugement impartial de l'histoire.

Bordeaux, le 19 février 1871.

Mon cher père, j'ai reçu ta bonne et ferme lettre et, comme toujours, j'ai retrouvé la justesse de tes vues. Tu as fort bien jugé notre situation politique et la mienne propre. Pour le moment, je n'ai qu'une préoccupation : chercher, après nos efforts impuissants pour chasser l'étranger, à sauver du moins les institutions républicaines.

Mais la France est bien bas ; les esprits sont bien troublés, bien obscurcis ; Paris lui-même semble avoir perdu sa faculté initiatrice et il faudrait encore bien des épreuves avant de retrouver le calme et la liberté. N'importe : j'irai, comme par le passé, droit mon chemin, serviteur convaincu de l'idée de justice qui est le fond de la Révolution française et, malgré le jugement des hommes, je ferai ce que me dicte ma conscience.

Ma santé a été un peu ébranlée par toutes ces commotions ; mais c'est ma santé morale, encore plus que mes forces physiques, qui a été éprouvée. Quelques précautions me remettront sur pied. Mais quand pourrai-je venir vous voir, quelques jours ?... Je l'ignore et ne peux le deviner ; car moins que jamais je m'appartiens. Je me dois à tous nos amis politiques, qui me demandent de rester en communication constante avec eux. Mais aussitôt que je verrai une lueur, je viendrai vous embrasser.

J'ai vu Marc Dufraisse, qui m'a porté de bonnes nouvelles de vous tous. Continuez à vous soigner sans trop vous inquiéter de moi et croyez-moi toujours votre tout dévoué fils,

Léon Gambetta.

N° 41, Cours du XXX-Juillet, à Bordeaux.

Mon cher père, malgré les tristesses qui m'accablent et les injustices qui s'amoncèlent, je ne veux pas que tu puisses croire que ma pensée n'est pas toujours avec vous. Je serais venu moi-même te souhaiter ta fête et vous embrasser tous si la raison politique m'eût conseillé de traverser Marseille à l'heure actuelle.

J'ai été obligé d'ajourner ma visite aux premiers jours d'avril : j'aurai, à ce moment, retrouvé mes forces et repris suffisamment en dédain tout ce qui se fait contre moi pour pouvoir venir passer quelques jours en famille sans autre préoccupation que de jouir de votre affection. Je sais si bien que c'est là que je me retrouverai toujours, que je garde comme un suprême remède à tous mes maux cette visite au foyer paternel.

Jusque-là, je vous prie de vous tenir tous en bonne joie et en santé, de bien soigner mon petit électeur[1] avec lequel il me tarde de lier quelque forte conversation. Embrasse bien sa mère pour moi et dis-lui bien qu'il est à nous deux. Je ne compte rentrer à Paris qu'après Pâques. Je ne sais à quelle époque auront lieu les réélections et vraiment je suis peu friand de les voir faire et de me voir forcé de rentrer dans cette assemblée ignorante et lâche, qui n'a su que plier et céder sous les injonctions du vainqueur.

Mais voilà que je me remets à penser politique, ce qui m'est sévèrement défendu. Je brise là et te prie de recevoir mes souhaits, pour que tu puisses couler la plus douce et la plus longue existence sur les bords que tu as préférés.

[1] Le petit Léon Jouinot, le fils de sa sœur.

Embrasse maman pour son fils sur les deux joues et reçois toutes mes affections filiales.

LÉON GAMBETTA.

Saint-Sébastien, Espagne, ce 18 mars 1871.

Emilio Castelar disait alors de lui :

— « Dans cette tête énorme, dans ce large front, dans l'éclat concentré du seul œil qui lui reste, dans cette bouche qu'effleure un sourire de bonté, dans ce visage vermeil au teint sanguin, dans cette stature herculéenne malgré sa petitesse, dans toute cette attitude, on reconnaît, au premier regard, l'heureux mélange de l'intelligence avec la force, des hautes idées avec les résolutions énergiques.

La nature croit à la division du travail et groupe, avec variété, les vocations humaines. D'ordinaire, quand elle crée un homme d'action, elle ne le dote pas des facultés du penseur, et réciproquement. Le penseur aime la retraite, l'homme d'action, la société; celui-ci est épris de la paix de l'esprit, celui-là aime la lutte ; l'un ne rêve que gros livres, l'autre est avide de grandes passions. Assurément, Platon n'aurait jamais fait un Pisistrate, ni Montesquieu un Colbert. Unir la pensée à l'action, comme César, est un prodige. Unir l'énergie de la parole à l'énergie de la volonté, comme Danton, est un miracle. Les grandes qualités sont d'ordinaire la contre-partie de grands défauts. L'équilibre de l'idée et de l'action, l'harmonie de l'intelligence et de l'activité, tel est le rare privilège que la nature a départi à Gambetta. »

VI

LA RÉPUBLIQUE DE GAMBETTA

Je ne mets rien au-dessus de ce beau titre : Patriote avant tout !

GAMBETTA.

MONSIEUR ARMAND FALLIÈRES
PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

a raconté :

... Un jour, au Palais de Versailles, il y avait eu séance très mouvementée. La nuit était venue; chacun était las. Gambetta monte à la tribune. Nous étions tous deux, Sénard et moi, au sommet des gradins. En pleine verve et splendide d'allure, comme il eut vite réveillé cette salle endormie! Nous écoutions, non pas charmés, mais comme pétrifiés par ce flot dominateur ; et Sénard, me prenant par le bras, me dit à voix très basse : -- « Regardez donc!... c'est Mirabeau! » Pas un mot de plus, — et peut-être l'illustre avocat n'aurait-il pas eu la force de le dire... (Page 353.)

VI

LA RÉPUBLIQUE DE GAMBETTA

Dimanche, 17 mars 1872.

Mon cher père, l'an dernier, j'étais, par la cruauté du sort, réduit à t'envoyer mes vœux de la frontière d'Espagne. C'était au milieu de nos angoisses nationales que je me tournais vers toi, à l'époque bénie où nous avons tous la coutume de te souhaiter ta fête. Aujourd'hui, les temps sont devenus un peu plus sereins, l'espérance renaît à l'horizon et tout nous laisse croire que nos efforts, longtemps méconnus, sont de jour en jour mieux appréciés et qu'ils n'auront été infructueux ni pour l'honneur de la France, ni pour l'avenir de la République.

C'est donc avec une confiance de plus en plus ferme que je t'envoie mes souhaits de bonheur; c'est d'une âme plus rassurée que je te conjure de te conserver pour nous tous, afin que tu puisses, un jour, saluer notre triomphe commun. Après avoir tant lutté, tant fait pour moi, ce n'est que justice d'en être récompensé par le spectacle du succès.

Je prie ma chère sœur, ma bonne mère, de t'embrasser

sur les deux joues, et de se faire imiter par mon cher petit électeur. Je vous envoie à tous l'assurance de mon amour filial et fraternel : quel que soit le silence que m'impose ma vie tourmentée, ne doutez jamais de l'affection ardente, inaltérable, qui emplit le cœur de votre fils dévoué.

Encore une embrassade à tous.

Votre

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 29 décembre 1872.

Mon cher père, tu penses bien que je ne vais pas laisser clore cette malheureuse année sans t'envoyer l'expression des sentiments d'inaltérable amour, de profonde reconnaissance que je te dois pour tous les soins, tous les sacrifices dont tu as su entourer mon enfance et ma jeunesse avec le concours de cette bonne maman que j'embrasse ici en imagination.

J'avais espéré, quelques jours, pouvoir venir en personne à Nice, vous embrasser tous et passer des heures avec vous, sous le toit que tu viens d'élever.

Je m'en étais ouvert à mon ami, M. Adam; mais la cruelle déesse qui tient toute ma vie en a disposé autrement. La politique me condamne à rester en faction à Paris. Je n'en bouge pas. Je suis, heure par heure, le travail auquel se livrent actuellement le Président d'un côté, les Trente Tyrans de l'autre, et aussi nos amis dissolutionnistes pour leur part. Je suis relativement satisfait et rassuré. Les intrigues des monarchiques échoueront : M. Thiers finira ou par les forcer à capituler, ou par les dissoudre. En attendant, et pendant qu'il les ocupe d'une

main, de l'autre il paie les Prussiens, abrège les détails de l'occupation, c'est-à-dire rapproche l'heure de la dissolution que, dans le fond de son âme, il désire plus ardemment que nous-mêmes.

Le pays incline tous les jours davantage vers la République. Les indifférents se rallient et tout permet de penser qu'en mai ou juin la grande voix de la France se fera entendre et remettra chacun à sa vraie place.

Jusque-là, nous sommes tenus à beaucoup de sagesse et aussi de travail. Ce qui ne veut pas dire que la sagesse et le travail ne nous seront pas encore plus nécessaires au lendemain du triomphe, mais, simplement, que pour le moment je ne peux m'absenter et que j'en suis réduit, malgré les désirs de mon cœur, à écrire comme autrefois ma lettre du jour de l'an et à t'embrasser par correspondance, toi, maman, ma sœur et mon cher petit Léon. Ne m'oublie pas auprès de M. et Mme Séméria, que je tiens comme membres de la famille.

Je vous souhaite mille prospérités et suis votre tout dévoué à tous.

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 14 août 1873.

Mon cher père, je t'envoie, comme je te l'avais promis, les deux mille francs pour solde. Je te prie de croire que j'ai eu grand'peine à me les procurer, car les temps sont assez peu favorables, et, plus je vais, plus mes dépenses nécessaires augmentent.

Enfin, je me dois tout entier, cœur et biens, à la France et à la République.

J'irai jusqu'au bout, et j'ai plein espoir que la grande

nation ne se fera pas faillite à elle-même, et qu'en dépit des intrigues et des violences des royalistes, la République triomphera de tous ses ennemis au dedans et au dehors.

Je t'embrasse et te prie d'embrasser toute la famille, avec une distinction pour le petit électeur.

Les lettres de Léon Gambetta à sa famille ne contiennent plus que des avis rapides, des appréciations brèves — trop sévères pour être données ici — sur des contemporains dont quelques-uns vivent encore. La plupart de ses billets hâtifs montrent quelle reconnaissance ardente il gardait aux siens : il améliorait leur sort, les exonérait peu à peu de leurs charges anciennes et liquidait leurs affaires. Demeuré pauvre et trop désintéressé dans l'apparente prospérité de ses affaires, il prélevait de maigres économies sur son budget, demeuré un vrai budget d'étudiant. Quand il était trop fatigué, il s'évadait de Paris, quelques jours, en compagnie d'un intime et entreprenait un voyage de délassement, qui était toujours, en définitive, un voyage d'études. Mais il n'échappait pas toujours à la curiosité publique, sympathique à son immense popularité.

Ranc a raconté cet épisode de leur voyage en Flandre :

—... « Un soir, à Amsterdam, nous étions entrés par curiosité dans un café-concert. Public de bons bourgeois, buvant leur bock et fumant paisiblement. Concert cosmopolite où se succédaient des chanteuses flamandes, anglaises, allemandes, françaises. C'était, en somme, assez médiocre et sans grand intérêt.

Nous allions partir, lorsqu'il nous sembla qu'il y avait dans la salle quelque agitation. Tous les yeux se portaient de notre côté. Le directeur de l'établissement vint dire un mot au chef d'orchestre, qui fit un signe à ses musiciens, et, après quelques minutes de silence, nous eûmes la joie d'entendre les premières mesures de la *Marseillaise* : on avait reconnu Gambetta.

Puis une jeune femme entra en scène. Elle avait une robe noire, une robe de deuil, avec une écharpe tricolore. Elle

commença une chanson dont le refrain, depuis ce jour, m'est souvent revenu :

La patrouille allemande passe,
Baissez la voix, mes chers petits ;
Parler français n'est plus permis
Aux petits enfants de l'Alsace !

C'était le *Maître d'École Alsacien*, que chantait, après la guerre, à l'Eldorado, une artiste à l'accent profond et passionné, Mme Amiati.

L'Amiati d'Amsterdam chantait sans grande voix, sans art, mais d'un ton sincère et ému. Et puis la salle était prise d'avance. Tous ces flegmatiques Hollandais vibraient à l'unisson. Après chaque couplet, c'étaient des tonnerres d'applaudissements. Quand nous sortîmes, toutes les têtes se découvrirent devant Gambetta, toutes les mains se tendirent vers lui. La Hollande saluait en Gambetta la France vaincue. Dans la rue, nous n'échangeâmes pas une parole. Nous avions le cœur serré. C'est une des plus fortes émotions que j'aie ressenties de ma vie. »

A Gustave Masure.

Paris, le 27 avril 1874.

Mon cher ami, je voudrais bien savoir sur quelle herbe vous avez marché pour m'envoyer dans le *Progrès du Nord* de ce matin une mercuriale aussi inattendue ? A qui en avez-vous ? Et voulez-vous que nous développions pour votre réjouissance et celle de nos adversaires les divers discours que l'on pourra faire à la rentrée sur la conspiration de l'Ordre moral ? Je ne peux pas croire que ce soit vous qui ayiez laissé passer une semblable sortie.

Je vous serre cordialement la main.

L. GAMBETTA.

Paris, 22 septembre 1874.

Ma chère mère, je t'engage à te maintenir en bonne santé et à bien soigner la névralgie de mon cher papa. J'aime à croire qu'il est déjà en voie de guérison.

Pour ma part, je n'ai rien à désirer sous le rapport de la santé; j'en ai à revendre et on dirait que plus je travaille, plus j'engraisse. Cet embonpoint même me contrarie, et je crois que j'aurai grand besoin d'aller courir les montagnes pour le faire diminuer. Mais je suis encore ici en faction pour bien longtemps; je ne vois pas d'échappée à l'horizon.

Je patiente encore, comme en bien des choses; car j'ai reconnu depuis longtemps que la patience est le souverain remède à tous les maux de la pauvre humanité.

Tenez-vous en joie; je vous embrasse tous deux du meilleur cœur. Ton fils,

Léon Gambetta.

A Gustave Masure.

Paris, le 3 novembre 1874.

Mon cher ami, je vous fais adresser par l'auteur, M. Marchand, deux volumes nouveaux consacrés à l'histoire des Jésuites; — M. Marchand, que ses études philosophiques préparèrent mieux que personne à la traduction et à la coordination de ces solides travaux sur la redoutable compagnie, dus à la plume d'un savant professeur de théologie de Munich, M. Huber.

Je suis très désireux de répandre la connaissance de cette importante publication dans toute la France. Vous

pouvez contribuer largement à cette utile propagande : vous lirez ces volumes, vous en rendrez compte, vous aurez souvent occasion d'en publier des extraits choisis avec discernement. En un mot, je m'en remets à votre bonne volonté éprouvée et vous serre cordialement les mains.

L. Gambetta.

Paris, le 16 novembre 1874.

Mon cher ami, j'avais trop présumé de ma liberté ; les élections municipales de Paris, qui sont bien l'œuvre la plus compliquée à laquelle on ait jamais condamné un homme politique, m'interdisent de m'éloigner, ne fût-ce que pour vingt-quatre heures, de Paris. Je vous serai donc obligé d'ajourner ma visite et de dire à nos amis quels sont mes regrets et en même temps mes fermes promesses de venir parmi eux à la première minute de liberté.

Tout à vous de cœur.

L. Gambetta.

A sa sœur Bénedetta.

Paris, le 28 novembre 1874.

Ma chère enfant, je suis bien contrarié que tu ne m'aies pas prévenu plus tôt. Enfin, mieux vaut tard que jamais ! *J'exige que tu prennes les premières*, à cause du froid. N'y manque pas : je le saurais !

Embrasse mon cher petit Léon pour moi et soigne-le bien. Écris-moi quand tu seras arrivée à Nice. Ta tante va rentrer ; Péphau doit la ramener. Tâche de prendre le

train de manière à la croiser en gare d'Agen. Je veux qu'il vous ait vu toutes les deux et m'en donne des nouvelles. Je t'embrasse sur les deux joues.

LÉON GAMBETTA.

A Gustave Masure.

Mercredi, 3 février 1875.

Mon cher ami, permettez-moi de vous exprimer toute ma surprise de vous voir méconnaître la conduite si politique et si efficace de toutes les gauches, notoirement de l'extrême gauche, dans le débat constitutionnel.

Persuadez-vous bien que nous ne faisons pas des constitutions ; nous sommes en bataille contre les monarchistes de toute nuance ; il s'agit avant tout, par-dessus tout, de créer un état légal, exclusif, pour le principe républicain. Il faut aborder les élections futures dans des conditions de moralité, de liberté, qui assureront le triomphe de la démocratie. Enfin, il s'agit de vaincre d'abord ; nous philosopherons ensuite.

Vous devinez le reste ; ce n'est pas avec vous que j'ai besoin de faire des développements. Je vous prie de nous suivre et j'y compte. Mettez un frein aux correspondances erronées et injustes que vous recevez de Paris.

Bien cordialement à vous.

LÉON GAMBETTA.

Paris, 1er janvier 1876.

Mon cher père, ma chère maman, enfin, voici le gros de la besogne achevé ; l'Assemblée vient de déposer son

mandat et de nous rendre la liberté. Je vais pouvoir goûter quelques minutes de repos, dont je n'ai jamais été aussi privé et dont je n'ai jamais eu plus grand besoin. Ma vie a été terrible depuis six mois. Et c'est sur cette implacable nécessité qu'il faut faire porter tous les reproches que me peuvent attirer mes nombreuses négligences. Je vous connais trop bien pour craindre que vous puissiez songer à me les reprocher. Vous ne devez jamais douter de moi.

Je n'ai pas voulu manquer à mes meilleures habitudes. Je vous souhaite, comme par le passé, une bonne année. J'espère qu'elle nous sera, aux uns et aux autres, plus facile et plus douce. Je vous embrasse, tous les deux, comme je vous aime, c'est-à-dire passionnément. Embrassez aussi ma Bénedetta et mon Léon pour moi.

D'ailleurs, dans quelques jours, je compte venir moi-même vous serrer tous dans mes bras et porter mes étrennes à la mère et à l'enfant...

Paris, 25 avril 1876.

Mon cher père, tu dois trouver, et à juste titre, que je te donne bien rarement de mes nouvelles. Hélas! je suis débordé ; la tâche m'accable. Je ne sais plus trouver une minute de liberté : les deux journaux, les visites, le budget, la politique extérieure, les élections, le diable s'en mêlent et je succombe sous le faix. Il faut me plaindre et non m'en vouloir.

Ma pensée est, cependant, toujours avec vous tous, avec ma pauvre tante, dont l'absence me déchire tous les jours le cœur. Je sens bien que je ne la retrouverai plus ce que je l'ai connue, si vive, si intelligente et si

bonne. J'ai déjà passé avec elle le meilleur de ma vie de jeune homme ; c'est un fossé au milieu de mon existence que rien ne pourra combler.

Je n'ai pas besoin de la recommander à tes bons soins ; tes charmantes lettres me disent assez ce que tu lui prodigues d'attentions, de dévouement, et si quelque chose pouvait augmenter la reconnaissance que je t'ai vouée, c'est bien l'admirable sollicitude dont tu l'entoures. Embrasse-la bien pour moi, ainsi que ma mère et mes trois enfants ; car je suis déjà si vieux que je ne peux appeler autrement Léon, Bénedetta et Alexandre[1].

Je n'ai rien retrouvé du vol, pas même une trace. Je travaille ferme pour réparer vite cette perte ; mais c'est là le cadet de mes soucis ! Je vous aime et vous embrasse tous.

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 16 octobre 1876.

Mon cher père, je ne t'ai pas écrit depuis bien longtemps : cela tient aux écrasantes occupations qui absorbent tous mes loisirs et aussi aux désagréables aventures qui sont survenues dans mon entourage. A la suite d'une mauvaise gestion de ce pauvre ***, dont je n'attaque pas les intentions, mais qui a accumulé fautes sur fautes, je me suis vu obligé de le remercier. J'ai eu le plus grand mal à réparer mes affaires, aussi bien celles du journal que les miennes propres. J'ai été, je suis encore très gêné ; je ne serai en règle que dans quelques mois. Tu sais si je peux supporter les discussions d'intérêts entre

[1] Alexandre Léris, le nouveau mari de sa sœur.

amis ; j'ai donc coupé court avec énergie, mais non sans grand dommage. Aujourd'hui, cela va mieux ; mais tout n'est pas fini. C'est pour ces motifs que je n'ai pu satisfaire à grand'chose, ces derniers temps...

Je te prie de ne pas t'irriter de mon silence et de me tenir au courant de la santé de ma tante. Il est inutile de lui faire voir les meubles venus de Paris : cela l'affecterait trop.

Je suis en attente du nouvel héritier que va nous donner ma sœur...

27 novembre 1876.

... Je ne sais littéralement où donner de la tête. J'embrasse ma sœur et son cher mari, ainsi que le nouveau venu. Qu'il soit le bienvenu[1] !

J'expédie par les messageries une série de lettres de bois, en façon de jeu de damier, dont ma tante pourra se servir pour écrire de la main gauche et vous éviter de ne pas la comprendre. Je vous remercie tous des soins que vous lui prodiguez et qu'elle mérite bien...

Villa Bruyères (chez Mme Juliette Adam), Golfe-Juan,
le 2 janvier 1877.

Mon cher père, je me suis mis hors Paris, cherchant un peu de repos et aussi de liberté. Tu n'es pas sans deviner que les derniers mois m'ont été très rudes. Je me donne une semaine de calme ; je pourrai la mettre à profit pour finir un travail que les importuns m'ont toujours empêché de terminer à Paris.

[1] L'aîné des deux fils de Léris-Gambetta, mort récemment.

Je viendrai vous voir et vous embrasser tous jeudi, et je repartirai le soir ; puis, je retournerai à Nice avant mon départ. Il faut préparer ma tante à me revoir ; je suis très inquiet sur les conséquences de cette douloureuse entrevue...

Paris, 3 mars 1877.

Mon cher père, je suis assez souffrant d'un retour de mon vieux catharre ; j'en profite pour garder ma chambre, recevoir moins de monde et travailler un peu pour mes propres affaires, qui sont encore fort empêtrées. Je crains bien de n'avoir tout terminé que dans deux ou trois mois...

En ce qui touche les pétitionnaires pour l'abolition des jeux de Monaco, je les engage à faire déposer leur pétition par les députés et les sénateurs des Alpes-Maritimes ; puis je m'en occuperai devant la commission des pétitions. Il serait irrégulier de procéder autrement...

*
* *

Le 20 avril 1877, Gambetta répondait, par un billet écrit en grosses lettres moulées, à la première lettre de son neveu, Léon Jouinot, âgé de sept ans :

Mon cher et charmant neveu, j'ai reçu ta jolie lettre. Elle m'a causé une véritable joie, puisqu'elle m'a donné la preuve que tu étais aussi laborieux qu'intelligent. Je te prie de continuer à travailler beaucoup ; c'est le vrai moyen de me montrer que tu m'aimes et que tu tiens à devenir un homme. Je t'embrasse sur les deux joues.

Ton oncle,

Léon Gambetta.

Paris, le 20 avril 1877.

Mon cher père, je suis réellement excédé de travail et assailli des plus lourdes préoccupations. C'est la vraie raison de mes longs silences. Je me demande quand j'en aurai fini avec mes tracas intérieurs ; plus je vais et plus je trouve de sottes affaires léguées par mon administrateur. J'en ai certainement encore pour un grand mois avant d'être tout à fait fixé sur l'étendue de mes ennuis. Il faut m'excuser et bien croire que mon cœur n'y est pour rien. Tu me connais assez pour savoir, d'ailleurs, que rien n'est capable d'entamer mon courage et je sortirai de tout ceci à ma manière, avant peu...

Nous arrivons ainsi à l'une des grandes dates de la vie de Gambetta : l'affaire du 16 mai 1877, et le *coup d'Etat* du Maréchal de Mac-Mahon, président de la République. Dans ces circonstances, le tribun redevint vraiment le « dictateur », le chef redouté des grandes luttes républicaines. Washburne disait, à ce propos :

— «... Comme orateur, à la tribune, je ne lui ai pas connu d'égal; mais jamais je ne l'ai vu aussi grand que le jour où il fut appelé à défendre la République, quand le maréchal de Mac-Mahon eût congédié son ministère républicain pour le remplacer par un ministère ostensiblement monarchique. L'émotion, ce jour-là, était grande dans Paris. Le soir même, je rencontrai chez M. Thiers la plupart des notabilités du parti républicain : tous étaient indignés. J'ai encore dans l'oreille l'accent avec lequel M. Thiers s'écria : « C'est un véritable coup d'Etat ! »

« On savait que Gambetta devait parler le lendemain et une foule considérable se portait à Versailles, où siégeait l'Assemblée. Je m'y rendis de bonne heure afin d'avoir une bonne place. Jamais orateur n'eut un auditoire plus brillant et plus sympathique que, ce jour-là, le Grand Patriote. Il

répondit dignement à l'attente de tous. Ce fut un grand effort de sa vie à la tribune. J'ai entendu tous les grands orateurs de mon pays depuis 1840, ainsi que quelques-uns des plus renommés en Angleterre et en France, et je n'ai jamais été aussi profondément impressionné que par le discours que Gambetta prononça à cette occasion. Je ne crois pas que Mirabeau, dans les premiers jours de la Constituante, que Danton, quand il tonnait aux Jacobins, que Vergniaud, quand il charmait la Convention, aient parlé avec autant d'éloquence. »

A Marcellin Pellet [1].

Paris, ce 30 mai 1877.

Mon cher Marcellin, je vous remercie de l'empressement que vous avez mis à me donner la note de vos contrées. Bien que je reçoive de tous côtés le même accord, j'ai l'oreille insatiable de ces douces uniformités. C'est le présage assuré d'une formidable victoire qui sera la finale de ce concert.

Ici, depuis votre départ, les choses ont pris une assez singulière tournure. La division s'est accentuée jusque dans le sein du cabinet et certains nouvellistes vont jusqu'à répandre le bruit que d'ici au 15 (juin) nous pourrions bien assister à un nouveau coup de théâtre qui ramènerait le Président en arrière et le Centre-Gauche sur le devant de la scène. Je ne veux pas croire à de pareilles énormités ; je m'en tiens au certain. Or, ce qui est certain, c'est l'étonnement, l'impuissance de nos faiseurs de coups d'Etat dans le vide. Ils ont déjà positivement renoncé à une deuxième prorogation. La dissolution elle-même recule au second plan ; on cherche moins fortement un

[1] Le plus jeune député des 363, au 16 mai.



Mlle Jenny MASSABIE
Tante de Gambetta

replâtrage. Le refus de dissolution par le Sénat, dans l'intérêt du Sénat et du Maréchal, commence à réunir la majorité des esprits. On voudrait, dans un certain monde, sauver le Maréchal et esquiver la démission aussi bien que l'appel au pays. Pour ma part, à mesure que nos adversaires dessinent leur retraite, je me sens disposé à accentuer notre offensive. Il faut profiter des fautes qu'ils ont commises, pousser à la dissolution, et obliger tous et chacun à s'incliner devant le suprême verdict que rendra la nation. C'est le seul moyen de faire maison nette et de mettre enfin une chemise blanche à la France qu'on s'obstine à laisser, depuis le 4 septembre, dans son vieux linge tout maculé des souillures de tous les partis.

Il est bien entendu qu'il ne faut pas encore prendre ouvertement un parti. Laissons nos ennemis s'engager irrémédiablement, faisons sauter tous les ponts derrière eux : il sera toujours temps de démasquer notre artillerie.

D'ailleurs, confiance entière. Je réponds qu'il n'y a rien à redouter au point de vue d'un coup de force. Maintenons nos amis et nos adversaires dans la légalité, et nous brûlerons deux étapes en trois mois. Nous dévorerons non seulement les trois années qui restent à courir sur le Septennat, mais nous ferons gagner dix ans à la démocratie républicaine au dedans et au dehors.

En résumé, tout va bien ; je demande qu'on consulte immédiatement le pays ; je ne redoute qu'une reculade et un replâtrage qui nous ramèneraient dans les marécages et les fondrières où nous avaient engagés les Ricard et les Simon.

Et puis, je vous embrasse.

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 23 juillet 1877.

Ma chère maman, voilà quinze jours que j'ai ta bonne lettre et que je ne trouve pas une minute de liberté pour y répondre...

Je suis toujours un peu fatigué ; le rhume ne me quitte guère, puisque je ne peux goûter le repos, seul remède qui me débarrasserait. Mais le repos s'éloigne à vue d'œil et, je le crains bien, pour longtemps. Heureusement, il fait chaud, le soleil me soutient, j'ai une robuste constitution et j'irai, moi aussi, jusqu'au bout sans trop de difficultés...

Paris, le 27 juillet 1877.

Ma chère maman, j'ai reçu ce matin ta lettre par laquelle tu m'annonces ta visite pour dimanche prochain : je t'ai, à l'instant, fait prévenir par télégramme de ma réponse. Si tu m'avais prévenu, je t'aurais dit qu'il m'est impossible de te recevoir, et pour bien des raisons : d'abord, parce qu'en ce moment je suis trop, beaucoup trop occupé par les opérations électorales; secondement, parce que je n'ai absolument ni chambre, ni lit, si petits soient-ils, à te donner.

Depuis la reconstitution du journal, l'administration des deux journaux a occupé le local précédemment destiné à ma tante ; les bureaux y sont installés : c'est à ce moment qu'on a expédié à Nice toute la literie de ma tante. Je n'ai à ma disposition, dans tout l'immeuble, qu'*une chambre* à coucher et un cabinet de travail, plus la chambre de François, sous les combles. Tu vois qu'il ne m'est pas possible de te recevoir et il m'est très dur de

le constater. Donc, il faut prendre patience, attendre des jours meilleurs et, quand j'aurai un chez moi, je me ferai un bonheur de t'y recevoir le premier ; jusque-là, il faut faire ce que je fais : se résigner...

Paris, le 19 août 1877.

Mon cher père, maman est partie hier pour Cahors en très bonne santé, après trois semaines de séjour à Paris qu'elle a passées, je crois, le plus agréablement du monde. Je n'ai pu, malheureusement, lui donner beaucoup de temps par suite de l'effroyable besogne qui m'accable de plus en plus ; mais, dans quelques mois, je compte bien en recueillir les plus beaux résultats, grâce auxquels nous sortirons de ces crises incessantes, qui paralysent tous les intérêts et menacent jusqu'à l'existence du pays.

Ma mère est chargée des deux volumes que j'envoie à Léon pour la récompense de son beau prix d'histoire, qui m'a causé la plus vive satisfaction ; il faut l'en féliciter encore et l'encourager de toute manière au travail...

Paris, le 8 novembre 1877.

Mon cher père, bien que tu doives trouver mes longs silences désagréables et inexplicables, je compte toujours sur ta bonne grâce pour bien voir que je suis écrasé de besogne. Il faut beaucoup pardonner à mon terrible sort...

Ici, tout est grave ; mais tout finira bien, grâce à la fermeté et à la résolution du pays et de ses représentants. Nous avons encore trois semaines de crise, et puis tout sera réglé... Confiance et prudence !...

Paris, le 18 mars 1878.

Mon cher et bon père, je joins ici en un seul groupe les nombreuses excuses et les non moins nombreuses raisons des retards involontaires que je mets à t'écrire. Aujourd'hui, toutefois, jour de ta fête, je ne peux manquer à ma tradition de quarante ans et ne pas t'envoyer toutes mes tendresses filiales. Je t'embrasse donc sur les deux joues et te prie de croire à la joie intime qu'éprouve ton fils, au milieu de ses tracas de tout ordre, d'arracher une minute de liberté au tourbillon pour penser à son vieux père et lui renouveler les marques de sa reconnaissance et de son amour pour toutes les bonnes choses du passé, et pour le prier aussi de supporter courageusement les difficultés du présent.

Embrasse bien tout le monde pour moi, soigne toujours bien cette pauvre tante, qui recevra par les soins du Dr Fieuzal les instruments dont elle a besoin. Je te remercie bien du fond du cœur des soins que tu lui prodigues et je t'envoie ci-inclus un billet de mille francs pour que tu en disposes à ta volonté...

A Alexandre Léris, Nice.

Cher ami, voici une lettre qu'il faut mettre à la poste de Nice, après l'avoir affranchie.

Puis, je te prie d'expédier le télégramme suivant *avec ma signature :*

M. Henri Fouquier, au journal « le Siècle »,
Paris.

« Merci ; vous avez tout compris. Ayant tout deviné, vous avez tout exprimé. Votre

GAMBETTA.

Je t'embrasse, mon cher Alexandre, et tous les miens avec toi.

Bordhigera, ce 1er avril 1878.

Le Dr Cayla a écrit, dans ses Souvenirs, une page qu'actualise l'opinion de celui qui l'a inspirée : il occupe, dans la plus haute magistrature de notre pays, avec une dignité à laquelle rendent hommage tous les partis, la place où l'eût, sans doute, précédé Gambetta, s'il avait vécu plus longtemps, à la tête de *sa* République victorieuse et de son gouvernement de disciples déférents et fidèles :

— « En 1878, étant un jour en visite chez M. Fallières, à Nérac, la conversation tomba sur l'étonnant tribun. M. Fallières parut enchanté des renseignements personnels que je lui donnais et nous étions arrivés sur le pas de sa porte, en cette rue que vous connaissez bien : (il me semble voir encore les deux beaux mais qui y étaient plantés, — deux pins superbes à la maîtresse facture.) J'allais partir, lorsque, tout à coup, M. Fallières, me retenant :

— « Un souvenir ! me dit-il. Tenez ! Un jour, au palais de Versailles, il y avait eu séance très mouvementée ; la nuit était venue, chacun était las. Gambetta monte à la tribune et nous étions tous deux, Sénard et moi, au sommet des gradins. En pleine verve et splendide d'allure, comme il eut vite réveillé cette salle endormie ! Nous écoutions, non pas charmés, mais comme pétrifiés par ce flot dominateur. Et Sénard, me prenant par le bras, me dit à voix basse : « Regardez donc !... C'est Mirabeau ! » Pas un mot de plus ! Et peut-être l'illustre avocat n'aurait-il pas eu la force de le dire ! »

« Tel fut le récit de M. Fallières. J'ai pensé qu'il valait la peine d'être reproduit. »

A Alexandre Léris.

Hôtel de la Ligurie, Turin, 5 avril 1878.

Mon cher Alexandre, je pars tout à l'heure pour le nord de l'Italie et, de là, je ne sais où ; mais je me propose de toucher barre à Venise. Je te prie donc de former plusieurs paquets des lettres et dépêches que je peux avoir reçues et de les expédier à Venise, poste restante, à l'adresse de M. François Roblin[1]...

Je t'aviserai du lieu où il faudra, ensuite, m'expédier les autres lettres.

Vienne, 19 avril 1878.

Mon cher Alexandre, j'ai exactement reçu tous mes papiers et j'en suis fort heureux. Je vais partir, dans quelques heures, pour me rapprocher de Paris. Je te prie de m'expédier le reste de mes lettres et dépêches rue de la Chaussée-d'Antin, où je serai dans quelques jours...

Aussitôt rentré, je verrai le ministre des finances et j'en finirai avec le règlement de ta nouvelle position. Je recevrai avec plaisir les renseignements relatifs au souvenir funéraire de ma chère morte[2] ; je répondrai sur le champ après avoir vu et examiné.

Je vais assez bien ; j'ai joui d'un temps admirable, d'un incognito absolu et je rentre frais et dispos pour la lutte.

Je vous embrasse tous.

LÉON GAMBETTA.

[1] Son valet de chambre.

[2] Jenny Massabie, la *Tata,* était morte, à Nice.

Paris, le 25 avril 1878.

Mon cher père, à la hâte je t'envoie quinze cents francs pour les débours relatifs à l'exhumation et à l'acquisition du terrain et des divers frais. Je suis très satisfait du projet du petit monument et je m'en remets à l'auteur de son exécution dans les évaluations que tu prévois devoir atteindre de quinze à seize cents francs. Je désire recevoir le plus tôt possible le portrait de ma pauvre tante, pour pouvoir faire exécuter le médaillon qui doit être placé sur le cippe funéraire...

22 juillet 1878.

Cher père, je suis vivement contrarié de te savoir aussi souffrant : il faut décidément que tu te résignes à changer d'air, comme je le fais moi-même quand je ne peux plus résister à la bronchite. Je t'envoie mille francs, sur lesquels tu prendras cinq cents francs pour les frais de ton voyage ; tu appliqueras les autres cinq cents francs à la note du marbrier.

J'espère ne m'absenter que pour très peu de temps. Dans tous les cas, je viendrai toujours à Paris quand je saurai que tu vas y venir...

11 août 1878.

... Je cherche de mon mieux à réparer mes forces, ébranlées par tant de luttes. Je me suis réfugié à la campagne, mais assez près de Paris pour venir, de temps à autre, donner un coup d'œil et un tour de main à mes affaires. Je commence à me sentir un peu mieux ; mais

j'ai encore grand besoin de repos, — de silence surtout...

A Clément Laurier, député, Le Blanc (Indre).

Paris, 16 septembre 1878.

Mon cher ami, je n'ai pas expédié ta lettre parce que, bien que fort joliment tournée, elle ne contient pas la proposition nette et catégorique d'assurer à la France les deux contrôles et que, sans ce grain de sel, tout cet encens ne vaut pas grand'chose.

Je pars à l'instant. A bientôt.

GAMBETTA.

Voici la lettre en question :

« Paris, 6 septembre 1878.

« Chère Excellence,

« Je sais le cas que vous faites de la personne de M. Gambetta et le prix que vous attachez à son opinion. Hier, j'ai eu l'occasion de parler avec lui au sujet des affaires égyptiennes, en tant que ces affaires se rattachent à la politique de la France. J'ai cru bien faire en lui renouvelant l'expression de vos sentiments personnels à son égard et en insistant sur le désir que vous m'avez exprimé de ne rien faire en Égypte qui pût léser les intérêts ou les sentiments de la France. M. Gambetta a été très touché de tout cela et il me semble que, puisque ses intentions concordent justement avec les vôtres, vous ne pouvez pas manquer de vous entendre.

« Sur le fond de la question égyptienne actuelle, voici l'impression que j'ai reçue de la conversation de notre leader :

— « Il est tout à fait d'accord qu'il n'y a pas de raison d'antagonisme entre les intérêts anglais et les intérêts fran-

çais en Égypte. Son opinion est, au contraire, que le commun effort des deux gouvernements dans ce beau pays doit tendre à établir un état de choses nouveau de probité politique et d'honnêteté financière, qui écarte l'éventualité d'une crise d'Orient en Égypte et moralise votre administration, pour le plus grand profit de la civilisation en général et de vos peuples en particulier.

« Sur le terrain de doctrine, j'ai fait observer à M. Gambetta que vous étiez en parfaite concordance avec lui et que vous m'aviez tenu un langage absolument pareil au sien.

« Ainsi, politique franco-anglaise ou anglo-française en Égypte, c'est-à-dire accord sincère et loyal des deux gouvernements ; ce qui implique que chacun d'eux doit avoir sa part d'influence et de collaboration dans l'œuvre commune. M. Gambetta est un esprit plein de netteté et de clairvoyance, qui ne se paie pas de mots et qui va droit au fond des choses. Or, il voudrait que, dans votre nouvelle organisation constitutionnelle, on gardât quelque chose du traité Göschen-Joubert. Ce quelque chose, c'est le contrôle financier. Il est clair que dans un pays anciennement et sérieusement constitutionnel ce contrôle n'aurait pas de raison d'être ; mais la conversion constitutionnelle de S. A. le Khédive est bien récente et il est des esprits méfiants qui ne la croient pas absolument solide. Ce que sa volonté a fait, on pourrait lui suggérer que son caprice peut le défaire ; les donneurs d'avis ne sont pas rares en ce sens, parce qu'ils espèrent y trouver leur intérêt. Une rechute de ce côté du bon plaisir est donc toujours à craindre et ce serait la perte du Khédive et de l'Égypte. Tout le monde a donc intérêt à l'éviter ; mais cela ne suffit pas : il faut encore qu'il y ait pour le public européen certitude apparente et visible que le retour à l'ancien état de choses ne peut plus se produire. Cette certitude *tangible* réside dans le contrôle européen. Voilà le point sur lequel M. Gambetta, dans sa conversation d'hier, a insisté avec la plus grande énergie. Je lui ai promis de vous transmettre fidèlement l'expression de sa pensée et je tiens parole.

« Il a ajouté comme conséquence que, dès lors qu'on nom-

3• CORPS D'ARMÉE.

SUBDIVISION
DE RÉGION
du 2e bur. de la Seine

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

CONGÉ DÉFINITIF [1]

Nous, soussigné, commandant du 1er bureau de recrutement de la Seine, délivrons le présent congé définitif au sieur [2] Gambetta Michel Léon né le 2 avril 1838, à Cahors canton du dit département du Lot
fils de
et de
lequel est inscrit sur la liste du contingent de l'armée territoriale (classe de 1858) sous le n° 1346, et a terminé, le 31 Décembre 1878, le temps de service exigé par l'article 77 de la loi du 27 juillet 1872.

A Paris, le 1er Janvier 1879.

Le Commandant du bureau de recrutement de la Seine

RECRUTEMENT DE DÉP. DE LA SEINE 2E BUREAU (3E CORPS) LE COMMANDANT

APPROUVÉ :
Le Général de brigade,

PARIS

(1) Ce congé ne comprend que la période de service imposée au titulaire en vertu de la loi du 27 juillet 1872. Il justifiera des services antérieurs qu'il aura pu accomplir par la production des congés précédemment délivrés, à l'expiration de ces services.

(2) Nom, prénoms, grade.

Rue Montaigne. 12

LE CONGÉ MILITAIRE DE GAMBETTA

mait un sujet anglais ministre des finances, ce qu'il approuve, le gouvernement français devait demander que le contrôle eût pour titulaire un sujet français. Cela lui paraît beaucoup plus important et plus effectif que de nous donner le ministre des travaux publics. Il a ajouté que l'intérêt personnel de Votre Excellence, en tant qu'intérêt politique au sens élevé du mot, trouverait un sérieux point d'appui dans cette combinaison, votre rôle de régénérateur constitutionnel de l'Égypte devant être singulièrement aidé et facilité par l'accord et l'appui des gouvernements anglais et français.

« Si, de votre côté, vous avez quelque chose à me dire que vous désiriez que je transmette à M. Gambetta, je serai très heureux de vous être agréable en me chargeant de la transmission.

« Veuillez agréer, etc. »

17 novembre 1878.

Mon cher père, je t'envoie l'admirable médaillon que Préault a fait de ma tante. Il faut le faire placer de manière que le côté gauche soit légèrement dans l'ombre et le côté droit dans la lumière...

1er janvier 1879.

Mon cher père, je t'envoie cinq cents francs, dont tu consacreras une partie à terminer les affaires du mausolée. Tu remettras cinquante francs à Bénedetta et vingt francs à Léon, plus cent francs à ma maman et un louis à Miette. Le reste te servira à tes menus plaisirs...

L'année s'annonce bien : il fait un temps charmant, je me porte comme il y a quinze ans : j'en aurai, d'ailleurs, bientôt besoin ; car je prévois que ma besogne va redoubler et je ne suis pas sans appréhension sur les difficultés qui se préparent. Mais, bast ! nous en avons vu d'autres, dont nous sommes heureusement sortis !...

Léon m'a écrit une jolie lettre, dont je le remercie. Il a travaillé, c'est clair ; mais il ne me suffit pas qu'il soit septième sur trente-sept : il faut qu'il soit des trois premiers. Il faut l'exciter et le récompenser...

CHAMBRE
DES DÉPUTÉS
—
Présidence.

Paris, le 12 févrer 1879.

Mon cher père, je te remercie de tes bonnes lettres ; je ne suis pas tout à fait installé et je prévois que j'aurai, dans ce nouveau poste, bien des difficultés et bien du travail. J'espère, avec de l'énergie, me tirer d'affaire, non sans de gros sacrifices.

25 février 1879.

Mon cher père, j'ai reçu ton portrait qui est fort ressemblant et que j'ai placé dans ma chambre à coucher...

Je suis toujours très absorbé, mais bien portant. Je vous désire tous en bonne santé et vous embrasse à la file.

LÉON GAMBETTA.

18 mars 1879.

Cher père, je ne veux pas manquer à ma plus douce et plus ancienne coutume, celle de te souhaiter ta fête qui vient demain. Je t'envoie donc mes meilleurs souhaits pour ta santé, ton repos, avec le vœu sincère et filial que tu puisses goûter encore longtemps le plaisir de cultiver ton jardin, comme disait si finement ce Voltaire que tu aimes tant à lire et à relire...



Photo. Carjat

GAMBETTA en 1882

Paris, le 4 avril 1879.

Mon cher père, je te réponds à la hâte, pour te remercier de tes bonnes paroles et du doux souvenir que tu évoques de ma chère tante, dont la mémoire m'est toujours présente. Je vous recommande bien à tous de toujours soigner et parer sa dernière demeure...

Quant aux diverses recommandations que tu m'as adressées, cinq en huit jours, permets-moi de te dire que c'est trop et que tu te laisses aller à accueillir trop vite les demandes. Je ne peux ni ne dois envisager toutes ces sollicitations...

Ce 20 août 1879.

Mon cher père, enfin, me voici libre et en villégiature. J'en profite pour réparer mon pauvre diable de corps, fort éprouvé par les fatigues de la session. La marche, le sommeil, le repos, le grand air, le tout à haute dose, auront vite fait de me remettre en bon état.

Je te remercie de ton excellent envoi de citrons ; j'en fais une effrayante consommation...

Paris, ce 3 janvier 1880.

Mon cher père, après bien des tribulations et des traverses, nous voici sortis d'affaire. Mais j'y ai gagné une grande lassitude d'esprit et de corps : ma bronchite est revenue, plus dure que jamais, et me voilà condamné à garder la chambre.

Il me serait impossible d'aller vous voir et de vous embrasser cette année ; il fait trop froid et j'ai des vacances trop courtes.

J'ai pensé qu'aussitôt qu'il fera un peu plus beau, tu viendras me voir toi-même ; je t'enverrai ce qu'il faudra pour le voyage.

En attendant, soigne-toi, porte-toi bien, embrasse maman et crois-moi toujours ton fils dévoué,

Léon Gambetta.

Paris, ce 17 mars 1880.

Mon cher père, je sais bien que j'ai grand tort de ne pas t'écrire à de moins longs intervalles ; mais je suis victime des nécessités terribles qui pèsent sur ma vie, toujours dominée par les événements et les affaires.

Heureusement, il y a des dates, des jours, qui servent de points fixes, de haltes dans ce tourbillon et où je ressaisis ma liberté pour quelques minutes ; le 19 mars, chaque année, est un de ces moments de répit, où je me tourne vers toi pour t'envoyer toujours l'expression de ma piété filiale et de mon inaltérable affection.

Je ne suis pas, d'ailleurs, très bien portant : j'ai trop travaillé cet hiver, trop peiné, et je paye le tribut annuel à ma bronchite plus durement que d'habitude. Je vais pouvoir me reposer dans quelques jours et je te manderai de mes nouvelles de ma station de repos...

Paris, ce 5 avril 1880.

Mon cher père, ta bonne lettre m'a été au cœur, et je t'en veux remercier sur l'heure. Je ne suis pas autrement souffrant depuis que je peux goûter quelque repos ; mais je ne suis pas encore satisfait de moi. Je compte, toute-

fois, être en bon point pour la reprise des travaux de la session et je crois bien que les forces me seront plus que jamais nécessaires.

Ce que tu me dis de maman m'a fait beaucoup de peine : j'aime à croire que le printemps et la distraction lui rendront sa bonne humeur et la santé dont elle a joui jusqu'à ce jour.

Je t'envoie, ci-inclus, un billet de cinq cents francs pour que vous puissiez vous donner quelques petits agréments...

Paris, ce 13 avril 1880.

Cher père, je vais de mieux en mieux, et je suis tout à fait sûr d'être remonté et en bonnes dispositions pour la rentrée.

Je t'envoie cent francs pour la route de Varase ; mais si tu juges qu'il faudrait en faire autant pour *Celle,* je suis tout disposé à le faire...

18 mars 1881.

Mon cher père, tu sais qu'il me serait très cruel de manquer à la douce habitude de te souhaiter ta fête à chaque printemps. C'est pour moi un moment de consolation au milieu des tourments de ma vie, qui vont grandissant avec ma situation. Je ne me plains pas, d'ailleurs ; mais je suis de plus en plus absorbé, confisqué par les affaires et je ne vois pas d'éclaircie, d'ici longtemps, pour me reposer, ne fût-ce que quelques jours.

Je pense que votre vie à tous s'écoule tranquillement et heureusement, loin du tumulte ; soyez assurés qu'en dépit de mes longs et involontaires silences, je vous aime

tous bien. Je t'embrasse, cher père, et je te souhaite ta fête comme il y a trente ans.

Ton fils,

LÉON GAMBETTA.

14 mai 1881.

Mon cher père, j'ai éprouvé une vive joie en recevant ton portrait par M. Robert : il est tout simplement admirable et je suis le plus heureux des fils d'avoir sur ma table de travail la bonne image de mon père.

Je te prie de venir à Cahors pour le 25. Tu descendras à l'hôtel des Ambassadeurs, où je serai moi-même le 25...

Paris, 14 août 1881.

Cher monsieur Cacault,

Je ne peux que répondre à votre démarche de la manière la plus catégorique ; je n'ai jamais conseillé à personne, et pas plus à M. de Soubeyran qu'à tout autre, de traiter et de souscrire des emprunts d'État, — ceci pour vous servir de démenti, si besoin est, comme vous me le dites.

Bien cordialement,

LÉON GAMBETTA.

17 août 1881.

Mon cher père, voilà bien longtemps que je ne t'ai rien écrit ; mais tu dois voir par les journaux à quelle terrible besogne je me suis attelé depuis le voyage de Cahors. Malgré tout, je suis très dispos, mieux portant, plus fort que je n'ai jamais été. J'ai confiance que je confondrai

tous mes ennemis avant peu et qu'enfin je pourrai prendre quelques semaines de repos...

PRÉSIDENCE
DU CONSEIL
—

Paris, le 17 novembre 1881.

Mon cher père, enfin, après bien des peines et des déboires, je trouve une minute pour t'embrasser et te demander de vos nouvelles à tous.

J'ai été forcé, le mot n'est pas trop fort, de me mettre ce terrible fardeau sur les épaules [1]. Je ferai mon devoir, tout mon devoir jusqu'au bout, et, pourvu que la santé me reste, je compte bien, à force de travail, ne pas demeurer au-dessous de la tâche. Je n'énumère ni les difficultés, ni les périls : ils sont innombrables; je me fie à la destinée et à ma passion du bien public. Le reste à la garde des dieux, s'il y en a.

Je vous embrasse tous. Ton fils,

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 1er janvier 1882.

Mon cher père, enfin, je peux trouver le temps de t'envoyer, comme chaque année, deux lignes de mon écriture. Je les trace pour exprimer tous les vœux que je fais pour vous conserver tous les deux le plus longtemps possible. A travers la terrible vie que je mène, je jette, de temps à autre, un regard vers le foyer paternel et je rêve qu'un jour je pourrai y jouir en paix d'un repos bien gagné, en ayant encore autour de moi mes deux bons vieux qui,

[1] La présidence du Conseil.

moins fatigués que moi-même, pourront encore me donner les consolations et les soins qu'ils n'ont jamais marchandés à ma jeunesse. Je vous embrasse tous deux mille et mille fois et suis pour la vie le fils de vous qui vous aime,

LÉON GAMBETTA.

Dimanche, 19 février 1882.

Mon cher père, me voici de retour, hélas ! bien plus tôt que je n'aurais voulu, de cette belle terre d'Italie et installé à moitié rue Saint-Didier[1]. Je te remercie, ainsi que toute la maisonnée, de votre aimable accueil et j'ai emporté une franche joie de vous avoir tous trouvés joyeux et en santé. N'était la foule ennuyeuse des visiteurs, je serais encore au milieu de vous ; mais le diable qui dirige ma vie malgré moi s'y oppose et on n'imagine pas à quel point il m'est difficile de me faire un jour de vrai repos et de silence.

Je suis allé ainsi jusqu'à Gênes, chassé des divers points de la Corniche. Toutefois, le voyage a été délicieux. Je ne veux pas oublier de te dire qu'à la gare de Celle-Ligure le sénateur général Pescetto est venu me serrer la main, causer cordialement quelques minutes et s'informer de ta santé.

[1] Alfred Barbou a écrit, après avoir rappelé la chute grandiose de Gambetta, descendu volontairement du pouvoir au bout de trois mois à peine de ministère : — « Il se retira avec dignité, quittant le pouvoir avec autant de simplicité qu'il l'avait accepté et s'en fut demeurer rue Saint-Didier, 57, à côté de la maison de Victor Hugo. Les bonapartistes l'avaient accusé de se baigner, au Palais-Bourbon, dans la baignoire d'argent du duc de Morny ; les mêmes bonapartistes lui reprochaient d'avoir acheté avec le produit de ses vols un magnifique hôtel. Cet hôtel était une maisonnette de deux étages, qu'il louait environ trois mille francs. »

A Gênes, j'ai aussi vu un jeune homme de Sestri, nommé David Gambetta, professeur très aimable, très intelligent, et qui m'a fait le plus grand plaisir. Il doit aller te dire bonjour à Nice.

Ici, rien à dire de la politique : c'est une crise de fièvre putride. Je laisse passer.

A bientôt ! Je vous embrasse tous.

LÉON GAMBETTA.

LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
53, rue de la Chaussée-d'Antin.

—

CABINET DU DIRECTEUR POLITIQUE

—

Paris, le 17 mars 1882.

Mon cher père, ce n'est jamais sans une douce émotion que je me retrouve, chaque année, à la veille de cette fête de famille, à laquelle il me semble bien n'avoir jamais manqué au milieu de mes plus terribles préoccupations. Oui, cher père, je te souhaite du fond du cœur ta bonne fête, comme aux premières heures de mon enfance, avec la même effusion et la même piété filiale. Nous avons connu de mauvaises années ; mais elles ont toutes, néanmoins, présenté une journée de bonheur : c'était la fête du père adoré qui, plus vigoureux que nous tous, restera de longues années encore pour notre joie et notre affection.

Je ne peux pas oublier le souvenir de ma bonne tante dans cette évocation de tout le passé ; et c'est avec bonheur que je la rappelle en t'envoyant l'expression de ma profonde reconnaissance et de mon inaltérable affection.

Toujours ton fils dévoué,

LÉON GAMBETTA.

1er avril 1882.

Mon cher père, je suis bien en retard pour répondre à ton aimable lettre ; mais voilà que la besogne me reprend à corps perdu et que je n'ai pas plus de loisirs que par le passé.

Heureusement, j'ai eu de tes bonnes nouvelles par mon excellent ami, M. Camille Depret, qui a été bien enchanté de l'accueil que tu lui as fait. A ce propos, tu me demandes son adresse ; la voici : C. Depret, 26, rue Jacob, à Paris.

J'aime à croire que tu ne te ressens plus du tout de ton accident. C'est un avertissement de prendre des précautions et de ne pas toujours user de ta vigueur comme un simple jeune homme. Nous avons tous tant envie de te garder encore un siècle qu'il nous est bien permis d'intervertir les rôles et de te faire, de temps à autre, la morale...

Paris, le 13 avril 1882.

Je profite du départ de mon ami Paul Detot pour t'envoyer de mes nouvelles, qui sont bonnes ; je prends le temps et les hommes en patience. Tu connais mon système : tout vient à point à qui sait attendre. J'attends.

Je suis enchanté de te savoir complètement guéri de ton accident et, en te renouvelant mes félicitations, je renouvelle aussi mes avis d'être plus prudent et moins jeune.

M. Depret a été très sensible à ta bonne attention et à ta charmante lettre ; c'est un vrai ami et qui le restera, ce qui, par le temps qui court, est assez précieux...

A Marcellin Pellet.

Paris, ce 8 mai 1882.

Mon cher ami, c'est avec la plus vive joie que j'ai reçu la bonne nouvelle[1] et, n'était l'heure avancée de la nuit où elle m'est parvenue, je serais allé vous porter mes félicitations.

Veuillez assurer votre chère compagne de mes sentiments dévoués à la plus nombreuse postérité qu'elle voudra vous assurer, sans préférence de sexe; car elle ne vous donnera jamais que des patriotes. Bon sang ne peut mentir.

Je vous embrasse sur les deux joues.

LÉON GAMBETTA.

6 juin 1882.

... Je ne peux assez dire combien je suis accablé de tribulations de tout ordre, depuis deux mois. Heureusement, comme tu le dis, le coffre est bon et je sortirai de tous ces horribles tracas...

Les Jardies, où Gambetta allait mourir avec l'année en cours, n'étaient pas le somptueux domaine qu'ont imaginé ses adversaires. Il fut acheté cent mille francs, le 20 juin 1882, par Depret, pour le compte de Gambetta, qui s'engageait à le payer dans le délai d'un an. Après sa mort, ce fut Alexandre Léris qui, au nom de la famille, effectua le paiement, le 4 juin 1883, et donna l'habitation et ses dépendances aux amis de Gambetta, pour y perpétuer une sorte de Musée du

[1] Celle de la naissance de sa fille Antoinette, aujourd'hui Mme Pol Neveux.

Reçu de Monsieur Léris la somme de cent quatorze mille cinq cent vingt cinq francs 60 c. pour argent en capital et intérêt de la présente obligation. Paris le 4 Juin 1883

C. Depret

10c

Mon cher Depret,

Je vous remercie de toute la peine que vous avez prise pour me procurer l'acquisition de la propriété [illegible], et surtout de la rapidité que vous avez apportée à la conclusion de cette affaire, en me avançant la somme principale du prix devant avec les frais et honoraires s'élevant ensemble au total de cent neuf mille deux cents trente et un francs que je vous rembourserai d'ici un an.

Enfin, depuis, je vous [illegible]

le petit [illegible]

Bien cordialement à vous

Léon Gambetta

Paris le 20 juin 1882.

Chez vous rue Jacob 26.

[illegible]

fr 109,231

Gambetta avait emprunté à son ami Depret la somme destinée à acheter les Jardies. Ce fut, à sa mort, la plus grosse dette de son passif : elle fut soldée par Alexandre Léris.

souvenir, après avoir vendu les terrains afin d'alléger les charges de la succession[1].

[1] Voici le premier acte constitutif de cette donation, régularisée ensuite :

— « Les soussignés, M. Léris, receveur des finances, demeurant avenue Daumesnil, 17, à Saint-Mandé, agissant tant en son nom qu'en celui de Mme Bénedetta Gambetta, son épouse, et de M. Gambetta père pour lequel il se porte fort ; — et MM. Depret, demeurant 26, rue Jacob, à Paris ; J. Guichard, demeurant 10, avenue de Messine, à Paris ; A. Ruiz, demeurant 18, rue Chauveau-Lagarde, à Paris ; agissant tant en leur nom qu'au nom de divers amis pour lesquels ils se portent forts, tous désireux de perpétuer le souvenir de Léon Gambetta au lieu même où le grand patriote a succombé, ont arrêté les conditions et dispositions suivantes :

I. — M. Léris cède gratuitement à MM. Depret, Guichard et Ruiz, agissant comme il est dit ci-dessus et qui l'acceptent, un emplacement sis à Sèvres, rue Gambetta, n°   , ainsi que la maison dite des Jardies existant sur ledit emplacement, lequel est d'une contenance totale d'environ vingt-quatre mètres sur cinq, soit trois cent soixante mètres carrés. L'emplacement cédé est, d'ailleurs, limité par le mur longeant la propriété sur la rue Gambetta et par une clôture de séparation d'une part, et, d'autre part, par deux lignes parallèles aux deux autres façades de la maison, l'une passant près du marronnier situé à côté de la porte d'entrée, l'autre par un piédestal en pierre à huit mètres environ de la maison.

II. — MM. C. Depret, J. Guichard et A. Ruiz, ès-noms qu'ils agissent, s'obligent :

1° A faire les dépenses nécessaires pour conserver perpétuellement, sur l'emplacement qui vient de leur être cédé par M. Léris, le souvenir de la mort de Léon Gambetta ;

2° A constituer le capital qui sera nécessaire pour que les revenus de ce capital suffisent à l'entretien et aux réparations de ce qui sera fait ou créé audit emplacement.

III. — Une commission composée de MM. Spuller, Ranc, Proust, Etienne, décidera les dispositions à prendre et à exécuter dans le plus bref délai possible pour l'accomplissement des engagements pris par MM. Depret, Guichard et Ruiz, suivant l'art. II précédent.

IV. — Après exécution de ce qui aura été décidé par la commision susdite, l'emplacement dont la cession est faite par M. Léris et le capital, dont les revenus seront affectés à l'entretien et aux réparations, seront cédés gratuitement par MM. Depret, Guichard et Ruiz ès-noms, soit à la commune de Sèvres, soit à l'Etat, à la condition que la chose cédée reste une propriété inaliénable et que les cessionnaires définitifs se chargent de sa conservation.

V. — Le présent sous-seing privé sera réalisé par devant notaire

LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
53, chaussée d'Antin.

—

CABINET
DU DIRECTEUR POLITIQUE

—

Paris, le 6 juillet 1882.

Mon cher père, j'ai reçu tes bonnes lettres, je t'en remercie, et si je ne t'écris pas plus souvent, c'est le temps qui me manque ; je n'ai jamais, même au pouvoir, été plus accablé de besognes de toute espèce.

J'espère d'ici quelques semaines pouvoir te faire passer une petite somme ; je travaille dans ce but ; mais les temps sont devenus très durs pour moi. Quand maman sera ici, je tâcherai de lui mettre aussi quelque chose dans l'escarcelle ; la bonne volonté ne m'a jamais manqué ; mais je n'ai jamais su compter et j'ai beaucoup sacrifié aux exigences, aux mille contributions de ma vie publique ; j'en ai toujours été récompensé par l'ingratitude ou la trahison. N'importe, je ne regrette rien, n'ayant jamais agi que dans l'intérêt supérieur de mon parti ; le jour de la justice viendra tôt ou tard ; s'il ne se lève qu'après ma mort, je n'en aurai nulle rancune, nul dépit. J'ai confiance dans l'histoire et quand c'est d'elle seule qu'on attend le jugement suprême, les diffamations, les calomnies passent sans vous effleurer ; et puis, il y a pour la conscience d'un honnête homme un si haut plaisir dans le mépris des hommes que cela suffit pour

dans le délai de trois mois, en la forme qui sera jugée nécessaire.
Fait triple à Paris, le vingt-deux décembre mil huit cent quatre-vingt-trois.

Lu et approuvé :

Léris, Depret, J. Guichard, A. Ruiz.

tout supporter sans faiblir, pourvu que le but soit atteint.

Je t'embrasse en fils dévoué.

LÉON GAMBETTA.

Paris, le 11 juillet 1882.

Mon cher père, j'avais reçu une lettre de maman, m'annonçant son arrivée. Je suis allé la voir chez Bénedetta : je l'ai trouvée fatiguée de la route ; elle a éprouvé, par suite de la trépidation du chemin de fer, très probablement, un étourdissement qui lui a causé une sorte de syncope ; mais, quand je suis arrivé près d'elle, elle était déjà remise. Elle a été si contente de nous voir tous réunis qu'elle a retrouvé vite ses forces et ce ne sera qu'un accident sans conséquence, de l'avis des médecins ; le docteur qui soignait la famille et le bon Fieuzal, qui demeure dans le voisinage, sont d'accord là-dessus.

Je viens de la quitter en bon sommeil ; j'irai la revoir demain matin, de très bonne heure, et je t'enverrai des nouvelles. Séparés et si loin, sachant par expérience combien on est inquiet à distance, j'ai pris sur moi de te télégraphier hier. Je te recommande bien d'avoir confiance en moi ; je la soignerai aussi bien que toi-même, si c'est possible, et tu n'auras pas à te tourmenter, cher père, sur notre bonne et excellente maman...

Paris, 15 juillet 1881.

Mon cher père, je profite du départ de Joseph Arnaud pour l'Italie et de son passage à Nice pour t'envoyer quelques nouvelles de ma chère maman.

Comme je te l'ai déjà écrit, le voyage l'avait beaucoup

fatiguée et avait amené une crise nerveuse dont les suites ont pu être immédiatement conjurées par les soins éclairés et dévoués dont on l'a sur le champ entourée. Grâce à cette promptitude de secours, elle a pu traverser les premières phases de la maladie. Aujourd'hui, elle est encore très faible ; mais tout fait espérer qu'elle reprend peu à peu des forces.

Il ne faut donc pas t'exagérer la gravité de la situation, malgré son mauvais état de santé antérieure et l'âge, qui est toujours un élément de complication quand il est assez avancé.

Aussitôt qu'un mieux définitif sera assuré et que les médecins se seront prononcés à ce sujet, je la reconduirai moi-même à Nice, près de toi, qu'elle n'eût pas dû quitter par cette chaude saison et dans l'état de tremblement nerveux où elle se trouvait depuis déjà quelque temps.

19 juillet 1882.

Mon bon père, je tiens à te tenir exactement au courant de la situation de notre chère maman. Sans que rien puisse nous faire redouter une issue funeste de sa maladie, il faut, à son âge, tenir compte des moindres incidents dont la réunion, sous l'influence de la débilité générale de sa constitution, prennent tous les jours une importance plus alarmante. La fièvre augmente d'une façon constante ; son pouls, d'ordinaire assez faible, bat près de cent pulsations à la minute ; sa tête s'embarrasse et, par moments, sa pensée se trouble. Evidemment, il y a une congestion à redouter du côté du cerveau ; on lui a mis, hier soir, un appareil à glace sur la tête pour combattre les progrès de l'inflammation. La température,

très variable, du moment, qui passe de la plus lourde chaleur d'orage à des refroidissements subits, agit assez vivement sur l'état de la malade.

Les soins, les précautions de toute nature sont prodigués pour éviter toute surprise ; mais tout cela m'inquiète beaucoup et je regarde comme nécessaire de t'en prévenir. Tu es un homme de sang-froid, de courage, de philosophie, à qui on doit la vérité. Je considère comme un devoir de te la dire, convaincu que ta raison est à la hauteur de ces tristes réalités de la maladie, à laquelle nous sommes tous soumis.

Je t'écrirai tous les jours ; confie-toi pleinement à moi. Ne t'inquiète pas de ta séparation. Je veille et je peux bien t'assurer que rien ne sera négligé pour protéger les restes d'une vie qui nous est si chère [1].

[1] Le lendemain, la mère de Gambetta était morte. Emmanuel Arène écrivait, le 1er janvier 1884 :

— « ... De tous les souvenirs qui viennent, dans cette cruelle journée, se presser dans mon esprit, il en est un qui se détache plus vivant et plus triste encore au milieu des autres : c'est le souvenir de Gambetta au lit de mort de sa mère, de Gambetta s'échappant de la Chambre, où il venait de prononcer un de ses plus admirables discours, pour courir à la petite maison de Saint-Mandé, où la pauvre vaillante femme se mourait. Quel drame poignant que cette scène ! C'était au fort de la question d'Egypte, de cette malheureuse question qu'il avait tant à cœur et qui, très certainement, a abrégé sa vie. Sa mère était arrivée à Paris et, en arrivant, avait été frappée d'une attaque de paralysie. Deux fois par jour, le matin et le soir, Gambetta, fou de douleur, allait s'asseoir près d'elle : le jour, son devoir l'enchaînait à la Chambre et il était là, à son banc, suivant, avec son cœur de patriote et de Français, la grave discussion engagée, et obsédé, malgré tout, par sa douleur intime, redoutant à chaque instant quelque fatale nouvelle et poursuivi par la vision de sa chère bonne vieille qui, à l'autre bout de Paris, agonisait péniblement, se retenant à la vie de toutes ses forces, comme si elle eût compris qu'il fallait qu'il parlât...

« La mort vint assez tard pour que Gambetta, surmontant ses angoisses, comprimant son cœur qui saignait, pût monter à la tribune et prononcer son admirable discours sur l'Egypte, le dernier

A demain, cher père! Bon courage! et crois-moi ton fils dévoué qui t'aime tendrement; car tu es bien le meilleur des pères. Je t'embrasse.

LÉON GAMBETTA.

Paris, ce 29 juillet 1882.

Mon cher père, j'ai reçu ta bonne lettre ce matin et je me hâte d'y répondre. Je trouve enfin un moment de liberté depuis mon retour. Il est tard; nous sortons de la Chambre, où nous avons enfin fait justice, à une formidable majorité, de ..... Il y a eu une minute de pudeur durant laquelle le cabinet ..... a trépassé.

J'ignore ce qui va sortir de là; mais tout vaut mieux que la présence au pouvoir de ..... Nous tâcherons de nous entendre avec ceux qui vont venir et de faire, s'ils le veulent, l'unité du parti républicain...

Je regrette bien de ne pouvoir être près de toi et je n'ai jamais plus cruellement senti le joug politique. Heureusement, ma bonne sœur est près de toi et tu as tant de courage que je compte bien te voir triompher de tes dou-

qu'il ait prononcé et qui restera comme un superbe chant du cygne, éclatant et magnifique! Quand il eut fini, comme les applaudissements crépitaient toujours, je le vois encore se précipitant en voiture et courant à Saint-Mandé. Nous l'accompagnâmes avec Etienne; nous arrivâmes avec lui, et je verrai toujours l'homme qui venait d'électriser la Chambre, le merveilleux orateur dont la parole ardente résonnait encore sous les voûtes du Palais-Bourbon, le grand politique qui, à cette heure même, était dans toutes les bouches, dont le discours était télégraphié aux quatre coins du monde, je le verrai toujours près de ce petit lit de fer, loin de tout ce bruit qu'il venait de soulever, sanglotant comme un enfant, réchauffant dans ses mains les mains déjà froides de sa mère, et de cette même voix, si puissante tout à l'heure, et maintenant si tendre, si douloureuse, appelant : « Maman! maman! » la pauvre vieille adorée, qui ne pouvait plus l'entendre!... »

leurs. Le temps marche vite et nous nous retrouverons bientôt.

Je t'embrasse sur les deux joues. Ton fils,

LÉON GAMBETTA.

Paris, 15 août 1882.

Mon cher père, je suis prêt à suivre ponctuellement ton itinéraire et, le jour où tu me donneras rendez-vous chez le bon M. Defaudon, je serai présent. Dis-moi par le retour du courrier ce que tu as besoin que je t'envoie pour le voyage de Nice à Lyon.

Je ne me suis pas encore remis de mon rhume : il fait toujours ici un temps exécrable : pluie, vent, froid, on n'a jamais vu pareil été ; c'est à croire que, par suite de la corruption générale, les mots ont changé de sens et que l'été n'est plus qu'une façon bizarre de désigner l'hiver.

Je vois que ta santé est bonne et que surtout ton courage, ta fermeté de philosophe te permettent de supporter sans faiblir la perte que nous avons si cruellement faite.

Nous avons, du moins, la consolation de penser que la fin de notre chère maman a été la plus douce possible et qu'elle est sortie de la vie sans souffrance, comme si elle s'endormait, la tâche terminée. Ce souvenir me reste doux dans l'âme et j'espère que le récit que je t'ai fait de cette transition pleine de sérénité de notre mère vers un autre état n'est pas de nature à te laisser une autre impression.

Nous la sentirons toujours présente au milieu de nous, et nous pourrons en parler toujours avec bonheur, sans émotion amère. Comme tu le dis si bien : « Si nous allions la voir rentrer ! »

Allons, bon courage, cher père, et à bientôt !

Je t'embrasse ainsi que ma chère Bénedetta que j'aime tant.

Ton fils dévoué,

LÉON GAMBETTA.

Paris, 18 août 1882.

Ma chère sœur, j'ai eu ce matin à déjeuner Alexandre et le charmant petit Jules[1]. Je les ai gardés tout l'après-dîner ; le petit est parti chargé de cadeaux que je lui ai remis de la part de Mme Arnaud qui, en quittant Paris, m'avait chargé de toutes sortes de chinoiseries pour mon neveu.

Je te remercie de ta bonne lettre et te prie de me tenir de temps à autre au courant de ta vie, des impressions de papa; de mon côté, je t'enverrai des nouvelles de notre petite tribu de Saint-Mandé.

J'attends avec une certaine impatience le moment d'aller en Suisse avec père ; car, par le temps exécrable qu'il fait à Paris, je m'ennuie à périr.

Paris, ce 7 septembre 1882.

Mon cher père, enfin ! l'heure de la liberté a sonné : je pars demain matin à 8 h. 55 pour Lyon où je coucherai le soir. Samedi matin, je prendrai une voiture et viendrai te rejoindre chez l'ami Defaudon, pour déjeuner, avec Cendre. Nous nous arrangerons là pour partir le dimanche matin pour Genève et Clarens, où on nous attend à dîner chez Mme Arnaud.

[1] Jules Léris, le troisième fils de sa sœur.

J'ai vu hier Léris et le petit Jules; tout le monde est en très bonne santé et je suis chargé de leurs tendresses pour toi.

Attends-moi les bras ouverts; j'ai hâte de t'embrasser.

Ton fils qui t'aime,

LÉON GAMBETTA.

A Eugène Etienne.

Paris, ce 25 septembre 1882.

Mon cher ami, j'ai reçu votre télégramme et votre lettre en Suisse d'où m'ont chassé la pluie et la neige, et c'est de Paris que je vous envoie toutes mes félicitations pour avoir échappé à l'horrible danger qui vous a assailli dans le golfe de Valence[1]. C'est surtout quand on a tremblé dans le fond de son cœur pour la vie de ses amis qu'on a mesuré toute l'affection qu'on leur porte, et je vous assure, épreuve faite, que je vous aime bien vivement.

Vous voilà en pleine campagne africaine; ne vous fatiguez pas trop. Répandez autour de vous la bonne parole, la confiance dans les inévitables destinées de la République que nous ferons forte et glorieuse, en dépit des sottes criailleries d'une minorité impuissante, qui ne doit de ne pouvoir exhaler sa bile qu'aux efforts que nous avons faits depuis dix ans pour lui rendre la parole.

Tout ce bruit tombera, toutes ces outrecuidantes personnalités seront dégonflées par le bon sens populaire : la vraie France républicaine aura son jour et il ne restera dans la mémoire du peuple que le souvenir des

1. Le député d'Oran venait d'échapper à un naufrage.

services rendus. Vous êtes de ceux sur lesquels il a le droit de compter, et moi aussi : cette double espérance me fait du bien et m'aide à supporter une absence que toute autre raison que le service public me rendrait très cruelle.

A bientôt, toutefois, et croyez à tous mes sentiments d'amitié.

LÉON GAMBETTA.

P.-S. — J'ai présenté vos hommages à Mme Arnaud, qui a été très touchée, a parlé fort bien de vous. Je crois que vous voilà en très bon prédicament de ce côté.

Avez-vous vu le colonel Négrier ?

Paris, le 30 octobre 1882.

Mon cher père, je reviens de la campagne de Mme Arnaud, dans l'Yonne, un peu enrhumé, très reposé de corps et d'esprit, et prêt à reprendre le harnais parlementaire. Je suis chargé de t'envoyer les amitiés de tous mes hôtes qui te souhaitent une bonne santé et envient le climat sous lequel tu habites...

Je te recommande la discrétion sur mon projet de mariage[1]. Tu dois en avoir parlé à quelqu'un, car l'agence Havas a reçu de Nice une dépêche dans laquelle on annonçait mon mariage ; j'ai fait supprimer la dépêche ; mais évidemment on était informé là-bas et je ne m'explique pas bien comment, car tu es la seule personne à qui j'en aie parlé.

Je fais tous mes efforts pour décider mon amie à se

[1] Avec Mme Léonie Léon, dont il espérait avoir enfin vaincu la résolution de vivre dans l'ombre, volontairement effacée.

résoudre et je crois bien avoir fait quelques progrès, grâce surtout au récit que je lui ai fait de ta joie en apprenant pareille nouvelle; mais je n'ai pas encore triomphé de ses scrupules et de sa résistance : il faut donc des ménagements et surtout éviter la publicité.

Crois que je ne serai réellement heureux que le jour où je pourrai te dire que le consentement est obtenu : tu seras la première personne à qui je me ferai un devoir de l'annoncer.

En attendant cet heureux jour, que je presse de toutes mes forces, écris-moi le plus souvent que tu pourras ; tes bonnes lettres, où respirent toute la sagesse et la délicatesse de ton âme, me font le plus grand bien. Si je ne réponds pas toujours exactement, ne te décourage pas et écris toujours.

Ménage ta santé et aime-moi comme je t'aime.

Je t'embrasse.

Ton fils dévoué,

Léon Gambetta.

C'est par cette confidence que nous terminons notre choix des lettres intimes de Léon Gambetta ; nous avons, on le voit, publié celles où il se montre dans toute la simplicité grandiose de son cœur. Le reliquaire de sa famille contient encore beaucoup de billets et de pages où brille surtout le généreux génie de sa bonté presque surhumaine ; mais les mains pieuses qui les feuillettent parfois referment discrètement ici le livre où l'âme du grand tribun, se racontant elle-même, éclaire encore, dans toute leur pureté désintéressée, les actes historiques de sa vie.

Cinq mois après sa mère, Gambetta allait entrer dans le recueillement de la mort.

VII

LA MORT DE GAMBETTA

Au plus fidèle de ses amis,

EUGÈNE ÉTIENNE.

Ce que je pleure à présent, je ne pourrais bien le dire que si j'avais l'honneur d'être Française et le bonheur d'être homme.

MARIE BASHKIRTSEFF.

Oui, la France, il l'a bien aimée :
Lors du formidable cartel
Il prouva que dans notre armée
L'honneur, du moins, n'est pas mortel.
La patrie, aux lâches sévère,
Idole des vaillants, peut faire
De ce monument son autel !

SULLY-PRUDHOMME.

VII

LA MORT DE GAMBETTA

Après les instants de découragement et d'amertume, — dont nous n'avons pu donner ici que des impressions volontairement écourtées, pour ménager la susceptibilité de certains survivants vénérables, — Léon Gambetta s'était, en quelque sorte, replié sur lui-même; il s'était réfugié, plus que jamais, auprès de l'admirable compagne d'une vie qui déclinait si vite. Et c'est ici que doit surgir, mystérieuse encore comme elle l'a voulu, moins imprécise toutefois que dans les légendes dont on voulut en vain la meurtrir, celle devant qui s'agenouilla le respect des meilleurs amis du grand patriote.

Mme Léon était la fille d'un colonel d'infanterie ; indépendante, douée d'une volonté forte dont la flamme brillait dans ses grands yeux, la frêle et menue jeune femme s'était rencontrée, pour la première fois, avec Gambetta, en septembre 1868. Après la guerre, elle s'attacha, pour ainsi dire, aux pas du tribun et s'ingénia à se trouver sur son chemin le plus souvent possible. Bien des fois, dans le compartiment du train qui l'amenait à Versailles, avec ses amis, Gambetta avait remarqué la voyageuse assise en face de lui, silencieuse, attentive à ses moindres paroles, fixant sur lui des regards dont il ne tarda pas à subir l'ascendant mystérieux.

Intrigué, mais prudent, inquiet peut-être, — car il était

déjà espionné et guetté par des adversaires tenaces et il ne l'ignorait point, — Léon Gambetta chargea deux de ses plus intimes familiers de savoir discrètement quelle était l'énigmatique admiratrice dont le silence l'impressionnait. Les renseignements furent rassurants : Mme Léonie Léon était libre ; elle élevait un enfant encore très jeune ; rien de suspect ne pouvait mettre en garde le tribun subjugué.

Ce que furent leurs heures intimes, des lettres publiées récemment nous l'ont appris.

Au moment où leur union allait être régularisée, à la veille du jour marqué par Gambetta lui-même pour en publier la nouvelle, un accident absurde, insignifiant, provoqua le drame suprême.

Ce matin-là, le 27 novembre 1882, le général Thoumas était venu voir Gambetta à Ville-d'Avray. A la fin de leur entretien, le tribun accompagnait jusqu'à la route le soldat pour lequel il avait gardé tant d'amitié lorsque celui-ci, sur le seuil de la villa, mit le pied sur une ordure : Diane, la chienne de chasse de Gambetta, s'était oubliée dans l'allée.

Mécontent, le maître des Jardies, — qui avait recommandé vingt fois à son jardinier de veiller sur la propreté du seuil et de mieux dresser l'animal dont il lui confiait la surveillance, — s'emporta contre l'incurie du valet négligent ; il avait, d'ailleurs, à se plaindre de lui et tolérait mal, depuis quelques jours, les défaillances de son service. Exaspéré par quelque répartie malsonnante, il signifia au domestique un congé formel et définitif...

Mais il avait gardé de cette algarade une sorte d'irritation fébrile qui allait jusqu'à l'énervement.

Un armurier de Paris venait d'envoyer à Gambetta, dans une boîte, deux petits revolvers, dont la manœuvre, le fonctionnement et le démontage spontané avaient alors l'attrait de la nouveauté. Une de ces deux armes, chargée encore, était demeurée en évidence sur le bureau. Gambetta la saisit machinalement et, la maniant avec une vivacité maladroite, la serra trop fort dans sa main. La pression fit partir le coup et la balle, labourant et traversant la paume, blessa le tribun.

Aujourd'hui encore, parmi les reliques du mort, on possède la boîte et les deux armes de l'armurier Claudin : l'une d'elles est chargée ; une seule douille est vide, dans le canon du barillet oxydé. L'arme est telle qu'elle tomba de la main blessée de Gambetta...

On sait combien des excès de précaution immobilisèrent le grand orateur, dont la corpulence s'accommodait pourtant si mal d'un repos forcé. Dans sa jeunesse, il avait eu une première atteinte de pérityphlite ou d'appendicite. Étudiant à Paris, le 6 juillet 1857, il écrivait à son père :

— « Pour moi, je viens, pendant quatre jours, d'être affligé de maux de ventre terribles. Tu sais que c'est pour moi une sorte de maladie chronique. A chaque nouvelle saison, c'est un nouveau tribut. »

Il en avait gardé une sorte de fragilité intestinale, qu'il soignait fort mal, d'habitude, mais qui était devenue plus grave à mesure que son embonpoint l'alourdissait de jour en jour. Personne, en lui prescrivant l'immobilité, n'avait songé à régulariser ses fonctions naturelles pour éviter les complications fatales. Le D[r] Fieuzal disait, plus tard, en pleurant, à l'un des plus proches parents de Gambetta, au sujet de sa maladie :

— « Nous l'avons laissé mourir à force de vouloir le guérir. Nous avons été comme un homme qui, ayant dans les mains un vase fragile d'un prix inestimable, le laisserait tomber et se briser à force d'avoir peur de le perdre ! S'il eût été un manœuvre, il ne serait pas mort. Sais-tu ce que nous avons tous oublié, pendant dix jours ?... Tout simplement de le faire aller à la selle !... Nous ne nous sommes jamais enquis, entends-tu bien, jamais, de ce détail !... Et, pendant onze jours, il n'a rien évacué !... De là l'inflammation mortelle ; un simple laxatif l'aurait certainement sauvé ! »

Gambetta lui-même disait à sa sœur, au cours d'une de ses visites, pendant sa maladie :

— « Vois-tu, Barnave, — c'était le petit surnom d'amitié qu'il donnait à M[me] Léris, — ils n'osent pas me soigner. Ah ! si j'étais un pauvre bougre, dans un hôpital quelconque, comme ils me guériraient vite ! »

L'obstruction qui détermina une perforation de l'intestin n'avait donc rien de commun avec la petite blessure, cicatrisée, guérie, de sa main blessée. Sur l'autre main, une sorte de dessin indélébile marquait le trajet du projectile et certains s'étonnèrent de ce graphique, plus visible encore sur l'épiderme exsangue du mort. C'était tout ce qui restait d'une démonstration faite à Gambetta lui-même par son médecin qui, le crayon de nitrate à la main, avait tracé ainsi, sans y prendre garde, le chemin de la balle minuscule.

*
* *

On a tout dit sur les circonstances de cette mort fatale ; peut-être ne sait-on pas, en dehors d'un cercle de familiers tous les jours plus restreint, comment ses intimes l'ont apprise. Le voici :

— Gambetta se portait si bien, le matin de sa mort, il était si gai, si radieux de pouvoir croire enfin à sa convalescence, si rassuré aussi par le bulletin de Lannelongue, que la prescription rigoureuse de ne pas recevoir lui était insupportable. Eugène Étienne, qui ne le quittait pas, fit répondre devant lui, à Fieuzal, que le malade reposait et ne pouvait admettre absolument personne, pas même un vieil ami comme lui.

— « Bah ! fit Gambetta. Il insiste, il part en voyage ; il veut me voir ; c'est tout naturel : laissez-le donc monter cinq minutes.

— Oui, consentit Étienne ; mais pas davantage. »

Le docteur Fieuzal entra. Le malade, rassuré, rayonnant de joie, le reçut avec affection ; il allait être cinq heures et demie... Son vieux camarade du Quartier Latin, installé au pied du lit, engagea une conversation très animée avec Gambetta ; celui-ci exprima son contentement de voir finir, dans quelques heures, une année qui lui avait été funeste. Tout allait recommencer si bien, le lendemain, par le temps radieux qu'il faisait. Et le grand politique riait aux éclats, en échangeant avec Fieuzal des propos en patois cadurcien

auxquels Étienne ne comprenait rien, sinon qu'il fallait en rire, de confiance, avec les deux amis très égayés.

Le temps passait; il allait être sept heures lorsque Gambetta, somnolent, exprima le désir de s'assoupir un peu. Fieuzal, qui semblait attendre ce moment, abrégea ses adieux au malade et se disposa à sortir en emmenant Eugène Étienne.

— « Vous ne voulez donc pas dîner? demanda celui-ci à Gambetta.

— Pas tout de suite; je voudrais d'abord m'assoupir un peu; je suis très bien. »

Et, comme les deux amis se retiraient sur la pointe des pieds, le malade, déjà tout ensommeillé, rappela Étienne :

— « Vous partez donc sans m'embrasser? lui dit-il en souriant.

— C'était pour ne pas vous réveiller, répondit le jeune député d'Oran en lui serrant les mains et en le baisant au front... Demain matin, je serai le premier à vous souhaiter la bonne année. »

Il avait été convenu, en effet, qu'il passerait la soirée en famille, à Paris, puisqu'on pouvait considérer enfin le « convalescent » comme tiré d'affaire.

— « Ah! mon bon ami! s'écria Étienne, quand il eut refermé la porte du cabinet de toilette derrière Fieuzal, — que je suis heureux! Enfin, il va bien; il est sauvé!

— Sauvé! fit douloureusement le médecin. Que dites-vous là?

— Mais, le bulletin de Lannelongue?... et vous-même, qui venez de le voir?...

— Oui, et de l'observer... Mon pauvre ami, ayons du courage : Gambetta va mourir! »

Le coup fut si rude, si imprévu pour Étienne, la figure du docteur Fieuzal, enfin hors de contrainte, était si bouleversée que son interlocuteur s'effondra, inerte et comme assommé, sur le parquet; aussitôt, la voix alarmée de Gambetta, réveillé en sursaut par le bruit, se fit entendre :

— « Qu'est-ce qu'il y a?...

— Rien, dit Fieuzal en rouvrant la porte et en riant ner-

veusement : c'est Étienne qui vient de glisser sur ton sacré parquet trop ciré et qui s'est étalé les quatre fers en l'air...

— Ah ! mon Dieu ! Il s'est fait mal ?

— Mais non !... Le voilà debout; et toi, dors un peu. A demain !... »

Et le docteur referma la porte, le cœur si serré qu'il n'aurait pu dire un mot de plus. Gambetta venait de retomber dans sa lourde somnolence.

Fieuzal ranima Étienne, lui expliqua son effrayant, son infaillible diagnostic et l'envoya, fou de douleur, à Paris, où il essaya vainement de rejoindre les intimes, dispersés en fêtes de famille ; il les fit prévenir comme il put : le numéro de la *République Française* était fait, les bureaux déserts. Étienne laissa des avis affolés, avertissant les siens, convoquant les amis; puis, il rentra aux Jardies un peu après neuf heures. Spuller, enfin prévenu, l'y précédait de quelques minutes...

Déjà l'agonie commençait. Gambetta les reconnut à peine. A minuit, il était mort.

Quand la sœur du grand défunt arriva, le matin du 1er janvier 1883, — elle habitait Saint-Mandé et l'un des intimes était allé la chercher en voiture, après avoir, au passage, déposé chez lui les cinq sacs où les amis avaient accumulé les papiers du mort, — Mme Léonie Léon n'était plus au chevet de Gambetta.

Elle s'était en quelque sorte murée dans son désespoir et dans sa solitude.

Mme Léris lui fit demander de la recevoir. Elle refusa. Plus tard, lorsque les scellés, qui avaient été apposés rue Saint-Didier, à Paris, et aux Jardies, à Ville-d'Avray, furent levés devant les héritiers, la sœur de Gambetta trouva dans un meuble, un « chiffonnier » placé à la tête du lit du défunt, des liasses de lettres classées avec soin, nouées de rubans de couleurs diverses. C'était toute la correspondance entre Léon Gambetta et Léonie Léon. Mme Léris chargea son mari de la remettre à l'amie inconsolable. En même temps, celui-ci lui demanda, au nom du père et de la sœur de Gambetta, si l'enfant que des indiscrétions de presse avaient, du vivant

du tribun, donné comme son fils, était bien du grand patriote.

— « Avant de me répondre, Madame, lui dit Léris, laissez-moi ajouter que j'ai reçu le mandat d'abandonner à cet enfant, s'il est de mon beau-frère, l'intégralité de son héritage. »

Mme Léon répondit qu'aucun lien du sang ne justifiait cette libéralité. Les amis de Gambetta lui offrirent alors, très discrètement, une rente viagère. L'amie du mort ne la refusa pas. Plus tard, soixante mille francs furent déposés à son nom, le 4 juin 1883, par les soins du liquidateur de la succession, à la Caisse centrale populaire (alors avenue de l'Opéra, 28) qui l'en avisa.

De leur côté, Scheurer-Kestner et les amis du tribun effectuèrent un second versement au crédit de Mme Léon ; la rente, de six mille francs, lui en fut servie jusqu'à sa mort.

Mme Léon ne sortit de son mutisme que lors des funérailles du grand mort. Elle adressa une dépêche au père de Gambetta pour insister auprès de lui et le décider à laisser ensevelir le corps à Paris.

L'amie du tribun n'a donc jamais été dans le dénuement. Après la famille, des amis ont veillé sur elle, malgré la solitude farouche où elle était comme recluse.

Quand elle voulut prouver qu'elle était réellement la femme « morganatique » de Léon Gambetta depuis dix ans, elle fit faire cinq copies de ses lettres les plus caractéristiques et les adressa à cinq amis du disparu. Tous les lui rendirent pieusement après les avoir lues. Plus tard, l'enfant qu'elle éleva, et qui est mort il y a une douzaine d'années, confia à l'un de ses patrons d'industrie un de ces cahiers intimes ; ils ont paru, naguère, en partie dans une revue.

Toute cette correspondance n'a pas été, comme on pourrait le croire, léguée à la sœur de Gambetta, qui l'avait, pourtant, si correctement fait remettre à la solitaire d'Auteuil.

Car Léonie Léon est morte à Auteuil, le 14 novembre 1906, à sept heures du matin, après une maladie très brève. Elle a été inhumée au cimetière Montparnasse, dans le caveau

de sa famille, auprès du colonel Léon, son père. Trois hommes l'ont accompagnée au cimetière : son notaire, M. Tollu, M. Pallain, gouverneur de la Banque de France, et le commandant Jouinot-Gambetta, fils de Mme Léris.

Un quatrième manquait, qui eût certainement été là s'il n'avait été absent de France depuis quelques jours et s'il eût pu prévoir, avant son départ pour Constantinople, la soudaineté de cette issue fatale : c'est M. Eugène Étienne, le plus fidèle ami de la morte et de Gambetta.

Ainsi disparaît un conte romanesque, dont la persistance a souvent irrité les amis du grand patriote.

Mme Léon était trop religieuse pour songer au suicide ; quant à l'hypothèse d'un meurtre de jalousie, elle est grotesque. Il est hors de doute que Gambetta s'est blessé *lui-même*. Dans l'instant qui suivit l'accident de Ville-d'Avray, le héros de la Défense nationale eut la préoccupation de mettre hors de cause celle qui était auprès de lui quand se produisit l'accident et dont le nom devait, selon son désir impérieux, demeurer absent, même des versions les plus rigoureusement officielles, durant la vie de la pauvre femme. Gambetta savait ce que l'esprit romanesque des foules, surexcité par les calomnies des uns et les insinuations des autres, peut broder de fables douloureuses et de mensonges agressifs.

Une autre légende, dont il faut faire justice, est celle de l'*énorme fortune* de Gambetta. Cette absurdité ne résiste pas au moindre examen. Un groupe d'amis dévoués avait cru mettre en lieu sûr et hors de sa portée l'argent provenant de la vente de ses parts de fondateur à la *Petite Republique française*.

Mme Adam, dans le dernier volume paru de ses Mémoires, donne les détails d'une opération fructueuse, mais presque vaine, qui occupa les derniers jours d'Edmond Adam :

— « ... Adam, nous dit-elle, veut consacrer (mai 1877) tout ce que le malaise qu'il éprouve lui laisse d'énergie aux affaires de la *Petite République*. Il est à peu près décidé que Donon va l'acheter. Adam a posé en principe que les actionnaires, les Dubochet, les Kestner, les Adam, reprendront

tout simplement les sommes qu'ils ont mises dans le journal et que Gambetta bénéficiera de la plus-value des actions, de l'achat du journal et des parts qu'il a eues à sa fondation, toutes ces valeurs n'ayant pas d'autre origine que la sienne propre : « Je veux, ajoute Adam, lui constituer une petite fortune indépendante et le sortir de la médiocrité dans laquelle il a vécu jusqu'à ce jour philosophiquement. »

Mais Gambetta avait pour l'argent une indifférence qui confinait au mépris. Insouciant de l'avenir, la main ouverte à tous, celui qui fut, en 1870 — et depuis — le « maître » de la France, le « dictateur » de la Défense nationale, l'un des auteurs politiques les plus rassurants de la fortune du pays, après avoir, comme ministre de la Guerre et de l'Intérieur, manié des centaines de millions presque sans contrôle, a vécu tout une existence médiocre, sans argent, même quand il toucha des traitements importants, aussitôt dispersés en libéralités dont enrageaient ses familiers sans pouvoir y mettre un terme; et il n'a laissé aux siens, avec des dettes éparses, — les Jardies notamment n'étaient pas payées, — qu'une succession de chef de bureau ou de petit notaire, malgré les arrangements financiers des Adam et des Ruiz.

Nous n'avons pas à parler, ici, des calomnies furieuses dont ses adversaires ont essayé de ternir sa mémoire. A l'irrésistible vigueur de ses coups, ils avaient tenté d'opposer jusqu'à des accusations infamantes. L'un de ses familiers nous a dit :

— « ... Un jour, je lui demandais pourquoi il laissait sans réponses toutes ces accusations; il me répondit, avec un haussement d'épaules : — Que veux-tu que je réplique? On m'a accusé dans un journal d'avoir fait mourir ma mère de chagrin (la pauvre femme vivait encore!)... Peut-on dire davantage? »

Gambetta mourut le 31 décembre 1882, au moment où minuit allait sonner : l'année la plus lourde peut-être, la plus cruelle à son cœur de patriote, la plus décevante à coup sûr, l'emmenait avec elle dans le néant.

Le lendemain, 1er janvier 1883, l'acte de décès était dressé en ces termes :

31 DÉCEMBRE 1882.
DÉPARTEMENT DE SEINE-ET-OISE.

MAIRIE DE SÈVRES

ARRONDISSEMENT DE VERSAILLES.

Du premier janvier 1883, à deux heures de relevée. Acte de décès de Léon-Michel Gambetta, âgé de quarante-quatre ans, député de Paris, né à Cahors (Lot) le deux avril mil huit cent trente-huit, décédé hier à minuit en son domicile, à Sèvres, rue du Chemin-Vert, n° 14 ; fils de Joseph Gambetta, âgé de soixante-dix-huit ans [1], propriétaire, demeurant à Nice (Alpes-Maritimes), et de Orazie Massabie, son épouse, décédée ; — le défunt célibataire. Les témoins ont été messieurs Eugène-Antoine-Marcellin Pellet, âgé de trente-trois ans, député du Gard, demeurant à Paris, rue de Babylone, n° 57, et Emmanuel Arène, âgé de vingt-sept ans, député de la Corse, demeurant à Paris, rue de la Bruyère, n° 36, tous deux amis du défunt. — Lesquels ont signé avec nous, adjoint au maire, faisant par délégation les fonctions d'officier de l'état civil, après lecture faite et le décès constaté par nous, soussigné.

Ont signé au registre : Marcellin Pellet, Emm. Arène, Mathieu, adjoint.

Les obsèques nationales de Gambetta furent — on s'en souvient toujours, parce qu'aucune autre cérémonie funèbre, dans le passé et dans la suite, n'a revêtu un caractère plus grandiose et plus poignant — la manifestation publique du deuil de toute la France patriote, sans distinction de partis.

Pourquoi le père de Gambetta, immobilisé à Nice par la vieillesse et la douleur, s'obstina-t-il à réclamer le corps de son fils, contre le vœu universel qui voulait lui élever, à Paris, un tombeau définitif ? — C'est ce que nous avons le

[1] Erreur : il avait dix ans de moins.

devoir de dire ici, au nom du vieillard disparu et de sa famille survivante.

Citons, d'abord, quelques-unes de ces dépêches innombrables qui vinrent, à Nice, adjurer Joseph Gambetta de laisser ériger dans la capitale la sépulture du glorieux tribun :

Gambetta père, Nice.

Ville-d'Avray, 2 janvier 1883, 2 h. 45 s.

Les obsèques nationales auront lieu à Paris, vendredi, à midi. L'invitation définitive est absolument réservée à votre décision.

LÉRIS.

Au même.

Paris, 3 janvier, 9 h. 20 m.

Les obsèques sont remises à samedi matin, dix heures, afin de permettre à la population de Paris d'honorer votre enfant, dont la dépouille mortelle est en ce moment déposée au Palais-Bourbon.

LÉRIS.

Mme Léris, chez Gambetta père, Nice.

Ville-d'Avray, 3 janvier, 2 h. 20 s.

Reçu ta dépêche. Le dépôt au Père-Lachaise n'étant que provisoire, je ferai partir le corps pour Nice à la date qui me sera fixée par père.

LÉRIS.

Gambetta père, Nice.

Paris, 3 janvier, 3 h. 15 s.

Permettez-moi de joindre mes instantes prières à celles qui vous ont été adressées pour obtenir que les restes de

votre fils soient momentanément déposés dans le caveau de la ville de Paris. La solennité des funérailles perdrait de sa grandeur à la précipitation du transport. Il sera toujours possible de prendre des dispositions définitives en rapport avec votre volonté. Prière de répondre télégraphiquement.

LÉONIE LÉON.

Gambetta père, Nice.

Paris, 3 janvier, 3 h. 15 s.

Au nom de tous les meilleurs amis de votre illustre fils, nous vous supplions de consentir à une inhumation provisoire à Paris. Une nouvelle solennité aurait lieu ensuite suivant votre désir. Nous vous prions instamment d'envoyer ce soir une dépêche à Spuller, 2, rue Favart.

PAUL BERT.

Spuller, 2, rue Favart, Paris.

— Ma résolution est *inébranlable*. Je veux que le corps de mon fils, après la cérémonie nationale qui peut néanmoins avoir lieu au Père-Lachaise, me soit rendu pour qu'il repose auprès de sa tante et de sa mère. Je préviendrai, demain matin, mon gendre Léris à ce sujet et je lui fixerai ultérieurement le jour de départ du corps.

GAMBETTA père.

Léris, les Jardies, Ville-d'Avray.

— Je me suis mis en rapport avec le préfet pour régler toutes les questions de détail, concernant les obsèques et le transport de mon cher fils. Je suis en tout point parfaitement d'accord avec lui. Le préfet adresse à l'instant un télégramme au ministre de l'intérieur, lui faisant connaître mes intentions. Allez à la place Beauvau ou écrivez au ministre : il vous donnera des détails.

GAMBETTA père.



Photo. Carjat

GAMBETTA sur son lit de mort

Monsieur,

Je comprends et je partage vos sentiments, votre malheur est incomparable, hélas je m'y associe. Mais songez à la mémoire de Léon Gambetta : laissez votre fils à Paris ; il le mérite comme homme illustre.

Je vous serre la main.

Victor Hugo

9 janvier 1883

VICTOR HUGO A GAMBETTA PÈRE.

A Gambetta père, Nice.

Monsieur, je comprends et je partage vos sentiments. Votre douleur est incomparable, et je m'y associe. Mais songez à la mémoire de Léon Gambetta : laissez votre fils à Paris; il le mérite comme homme illustre.

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

3 janvier 1883.

Gambetta père, Nice.

Paris, 4 janvier, 6 h. 10 s.

Reçu dépêche; vu le ministre[1]. Vos volontés vont être exécutées. Je vous ferai connaître les heures de départ et d'arrivée à Nice pour mardi au plus tard, dès qu'elles seront fixées. Comptez sur moi.

LÉRIS.

A Madame Juliette Adam.

CHAMBRE
DES DÉPUTÉS
—
PRÉSIDENCE
—

Paris, le 5 janvier 1883.

Chère Madame,

Je vous écris tout près du cercueil de l'homme que nous avons honoré et aimé, et je suis l'interprète de ceux qui veillent en ce moment à ses côtés en vous demandant d'user et d'abuser au besoin de l'influence qui résulte d'une ancienne amitié pour la famille de M. Gambetta, — je me trompe en me disant l'interprète des quelques personnes qui passent la nuit ici : je vous exprime le vœu de tous

[1] M. A. Fallières, ministre de l'Intérieur.

mes camarades et de tous ceux que je rencontre depuis trois jours. Nous souhaitons que Gambetta repose *au centre, au cœur* de la France, pas trop loin de ces deux chères provinces qu'il aimait et qui lui donnent aujourd'hui de si éclatants témoignages de sympathie. Ne le pensez-vous pas comme nous? et ne tenterez-vous pas de réussir? — Il est facile de surseoir au départ du corps pour Nice. Les prétextes ne manqueront pas... Je vous prie de ne parler de cette lettre qu'aux personnes de votre intimité (si vous le jugez nécessaire); et si vous pensez que vous ayez quelque chance de réussir, envoyez-moi une dépêche aussi peu indicative que vous le voudrez; je saurai comprendre.

Partout à Paris, dans les rues comme dans les salons, on dit bien haut que lorsqu'un homme reçoit des témoignages aussi éclatants de la sympathie de son pays, c'est que ce pays le traite en enfant chéri, et, dans ce cas, il n'appartient plus *à la famille*, mais à la patrie.

Veuillez me croire, chère Madame, votre bien respectueusement attaché.

GÉNÉRAL DE GALLIFFET.

18, rue Washington.

A Gambetta père.

Paris, 7 janvier 1883.

Permettez-moi, ô vous à qui je me plaisais à donner le cher et doux nom de père, depuis que j'avais contracté avec celui que nous pleurerons à jamais cette amitié fraternelle qui a été la force, l'honneur et la joie de notre vie, permettez-moi, mon père, de vous dire, le premier jour que je vous écris depuis le fatal et affreux événement, que si une pensée doit remplir aujourd'hui nos cœurs, c'est que la France, c'est que Paris ne l'ait pas vu tomber sans avoir montré de la manière qui fût seule digne de lui, de son génie et de l'incomparable grandeur de ses services, quelle place il tenait dans le cœur même de la Patrie. C'est la Patrie qui pleurait hier en le glorifiant par ces funérailles immortelles.

les plus grandioses et les plus touchantes que jamais un peuple ait faites à un homme.

Ah! combien j'ai regretté que vous ne fussiez pas avec nous, à côté de ce cercueil qui renferme maintenant tout ce que nous avons eu de plus cher, mais devant lequel la France entière a passé, les larmes dans les yeux et la douleur dans l'âme! Vous auriez certainement dit comme nous, à voir ce prodigieux et émouvant cortège de regrets et d'espérances, qu'il était bien le fils de la France, de cette France à qui il avait donné sa vie, mais qui connaissait toute l'étendue de son amour poussé jusqu'au sacrifice, jusqu'à la mort.

Oui, il était le fils de la France, le fils bien-aimé, le fils le plus illustre et le plus glorieux. On se souvenait de la haute pensée du poète de la Révolution :

« Nous vous avons donné la vie ;
« Guerriers, elle n'est plus à vous :
« Tous vos jours sont à la Patrie,
« Elle est votre mère avant nous. »

Du sein de cette foule immense un cri s'est élevé : il faut qu'il reste à Paris, comme un exemple toujours vivant de patriotisme et de vertu civique ; sa place est ici, elle est marquée au milieu de tous ceux qui ont servi, honoré, illustré la France. Paris a droit de garder ce précieux dépôt.

Et je pensais à vous, mon père, dont je connais le grand cœur : et je me disais que vous sauriez répondre à la voix suppliante de la France. Oh ! je sais qu'il vous en coûtera de renoncer à une idée que vous avez embrassée dans le premier moment de votre douleur ; mais ce sacrifice à la Patrie, vous êtes digne de le faire.

Que vous demandons-nous, avec tout le pays, avec ces chères provinces d'Alsace et de Lorraine dont il était l'espoir, au nom de tous ses amis, au nom de tous ceux qui pensent à l'avenir de la France ?

Nous vous demandons de nous laisser élever un monument de notre reconnaissance et de notre piété, un monument qui portera son nom, le vôtre, mon père, ce nom qu'il

a fait si grand et qui est désormais immortel, un monument dans lequel il reposera avec tous les siens, avec la chère tante Jenny, avec la bien-aimée mère qu'il a tant pleurée, avec tous ceux des siens que la mort nous ravira, avec vous enfin quand vous irez le retrouver. Ce n'est pas pour vous séparer de lui que nous vous prions, nous vous supplions, les mains jointes, de nous le laisser : c'est pour vous avoir tous avec lui, entendez-le bien.

Et moi, s'il m'était donné un jour, après lui avoir gardé dans la mort la fidélité que je lui ai gardée pendant sa vie, après avoir travaillé comme lui, après lui, bien loin de lui et en marchant sur ses traces, au bien de la République et à la grandeur de la France, pour toute récompense, pour toute gloire, je ne demanderais que d'avoir une place à ses pieds. Ah ! mon père, vous entendrez ma voix ; je pleure sur vos mains tremblantes ; je vous supplie, donnez à la France ce qu'elle vous demande. Ne nous appelez pas à vous ; venez plutôt à nous.

Votre volonté sera religieusement exécutée ; mais, au nom de la Patrie, réfléchissez et faites pour la France et à la France le sacrifice qu'elle vous demande.

Je vous embrasse, mon père, la douleur dans l'âme, mais plein de résignation et d'espérance.

E. Spuller.

Gambetta père, Nice. Très urgent.

Paris, 7 janvier, 3 h. s.

Cher père bien-aimé, vous avez toujours eu confiance en moi, n'est-ce pas ? — Eh bien, le spectacle dont j'ai été témoin hier me fait un devoir de vous supplier de nouveau de laisser notre grand mort à Paris, au cœur de cette France qu'il a tant aimée et qui l'a pleuré hier et le pleure encore aujourd'hui tout entière. Un monument national est seul digne de lui et de la Patrie à laquelle il a donné sa vie ; ce monument ne peut être élevé qu'à Paris et vous savez qu'il le sera si vous y consentez. Ne vous laissez pas influencer

par les autorités de Nice, que j'aime certainement, mais dont l'ardeur actuelle n'est peut-être pas aussi désintéressée que vous le pensez. Songez, je vous en supplie, à vos petits-enfants et à leur avenir, qui reste en partie attaché à la détermination que vous allez prendre. M. Léon Renault est parti, hier soir, pour Nice, après avoir été témoin du spectacle grandiose auquel il venait d'assister. Je joins mes supplications aux siennes. J'y joins aussi celles de l'Alsace et de la Lorraine qui pleurent leur consolateur. Si vous étiez témoin comme moi de la désolation générale, je ne doute pas que ce spectacle ne vous donnât assez de force pour comprimer vos désirs les plus légitimes au profit de l'idée supérieure de la Patrie, qui comprime ma propre douleur. J'attends avec anxiété votre décision qui sera, dans tous les cas, ma règle de conduite.

LÉRIS.

Léris, avenue Sainte-Marie, Saint-Mandé (faire suivre, les Jardies, Ville-d'Avray).

Toutes les démarches qu'on fera auprès de moi pour obtenir l'inhumation du corps de mon fils à Paris resteront sans effet. Je répète que ma résolution est irrévocable. C'est mon ultimatum : je suis fatigué de souffrir ; envoyez le corps le plus tôt possible.

Santé de Bénedetta et des enfants bonne.

GAMBETTA père.

Gambetta père, Nice.

Paris, 8 janvier, 11 h. 32 m.

Le ministre est parti pour les obsèques du général Chanzy. Je ne pourrai le voir ce soir. Je réponds à tous que je ne connais que votre volonté et que je suis là pour la faire exécuter dans le plus bref délai.

LÉRIS.

Mme Léris, chez Gambetta père, Nice.

Paris, 9 janvier, 9 h. 26 m.

Dis à père de compter sur moi ; vous recevrez ma lettre demain et des dépêches. Je me rends au ministère.

LÉRIS.

Gambetta père, Nice.

Paris, 9 janv, 3 h. 20 s.

Je pars ce soir, sur les sollicitations du ministre, pour revenir immédiatement après ; impossible de refuser ; je vous confirme ma lettre d'hier et ma dépêche de ce matin. Comptez sur moi. LÉRIS.

Gambetta père, Nice.

Strasbourg, 10 janvier, 12 h. 13 s.

Au nom de votre grand mort, dont j'ai connu le désir absolu de reposer à Paris, je vous supplie de laisser son corps à notre culte.

SCHEURER-KESTNER.

Ainsi, Scheurer-Kestner, dont la probité légendaire donne à son affirmation une valeur indiscutable, affirmait à Gambetta père que son fils glorieux avait souhaité d'être inhumé à Paris ; mais ce propos devait être déjà ancien.

Pour que la résolution du vieillard n'ait pas été vaincue par cette déclaration, il fallait qu'aucun doute n'eût effleuré, à cet égard, sa conscience. C'est, en effet, que les familiers eux-mêmes de Gambetta ont ignoré ses entretiens récents avec son père, lorsqu'il lui ramena le corps de sa mère, cinq mois et demi auparavant, et les lettres pleines d'allusions qu'il lui écrivit ensuite et dont nous avons donné quelques pages ; déjà, après la mort de la *Tata*, qu'il avait si profondément aimée, Gambetta s'était préoccupé de son tombeau à Nice ; par ses soins, sur ses indications, il avait été élevé, avec toute la simplicité sans ostentation qu'il avait pres-

crite. Et comme son père lui objectait le prix de cette concession perpétuelle, le grand orateur lui dit formellement : « C'est indispensable : je tiens à mon rêve d'être réunis, un jour, tous ensemble, dans la mort, nous qui nous aimons tant et que la vie tient, à mon gré, trop séparés. »

En scellant la pierre de cette tombe sur la mère, morte Saint-Mandé, le père et le fils s'étaient, une fois de plus, promis l'un à l'autre de venir dormir, à leur tour, auprès des deux chères femmes.

Eugène Étienne, qui assistait aux funérailles de la mère de Gambetta, à Nice, raconte, à ce sujet, un souvenir précis, très significatif :

— « Quand on eut, dit-il, descendu le cercueil dans le caveau, Gambetta s'approcha, seul, de la tombe ouverte, se pencha sur elle, et murmura, d'une voix basse, mais très distincte : « Au revoir, maman !... *A bientôt !* »

« Ces mots, que je n'avais pas oubliés, se sont, six mois après, gravés pour toujours dans ma mémoire. Gambetta, comme on l'a dit souvent, venait-il, une fois de plus, d'être mystérieusement averti qu'il ne survivrait pas à cette année cruelle ?... »

Maintenant qu'on a lu, dans ces lettres intimes, quel fut l'attachement profond et passionné de Léon Gambetta pour les siens, la décision de son père s'éclaire de raisons indiscutables, qui font mieux que supposer la volonté suprême du grand patriote : elles en donnent l'irrécusable preuve.

La ville de Nice réalise le dernier vœu de Gambetta : entre ses deux mères et son père, il va reposer à jamais, devant la grande mer latine où ses ascendants paternels ont, durant des siècles, dispersé leurs rêves et leurs conquêtes. L'emplacement ancien, submergé par l'assaut continuel des tombes, disparaissait presque parmi les monuments nouveaux ; la ville a décidé le transfert de la sépulture, telle qu'elle fut construite par Gambetta, sur le terre-plein où l'on avait, en 1883, érigé la pyramide en planches qui disparut littéralement sous l'amoncellement des fleurs et des couronnes envoyées à Nice des quatre coins du monde.

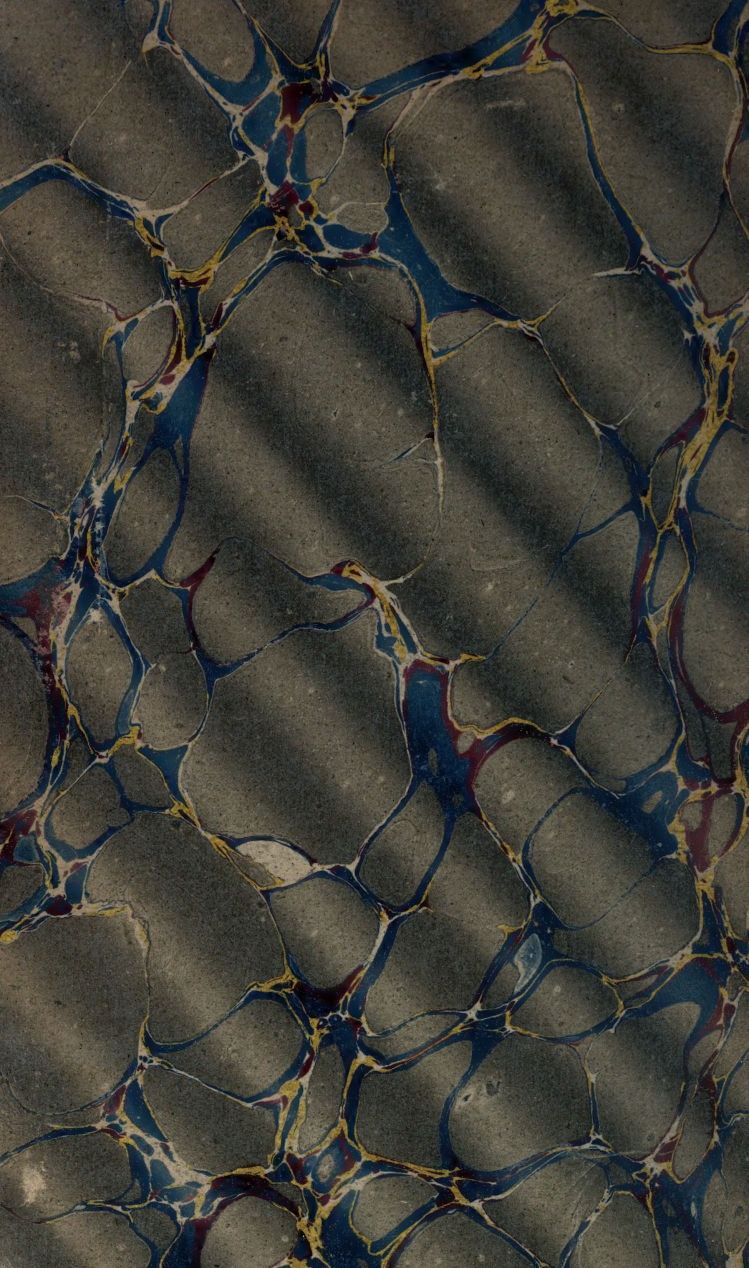
De là, entre le ciel ligure, presque toujours pur et pro-

fond, et la mer incomparable, au centre d'une région encadrée par les glaciers étincelants des Alpes et le seuil mobile de l'Orient des aventures et des légendes, les pèlerins émus du Tombeau verront resplendir à leurs pieds — et ce fut peut-être la pensée du héros de la Défense nationale quand il y marqua son dernier asile — le pays délicieux qui fut la dernière conquète de la France territoriale, et qui, depuis l'Année terrible, est devenu doublement français, puisque Nice est à la fois le berceau de Garibaldi et la tombe de Gambetta.

FIN

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS

II Bacane



Gambetta, Léon Michel
Gambetta

